Lausanne

NAPOLÉON
PAR
BALZAC

RÉCITS ET EPISODES DU PREMIER EMPIRE
TIRÉS DE LA COMÉDIE HUMAINE
CHOISIS, ANNOTÉS ET PUBLIÉS
Par
HECTOR FLEISCHMANN

LIBRAIRIE UNIVERSELLE

PQ
2159
.C7
F55
1910
S-MRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/napolon00balz

SABLE
COLLECTION
SABLE

NAPOLÉON

PAR

BALZAC

Cet ouvrage, qui est je crois meilleur, est tiré en grande partie de Balzac d'Edm. Biré (1879) et d'une article de Ted. Masson Balzac et Napoléon, paru dans Petites Histoires. 1910 t. I. p. 40.

Je ne pense comprendre qu'on ait considéré Balzac comme un historien de Napoléon. Tout dans ses récits, est d'imagination, aucun traineau de fantaisie. Au contraire, sur la Société au temps de Napoléon, il est d'une merveilleuse exactitude. Comme sur la Société sous la Restauration

DU MÊME AUTEUR :

Les Horizons hantés (pages sur la Révolution)..... Epuisé
L'Epopée du Sacre, avec une préface de M. Henry Houssaye, de l'Académie française..... 1 vol.
Napoléon et la Franc-Maçonnerie..... Epuisé
La Guillotine en 1793, d'après des documents inédits..... Epuisé
Une Maîtresse de Napoléon (Mlle George, de la Comédie-Française), avec une préface de M. Jules Claretie, de l'Académie française..... 1 vol.
Discours civique de Danton..... 1 vol.
Dessous de princesses et maréchales d'Empire..... Epuisé
Les Femmes et la Terreur..... 1 vol.
Les Filles publiques sous la Terreur, d'après les rapports de la police secrète..... 1 vol.
Le Musée secret de l'Histoire (4 vol.)..... Epuisé
Charlotte Robespierre et ses Mémoires, édition critique accompagnée de documents inédits tirés des Archives nationales..... 1 vol.
Rachel intime, d'après ses lettres d'amour..... 1 vol.
Lettres d'amour inédites de Talma à la princesse Pauline Bonaparte (en collaboration avec Pierre Bart)..... 1 vol.
Les Demoiselles d'amour du Palais-Royal, avec la réimpression de dix pamphlets galants de l'époque..... 1 vol.
Le Roi Joseph Bonaparte; *Lettres d'exil inédites*, publiées d'après les originaux appartenant à M. le baron de Meneval... 1 vol.
Roustam, mameluck de Napoléon, d'après des mémoires inédits..... 1 vol.
L'Ecole du plagiat ou la méthode historique de M. G. Lenôtre..... 1 plaq.
La Comédie à Arras sous la Terreur, documents pour servir à la biographie de Joseph Le Bon et à l'histoire de la Terreur dans le Pas-de-Calais..... Epuisé
Le Masque mortuaire de Robespierre..... Epuisé
Une Etape napoléonienne; Le quartier général de l'Empereur à Waterloo..... 1 vol.
Victor Hugo, Waterloo, Napoléon, anthologie des plus beaux morceaux de la littérature française sur la bataille du 18 juin 1815. 1 vol.
Le Cénacle libertin de Mlle Raucourt, de la Comédie-Française..... 1 vol.
Une maîtresse de Victor Hugo, avec des documents inédits... 1 vol.

L'ACCUSATEUR PUBLIC DE LA TERREUR

I. **Les Coulisses du Tribunal révolutionnaire** (Fouquier-Tinville intime)..... 1 vol.
II. **Réquisitoires de Fouquier-Tinville**..... 1 vol.
(La série sera complète en quatre volumes.)

L'EMPEREUR ET LES IMPÉRATRICES

I. **Napoléon adultère**..... 1 vol.
II. **Joséphine infidèle**..... 1 vol.
III. **Marie-Louise libertine**..... 1 vol.
(La série est complète en trois volumes.)

LES LYS ET LA HACHE

I. **Les Pamphlets libertins contre Marie-Antoinette**..... Epuisé
II. **Madame de Polignac et la cour galante de Marie-Antoinette**..... 1 vol.
III. **Les maîtresses de Marie-Antoinette**..... Epuisé
IV. **Marie-Antoinette libertine**..... 1 vol.
V. **La Bibliothèque galante du boudoir de Marie-Antoinette** (en préparation)..... 1 vol.
(La série sera complète en cinq volumes.)

LES HÉROS ET L'AMOUR

I. **Robespierre et les femmes**..... 1 vol.
II. **Le Roi de Rome et les femmes**..... 1 vol.
(La série sera complète en dix volumes.)

LES NAPOLÉONIDES

I. **Pauline Bonaparte et ses amants**..... 1 vol.
(La série sera complète en dix volumes.)

NAPOLÉON

PAR

BALZAC

Récits et épisodes du Premier Empire tirés de la « Comédie Humaine »

CHOISIS, ANNOTÉS ET PUBLIÉS

PAR

Hector FLEISCHMANN

PARIS
LIBRAIRIE UNIVERSELLE
20, rue Saint-Marc, 20

A

GEORGES CHARLET,

en commune ferveur balzacienne,

en affectueuse amitié.

H. F.

... Avec des récits pareils, la France aura toujours dans le ventre les quatorze armées de la République et pourra parfaitement soutenir la conversation à coups de canon avec l'Europe.

(H. de Balzac, *Le médecin de campagne*, 1833).

de Balzac

Honoré de Balzac.

NAPOLÉON

DANS L'ŒUVRE DE BALZAC

NAPOLÉON DANS L'ŒUVRE DE BALZAC

I

Au seuil de ce livre, où notre mérite est mince et notre part effacée, il ne sera point utile, imagine-t-on, de réécrire la vie d'Honoré de Balzac, — laissons-lui ce *de* pour lequel il avait une particulière estime. — A des dates essentielles on se pourra tenir, et, au reste, quel besoin de réimprimer la vie privée de cette manière de géant rabelaisien dans l'instant où c'est un témoignage d'un ordre particulier qu'on demande à son œuvre multiple et diverse? Cependant, pour éclairer la pensée qui anime les pages de la vie de Napoléon, racontée par Balzac, on laissera appeler à quelques renseignements particuliers qui doivent indiquer la discipline des fragments de l'œuvre placée sous l'invocation de ces deux noms. Pour lui laisser et restituer un sens simple et net, il suffira, au surplus, de peu de chose et du témoignage de Balzac lui-même. Tâche aisée et qui ne condamne qu'à un facile agrément : celui de feuilleter ce qui nous est demeuré de lui.

C'est le 1er prairial an VIII (20 mai 1799), jour de la levée du siège de Saint-Jean-d'Acre par Bonaparte, qu'à Tours, rue de l'Armée-d'Italie, Honoré de Balzac est né[1]. Son père était d'âge avancé déjà, venu du Languedoc où il avait vu le jour en 1746[2]. Ce Bernard-François Balzac avait été secrétaire aux Conseils du Roi, titre qui lui a été souvent contesté, mais qui, examen fait de certaines circonstances, paraît cependant bien lui appartenir[3]. Avec Honoré, c'était un nouveau rameau élancé sur l'arbre de cette vieille famille française, sans noblesse, obscure et vigoureuse. Du fait de cette ascendance, du fait de l'emploi du père, on a conclu, péremptoirement, que Balzac avait une double raison d'être royaliste et catholique[4]. Mais Balzac, historien de l'Empereur et de l'Empire, mérite qu'on examine avec attention la valeur de ce double argument.

1. « Cette rue, dit le *Journal d'Indre-et-Loire,* s'appelait alors rue de l'Armée-d'Italie. La maison qui appartenait au père du célèbre romancier est maintenant la propriété du général d'Outremont. Celui-ci l'a achetée de M. Balzac père. On voit dans la cour un acacia, planté par les ordres de Mme de Balzac le jour même de la naissance de son fils, et qui, depuis, a été constamment respecté. » — Eugène de Mirecourt, *Les contemporains; Balzac;* Paris, 1854, in-32, p. 7.

2. Balzac père mourut à quatre-vingt-trois ans, le 19 juin 1829. — Mme Laure Surville, née Balzac, *Balzac, sa vie et ses œuvres, d'après sa correspondance;* Paris, 1878, in-18, p. 6-8.

3. Cf. Geneviève Ruxton, *La « Dilecta » de Balzac; Balzac et Mme de Berny;* 1821-1836, dans la *Revue hebdomadaire,* 3 juillet 1909, p. 54.

4. L. Dimier, *Les maîtres de la contre-révolution au XIXe siècle;* Paris, 1907, in-18, p. 121.

Ecartons, tout d'abord, l'argument de l'ascendance. Robespierre et Danton, — et que d'autres ! — sont de familles françaises aussi anciennes, voire davantage, que celle de Balzac. Il paraît, cependant, difficile d'en faire pour ce motif les soutiens du trône et les colonnes de l'autel. On triompherait facilement à ruiner par cet argument sans mérite la thèse soutenue par les zélateurs de l'idéal monarchique. Demeure le fait de l'exemple paternel. Sans doute, Balzac père fut un serviteur de la monarchie, ni plus ni moins que le père de Camille Desmoulins, par exemple. Mais Balzac père avait eu, depuis, d'autres maîtres. En 1793 il était officier municipal de la Commune de Paris, et à une époque où cette Commune aidait la Convention à donner à la Terreur cette impulsion formidable qui, deux ans durant, mit Paris en explosion permanente. Que faisaient là la tradition et la discipline monarchiques de Balzac père ? On ne les voit guère reparaître dans la suite de sa vie, à Tours, où, pendant dix-sept ans, il fut chargé de la subsistance de la 22e division militaire, où il accepta, de 1804 à 1808, d'être adjoint au maire, et, de 1804 à 1812, administrateur de l'hospice général, avant que de revenir à Paris, en 1814, à la direction des vivres de la 13e division militaire. Point de manifestations royalistes dans tout cela, point de déclarations de fidélité aux souverains disparus et balayés, mais, bien au contraire, des preuves d'admiration au nouveau maître que s'est donnée, avec une jeune allégresse, la France échappée aux avocats et aux phra-

seurs de Brumaire. Balzac père royaliste ? Chose possible en 1814 et 1815, mais, en attendant, en 1809, il imaginait de faire dresser par la France reconnaissante un monument triomphal et colossal à Napoléon, une statue « approchant *au moins* le *plus possible* le colosse de Rhodes » afin de symboliser les « hautes conceptions du génie qui a fait le plus de bien aux hommes. » Le tout devait être placé dans la grande cour, entre les Tuileries et le Louvre, ou près de la porte de Neuilly, là où maintenant l'Arc de Triomphe ouvre son porche sur l'horizon et sur Paris[1]. Bien mieux ! Balzac père attendait de l'Empereur lui-même une approbation à son projet et c'est de la bienveillance du ministre de l'Intérieur qu'il la sollicitait dans ces termes, parés des plus purs sentiments napoléoniens :

Tours, 1er août 1809.

A Son Excellence Monseigneur Cretet,
Ministre de l'Intérieur et Grand Dignitaire de la Légion d'Honneur,

Monseigneur,

Elever la Nation au degré de Grandeur qui lui appartient et transmettre aux peuples de tous les siècles des preuves de sa Grande Célébrité, développer, fortifier et étendre l'esprit libéral et philosophique sans cesse étouffé par la dévorante rouille du mauvais Génie, et faire éclater les sentiments de Reconnaissance envers le fondateur du

1. Anonyme, [Balzac, père], *Mémoires sur deux grandes obligations à remplir par les Français;* Tours, 1809, in-8.

Bonheur du Genre Humain, tel est l'objet que je me suis proposé dans l'imprimé ci-joint, intitulé : *Mémoire sur deux Grandes Obligations à remplir par les Français.*

L'accueil que vous avez fait à mes trois précédents Mémoires[1], me fait espérer que celui-ci aura le même avantage et qu'un des deux exemplaires parviendra à la destination marquée par la suscription[2].

Si pour la plus grande utilité les journaux doivent parler de ces vues de Bien public, j'espère que Votre Excellence aura la bonté de me le marquer, ne voulant pas absolument rien faire qui ne lui soit agréable.

Je suis avec un profond respect, de Votre Excellence, Monseigneur, le très humble et très obéissant serviteur.

BALZAC[3].

1. Deux de ces mémoires sont : M. Balzac, adjoint au maire de Tours, et l'un des administrateurs de l'hospice général de la même ville, *Mémoire sur les moyens de prévenir les vols et les assassinats et de ramener les hommes qui en commettent aux travaux de la société, et sur les moyens de simplifier l'ordre judiciaire;* Tours, avril 1807, in-8; Balzac, *Mémoire sur le scandaleux désordre causé par les jeunes filles trompées et abandonnées dans un absolu dénuement, et sur les moyens d'utiliser une portion de population perdue pour l'Etat et très funeste à l'ordre social;* Tours, avril 1808, in-8. — J'ignore quel est le troisième mémoire auquel fait allusion Balzac père et j'imagine qu'il ne peut être question de l'*Histoire de la rage et moyen d'en préserver, comme autrefois, les hommes*, qui ne parut à Tours qu'en 1810, avec la mention : « Cette édition est pour le gouvernement seul; elle ne sera adressée à aucun auteur de journal ou de feuille périodique. » On trouvera le fac-simile du titre de ces trois brochures dans l'ouvrage du docteur Cabanès, *Balzac ignoré;* 2e édit.; Paris, s. d., in-18, p. 21-25-29.

2. Il s'agit de l'exemplaire adressé à l'Empereur.

3. *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, n° 1299, 30 juil-

Voilà donc la question de l'ascendance royaliste de Balzac ruinée par Balzac père. Pour fixer avec une certaine précision les sentiments royalistes de Balzac lui-même, il n'est qu'à l'écouter. Au parti qui le revendique comme un maître « d'action française, » — beaux mots couvrant une singulière besogne de désordre, — qui lui impose les opinions de M. Charles Maurras, parce qu'il a défendu les Jésuites et le droit d'aînesse, et les pensées de M. Léon Daudet, sous prétexte qu'il a dit que la Saint-Barthélemy n'était point « un crime » et à peine « un malheur, » à ce parti, naturellement, l'avant-propos de la *Comédie Humaine* apporte l'argument capital. N'y a-t-il point écrit : « Le catholicisme et la royauté sont deux principes jumeaux? » N'a-t-il point insisté : « J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la religion, la monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays? » Parenthèse : à cette royauté la France n'était donc pas ramenée

let 1911, col. 135, 136. — A cette requête qui, naturellement, n'eut aucun résultat, le ministre répondit en ces termes :

CABINET DU MINISTRE — 5 août 1809.

Le Ministre de l'Intérieur à Monsieur Balzac,

J'ai reçu, Monsieur, avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1er de ce mois, le mémoire qui était inclus. Je vous prie d'agréer mes remerciements pour cet envoi.

J'ai l'honneur de vous saluer.

CRETET.

en 1842, date de l'avant-propos de la *Comédie Humaine?* J'ajoute qu'il a dit, en un autre endroit : « On saura, dans quelque temps, combien l'œuvre que j'ai entreprise est profondément catholique et monarchique[1]. » Et c'est là la grande somme, l'essentiel du programme royaliste de Balzac, d'un royalisme de la Restauration. Or, ce royaliste, si on le laisse captif de quelques-unes de ses déclarations, paraîtra quelque peu contradictoire. De la noblesse, qui est la base de la monarchie, « il a tracé des portraits qui sont des insultes[2]. » De ceux qui ont ramené la monarchie derrière les baïonnettes prussiennes et anglaises de 1815, il a dit dédaigneusement : ces « soi-disants alliés » (dans *L'Interdiction*) et ces : figures cosaques et royalistes « que les désastres de 1814 ont rendu si malheureusement populaires en France » (dans *Le Médecin de campagne*). Et de son parti, de ce parti légitimiste qui est à 1830 ce que les camelots du roi sont à 1912, il a écrit sans plus : « Ce parti est bien abject[3]. » Voilà bien un Balzac royaliste à bon marché. Si, pour des raisons que nous aurons à examiner plus loin, il manifeste ses sympathies monarchiques, au

1. A Mme Hanska, à Wierzchownia (Ukraine); Passy, 12 juillet 1842. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère, 1842-1844;* Paris, s. d., in-8, tome II, p. 49.

2. Henri Clouard, *Nos maîtres; Balzac; Pages sociales et politiques;* Paris, s. d., in-18, p. VI.

3. A Mme Hanska, à Vienne; Paris, 11 avril 1831. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère, 1833-1842;* Paris, s. d., in-8, tome 1er, p. 183.

moins est-il de ceux qui ne croient pas cette monarchie toute pureté et toute blancheur. Il a le courage d'en faire l'aveu en certain article de la *Revue Parisienne* où il déclare : « Catherine [de Médicis] et Robespierre ont fait la même œuvre. L'une et l'autre étaient sans tolérance. Aussi n'ai-je point blâmé, ne blâmerai-je jamais l'intolérance de 1793 parce que je n'entends pas que de niais philosophes et des sycophantes blâment l'intolérance religieuse et monarchique. » Il est donc catholique profondément, toujours en vertu de son acendance? Sans doute il a défendu les Jésuites et déclaré que « pour la première fois depuis cinquante ans une voix ose s'élever en faveur de ce célèbre institut [la société de Jésus] et va proclamer la vérité[1], » mais à cette

1. *Histoire impartiale des Jésuites;* Paris, 1824, in-8. — En prenant la défense des Jésuites, Balzac ne faisait, au reste, que suivre la mode inaugurée par les déplorables politiciens appelés par Charles X au ministère. Voici ce que, de cette mode, disait un royaliste de 1826 : « Pour approuver les Jésuites, il faut déchirer l'histoire qui les accuse d'avoir : prêché la doctrine du régicide, l'expulsion de la maison de Bourbon, la Saint-Barthélemy, la conjuration des poudres, la tentative d'assassinat sur Henri IV, par Barrière, par Jean Châtel et par Ravaillac, l'attentat sur Louis XV, la révolte du Paraguay, l'assassinat du roi de Portugal, les troubles d'Espagne en 1766, etc. Plusieurs révérends pères furent pendus dans ces occurrences, entre autres le père Guignard. Il faut du courage pour, en présence de tant d'actes, de tant d'écrits, et au mépris de la chose jugée, se constituer l'apologiste des Jésuites. Il faut plus que du courage pour les défendre sous le règne du petit-fils de Henri IV! » — M. L. B. D. S., *Résumé de l'opinion publique ou Revue des journaux depuis la*

déclaration de sa jeunesse, son cœur d'homme mûr ne sera pas sans donner de bénins démentis. En 1832, dans *Le colonel Chabert* il parlera avec dégoût de ces « sacristies humides où les prières se pèsent et se payent comme des épices. » En 1841, dans *Une Ténébreuse affaire*, avec une familiarité qui, chez un croyant, serait de l'irrespect, il écrira : « La police et les jésuites ont la vertu de ne jamais abandonner ni leurs ennemis ni leurs amis. » La *vertu* de la police !... Et, dans le même volume, la religion ne sera pour lui, comme la royauté et la justice, qu'une « machine » des sociétés. Quand, en 1833, sa maîtresse, Mme de Hanska, lui parle d'aller à confesse, il s'écrie : « Je t'adore religieuse, mais point de confession, point de jésuites[1] ! » Il paraît donc bien témé-

mort de Louis XVIII jusqu'à ce jour; Paris, 1er janvier 1826, in-8, p. 39.

1. A Mme Hanska, poste restante, à Genève; Paris, 29 octobre 1833. — H. de Balzac, *Lettres à l'Étrangère...*; tome Ier, p. 67. — Balzac savait-il que, de Luxembourg, le 17 vendémiaire an XIII (9 octobre 1804), Napoléon avait écrit à Fouché : « Vous préviendrez les rédacteurs du *Mercure* et du *Journal des Débats* que je n'entends point que le nom des Jésuites soit même prononcé, et que tout ce qui pourrait amener à parler de cette société soit évité dans les journaux. Je ne permettrai jamais son rétablissement en France; l'Espagne n'en veut pas; l'Italie n'en veut pas non plus. Tenez y donc la main et faites connaître aux différents préfets qu'ils veillent à ce que le mouvement qu'on voudrait donner pour le rétablissement des Jésuites n'ait pas même de commencement. » — *Correspondance de Napoléon Ier, publiée par ordre de l'Empereur Napoléon III;* Paris, MDCCCLXII, in-8, tome X, pièce n° 8118, p. 23.

raire d'affirmer avec sévérité qu'il « fut royaliste et défendit l'Eglise[1]. » C'est d'autres témoignages que l'Eglise a à attendre de ses serviteurs. Mais j'établis l'hypothèse de Balzac royaliste intégral, à la manière de « l'action française. » Il est bien certain que, dès lors, il est un des maîtres de la contre-révolution. On a écrit avec certitude qu'il a « protesté sans relâche contre la Révolution[2]. » Par deux fois, d'une façon péremptoire, il dément ce sophisme : « La monarchie et la république sont les deux seules formes de gouvernement qui n'étouffent pas les beaux sentiments, » fait-il dire par la princesse de Cadignan à d'Arthez, un des héros dans lequel il s'est incarné (*Les secrets de la princesse de Cadignan*). Et, dans *La Vendetta*, il n'hésite pas à affirmer que la république et l'empire sont les deux gouvernements « les plus énergiques que le monde ait connus. » Sont-ce là propos de contre-révolutionnaire? S'il l'était ne protesterait-il pas contre l'avènement de Bonaparte, le produit direct de la Révolution, car, en théorie royaliste, rien de plus contraire à l'esprit monarchique et traditionnel que Napoléon. Or, pour lui, Napoléon est un « grand roi » (*La Fille aux yeux d'or*) et le Premier Consul c'est l'immortel Bonaparte[3]. Pourtant, c'est à la

1. L. Dimier, *Les maîtres de la contre-révolution...*; p. 122.
2. Henri Clouard, *Nos maîtres; Balzac...*; p. VIII.
3. A Victor Rattier, directeur de *La Silhouette*, à Paris; La Grenadière, 21 juillet 1830. — H. de Balzac, *Correspondance, 1819-1850* (*Œuvres complètes*, t. XXIV); Paris, s. d., in-8, p. 74.

Révolution qu'on doit ce « grand roi, » il en est l'enfant et Balzac ne veut pas l'ignorer. Le génie, dira-t-il dans *La cousine Bette*, a besoin de circonstances heureuses pour opérer le cumul de la fortune et du talent : « Supprimez les phases étranges de la Révolution, l'Empereur n'existe plus, il n'aurait plus été que la seconde édition de Fabert. » Et, encore : « Bonaparte est devenu l'Empereur pour avoir mitraillé le peuple à deux pas de l'endroit où Louis XVI a perdu la monarchie et la tête pour n'avoir pas laissé verser le sang d'un M. Sauce[1]. » Par Balzac, j'établis donc la preuve qu'il considère la Révolution comme la circonstance heureuse de l'avènement de Napoléon et qu'il ne lui renie pas son origine jacobine. Et, ce Napoléon, lui le contre-révolutionnaire, il l'apparente directement aux rois de tradition française. Il n'hésite pas à dire tout nettement : « Louis IX, Louis XI, Richelieu, Louis XIV, Napoléon ne sont que la même pensée humaine, armée de diverses puissances mises par les événements dans leur époque et concrétés par leur génie[2]. » Ce qui, si Balzac est royaliste et catholique, n'est que du pur galimatias. Et encore : « Dieu, le roi, le père de famille, telle était la société de Bossuet, de Louis XIV, de Charlemagne,

1. Jean-Baptiste Sauce, procureur-syndic de la commune de Varennes-en-Argonne, au moment où Louis XVI fut arrêté dans sa fuite avec la famille royale.

2. H. de Balzac, *Sur la situation du parti royaliste*, dans *Le Rénovateur*, 26 mai-2 juin 1832.

de saint Louis, de Napoléon, » de ce Napoléon, que, dans la même *Revue Parisienne,* il appelle le « géant de la Révolution. » S'il a déclaré ne vouloir jamais blâmer la monarchie, on croirait qu'il a pris un engagement tacite d'appliquer cette réserve à Napoléon. Il fait mieux, cependant, et il ne lui épargne pas les éloges. Dans l'avant-propos de la *Comédie Humaine*, à côté de ses affirmations traditionnalistes, il écrit : « Napoléon avait merveilleusement adapté l'élection au génie de notre pays. Aussi les moindres députés de son Corps Législatif ont-ils été les plus célèbres orateurs des Chambres sous la Restauration. Aucune Chambre n'a valu le Corps Législatif, en les comparant homme à homme. Le système électif de l'Empire est donc incontestablement le meilleur. » De quel droit affirmez-vous dès lors qu'en matière des théories royalistes de Balzac « rien n'est plus clair ni plus définitif[1]? » A soutenir ce raisonnement il vous faudrait prouver que les mots ne sont plus les mots. Au reste, inutile de torturer les textes et je veux faire large la mesure des preuves : « Le génie gouvernemental consiste à opérer une fusion des hommes et des choses et voilà ce qui a fait de Napoléon et de Louis XVIII deux hommes de talent. L'un n'a pas été compris et l'autre s'est compris tout seul. Tous deux ont contenu en France tous les partis, l'un par la force, l'autre par la ruse, parce que l'un montait à cheval

1. L. Dimier, *Les maîtres de la contre-révolution...*; p. 135.

et l'autre en voiture[1]. » Et j'ajouterai alors : « Rien n'est plus clair ni plus définitif. » Autre trait : « Quand les Bourbons revinrent, on renversa la statue de Napoléon ; ce fut un acte malheureux à mon sens[2]. » Maintenant il est superflu de multiplier les exemples.

Balzac est-il bonapartiste?

Certes, non. S'il y a une nuance qui paraît avoir été créée pour lui, c'est bien celle de « napoléonien », ou mieux encore, de « césarien. » Il est partisan du principe de l'autorité, de l'ordre. En ce sens, il est contre-révolutionnaire, mais contre-révolutionnaire quant aux moyens, non aux résultats. Il est Français avant tout et pourrait reprendre le mot de Berryer, « cet athlète monarchique » affirmant : « Je n'oublierai jamais que la Convention nationale a sauvé mon pays[3]. » Balzac n'oublie point que Napoléon a sauvé la France. On répondra, pour vicier ce point de son sentiment, que « nulle part il n'a traité l'histoire avec l'aptitude d'un érudit[4]. » Mais ce n'est point de l'histoire qu'on lui demande, mais la simple formule d'un témoignage d'ordre politique. On vient d'en lire quelques citations. Le livre que voici complétera abondamment

1. A Mme Zulma Carraud, à Saint-Cyr; Paris, novembre 1830. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 77.

2. A M. Barthélemy, auteur de *Némésis*, à Paris; Paris, 3 mai 1831. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 81.

3. Philarète Chasles, *Mémoires*; Paris, 1877, in-18, tome II, p. 39-42.

4. L. Dimier, *Les maîtres de la contre-révolution...*; p. 119.

cette déposition d'un maître de l'intelligence. Si d'apparentes contradictions s'y peuvent noter, c'est qu'il ne faut point oublier la date de ses livres. Il écrivait sous la première Restauration ; il s'était lié avec quelques hommes de parti ; il rêvait d'être le romancier mondain de ce Faubourg revenu de Coblentz et de Gand. Il était ce qu'à cette époque étaient Chateaubriand et Victor Hugo. L'Empereur tombé, il allait comprendre avec eux la sagesse des principes napoléoniens. Avec eux encore il allait faire un tardif *mea culpa* à ce « Buonaparte » d'hier, à l'Empereur de demain. La clairvoyance de l'intelligence française commençait à assurer à Napoléon ce second règne pacifique et fécond qui devait répandre à travers le monde les idées de son système. Peu à peu, au-dessus du chaos de la politique du royalisme intégral, des folies des « ultras, » l'œuvre napoléonien dégageait ses leçons, offrait ses exemples. Il se trouva un Chateaubriand pour lui dédier le solennel remords d'une âme désabusée ; un Victor Hugo pour en chanter la splendeur lyrique, un Balzac pour confronter son enseignement, son système, ses résultats, et montrer ce qu'à la société de son temps, et aux individus de son époque, elle devait inculquer de raison et de saine vigueur.

II

Né à l'aurore de la miraculeuse épopée, Balzac en est demeuré l'enfant et l'écho. Sans doute, au foyer

paternel, il n'a point entendu ces grands récits épiques qui éclatent dans la *Comédie Humaine* comme des bombes, avec le fracas des canons et des tambours, mais il a vécu avec les naufragés de 1815, parmi cette société tout emplie encore des souvenirs impériaux « ... Moi qui ai vu les fêtes de l'Empire! » dit-il avec orgueil à Mme Hanska[1]. Cela le hante et l'assiège. Quand il commence sa vaste enquête sur les mœurs de son temps, il n'est pas sans se faire illusion sur la place que va occuper la société de l'Empire dans ses ouvrages. De tous côtés il recueille les témoignages et, de préférence, puisqu'il sera le grand analyste du cœur féminin, auprès des femmes qui ont été les héroïnes de ces fêtes qu'il n'a fait lui, enfant et provincial, qu'entrevoir avec leur flamme et leur éclat. Mme de Berny, fille de Hinner, le harpiste de Marie-Antoinette, et belle-fille, par le second mariage de la mère, du chevalier Jarjayes, le fameux conspirateur du Temple, l'a initié aux dessous ténébreux des conjurations royalistes, « elle lui révéla un monde ignoré[2], » celui de cette ancienne cour dont les épaves se terraient peureusement dans le Paris de la Terreur. La duchesse de Castries l'a fait pénétrer dans la société de la Restauration comme Mme Gay lui a dévoilé

1. A Mme Hanska, à Wierzchownia, par Berditcheff (Ukraine); Paris, 30 juillet 1844. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome II, p. 407.

2. Hugues Rebell, *Les inspiratrices de Balzac, Stendhal, Mérimée;* Paris, s. d., in-18, p. 15.

celle du Directoire[1]. Mme d'Abrantès va être appelée à l'introduire dans celle de l'Empire. Elle trouve en Balzac un auditeur complaisant et enthousiaste. « Les merveilles de l'Empire l'exaltaient alors au point de donner à ses relations avec la duchesse une vivacité qui ressemblait à de la passion[2]. » Mme Ancelot ne savait point si bien dire. Le romancier devint l'amant de Mme d'Abrantès[3]. Fût-ce uniquement dans les intérêts de son enquête? Avec avidité, il devait solliciter ses confidences. « Cette femme, disait-il transporté à Mme Ancelot, cette femme a vu Napoléon enfant, elle l'a vu jeune homme encore inconnu, elle l'a vu occupé des choses ordinaires de la vie, puis elle l'a vu grandir,

1. « Ces deux femmes, dont l'une était très étourdie et très coquette, l'autre très corrompue, représentaient : celle-ci l'esprit et le vice du Directoire, l'autre la tradition échevelée et pimpante de 1815, l'essai rapide, séduisant et fou de la régence française, renouvelée par quelques femmes nobles sous la Restauration de 1815. Balzac se trouvait chez ces deux femmes initié au genre de monde qui lui était le plus étranger: à la directoriale régence, libertine et dissolue, qui avait servi de pont entre la république de 93 et l'empire de 1800, et à cette autre zone des étourdis royalistes qui continuaient de terminer, en 1815, la monarchie des Pompadour et des Lauzun. Balzac allant chez l'une et chez l'autre femme acquérait ainsi une teinture seulement (mais c'était quelque chose) de ces deux sphères étranges et s'en servait pour ses romans. » — Philarète Chasles, *Mémoires...*: tome Ier, p. 303-304.

2. Mme Ancelot, *Les salons de Paris; Foyers éteints;* Paris, 1858, in-18, p. 95.

3. Joseph Turquan, *La générale Junot, duchesse d'Abrantès; 1784-1838; d'après son « Journal intime, » ses lettres et ses papiers inédits;* Paris, s. d., in-18, chap. XIII, p. 373 et suiv.

s'élever et couvrir le monde de son nom! Elle est pour moi comme un bienheureux qui viendrait s'asseoir à mes côtés, après avoir vécu au ciel tout près de Dieu[1]. » Dès lors on comprend la variété et la sûreté des informations de Balzac sur la société du premier Empire. La veuve de Junot était là qui lui dictait. Une amitié tendre et passionnée l'attachait à l'écrivain. Ce fut lui qui la décida à publier ses fameux mémoires et il lui en obtint 54.000 francs[2]. Fut-ce pour la remercier qu'elle lui donna un volume dont se servait Rousseau pour herboriser au flanc des coteaux modérés de Montmorency et sous le doux ciel d'Armenonville[3]? Ils s'écrivaient longuement : dix-sept lettres sont connues de cette correspondance[4], mais combien d'autres, détruites, perdues, oubliées? Elle pleurait à la lecture des pages où il ressuscitait l'épopée révolue[5], et entre eux une amitié dura que parvint seule à affaiblir la liaison de Balzac avec la Polonaise blanche et brune qui l'attendait dedans son château romanesque de l'Ukraine. « Les journaux vous auront dit la fin déplorable de la pauvre duchesse d'A..., lui écrivait-il, d'un ton détaché, au lendemain de la mort de Mme d'Abrantès

1. Mme Ancelot, *Les salons de Paris...*; pp. 95-96.
2. Joseph Turquan, *La générale Junot, duchesse d'Abrantès...*; pp. 378-386.
3. H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome Ier, p. 451.
4. Cf. H. de Balzac, *Correspondance...*; pp. 54, 63, 80, 89, 90, 92, 93, 95, 96, 104, 175, 187, 195, 205, 207.
5. A Mme Zulma Carraud, à Angoulême; Paris, 2 août 1833. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 179.

survenue le 7 juin 1838. Elle a fini comme a fini l'Empire. Quelque jour je vous expliquerai cette femme-là; ce sera une bonne soirée à Wierzchownia[1]. » Une bonnne soirée!... Sa mémoire, semble-t-il, méritait une autre consolation. Balzac, cependant, lui avait déjà payé sa dette. D'elle, dans l'introduction de la *Physiologie du mariage*, il avait dit : « ... Une des plus humaines et des plus spirituelles femmes de la cour de Napoléon. » Et : « Arrivée jadis à une haute position sociale, la Restauration l'y surprit et l'en renversa; elle s'était faite ermite. » Mais, pour la postérité, il lui offrait la sobre et éloquente dédicace de *La femme abandonnée :*

A

MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTES,

Son affectionné serviteur,

HONORÉ DE BALZAC.

Paris, août 1835.

C'était à elle qu'il avait écrit, quatre années auparavant: « J'ai encore six mois bien difficiles à passer, d'autant plus que, si Napoléon s'est lassé de la guerre, je puis avouer que le combat avec le malheur commence à me fatiguer[2]. » C'est la première fois que,

1. A Mme Hanska, à Wierzchownia (Ukraine); Aux Jardies, Sèvres, 8 août 1838. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome Ier, p. 487.

2. A Mme la duchesse d'Abrantès, à Versailles; Paris, 1831. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 96.

dans une formidable correspondance, apparaît un rapprochement entre Napoléon et lui. La hantise de cette grande vie et de ses magnifiques exemples commençait à peser sur lui. Il s'imaginait être le « continuateur de Napoléon[1]. » C'est là un des traits de son orgueil. Continuateur de l'Empereur, n'était-ce point mieux encore que d'être celui des Balzac d'Entraigues, seigneurs de Marcoussis, Vaupillon et Chantemesle, dont il s'imaginait descendre[2], ce qui lui fit répondre à qui, certain jour, lui contestait cette glorieuse parenté : « Ah! vous prétendez que je ne descends pas des Balzac d'Entraigues? Eh bien! tant pis pour eux[3]! » Ce n'est point tant pis pour Napoléon, car l'orgueil du romancier nous permet de rassembler aujourd'hui ce que la hantise de la grandiose image lui a inspiré. « On sait, a écrit Solar, le directeur du journal *L'Epoque*, que, sur le piédestal d'une statue en plâtre de Napoléon Ier il avait écrit à la plume ces mots assez téméraires : *Achever par la plume ce qu'il a commencé par l'épée.* On voyait cette statue dans son logement de la rue des Batailles[4]. » Cette

1. Max Nordau, *Etudes littéraires : Balzac*, dans la *Grande Revue*, 1er septembre 1902, p. 484.

2. « Il a imaginé qu'il était un d'Entraigues et il a répandu et soutenu ce blason rêveur. » — Philarète Chasles, *Mémoires...*; tome Ier, p. 307.

3. Eugène de Mirecourt, *Les contemporains; Balzac...*; p. 38.

4. Léon Gozlan, *Balzac chez lui;* Paris, 1863, in-18, p. 36. — « Cet amour de Balzac pour Napoléon a subi plus d'une variation; la mobilité naturelle au cœur humain s'augmente à pro-

phrase fit le tour de Paris et on en plaisanta : « Allez accomplir avec votre plume ce que Napoléon n'a pu accomplir avec son épée ! » lui dit ironiquement la *Revue de Paris* en commentant le procès perdu du *Lys dans la vallée*[1]. Mais que lui importe la raillerie ! Il a conscience de sa force morale, de la puissance de son labeur. Napoléon continue à lui demeurer un modèle intime, un dieu familier. Que de fois son nom surgit et éclate dans sa correspondance avec Mme Hanska ! « Tu frémirais, lui dit-il, si je te disais toutes mes angoisses que, comme faisait Napoléon sur le champ de bataille, j'oublie[2]. » Pour gagner les quelques jours de vacances qu'il espère pouvoir passer avec elle en Italie, il travaille à se tuer. Si elle le savait : « Vous diriez, comme un de mes amis qui a aperçu un peu du mouvement intellectuel de ma fournaise, que Napoléon

portion de la vivacité et du nombre des idées et des sensations, et Balzac avait une imagination toujours en mouvement; joignez à cela la faculté de voir les objets sous toutes les faces, et vous comprendrez que ses sentiments variaient parfois du jour au lendemain et du tout au tout; mais c'était le moment où il avait dressé chez lui, rue de Cassini, un petit autel surmonté d'une statue de Napoléon, avec cette inscription : *Ce qu'il avait commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume.* » — Mme Ancelot, *Les salons de Paris...*; p. 96.

1. *Un dernier mot à M. de Balzac*, dans la *Revue de Paris*, 5 juin 1836. — Charles de Lovenjoul, *Un dernier chapitre de l'histoire des œuvres de H. de Balzac;* Paris, 1880, in-8, p. 25.

2. A Mme Hanska, poste restante à Genève; Paris, 24 octobre 1833. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome I[er], p. 62.

n'avait pas montré tant de vouloir ni tant de courage[1]. » — « J'ai tant d'affaires que le diable avec ses cornes ne s'en tirerait pas. Mais je suis un démon à trois cornes, de la race, mais un peu dégénérée, de Napoléon[2]. » Puis, pensée qu'exprimeront quelquefois les personnages de la *Comédie Humaine*, désireux, comme lui, de leur indépendance financière pour laquelle ils ne demandent que les trois francs par jour que voulait Napoléon détrôné[3]. Ses livres et ses pièces, ce sont ses batailles à lui. Quand, en une nuit, il écrit *La perle brisée*, il s'exclame : « C'est mon Brienne, mon Champaubert, mon Montmirail, c'est ma campagne de France[4]. » Voici les *Ressources de Quinola* que l'Odéon va représenter : « *Quinola* est pour moi ce qu'était la bataille de Marengo pour le Premier Consul[5]. » Au reste, il a de la volonté : « Ma volonté qui passe pour sœur de celle de Napoléon[6]. » C'est peut-être pour-

1. A Mme Hanska, à Florence; Paris, 28 avril 1834. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome Ier, p. 153.

2. A Mme Hanska, à Florence; Paris, 10 mai 1834. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome Ier, p. 158.

3. A Mme Hanska, à Wierzchownia (Ukraine); Chaillot, octobre 1835. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome Ier, p. 277.

4. A Mme Hanska, à Wierzchownia (Ukraine); Chaillot, 1er octobre 1836. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome Ier, p. 349.

5. A Mme Hanska, à Wierzchownia (Ukraine); Passy, 22 février 1842. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome II, p. 17.

6. A Mme Hanska, à Wierzchownia (Ukraine); Aux Jar-

quoi la calomnie, la sottise et l'ignorance en agissent avec lui « comme avec Napoléon que tout l'équipage du *Northumberland* croyait velu comme un ours et qui les a stupéfaits (*sic*) quand on a su qu'il se servait d'eau de Cologne pour sa toilette[1]. » Voici qu'en 1843, ayant quitté Mme Hanska, il est assiégé d'une mélancolie inconnue. Il en demeure « comme Napoléon sans soldats à la Bérésina[2]. » Au résumé, il ne dissimule pas le rôle qu'il veut jouer. Ce cri de son orgueil cabré vaut d'être recueilli :

> En somme, écrit-il, voici le jeu que je joue : quatre hommes auront eu une vie immense : Napoléon, Cuvier et O'Connell et je veux être le quatrième. Le premier a vécu de la vie de l'Europe ; il s'est inoculé des armées. Le second a épousé le globe. Le troisième s'est incarné un peuple. Moi, j'aurai porté une société tout entière dans ma tête[3].

On le devine : il entend que le siècle de Napoléon soit aussi celui de Balzac. Ah ! ce nom qui lui sonne aux oreilles avec tant de triomphantes fanfares ! L'épopée qui l'enveloppe de tant de piaffants souvenirs ! Il n'y a rien d'étrange, dès lors, à le voir

dies, Sèvres, 2 juin 1839. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...* ; tome I[er], p. 515.

1. A Mme Hanska, à Wierzchownia Ukraine) ; Passy, 12 juillet 1842. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...* ; tome II, p. 48.

2. A Mme Hanska, à Saint-Pétersbourg ; Passy, 7 novembre 1843. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...* ; tome II, p. 214.

3. A Mme Hanska, à Saint-Pétersbourg ; Passy, 6 février 1844. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...* ; tome II, p. 301-302.

tenter d'en fixer en des livres cabrés et tumultueux comme une âme guerrière, l'aspect de cette armée, de cette épopée, l'image de cet homme. C'est en 1845 qu'il rêve de donner une forme définitive à cette partie de son œuvre, à ces *Scènes de la vie militaire*, où, dit-il dans la dédicace à Charles Nodier de *La Rabouilleuse*, « de beaux caractères », « de grands et nobles dévouements brilleront, » et qui constitueront, avec les scènes de la vie de province, de la vie privée, de la vie parisienne et de la vie politique, l'ensemble de la colossale comédie de l'humanité. Ces scènes guerrières forment dans son esprit quatre volumes : *Les Soldats de la République; L'Entrée en campagne; Les Vendéens; Les Français en Egypte; L'Armée roulante*; *La Garde consulaire; Sous Vienne* (*I. Un Combat; II. L'Armée assiégée; III. La Plaine de Wagram*); *L'Aubergiste*; *Les Anglais en Espagne; Moscou; La Bataille de Dresde; Les Traînards; Les Partisans; Une Croisière; Les Pontons; La Campagne de France; Le Dernier champ de bataille; L'Emir; La Pénissière; Le Corsaire algérien; Les Chouans; Une Passion dans le désert*[1]. De cette fresque colossale, deux lambeaux nous sont demeurés : *Les Chouans* et *Une Passion dans le désert*. C'est la mort qui, du reste de l'œuvre rêvée, a hérité. Il y faut ajouter deux livres au sujet desquels Balzac écrit à Mme Hanska : « J'irai me pro-

1. Cité par Edmond Biré, *Honoré de Balzac;* Paris, 1897, in-8, p. 62.

mener dans les Alpes pour faire l'œuvre de la campagne de 1809 et celle de 1796, et, à mon retour, j'écrirai ces deux ouvrages-là[1]. » Et, cet autre : « Je voudrais aller... à Toulon et voir les lieux de la campagne d'Italie, pour faire *Montenotte*[2]. » Mais le voyage coûterait mille francs, et alors il demeure chez lui, parmi les tasses de café de ses longues veilles et les paquets d'épreuves qui demeurent à corriger. Mais, quels regrets ! Et comme on sent que ces livres qu'il n'écrira jamais lui emplissent le cerveau d'hennissantes visions ! « J'ai trouvé, dit-il en 1844, le plus beau sujet bouffon pour Frédérick [Lemaître], quelque chose d'inouï : mais je n'ai pas le temps de l'écrire. » Il s'agit du volume qui figure dans la liste qui précède sous le titre : *Les Traînards*. Balzac en explique le sujet :

Voici ce que c'est : peindre les traînards de l'armée française, en 1813 et 1814, c'est-à-dire l'envers de la guerre, toutes les guenilles qui traînent après une armée. Faire une pièce qui soit à l'époque de Napoléon ce qu'est *Don Quichotte* à la chevalerie, montrer les Sganarelles, les Frontins, les Mascarilles, les Figaros de l'armée, ce qu'on appelle *les fricoteurs*, les gens qui parlent guerre et qui n'ont pas vu le feu en quinze ans, et qui sont poursuivis par l'ennemi ou par la gendarmerie de l'armée de Russie en Alsace, en passant par les pays intermédiaires qu'on

1. A Mme Hanska, à Saint-Pétersbourg; Passy, 1er avril 1844. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome II, p. 340.

2. A Mme Hanska, à Wierzchownia (Ukraine); Paris, 16 juillet 1844. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome II, p. 393.

peindra. C'est une épopée drôlatique, et avec Frédérick [Lemaître] pour Achille en haillons de la gloire, il y a de quoi faire bien de l'argent[1].

Mais, des *Traînards*, il en sera comme de tant d'autres livres : « Il faut dire adieu... aux *Traînards* à la scène[2]. » Le gain serait trop mince et le gouffre des dettes demeure à combler. Cruelle tyrannie de l'argent ! Elle nous a dérobé la partie qui eut, certes, été la plus extraordinaire de l'œuvre de Balzac. « Comment, dit excellemment M. Paul Bourget, comment ne pas regretter la peinture de la Grande Armée et de notre grand Empereur, par Balzac, notre Napoléon littéraire[3] ? » S'élevant contre le vol de la contrefaçon des auteurs français à Bruxelles et proposant de l'écraser à la tête de l'armée des gens de lettres, le romancier menaçait la Belgique : « Elle a un Waterloo chez elle, elle en aura deux[4]. » Hélas ! aux faillites de Balzac industriel, la littérature française doit un Waterloo dont le regret peut se parer des immortelles de l'éternité !

Un des grands ouvrages qui figurent sur la liste des *Scènes de la vie militaire*, en projet, paraît

1. A Mme Hanska, à Saint-Pétersbourg; Passy, 13 mars 1844. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome II, p. 330.

2. A Mme Hanska, à Saint-Pétersbourg; Passy, 9 avril 1844. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome II, p. 347.

3. Introduction de Paul Bourget au *Répertoire de la Comédie Humaine de H. de Balzac*, par Anatole Cerfberr et Jules Christophe; Paris, 1893, in-8, p. XIII.

4. Léon Gozlan, *Balzac chez lui...*; p. 48.

avoir retenu longtemps Balzac. Le 2 juillet 1832, il écrit à un ami : « Je prépare un grand ouvrage intitulé *La Bataille*[1]. » Cette bataille est celle de Dresde, et, de 1832 à 1843, on en verra revenir plusieurs fois le sujet dans la correspondance du romancier. Dresde! La furieuse et horrifique journée, le champ couvert de moissons foulées, de vingt mille cadavres prussiens, soixante pièces d'artillerie capturées, mille caissons saisis. Schwarzenberg en fuite et Moreau éventré d'un boulet français! Dresde, avec la Moskowa et Waterloo, condense tout l'horrible, et sauvagement magnifique, tableau de la guerre. Son chant était digne de Balzac. « Songe donc, disait-il à sa mère, que j'ai trois cents pages de manuscrit à faire, à penser, à écrire pour *La Bataille*[2]*!* » Et quel labeur! « Je travaille à *La Bataille* de huit heures à quatre heures du matin[3], » car, « avant tout il faut que *La Bataille* paraisse[4]. » Les jours passent, l'œuvre avance. « J'espère, mande-t-il à Mme Balzac, t'envoyer tout le manuscrit de *La Bataille* et *Les Chouans* corrigés, pour Mame, par une occasion, le 1er octobre[5]. »

1. A Mme Zulma Carraud, à Angoulême; Saché, 2 juillet 1832. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 119.

2. A Mme de Balzac, à Paris; Saché, juillet 1832. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 119.

3. A Mme de Balzac, à Paris; Angoulême, 19 juillet 1832. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 122.

4. A Mme de Balzac, à Paris; Angoulême, 21 août 1832. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 130.

5. A Mme de Balzac, à Paris; Angoulême, 22 août 1832. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 132.

Et cinq jours plus tard : « Il est probable que je ferai le tour de la Suisse à pied, après toutefois avoir publié *La Bataille*[1]. » Cependant, voici qui prouve, que de juillet à septembre, l'œuvre a été à peine ébauchée. C'est toujours à sa mère que Balzac écrit : « J'ai commencé *La Bataille* et je vais continuer sans arrêt, de manière à pouvoir t'envoyer le manuscrit du 25 au 30 de ce mois.... *La Bataille* finie j'irai à Genève et à la Grande-Chartreuse[2]. » Voilà qui va bien : « *La Bataille* est commencée[3]. » Balzac établit que le manuscrit lui rapporta 2.000 francs[4] ou 1.800 francs[5]. « Dans les premiers jours d'octobre *La Bataille* sera finie[6]. » Elle est destinée à un M. Dieulouard, lequel, toutefois, n'aura point le manuscrit s'il « n'en paye intégralement le prix[7]. » Mais ses amis s'inquiètent du manuscrit. Il les rassure : « Soyez tranquilles, *La Bataille* va paraître[8]. »

1. A Mme de Balzac, à Paris; Aix, 27 avril 1832. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 135.
2. A Mme de Balzac, à Paris; Aix, 1er septembre 1832. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 138.
3. A Mme Zulma Carraud, à Angoulême; Aix, septembre 1832. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 141.
4. A Mme de Balzac, à Paris; Aix, 1er septembre 1832. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 139.
5. A Mme de Balzac, à Paris; Aix, 30 septembre 1832. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 132.
6. A Mme de Balzac, à Paris; Aix, 22 septembre 1832. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 144.
7. A Mme de Balzac, à Paris; Aix, 22 septembre 1832. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 143.
8. A Mme Zulma Carraud, à Angoulême; Aix, 23 septembre 1832. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 147.

Pour en adresser le manuscrit il attend « la réponse de M. Dieulouard[1]. » Cependant, le travail n'est point activé encore : « *La Bataille* sera bientôt prête.... Sauf un cas imprévu je retournerai en Touraine par un joli chemin, pour la fin d'octobre. C'est là que je corrigerai *La Bataille*[2]. » A la vérité, Balzac n'a pas encore écrit, en ce moment, la première ligne de son livre, et l'aveu c'est lui-même qui le fait à Mme Hanska, à la fin de janvier 1833. Dans cette lettre il donne de longs détails sur l'œuvre :

La Bataille viendra après *Le Médecin de campagne*. ce livre dont je vous parle, et n'y a-t-il pas de quoi frémir si je vous dis que *La Bataille* est un livre impossible ? Là, j'entreprends de vous initier à toutes les horreurs, à toutes les beautés d'un champ de bataille, c'est Essling, Essling avec toutes ses conséquences. Il faut que, dans son fauteuil, un homme froid voie la campagne, les accidents de terrain, les masses d'hommes, les événements stratégiques, le Danube, les ponts, admire les détails et l'ensemble de cette lutte, entende l'artillerie, s'intéresse à ces mouvements d'échiquier, voie tout, sente, dans chaque articulation de ce grand corps, Napoléon, que je ne montrerai pas, ou que je laisserai voir, le soir, traversant, dans une barque, le Danube! Pas une tête de femme, des canons, des chevaux, deux armées, des uniformes. A la première page le canon gronde, il se tait à la dernière. Vous lirez à travers la fumée, et, le livre fermé, vous devez avoir tout vu, intuitivement, et vous rappeler la bataille comme si vous y aviez assisté.

1. A Mme de Balzac, à Paris; Annecy, 9 octobre 1832. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 157.

2. A Mme de Balzac, à Paris; Genève, 16 octobre 1832. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 158.

Voici trois mois que je me mesure avec cette œuvre, cette ode en deux volumes, et que, de toutes parts, on me crie impossible[1]!

Il n'est plus question pour lui, on le voit, de Dresde. Désormais sa bataille sera celle d'Essling et celle de Wagram, et, comme par-devant, il continuera à s'illusionner sur cet énorme sujet. Il projette d'aller en Autriche : « A Vienne je ferai mes reconnaissances sur le Danube pour pouvoir mieux peindre la bataille de Wagram et le combat d'Essling, qui sont mon ouvrage de l'hiver prochain.... Mais il faut que j'aille voir les pays parcourus par le prince Eugène dans sa marche d'Italie et à travers le Tyrol[2]. » L'été de 1834 venu, il espère encore : « J'ai bien besoin de voir Vienne. Il faut que j'aie exploré les champs de Wagram et d'Essling avant le mois de juin prochain. J'ai surtout bien besoin de gravures qui représentent les uniformes de l'armée allemande, et j'irai les chercher[3]. » Ce détail indique bien le souci documentaire de Balzac. Ce n'est point à tort qu'il pourra se flatter, plus tard, dans une note de son roman *Les Paysans :*

L'auteur prend ici la liberté de faire observer qu'il a dans son cabinet les uniformes de la République, de l'Empire,

1. A Mme Hanska; Paris, fin de janvier 1833. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère,..*; tome Ier, p. 7.

2. A Mme Hanska, à Florence; Paris, 10 mai 1834. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome Ier, p. 159.

3. A Mme Hanska, à Vienne; Paris, 25 avril 1834. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome Ier, p. 186.

de la Restauration, la collection de tous les costumes militaires des pays que la France a eus pour alliés ou pour adversaires, et plus d'ouvrages sur les guerres de 1792 à 1815 que n'en possède tel maréchal de France.

En attendant, Essling continue à le préoccuper. « Je vous verrai sans doute à Vienne, écrit-il à Mme Hanska. J'ai bien solidement arrêté avec moi-même d'y aller en mars, afin de pouvoir faire une reconnaissance des champs de batailles d'Essling et de Wagram[1]. » Impatient de partir, enfin, il avance la date de son voyage, le 26 janvier 1835, il espère que, dans quarante jours, il sera « dans la malle de Strasbourg. Je verrai Vienne, le Danube, les champs de Wagram, l'île Lobau[2]. » Mais il lui faut finir *Séraphita*. Dès qu'il en aura terminé : « Je cours à Vienne, voir le champ de bataille d'Essling[3]. » Puis, de nouveaux contretemps et « je retarderai mon voyage à Essling et Wagram jusqu'à la fin de l'été[4]. » Voyage nécessaire d'ailleurs, car il sera « forcé d'aller prendre les mesures de *La Bataille* quand je serai à Wagram[5]. » Puis l'été se passa et les années.

1. A Mme Hanska, à Vienne ; Paris, 15 décembre 1834. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...* ; tome Ier, p. 217.
2. A Mme Hanska, à Vienne ; Paris, 26 janvier 1835. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...* ; tome Ier, p. 230.
3. A Mme Hanska, à Vienne ; Paris, 10 février 1835. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...* ; tome Ier, p. 232.
4. A Mme Hanska, à Vienne ; Paris, 1er mars 1835. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...* ; tome Ier, p. 233.
5. A Mme Hanska, à Vienne ; Paris, 11 mars 1835. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...* ; tome Ier, p. 236.

Bonaparte au pont d'Arcole.

Il ne va pas à Wagram ; il ne pousse point jusqu'à Essling et c'est le silence dans ses correspondances sur *La Bataille*. Il paraît avoir abandonné l'œuvre rêvée avec un si fervent et si durable enthousiasme. Mais, en 1839, Stendhal publie la fausse et admirable description de Waterloo de *La Chartreuse de Parme*, « le plus beau livre qui ait paru depuis cinquante ans, » dit Balzac[1]. A le lire, le regret le prend de cette bataille laissée là par lui. Il écrit à Stendhal :

J'ai déjà lu dans *Le Constitutionnel* un article tiré de *La Chartreuse* qui m'a fait commettre le péché d'envie. Oui, j'ai été saisi d'un accès de jalousie à cette superbe et vraie description de bataille que je rêvais pour les *Scènes de la vie militaire*, la plus difficile portion de mon œuvre ; et ce morceau m'a ravi, chagriné, enchanté, désespéré. Je vous le dis naïvement. C'est fait comme Borgognone et Wouwermans, Salvator Rosa et Walter Scott[2].

Enfin, en 1843, il a l'occasion de passer à Dresde. Cependant, il remet son pèlerinage à Wagram à l'année prochaine. D'ici là « le théâtre de la bataille et les défilés de Kulm ne changeront pas[3]. » Oui, oui, mais lui?... Et l'année prochaine?... C'en est donc fait. Il n'ira point évoquer les morts de la revue

1. A Mme Hanska, à Wierzchownia (Ukraine) ; Aux Jardies, Sèvres, 14 avril 1839. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...* ; tome Ier, p. 509.

2. A M. Beyle, à Paris ; Ville-d'Avray, 20 mars 1839. — H. de Balzac, *Correspondance...* ; p. 328.

3. A Mme Hanska, à Saint-Pétersbourg ; Berlin, 14 octobre 1843. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...* ; tome II, p. 196.

nocturne aux moissons mûres sous lesquelles ils gisent et, à la gloire de l'art français, il dérobera le chef-d'œuvre qu'on pouvait attendre de lui.

III

On conçoit que, conscient de sa valeur, Balzac ait songé quelquefois à faire un involontaire parallèle entre l'Empereur et lui. La chose était trop tentante, et surtout au regard de Mme Hanska, pour qu'il se dérobât à ce plaisir répété. Mais sa correspondance et ses œuvres montrent que pour lui Napoléon était autre chose encore qu'un facile motif à comparaisons. A chaque instant le nom lui revient sous la plume, pour une pensée, pour un argument, pour un exemple. Il est pour lui l'étalon de la grandeur, de la sagesse, de l'ordre. Par lui il clôt toute discussion possible. Alpha. Oméga. De ces maximes, semées à travers ses lettres et ses papiers d'affaires, on pourrait faire un recueil, si lui-même ne s'était chargé de le faire. Il en est, cependant, qu'il n'a point recueilli. On en citera quelques-unes. « A latitude égale, l'insulaire l'emporte sur le continental. Que Napoléon ait été élevé en France, cela ne détruit pas son esprit insulaire[1]. » Dans ses lettres à Mme Hanska, — pour laquelle, à l'occasion, il cherchera un autographe de l'Empereur[2], —

1. A Mme Zulma Carraud, à Angoulême; Paris, 1833. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 166.

2. A Mme Hanska, à Kiew; Paris, 1er mai 1836. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome Ier, p. 325.

la citation du nom est fréquente. Pour réussir en affaires, il faut être purement et simplement ou financier, ou homme du monde, ou homme d'affaires, non les deux à la fois, car « quand Napoléon était à Essling il n'était pas en Espagne[1]. » Il vante le Code : « Vous vous plaignez des divorces en Pologne, tandis que nous faisons ici tous nos efforts pour faire réintégrer l'admirable titre du divorce dans le Code civil, tel que Napoléon l'avait fait combiner, qui satisfaisait à tous les malheurs sociaux sans laisser prise au libertinage, au changement, au vice ou à la passion. C'est la seule institution qui puisse rendre les mariages heureux[2]. » Il va à Arcis-sur-Aube contempler « ces lieux mémorables où l'Empereur a combattu et la maison où Danton est né[3]. » Il pousse même en Corse, pour des affaires financières singulièrement curieuses, et en rapporte un croquis pittoresque, documenté, et j'ajoute, faux :

Je suis allé voir la maison où est né Napoléon, et c'est une pauvre baraque. D'ailleurs j'y ai rectifié plusieurs erreurs. Son père était un propriétaire énormément riche,

1. A Mme Hanska, à Wierzchownia (Ukraine) ; Chaillot, 20-22 janvier 1838. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...* ; tome Ier, p. 453.

2. A Mme Hanska, à Wierzchownia (Ukraine) ; Aux Jardies, Sèvres, 15 novembre 1838. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...* ; tome Ier, p. 502, 503.

3. A Mme Hanska à Wierzchownia (Ukraine) ; Passy, 12 juillet 1842. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...* ; tome II, p. 54.

et non un huissier, comme le disent plusieurs biographies menteuses. Puis, quand il est arrivé à Ajaccio, à son retour d'Egypte, au lieu d'avoir été reçu par ces acclamations dont parlent les historiens, et d'y avoir obtenu ce triomphe général, il a été canonné, sa tête mise à prix et on m'a montré la petite plage où il a débarqué. Il a dû la vie au courage et au dévouement d'un paysan qui l'a emmené dans les montagnes, dans une retraite inaccessible. C'est le neveu du maire d'Ajaccio qui l'a mis au ban, qui m'a raconté ces détails. Une fois Premier Consul, le paysan est venu le voir. Napoléon lui a demandé ce qu'il voulait. Le paysan lui a demandé *un* des biens de son père, nommé *Le Pantano*, et ce bien valait *un million*. Napoléon le lui a donné. Les fils de ce paysan sont aujourd'hui tous des plus riches. Napoléon avait donné les biens de son père aux Ramolino, sa famille maternelle; il n'en avait pas le droit. Les Bonaparte n'ont rien dit; pendant sa puissance, ils ont tout accepté de lui. Depuis sa mort, et dernièrement, ils ont intenté un procès pour répéter[1] ces biens aux Ramolino[2].

J'ouvre une parenthèse pour souligner l'invraisemblance matérielle du conte fait à Balzac par le facétieux neveu du maire d'Ajaccio. Tous les témoignages des contemporains sont là pour le contredire. Pour ce qui est de la richesse de la famille Bonaparte, elle est extrêmement contestable, et malgré l'absence de chiffres précis, on peut assurer que Balzac l'exagère ici manifestement. De même pour la relâche de Bonaparte en Corse en l'an VIII.

1. Terme de jurisprudence qui équivaut à : *réclamer*.

2. A Mme Hanska, à Wierzchownia (Ukraine); Ajaccio, 26 mars 1838. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome Ier, p. 467-468.

Embarqué le 6 fructidor an VII, à Alexandrie, sur la frégate *La Muiron*, il toucha, le 9 vendémiaire an VIII, à Ajaccio[1]. « A peine avions-nous jeté l'ancre, dit un des soldats qui l'accompagnaient, que déjà une foule d'embarcations chargées d'habitants entouraient nos frégates. L'air retentissait des cris de « Vive Bonaparte ! » La municipalité, en costume, vint à la poupe, et fit, ainsi que tous les citoyens, éclater sa joie en reconnaissant le général... Bientôt la foule qui entourait les frégates voulut monter à bord. On lui représenta vainement que nous étions en quarantaine, et que jamais bâtiment venant du Levant n'en avait été exempté. « Il n'y a pas de quarantaine pour Bonaparte, pour le sauveur de la France ! » s'écrièrent-ils tous. La municipalité elle-même joignit ses instances à celles du peuple, et le général se laissa mettre à terre et se rendit dans sa maison paternelle, qu'il habita pendant le temps de sa relâche à Ajaccio[2]. » Bonaparte ne se cacha donc point dans les montagnes. Ajaccio, au contraire, lui prodigua fêtes et acclamations. Bourrienne, son secrétaire, raconte : « Sans cesse il était accablé de visites, de félicitations, de demandes; la ville était tout en mouvement; tout

1. Albert Schuermans, *Itinéraire général de Napoléon Ier*; préface par Henry Houssaye; Paris, 1908, in-8, p. 86-87.

2. *Note sur le départ du général Bonaparte de l'Egypte et sur sa traversée jusqu'à Fréjus fournie par le général Eugène Merlin.* — A. V. Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire;* nouvelle édition, avec une préface et des notes par Auguste Dietrich; Paris, s. d., in-18, tome IV, p. 422-423.

le monde voulait être son cousin; et au nombre prodigieux de prétendus filleuls qui venaient complimenter leur parrain, on eût dit que Bonaparte avait tenu le quart des enfants d'Ajaccio sur les fonts de baptême[1]. » Bien loin, donc, de rectifier des erreurs, peu s'en fallut que Balzac y ajoutât. Témoin oculaire, il est plus digne de foi et mérite d'être écouté, comme au jour où, à Mme Hanska, il trace un fiévreux et rapide croquis du retour des cendres de l'Empereur à Paris :

Hier, 15, cent mille personnes dans les Champs-Elysées. Chose qui ferait croire à des intentions dans les effets naturels, au moment où le corps de Napoléon est entré aux Invalides, il s'est formé un arc-en-ciel au-dessus des Invalides. Victor Hugo a fait un poème sublime, une ode sur le retour de l'Empereur[2]. Depuis le Havre jusqu'au Pecq toutes les rives de la Seine étaient noires de monde, et toutes ces populations se sont agenouillées quand ce bateau passait. C'est plus grand que les triomphes romains. Il est reconnaissable dans son tombeau : la chair est blanche; la main est parlante. Il est l'homme des prestiges jusqu'au bout et Paris, la ville des miracles. En cinq jours on a fait cent vingt statues, dont sept ou huit superbes, cent colonnes triomphales, des urnes de vingt pieds de haut et des tribunes pour cent mille personnes. Les Invalides étaient tendus en velours violet parsemé d'abeilles. Mon tapissier me disait ce mot pour

1. *Mémoires de M. de Bourrienne, ministre d'Etat, sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration;* Paris, MDCCCXXIX, in-8, tome III, p. 11.

2. Victor Hugo, *Le retour de l'Empereur* : Paris, 1840, in-8. — La pièce figure, depuis, dans *La légende des siècles.*

expliquer la chose : « Monsieur, dans ces cas-là, tout le monde est tapissier[1] ».

Mais ce ne sont là que des traits ravis à sa vie secrète, des indications empruntées à ce qu'il ne pensait point être quelque jour du domaine de la curiosité publique. On peut donc accuser cette partie de son témoignage de ferveur napoléonienne. Il n'en est pas de même pour ce qu'il a livré à la publicité, volontairement, sciemment, pour la *Comédie Humaine* dans l'avant-propos de laquelle il place le nom de Napoléon comme la pierre angulaire de son œuvre, où il cite un mot de lui, — authentique ou apocryphe, peu importe : — « Pour les rois, pour les hommes d'Etat, il y a, comme l'a dit Napoléon, une petite et une grande morale. » L'effigie de l'Empereur transparaît au filigrane de chaque page dans la *Comédie Humaine*. « Et à chaque page et à chaque ligne, c'est son nom[2]. » Parmi ceux des quatre mille personnages qui peuplent cette œuvre[3] c'est celui qui éclate

1. A Mme Hanska, à Wierzchownia (Ukraine); [Paris], 16 décembre 1840. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome I, p. 549-550.

2. Frédéric Masson, *Une mystification* : *Balzac et Napoléon*, dans *Petites histoires* ; Paris, 1910, in-18, p. 41.

3. Ce chiffre de quatre mille personnages est donné par Balzac lui-même dans une lettre qui a figuré au *Catalogue d'une précieuse collection de lettres autographes comprenant des lettres adressées à Rachel par Béranger, Déjazet, Marie Dorval, Dumas père et fils, Victor Hugo, Lamartine, Alfred*

comme un *leit-motiv* incessant. Tout est ramené à lui : sentiments et attitudes. C'est une confrontation sans relâche, un parallèle permanent et c'est toujours en faveur de Napoléon que penche la balance. Ainsi le baron Hulot, de *La Cousine Bette*, aime à se montrer dans une « tenue parlementaire et napoléonienne. » Crevel, le beau-père de Hulot fils, affectionne une posture qui, à son idée, le doit avantager. Cela consiste à « se croiser les bras comme Napoléon en mettant sa tête de trois quarts. » Quand il menace son gendre et sa fille de les déshériter « il se posait comme Napoléon sur sa colonne. » Jusqu'à Mme Marneffe, la maîtresse de Hulot et de Crevel, qui, en certaines occasions, hoche la tête et se croise les bras à la Napoléon. Bartolomeo di Piombo, dans *La Vendetta*, a l'habitude de donner à son regard une fixité napoléonienne. Gaudissart, un beau soir, plaisante avec sa maîtresse Jenny Courand : « Il la regarda fixement, la main passée dans son gilet, la tête de trois quarts, dans une attitude napoléonienne. » Dans *La Maison Nucingen* on voit Godefroid de Beaudenard posséder un groom « qui se tenait audacieusement devant le cheval attelé au tilbury, les bras croisés comme Napoléon. » Pour les personnages d'une œuvre essentiellement royaliste, voilà bien des points de comparaison décon-

de Musset, George Sand, etc...; des lettres et morceaux de musique; vente du 18 décembre 1909; Paris, 1909, in-8, pièce nº 7.

certants! Et que d'autres encore! Le mystérieux vieillard qui, dans *La Peau de Chagrin*, donne le talisman à Raphaël inspire cette émotion « que nous avons tous éprouvée devant Napoléon ou en présence de quelque grand homme brillant de génie et revêtu de gloire. » Ce vieillard a, dans son extraordinaire échoppe, un portrait de Napoléon peint par Mme Jacotot sur un vase de Sèvres. Raphaël loge à l'Hôtel de Saint-Quentin tenu par une Mme Gaudin dont le mari fut pris par les cosaques au passage de la Bérésina, et que l'Empereur voulut échanger. Quand Raphaël veut jouer à la soirée du duc de Navareins, il vole à son père deux louis. « Leurs millésimes étaient effacés et la figure de Bonaparte y grimaçait. » A l'orgie, qui constitue une des parties essentielles de *La Peau de Chagrin*, il est souventes fois question de l'Empereur, et, certes bien plus qu'il ne conviendrait à ces convives si abominablement ivres. Un banquier y porte un toast à l'imbécilité du pouvoir qui donne aux malins tant de puissance sur les sots. A quoi un « officier de marine qui n'était jamais sorti de Brest » riposte en levant son verre à Napoléon « qui, tout au moins, nous a laissé de la gloire. » Un adepte des théories de Ballanche reprend, à ce repas, à son compte, la pensée exprimée par Balzac dans son article de 1832 *Sur la situation du parti royaliste*, à savoir que « Moïse, Scylla, Louis XI, Richelieu, Robespierre et Napoléon sont peut-être un même homme qui reparaît à travers les civilisations comme une comète

dans le ciel. « On y dit encore que « la République aboutit toujours à quelque Napoléon, » ce qui était, en 1830, prophétiser 1848. Raphaël ayant usé du fatal talisman se claquemure chez lui et son regard a ce désespoir qui se trouve chez « Napoléon déchu qui apprend à l'Elysée, en 1815, la faute stratégique commise par ses ennemis, qui demande le commandement pour vingt-quatre heures et ne l'obtient pas. » L'introduction de la *Physiologie du mariage* s'ouvre par quelques réflexions de Napoléon au Conseil d'Etat, sur le mariage. « Ces paroles frappèrent vivement l'auteur de ce livre.» Il en cite deux. « L'adultère est une affaire de canapé, » et « La femme a une âme de dentelle. » Un mot cruel, en passant, sur Mme de Staël, « une virago, » qui « tenta grossièrement de s'unir à Napoléon. » Une pensée profonde : « Aujourd'hui nous inventons des règles pour des ouvrages et des ouvrages pour des règles. Mais à quoi ont servi les anciens principes de l'art militaire devant l'impétueux génie de Napoléon? Si donc aujourd'hui vous réduisez en système les enseignements donnés par ce grand capitaine, dont la tactique nouvelle a ruiné l'ancienne, quelle garantie avez-vous de l'avenir pour croire qu'il n'enfantera pas un autre Napoléon? » Autre maxime : « L'amour a ses grands hommes inconnus, comme la guerre a ses Napoléon. » Ce grand nom, Balzac, toujours sous sa hantise, le mêle aux détails les plus banalement familiers. Le carnaval a, à Paris, rue Saint-Honoré, son Pandémonium, et « dans Musard, son

Napoléon. » (*La Fausse maîtresse*). Cela suit, dans le même volume, une pensée sur le Code : si les familles riches ont trop d'enfants elles risquent de se ruiner; si elles en manquent, de disparaître. « Singulier effet du Code civil, auquel Napoléon n'a pas songé. »

Dans *La paix du ménage* le baron de la Roche-Hugon dit au général Montcornet : « Je suis comme l'Empereur, quand je fais des conquêtes, je les garde, » et Montcornet dit au comte de Soulanges, colonel dans l'artillerie de la Garde et favori de Napoléon : « Ce matin, l'Empereur a parlé de vous avec éloge et votre promotion au maréchalat n'est pas douteuse. » — « Le patron n'aime pas l'artillerie, » répond Soulanges. — « Oui, mais il adore la noblesse, et vous êtes un ci-devant, » riposte Montcornet. De Montcornet, devenu lui-même maréchal, on fera plus tard, dans *La Cousine Bette*, une statue. Comme il est le type du cavalier, à son aspect seul, on devait « concevoir toutes les victoires de l'Empereur. » Ce « chevalier Bayard de l'Empire » a une fille naturelle, Mme Marneffe, dont l'immonde mari dit : « Ces gens de l'Empire se croient tous immortels comme leur Empereur. » Mme Marneffe, un soir où elle se pique de parler sculpture, imagine Samson dépouillé de ses cheveux par Dalila, les bras croisés, la tête rasée. « Napoléon à Sainte-Hélène, quoi ! » Maîtresse de Crevel, du baron Hulot et d'un Brésilien, au milieu de ce triple amour elle reste « calme et l'esprit libre comme

le fut le général Bonaparte lorsqu'au siège de Mantoue, il eut à répondre à deux armées en voulant continuer le blocus de la place. » C'est pour fournir au luxe de Mme Marneffe, ce luxe « dont le programme est perdu depuis la chute de Napoléon, » que le baron Hulot envoie son oncle Fischer faire des opérations, au demeurant assez malpropres, en Algérie. « Je vous y mets, lui dit-il, comme Napoléon mettait un maréchal pauvre à la tête d'un royaume où l'on pouvait protéger secrètement la contrebande. » Mais Fischer échoue dans ses combinaisons et Hulot se trouve avoir, par ses tripotages, volé l'Etat de 200.000 francs. Où les trouver pour les rembourser ? « O Napoléon, où es-tu ? » s'exlame-t-il douloureusement. Ainsi il déshonore son nom, celui de son frère, le lieutenant-général Hulot, commandant des grenadiers à pied de la Garde impériale, ancien maréchal, et dont Napoléon disait : « Ce brave Hulot est le plus entêté des républicains, mais il ne me trahira jamais, » qu'il créa comte de Forsheim après la campagne de 1809 et auquel il donna une paire de pistolets de la manufacture de Versailles dans une boîte portant : *Donnée par l'Empereur Napoléon au général Hulot.* Au baron Hulot déshonoré demeure l'amour de sa femme. Elle l'aime « comme Joséphine a fini par aimer Napoléon. » Elle le lui dit : « Je suis tout bonnement la Joséphine de mon Napoléon. »

La baronne Hulot avait été remarquée par l'Empereur. Elle en reçut une rivière en diamants, et, quel-

quefois, de ce ton qui dénonce « l'homme capable de se venger de celui qui aurait triomphé là où il avait échoué, » il demandait : « Et la belle Madame Hulot, est-elle toujours sage ? » Le siège de cette vertu fut fait par le parfumeur Crevel. Il est vrai que Crevel se croyait quelque chose de Napoléon. Il aimait à parader en uniforme de garde national, et, ainsi attifé, il se croyait aussi militaire que l'Empereur. A la baronne Hulot il déclara qu'il n'était pas un père barbare, « un homme, selon le mot de Napoléon, carré de base comme de hauteur dans son avarice. » C'est dans *La cousine Bette* qu'on trouve encore ce leste petit portrait du duc d'Hérouville, croqué par sa maîtresse Josépha : « C'est un duc de la haute école. C'est noble, c'est distingué, c'est grand comme Louis XIV et comme Napoléon mis l'un sur l'autre, quoique nain. » Et, de roman en roman, d'épisode en épisode, de scène en scène, les personnages de la *Comédie humaine* ne cessent d'avoir le nom de l'Empereur à la bouche. Roger de Granville, qui, dans *Une double famille*, rêve d'être appelé à « ce parquet où Napoléon choisissait les hauts fonctionnaires de son Empire, » emmène Caroline Crochard, sa maîtresse, faire une promenade d'amour, à Saint-Leu, dans cette vallée « dont le chalet reçut plus d'une fois la reine Hortense et Napoléon, » et Caroline s'assied « avec un saint respect sur le banc de bois moussu où s'étaient reposés des rois, des princesses et l'Empereur. » Ce qui fait soupirer à Mme Crochard mère, dont le mari a été décoré par « l'autre, » le

« petit caporal, » croix qu'elle porte suspendue à son cou par une faveur noire : « Quand on pense, monsieur Roger, que le petit caporal s'est assis là où vous êtes ! » Les personnages de *L'Envers de l'histoire contemporaine* sont directement en conflit avec Napoléon. Mlle de la Chanterie est royaliste comme sa mère « et ne reconnaissait la domination de Napoléon que comme une plaie que la Providence infligeait à la France en punition des attentats de 1793. » Dans le procès qui lui est fait c'est Bernard-Jean-Baptiste Macloud, baron de Bourlac, gendre du général Tarlovski, polonais, officier d'ordonnance de l'Empereur, qui requiert contre elle. Et Napoléon, qui a beaucoup d'obligations au baron Bourlac, lui donne une tabatière enrichie de diamants. Bourlac reste fidèle à l'Empereur, et, tombé dans la misère, son antichambre n'en demeure pas moins garnie d'un portrait de l'Empereur par Horace Vernet. Le conflit est pareil dans *Une ténébreuse affaire*. Si, dans *L'Envers de l'Histoire contemporaine*, Balzac a déguisé, sous la fiction romanesque, l'affaire très authentique de Mme Aquet de Ferolles, il a de même masqué, dans *Une ténébreuse affaire*, le nom des auteurs de l'enlèvement du sénateur Clément de Ris, autre affaire judiciaire retentissante de l'Empire. Clément de Ris y est devenu Malin (de l'Aube), ancien conventionnel, conseiller d'Etat, et ami du Premier Consul.

Malin arrive dans ses terres à l'improviste, « absolument comme le Premier Consul. » Si Bonaparte

avait manqué le 18 brumaire. Malin n'eût pas hésité à le faire fusiller. Comme Mlle de la Chanterie, l'héroïne d'*Une ténébreuse affaire* a contre l'Empereur une haine vigoureuse et forte. « Cet homme, dit Mlle de Cinq-Cygne, nous a fait plus de mal avec sa cour que la Révolution avec sa hache. » Elle ne pense qu'au renversement de l'usurpateur « dont l'ambition et le triomphe avaient excité chez elle comme une rage, mais une rage froide et calculée. » Quand elle s'abat sur le prie-Dieu de son oratoire, c'est pour supplier le Seigneur « de prêter aide et secours aux meurtriers de Bonaparte. » Parmi ces meurtriers, ses cousins, MM. d'Hauteserre, se sont engagés. S'il leur arrivait quelque malheur elle succomberait. « Non, reprend-elle, je vivrais assez pour tuer Bonaparte. » Cependant Napoléon a fait grâce à ses cousins, tout en les plaçant sous la surveillance de la haute police. « L'Empereur des Français est un homme assez mal élevé qui n'a pas encore l'habitude de faire grâce, » se contente d'observer Mlle de Cinq-Cygne. Et, parlant de Napoléon aux avocats des graciés, Talleyrand leur dit : « Notre souverain a prodigieusement d'amour-propre.... C'est un grand soldat qui doit changer les lois de l'espace et du temps ; mais il ne saurait changer les hommes et il voudrait les fondre à son usage. » *Une ténébreuse affaire* se déroule pendant le splendide automne de 1803, et le peuple commençait « à établir entre le ciel et Bonaparte, alors déclaré Consul à vie, une entente à laquelle cet homme a dû l'un de ses prestiges; et, chose étrange !

le jour où, en 1812, le soleil lui manqua, ses prospérités cessèrent. » C'était l'époque de « la mode des habits en queue de morue, » laquelle « a duré dix ans, presque autant que l'Empire de Napoléon. » Comme dans *Une ténébreuse affaire*, Napoléon est directement mis en scène dans *Le Colonel Chabert*. A Eylau, il apprend la mort de Chabert. « Il m'aimait un peu le patron! » dit le colonel. Et, « le patron » envoie deux chirurgiens pour essayer de le sauver disant : « Allez donc voir, si, par hasard, mon pauvre Chabert vit encore! » Chabert a donc raison de dire : « J'avais un père, l'Empereur! » Comme on le croit mort, Napoléon rend, par décret, à la veuve Chabert, ce qui revient au Domaine sur l'héritage du colonel, lui fait présenter ses condoléances par un aide de camp et cherche à s'attacher le comte Ferraud, le second mari de Mme Chabert, en lui faisant promettre un ministère, une sénatorie, et, quoique ayant échoué dans ses avances, consent à signer au contrat de mariage de la veuve de « son pauvre Chabert. » Balzac s'est incarné dans d'Arthez, aussi d'Arthez jeune « avait offert une vague ressemblance avec Bonaparte général. » (*Les secrets de la princesse de Cadignan.*) Le banquier Aldrigger, dans *La maison Nucingen*, est fait baron par Napoléon, ce qui fit qu'il se passionna pour le grand homme qui l'avait titré et, qu'entre 1814 et 1815, « il se ruina pour avoir pris au sérieux le soleil d'Austerlitz. » Nucingen, lui, quoique dans certaines spéculations il masse ses valeurs « comme Napoléon massait ses troupiers, »

Talleyrand, Prince de Bénevent
et Ministre des Affaires Extérieures.

n'admire pas outre mesure l'Empereur. Il dit à Bixiou « que Bonaparte avait été bête comme un bourgeois dans ses premières relations avec Joséphine et qu'après avoir eu le courage de la prendre comme un marchepied, il avait été ridicule en voulant faire d'elle une compagne. » Nucingen a auprès de lui un loup-cervier, Du Tillet, lequel a une finesse qui ressemble, « comme le disait Napoléon de je ne sais qui, à du coton filé trop fin, il casse. » A la vieille princesse de Blamont-Chauvry, Napoléon rend « cent cinquante mille livres en bois. » (*La Duchesse de Langeais.*) On voit le général Montriveau tenir avec la duchesse de Langeais des conversations pleines « de bêtises, de lieux-communs et de non-sens où il manœuvre, militairement parlant, comme eût fait le prince Charles aux prises avec Napoléon. » C'est cette même duchesse qui, spirituellement, dit au même Montriveau : « La petite vérole est notre bataille de Waterloo. » Le héros d'*Honorine*, le comte Octave, dévoile le secret de son amoureuse passion et dit : « J'aime en poète et en empereur! » parce que « trois jours avant l'arrivée de Marie-Louise, Napoléon s'est roulé dans son lit de noces à Compiègne. » A un souper chez le comte Octave, le curé des Blancs-Manteaux affirme que : « Napoléon a eu un Conseil d'Etat pénétré de tendresse pour la femme coupable d'adultère. » Balzac s'est chargé de répondre à ce prêtre par sa lettre du 15 novembre 1838 à Mme Hanska. Dans *L'interdiction*, il nous montre Jeanrenaud, de la Garde

Impériale, « un soldat flatteur pour Napoléon, » Popinot, qui lors de la réorganisation de la justice en 1806, par Napoléon, est inscrit un des premiers pour aller siéger à la Cour Impériale ; Rastignac, « jeune condottière de l'intelligence, » qui est, comme Napoléon, condamné à toujours livrer bataille en sachant qu'une seule défaite était le tombeau de sa fortune. » Croizeau, dans *Un homme d'affaires*, a été le carrossier des sœurs de Napoléon. « Il les avait souvent tourmentées pour ses factures, » ce qui, plus tard, lui permit de se vanter d'avoir « eu des relations avec la famille impériale. » Le provincial Gazonal, dans *Les comédiens sans les avoir*, déclare que « notre industrie combat l'industrie du continent à coups de malheurs, comme, sous l'Empire, Napoléon combattait l'Europe à coups de régiments. » C'est au Premier Consul que Facino Cane, ayant découvert les trésors des doges de Venise dans son cachot, adresse des notes pour les faire saisir. (*Facino Cane.*) « A l'instar de Napoléon, Gaudissart a son étoile et n'aura point de Waterloo ! » se vante *L'Illustre Gaudissart*, ce qui, pour qui connaît la fin de l'histoire, est bien s'avancer. Ce bulletin de victoire anticipé, il le date de la Touraine où « Boucicault est le Napoléon de son temps. »

Le mérite est double pour Boucicault, car, dans la Touraine, « cette Turquie de la France, fussiez-vous ambitieux comme l'était Napoléon, » une force d'heureuse paresse convertit en rêves vos projets orgueilleux. Ainsi que Mme Hanska, Mme de la Bau-

draye, de *La Muse du département*, collectionne les autographes, et, dans son album, elle a « une lettre excessivement courte de Napoléon. » Sur ce même album, le médecin Bianchon note cette pensée : « Ce qui distingue Napoléon d'un porteur d'eau n'est sensible que pour la société, cela ne fait rien à la nature. Aussi la démocratie qui se refuse à l'inégalité des conditions, en appelle-t-elle sans cesse à la nature. » Mme de Baudraye a-t-elle compris? Balzac prise fort cette subtilité dans l'éloge. « La ville de Paris a son grand mât de bronze sculpté de victoires, et pour vigie Napoléon, » dit-il dans la *Fille aux yeux d'or*. Et, dans le même épisode, il assure que le peuple de Paris a « ses Napoléons inconnus. » C'est là encore qu'il salue en Napoléon le « grand roi, » lequel en appela toujours aux jeunes gens pour mener ses desseins. Ainsi en use Jacques Collin, dit Vautrin, dit Trompe-la-Mort, le Bonaparte des coquins et le banquier des bagnes, à l'égard du jeune Rastignac échoué au cloaque de la mère Vauquer. Vautrin, pour appuyer son raisonnement, pour montrer à Rastignac la lutte qu'il aura à soutenir contre l'envie et la médiocrité, cite, naturellement, l'exemple de Napoléon, lequel « a rencontré un ministre de la guerre qui s'appelait Aubry et qui a failli l'envoyer aux colonies, » ce qui, historiquement parlant, n'est peut-être pas tout à fait exact. De même pour Bianchon qui fortifie ses conseils à Rastignac par cet exemple : « Napoléon ne dînait pas deux fois et ne pouvait pas avoir plus de maîtresses qu'en prend un

étudiant en médecine quand il est interne aux Capucins. » Et comme Z. Marcas qui, en arrivant à Paris, « nouveau Bonaparte chercha son Barras, » et, plus tard, « semblable à Napoléon tombé, n'avait besoin que de trente sous par jour, » comme Z. Marcas cite avec une évidente complaisance ce grand nom! « La femme éteint toute activité, toute ambition, proclame-t-il, Napoléon l'avait réduite à ce qu'elle doit être. Sous ce rapport il a été grand, il n'a pas donné dans les ruineuses fantaisies de Louis XIV et de Louis XV; mais il a néanmoins aimé secrètement. » Napoléon paraît avoir été moins grand à Z. Marcas, à Sainte-Hélène, car « une fois sur son rocher [il] a babillé comme une pie, il a voulu s'expliquer. » Z. Marcas reprend une pensée de *La Fille aux yeux d'or* : « Louis XIV, Napoléon, l'Angleterre étaient et sont avides de jeunesse intelligente[1]. » Et cependant, ce courageux et fameux Z. Marcas a manqué sa vie comme on manque le coche, les plus grands génies manquant quelquefois les plus belles entreprises faute d'un nécessaire billet de mille francs. « C'est l'histoire de Napoléon qui, manquant de bottes, n'est pas parti pour les Indes. » (*Z. Marcas.*) Au raout de Mlle des Touches, dans *Autre étude de femme*, le

1. « L'Empereur s'attachait la jeunesse prise dans toutes les classes, en lui offrant des occasions d'agir, de se produire et d'exercer une autorité absolue. » — *Mémoires de Madame de Rémusat; 1802-1808;* publiés par son petit-fils Paul de Rémusat, sénateur de la Haute-Garonne; Paris, 1880, in-8; tome III, p. 98.

fin et profond de Marsay observe que « Napoléon n'a pas deviné les effets de ce code qui le rendait si fier. » Pourquoi? « Cet homme, en créant ses duchesses, engendrait nos *femmes comme il faut* d'aujourd'hui, le produit médiat de sa législation. » Et le comte Adam Laginski déclare que « *organiser*, par exemple, est un mot de l'Empire et qui contient Napoléon tout entier. » A travers les quatre extraordinaires épisodes des *Splendeurs et misères des courtisanes*, l'Empereur continue à servir de point de comparaison. Lucien de Rubempré, désespéré, court, sur la route de Fontainebleau, guetter le passage de la voiture de Clotilde de Grandlieu, — sa dernière chance de victoire. « C'est là, dit-il, en s'asseyant sur une des roches d'où se découvre le beau paysage de Bouron, l'endroit fatal où Napoléon espéra faire un effort gigantesque, l'avant-veille de son abdication. » Lucien a pour maîtresse La Torpille : « Cette fille est si attrayante qu'elle aurait engourdi l'Empereur Napoléon, » dit Rastignac à Vautrin, au bal de l'Opéra. A Vautrin, le suicide de Lucien est un coup formidable et désespéré : « Il avait pris le parti fatal que prit Napoléon sur la chaloupe qui le conduisit vers le *Bellérophon*. » Et, l'âme chavirée, en déroute, toute la nuit il demeure à pleurer sur le cadavre de Rubempré : « Napoléon a connu cette dissolution de toutes les forces humaines sur le champ de bataille de Waterloo. » Au reste, Vautrin est fataliste comme Napoléon. Dans le préau de la Conciergerie l'attendent les trois forçats victimes de ses escroqueries en faveur

de Lucien. Il apparaît et ils sont vaincus. « Trompe-la-Mort, de même que Napoléon reconnu par ses soldats, obtenait soumission et respect des trois forçats. » Pour adversaire il a Peyrade, commissaire général de la police à Anvers, où, par ordre de l'Empereur, il fut enlevé, en 1809, et conduit, en chaise de poste, entre deux gendarmes, à Paris. Peyrade fut complètement disgracié pour certaines obscures histoires, car Napoléon « se croyait assez fort pour créer des hommes à son usage. » La famille de Grandlieu, vers laquelle Vautrin a poussé Rubempré, a été « l'objet des coquetteries de l'Empereur » lequel leur rend les domaines de Grandlieu, soit 40.000 livres de rentes, — joli denier! A Nucingen, le banquier qui, fort chèrement, l'a achetée, La Torpille dit : « Les hommes ne valent pas la peine d'être aimés, Napoléon les tuait comme des mouches. » Ce même Nucingen, sorti de ses affaires de banque, est un chiffre mort. De là cet aphorisme comparatif : « Le rayonnement du soleil impérial ne doit pas faire tort à l'homme privé, l'Empereur avait du charme ; il était instruit et spirituel. » Enfin, la *Comédie Humaine* est peuplée de serviteurs, de soldats, de dignitaires de Napoléon. Autre facilité à la citation, au croquis rapide : « Tant que Napoléon resta debout, le comte d'Aiglemont, colonel comme tant d'autres, bon officier d'ordonnance, excellent à remplir une mission dangereuse, mais incapable d'un commandement de quelque importance, n'excita nulle envie, passa pour un des braves que favorisa

l'Empereur et fut ce que les militaires nomment *un bon enfant.* »

C'est là le héros de *La Femme de trente ans*, son orgueil, son amour, son désespoir. Attaqué par un corsaire, près de Bordeaux, il s'exclame : « Ah ! brigands ! vous ne jetterez pas à l'eau comme une huître un ancien troupier de Napoléon ! » Et il a la vie sauve. Bartolomeo di Piombo, de *La Vendetta*, d'une probité sévère, ne doit « son plumage de baron qu'à la nécessité dans laquelle Napoléon s'était trouvé de lui donner un titre en l'envoyant dans une cour étrangère. » Il a une fille, Ginevra, laquelle « aimait Napoléon avec idolâtrie, » et, dans l'atelier de Servien, où elle apprenait la peinture, exerçait « un prestige presque semblable à celui de Bonaparte sur ses soldats. » Elle épousa, par la suite, Luigi Porta qui « combattait à quatre pas de l'Empereur à Mont-Saint-Jean. » *Le Médecin de campagne* est rempli de pareils personnages, de ces « figures républicaines » qui impressionnent si vivement Balzac. Ainsi le commandant Pierre-Joseph Genestas, une « des meilleures lames de Napoléon, » de plus « espèce de Bayard sans faste, » était un de ces soldats pour qui « l'étonnement est une sensation que Napoléon semble avoir détruite. » Balzac donne sur lui les plus pittoresques détails : « Quand Napoléon écrivit à Schoënbruun, le 13 mai 1809, dans le bulletin adressé à la Grande Armée, maîtresse de Vienne, que *comme Médée, les princes autrichiens avaient, de leurs propres mains, égorgé leurs enfants*, Genestas, nouvellement

nommé capitaine, ne voulut pas compromettre la dignité de son grade en demandant ce qu'était Médée; il s'en reposa sur le génie de Napoléon, certain que l'Empereur ne devait dire que des choses officielles à la Grande Armée et à la Maison d'Autriche; il pensa que Médée était une archiduchesse de conduite équivoque. Néanmoins, comme la chose pouvait concerner l'art militaire, il fut inquiet de la Médée du bulletin jusqu'au jour où Mlle Raucourt fit reprendre *Médée*. Après avoir lu l'affiche, le capitaine ne manqua pas de se rendre le soir au Théâtre-Français, pour voir la célèbre actrice dans ce rôle mythologique, dont il s'enquit à ses voisins[1]. » C'est le commandant Genestas qui dit au docteur Bénassis : « Si vous aviez vu l'Empereur manœuvrant pendant la campagne de France, vous l'auriez facilement pris pour un dieu, et s'il a été vaincu à Waterloo c'est qu'il était plus qu'un homme, il pesait trop sur la terre, et la terre

1. Voici le passage de l'ordre du jour du 13 mai 1809 auquel Balzac fait allusion : « Un mois après que l'ennemi a passé l'Inn, au même jour, à la même heure, nous sommes entrés dans Vienne. Ses landwehrs, ses levées en masse, ses remparts créés par la rage impuissante des princes de la Maison de Lorraine, n'ont point soutenu nos regards. Les princes de cette maison ont abandonné leur capitale, non comme des soldats d'honneur qui cèdent aux circonstances et aux revers de la guerre, mais comme des parjures que poursuivent leurs propres remords. En fuyant de Vienne, leurs adieux à ses habitants ont été le meurtre et l'incendie; comme Médée, ils ont, de leur propre main, égorgé leurs enfants. » — *Campagnes de Napoléon Bonaparte depuis la bataille d'Austerlitz jusqu'à la première abdication;* Paris, 1821, in-8, tome II, p. 162.

a bondi sous lui, voilà. » Ce dieu, Napoléon a failli l'être : « Avec le peuple il faut toujours être infaillible. L'infaillibilité a fait Napoléon, elle en eut fait un dieu, si l'univers ne l'avait entendu tomber à Waterloo. » Quoique déchu, le dieu a sa religion dans le village ressuscité par le bon docteur Bénassis. « Napoléon seul y avait jeté son nom; il y est une religion, grâce à deux ou trois vieux soldats du pays revenus dans leurs foyers, et qui, pendant les veillées, racontent fabuleusement à ces gens simples les aventures et cet homme et de ses armées. » Un de ces braves est le fantassin Goguelat que Napoléon, lui-même, a décoré sur le champ de bataille de Valoutina. L'autre est l'artilleur Gondrin que l'Empereur a embrassé à la Bérésina. Il en est un, le braconnier Butifer, qui serait devenu général « si Napoléon était revenu. » Quand meurt l'évangélique Bénassis, Goguelat prononce son oraison funèbre : « C'est, sauf les batailles, le Napoléon de notre vallée. » Dans *Le Médecin de campagne* reparaît une pensée déjà trouvée dans les lettres à Mme Hanska et *Z. Marcas :* « En apprenant les discussions qui s'élevèrent lors de sa chute, au sujet de sa pension, Napoléon disait n'avoir besoin d'un cheval et d'un écu par jour. » Aussi rigoureusement fidèles dans leurs souvenirs que les personnages du *Médecin de campagne* le sont ceux d'*Un ménage de garçon* (*La Rabouilleuse*). Voici Bridau, l'honnête fonctionnaire, le « grand citoyen obscur, » dont l'Empereur dit : « Justum et tenacum. » Mme Bridau, devenue

veuve, orne son salon d'un portrait colorié de l'Empereur par Vernet. Son fils Philippe est « du bois dont son Empereur faisait les maréchaux. » — « Vous aimez toujours l'Empereur? » lui demande le journaliste Finot. Et Philippe de répondre : « Il est mon Dieu. » Philippe a porté des ordres de l'Empereur à Montereau, c'est pourquoi, dit son frère Joseph, « il se croit un grand militaire et obligé de faire la grimace aux Bourbons. » Il consent à marcher avec des bottes sans talons « quand on pense que Napoléon est à Sainte-Hélène et vend son argenterie pour vivre. » A quoi son frère Joseph riposte qu'on « peut aimer l'Empereur et faire sa toilette. » Philippe vit au milieu d'un monde de demi-soldes rudement brossé par le romancier. Il en est qui méditent d'enlever l'Empereur de Sainte-Hélène dans un bateau sous-marin. L'un d'eux, Coloquinte, qui a suivi Bonaparte en Egypte et perdu un bras à Montereau, finit employé dans un petit journal libéral de la Restauration. Compromis dans une conspiration militaire, Philippe Bridau est envoyé en surveillance à Issoudun. Lugubre ville! « Issoudun aurait engourdi Napoléon. » Les anciens militaires qui y sont retirés célèbrent tous les ans, par un banquet, l'anniversaire du couronnement de l'Empereur. Naturellement on y boit à « sa » santé, à ceux qui on tenté de rétablir « son » fils, « son petit. » Philippe s'y prend de querelle avec un autre demi-solde, Maxence Gillet, lequel n'est qu'une canaille. Cependant « s'il n'eut pas été arrêté dans sa carrière

par la captivité [sur les pontons anglais], certes l'Empereur aurait eu dans ce garçon un de ces hommes si nécessaires à de vastes entreprises. » Gillet conserve précisement par devers lui un fusil de chasse, « chef-d'œuvre de la manufacture de Versailles, » donné par l'Empereur. Gillet, tué en duel par Philippe, sa maîtresse, la Rabouilleuse, tombe sous la domination de Bridau « comme la France était tombée sous celle de Napoléon. » Enfin, *Le Lys dans la vallée*....

Mais, aussi bien, ne suffit-il pas? Et ce n'est point la *Comédie Humaine* tout entière que j'ai entrepris de résumer ici.

IV

Cette sommaire revue de l'œuvre de Balzac a montré l'empire du génie napoléonien sur le fécond cerveau. Sans le vouloir, et peut-être sans le savoir, il a, de livre en livre, au hasard des souvenirs recueillis et des scènes imaginées, écrit une manière d'histoire de Napoléon et de la Grande Armée. Cette histoire, aucun fil ne la relie, elle est en lambeaux et par fragments, et, nécessairement, son ensemble échappe au lecteur, aussi attentif soit-il. On a donc entrepris de reconstituer ici cette histoire d'un homme et d'un temps dit, dans *Le Cousin Pons*, une « magnifique et grandiose époque. » De l'œuvre touffue de Balzac on a pris soin de dégager les épisodes capitaux, formant une scène à eux seuls. M. Edmond

Biré, dans son étude sur le romancier, avait indiqué quelques-uns de ces fragments. On en a trouvé d'autres, que voici, réunis ici dans l'ordre chronologique de l'histoire impériale. Comme plusieurs font corps avec le récit dont on les a détachés, on a cru utile de les éclairer par des notes précises et des indications essentielles. Aussi bien la vigueur des récits, leur coloris, leur émotion, les dispense de commentaires superflus. M. Henry Houssaye avait imaginé un *Napoléon Le Grand par Victor Hugo*. A la haute mémoire de celui qui reconstitua la société française au lendemain de la Terreur, c'était là l'hommage de la poésie. L'hommage de la prose on le donne aujourd'hui, et il ne cède point en magnificence aux pages en éclairs et en flammes arrachées aux *Orientales*, à *La Légende des siècles*, à *l'Année Terrible*. De la fosse où il gît, dans le haut cimetière plein de maréchaux et de grognards, Balzac le dicte à nos temps sans foi. Nous avons besoin encore d'écouter la voix de nos morts.

Hector Fleischmann.

Paris, 2 décembre 1912.

NAPOLÉON

PAR

BALZAC

NAPOLÉON PAR BALZAC

I

APOLOGIE DE NAPOLÉON[1]

Constant-Cyr-Melchior, baron de Canalis, est poète et chef de l'Ecole angélique. Balzac l'a fait député, ministre, pair de France, membre de l'Académie française, commandeur de la Légion d'honneur. C'est une belle intelligence, et, de même qu'en d'Arthez, on retrouve quelque chose de Balzac en lui. On peut donc croire qu'en lui faisant faire, à une soirée chez Mlle des Touches, dans *Autre étude de femme*, l'apologie de Napoléon, le romancier a voulu exprimer par lui son sentiment sur l'Empereur. Ce sentiment est enthousiaste et de vibrante ferveur. A ce recueil il peut servir de page liminaire, manière d'introduction éclatante aux éclatantes aventures auxquelles Balzac mêlera le nom et l'image de Napoléon.

***

— D'après le programme que vous venez de nous

1. Fragment tiré d'*Autre étude de femme* (*Scènes de la vie privée*).

tracer, dit Mlle des Touches à Émile Blondet, où classeriez-vous la femme auteur? Est-ce une femme comme il faut?

— Quand elle n'a pas de génie, c'est une femme comme il n'en faut pas, répondit Émile Blondet, en accompagnant sa réponse d'un regard fin qui pouvait passer pour un éloge adressé franchement à Camille Maupin. Cette opinion n'est pas de moi, mais de Napoléon, ajouta-t-il.

— Oh! n'en voulez pas à Napoléon, dit Canalis en laissant échapper un geste emphatique, ce fut une de ses petitesses d'être jaloux du génie littéraire, car il a eu des petitesses. Qui pourra jamais expliquer, peindre ou comprendre Napoléon? Un homme qu'on représente les bras croisés, et qui a tout fait! qui a été le plus beau pouvoir connu, le pouvoir le plus concentré, le plus mordant, le plus acide de tous les pouvoirs; singulier génie qui a promené partout la civilisation armée sans la fixer nulle part; un homme qui pouvait tout faire, parce qu'il voulait tout; prodigieux phénomène de volonté, domptant une maladie par une bataille, et qui cependant devait mourir de maladie dans son lit après avoir vécu au milieu des balles et des boulets; un homme qui avait dans la tête un code et une épée, la parole et l'action; esprit perspicace qui a tout deviné, excepté sa chute; politique bizarre qui jouait les hommes à poignées par économie, et qui respecta trois têtes : celles de Talleyrand, de Pozzo di Borgo et de Metternich, diplomates dont la mort eût sauvé l'Empire français, et qui paraissaient

peser plus que des milliers de soldats ; homme auquel, par un rare privilège, la nature avait laissé un cœur dans son corps de bronze; homme rieur et bon à minuit entre des femmes, et, le matin, maniant l'Europe comme une jeune fille qui s'amuserait à fouetter l'eau de son bain! Hypocrite et généreux, aimant le clinquant et simple, sans goût et protégeant les arts; malgré ces antithèses, grand en tout par instinct ou par organisation; César à vingt-cinq ans, Cromwell à trente; puis, comme un épicier du Père-Lachaise, bon père et bon époux. Enfin, il a improvisé des monuments, des empires, des rois, des codes, des vers, un roman, et le tout avec plus de portée que de justesse. N'a-t-il pas voulu faire de l'Europe la France? Et, après nous avoir fait peser sur la terre de manière à changer les lois de la gravitation, il nous a laissés plus pauvres que le jour où il avait mis la main sur nous. Et lui, qui avait pris un empire avec son nom, perdit son nom au bord de son empire, dans une mer de sang et de soldats. Homme qui, tout pensée et tout action, comprenait Desaix et Fouché !

II

HISTOIRE DE NAPOLÉON[1]

(Racontée dans une grange par un vieux soldat).

Le commandant Genestas, désireux de faire faire une cure de grand air à son fils d'adoption, est allé trouver le docteur Benassis, lequel, doué d'un zèle apostolique, a ressuscité un village mort et abandonné, non loin de Grenoble. Benassis fait au commandant les honneurs de ce coin de France inconnu, et, après lui avoir fait admirer les progrès réalisés par son industrieux génie et son exemplaire charité dans la vie matérielle du village, le mène, le soir venu, dans une grange, où, pour occuper la veillée, un vieux grognard conte aux paysans la légende de l'Empereur. Ce morceau, dont la paternité a été contestée à Balzac[2], est cependant l'un de ses plus purs chefs-d'œuvre.

1. Fragment tiré du *Médecin de campagne* (*Scènes de la vie de campagne*).

2. « On connaît la très curieuse histoire de Napoléon Ier que Balzac a intercalé dans son roman *Le médecin de campagne*, et qui est racontée, dans une veillée de village, par un des personnages. Voici ce qu'on lit à ce propos dans un livre d'Elie Berthet, *Histoire des uns et des autres;* Paris, Dentu, 1878, p. 75 : « Parmi les scènes parlées de Henry Monnier, se trouvait une *Histoire de Napoléon racontée dans une veillée*, petit chef-d'œuvre de naïveté militaire. Balzac l'avait entendu, et, un beau jour, il vint prier l'artiste de la répéter pour lui seul.

Dès sa parution il eut un retentissement extraordinaire. « *L'Europe littéraire* a cité la vie de Napoléon racontée par un soldat de la garde impériale, dans une grange, à des paysans, écrit le romancier à Mme Hanska. Bah! voici des spéculateurs qui, depuis huit jours, me volent, l'impriment sans ma permission, et voici vingt mille exemplaires de ce fragment vendus. Je pourrais faire sévir la justice, mais c'est indigne de moi. Ils ne disent ni mon nom ni celui de mon œuvre; ils m'assassinent et se taisent, ils me volent ma gloire et mon pécule, à moi, pauvre! Vous lirez un jour ce gigantesque morceau, qui fait pleurer les plus insensibles, et que cent journaux ont reproduit. Des amis m'ont dit que, d'un bout à l'autre de la France, il y a eu un cri d'admiration. Que sera-ce donc pour l'œuvre entière[1]! » L'œuvre entière fut écrite en trois jours et trois nuits[2]. « Ce livre, disait encore Balzac, vaut, à mon sens, plus que des lois et des batailles gagnées[3]. » En 1832 et en 1842, des éditions spéciales furent faites de ce récit, avec vignettes, voire avec un autre titre, comme : *Dialogue d'un vieux grenadier de la Garde Impériale surnommé Le Sans-Peur*[4]. Après le Napoléon des aristocrates, salué par Canalis, voici le Napoléon du peuple, loué par un grognard. Mais, dans

Monnier s'y prêta sans défiance, et, quelques mois plus tard, ce récit était reproduit presque mot pour mot, dans un des plus beaux romans de Balzac, *Le médecin de campagne*. » Il paraît même, toujours d'après Elie Berthet, que Henry Monnier ne pardonna jamais à Balzac ce plagiat éhonté. » — Communication de M. Albert Cim, *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, n° 1322, 20 mars 1912, col. 358.

1. A Mme Hanska, à Neuchâtel; Paris, 1er août 1833. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome Ier, p. 29.

2. A Mme de Balzac, à Paris; Aix, 23 septembre 1832. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 146.

3. A Mme Zulma Carraud, à Angoulême; Paris, 2 août 1833. — H. de Balzac, *Correspondance...*; p. 179.

4. Edmond Biré, *Honoré de Balzac...*; p. 71-72.

les deux récits, c'est toujours Balzac qui parle et sacrifie à l'autel de la victime expiatoire de Sainte-Hélène.

***

— Allons à ma grange, dit le médecin en prenant Genestas par le bras, après avoir dit adieu au curé et à ses hôtes. Là, capitaine Bluteau[1], vous entendrez parler de Napoléon. J'ai quelques compères qui doivent faire jaser Goguelat, notre piéton, sur ce dieu du peuple. Nicolle, mon valet d'écurie, nous a dressé une échelle pour monter par une lucarne en haut du foin, à une place d'où nous verrons toute la scène. Croyez-moi, venez : une veillée a son prix. Ce n'est pas la première fois que je me serai mis dans le foin pour écouter un récit de soldat ou quelque conte de paysan. Mais cachons-nous bien : quand ces pauvres gens voient un étranger, ils font des façons et ne sont plus eux-mêmes.

— Eh ! mon cher hôte, dit Genestas, n'ai-je pas souvent fait semblant de dormir pour entendre mes cavaliers, au bivac ! Tenez, je n'ai jamais ri aux spectacles de Paris d'aussi bon cœur qu'au récit de la déroute de Moscou, racontée en farce, par un vieux maréchal des logis, à des conscrits qui avaient peur de la guerre. Il disait que l'armée française *faisait* dans ses draps, qu'on buvait tout à la glace, que les morts s'arrêtaient en chemin, qu'on avait vu la Russie Blan-

1. Nom sous lequel le commandant Genestas s'est présenté chez le docteur Benassis.

che. qu'on étrillait les chevaux à coups de dents, que ceux qui aimaient à patiner s'étaient bien régalés, que les amateurs de gelée de viande en avaient eu leur soûl, que les femmes étaient généralement froides, et que la seule chose qui avait été sensiblement désagréable était de n'avoir pas eu d'eau chaude pour se raser.... Enfin, il débitait des gaudrioles si comiques, qu'un vieux fourrier qui avait eu le nez gelé, et qu'on appelait *Nezrestant*, en riait lui-même.

— Chut ! dit Benassis, nous voici arrivés ; je passe le premier, suivez-moi.

Tous deux montèrent à l'échelle et se blottirent dans le foin, sans avoir été entendus par les gens de la veillée, au-dessus desquels ils se trouvèrent assis de manière à les bien voir. Groupées par masses autour de trois ou quatre chandelles, quelques femmes cousaient, d'autres filaient : plusieurs restaient oisives, le cou tendu, la tête et les yeux tournés vers un vieux paysan qui racontait une histoire. La plupart des hommes se tenaient debout ou couchés sur des bottes de foin. Ces groupes, profondément silencieux, étaient à peine éclairés par les reflets vacillants des chandelles, entourées de globes de verre pleins d'eau qui concentraient la lumière en rayons, dans la clarté desquelles se tenaient les travailleuses. L'étendue de la grange, dont le haut restait sombre et noir, affaiblissait encore ces lueurs qui coloraient inégalement les têtes en produisant de pittoresques effets de clair-obscur. Ici brillaient le front brun et les yeux clairs d'une petite paysanne curieuse ; là, des bandes lumi-

neuses découpaient les rudes fronts de quelques vieux hommes et dessinaient fantasquement leurs vêtements usés ou décolorés. Tous ces gens, attentifs et divers dans leurs poses, exprimaient sur leurs physionomies immobiles l'entier abandon qu'ils faisaient de leur intelligence au conteur. C'était un tableau curieux où éclatait la prodigieuse influence exercée sur tous les esprits par la poésie. En exigeant de son narrateur un merveilleux toujours simple ou de l'impossible presque croyable, le paysan ne se montre-t-il pas ami de la plus pure poésie?

Mais, dans l'instant où Benassis et Genestas se cachent dans le foin de la grange, l'histoire du vieux paysan est entamée. C'est un conte de brigand et de vieille femme, à la mode campagnarde. Il se traîne et languit péniblement. Cela s'appelle *La Bonne courageuse*. Ecoutée en silence, l'histoire n'obtient pas, cependant, grand succès. Avec une impétueuse insistance la légende de l'Empereur est réclamée et, sans trop se faire prier, Goguelat, le fantassin, décoré de la main de l'Empereur, s'exécute. C'est un pittoresque et bref prologue au récit capital de l'œuvre.

— Je n'aime point ces histoires-là, elles me font rêver, dit la Fosseuse. J'aime mieux les aventures de Napoléon.

— C'est vrai, dit le garde champêtre. — Voyons, monsieur Goguelat, racontez-nous l'Empereur.

— La veillée est trop avancée, dit le piéton, et je n'aime point à raccoucir les victoires.

— C'est égal, dites tout de même! Nous les con-

naissons pour vous les avoir vu dire bien des fois ; mais ça fait toujours plaisir à entendre.

— Racontez-nous l'Empereur ! crièrent plusieurs personnes ensemble.

— Vous le voulez ? répondit Goguelat. Eh bien, vous verrez que ça ne signifie rien quand c'est dit au pas de charge. J'aime mieux vous raconter toute une bataille. Voulez-vous Champ-Aubert, où il n'y avait plus de cartouches et où l'on s'est astiqué tout de même à la baïonnette ?

— Non !... L'Empereur ! l'Empereur !

Le fantassin se leva de dessus sa botte de foin, promena sur l'assemblée ce regard noir, tout chargé de misère, d'événements et de souffrances qui distingue les vieux soldats. Il prit sa veste par les deux basques de devant, les releva comme s'il s'agissait de recharger le sac où jadis étaient ses hardes, ses souliers, toute sa fortune ; puis il s'appuya le corps sur la jambe gauche, avança la droite et céda de bonne grâce aux vœux de l'assemblée. Après avoir repoussé ses cheveux gris d'un seul côté de son front pour le découvrir, il porta la tête vers le ciel afin de se mettre à la hauteur de la gigantesque histoire qu'il allait dire.

— Voyez-vous, mes amis, Napoléon est né en Corse, qu'est une île française, chauffée par le soleil d'Italie, où tout bout comme dans une fournaise, et où l'on se tue les uns les autres, de père en fils, à propos de rien : une idée qu'ils ont. Pour vous commencer l'extraordinaire de la chose, sa mère,

qui était la plus belle femme de son temps et une finaude, eut la réflexion de le vouer à Dieu, pour le faire échapper à tous les dangers de son enfance et de sa vie, parce qu'elle avait rêvé que le monde était en feu le jour de son accouchement. C'était une prophétie ! Donc elle demande que Dieu le protège, à condition que Napoléon rétablira sa sainte religion, qu'était alors par terre... Voilà qu'est convenu, et ça s'est vu.

Maintenant, suivez-moi bien, et dites-moi si ce que vous allez entendre est naturel ! Il est sûr et certain qu'un homme qui avait eu l'imagination de faire un pacte secret pouvait seul être susceptible de passer à travers les lignes des autres, à travers les balles, les décharges de mitraille qui nous emportaient comme des mouches, et qui avaient du respect pour sa tête. J'ai eu la preuve de cela, moi paticulièrement, à Eylau. Je le vois encore, qui monte sur une hauteur, prend sa lorgnette, regarde sa bataille et dit :

— Ça va bien !

Un de mes intrigants à panache qui l'embêtaient considérablement et le suivaient partout, même pendant qu'il mangeait, qu'on nous a dit, veut faire le malin et prend la place de l'Empereur quand il s'en va. Oh ! raflé ! plus de panache. Vous entendez bien que Napoléon s'était engagé à garder son secret pour lui seul. Voilà pourquoi tous ceux qui l'accompagnaient, même ses amis particuliers, tombaient comme des noix : Duroc, Bessières, Lannes,

Du temps de Napoléon un bon grenadier ne durait pas plus de six mois.

(Vignette par A. Lorentz, pour une édition romantique de *l'Histoire de l'Empereur racontée dans une grange par un vieux soldat.*)

tous hommes forts comme des barres d'acier et qu'il fondait à son usage. Enfin, à preuve qu'il était l'enfant de Dieu, fait pour être le père du soldat, c'est qu'on ne l'a jamais vu ni lieutenant ni capitaine! Ah bien, oui! en chef tout de suite. Il n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt-quatre ans, qu'il était vieux général, depuis la prise de Toulon, où il a commencé par faire voir aux autres qu'ils n'entendaient rien à manœuvrer les canons. Pour lors, nous tombe tout maigrelet général en chef à l'armée d'Italie, qui manquait de pain, de munitions, de souliers, d'habits, une pauvre armée nue comme un ver.

— Mes amis, qu'il dit, nous voilà ensemble. Or, mettez-vous dans la boule que, d'ici à quinze jours, vous serez vainqueurs, habillés à neuf, que vous aurez tous des capotes, de bonnes guêtres, de fameux souliers; mais, mes enfants, faut marcher pour les aller prendre à Milan, où il y en a.

Et l'on a marché. Le Français, écrasé, plat comme une punaise, se redresse. Nous étions trente mille va-nu-pieds contre quatre-vingt mille fendants d'Allemands, tous beaux hommes, bien garnis, que je vois encore. Alors, Napoléon, qui n'était encore que Bonaparte, nous souffle je ne sais quoi dans le ventre : et l'on marche la nuit, et l'on marche le jour, on te les tape à Montenotte, on court les rosser à Rivoli, Lodi, Arcole, Millesimo, et on ne te les lâche pas. Le soldat prend goût à être vainqueur. Alors, Napoléon vous enveloppe ces généraux allemands, qui ne

savaient où se fourrer pour être à leur aise, les pelote très bien, leur chipe quelquefois des dix mille hommes d'un seul coup en vous les entourant de quinze cents Français qu'il faisait foisonner à sa manière ; enfin, leur prend leurs canons, vivres, argent, munitions, tout ce qu'ils avaient de bon à prendre, vous les jette à l'eau, les bat sur les montagnes, les mord dans l'air, les dévore sur terre, les fouaille partout. Voilà des troupes qui se remplument ; parce que, voyez-vous, l'Empereur, qu'était aussi un homme d'esprit, se fait bien venir de l'habitant, auquel il dit qu'il est arrivé pour le délivrer. Pour lors, le pékin nous loge et nous chérit, les femmes aussi, qu'étaient des femmes très judicieuses. Fin finale, en ventôse 96, qu'était dans ce temps-là le mois de mars d'aujourd'hui, nous étions acculés dans un coin du pays des marmottes ; mais, après la campagne, nous voilà maîtres de l'Italie, comme Napoléon l'avait prédit. Et, au mois de mars suivant, en une seule année et deux campagnes, il nous met en vue de Vienne : tout était brossé. Nous avions mangé trois armées successivement différentes, et dégommé quatre généraux autrichiens, dont un vieux qu'avait les cheveux blancs, et qui a été cuit comme un rat dans les paillassons, à Mantoue. Les rois demandaient grâce à genoux ! La paix était conquise. Un homme aurait-il pu faire cela ? Non. Dieu l'aidait, c'est sûr. Il se subdivisionnait comme les cinq pains de l'Evangile, commandait la bataille le jour, la préparait la nuit, que les sentinelles le

voyaient toujours allant et venant, et ne dormait ni ne mangeait. Pour lors, reconnaissant ces prodiges, le soldat te l'adopte pour son père. Et en avant! Les autres, à Paris, voyant cela, se disent :

— Voilà un pèlerin qui paraît prendre ses mots d'ordre dans le ciel, il est singulièrement capable de mettre la main sur la France ; faut le lâcher sur l'Asie ou sur l'Amérique, il s'en contentera peut-être!

Ça était écrit pour lui comme pour Jésus-Christ. Le fait est qu'on lui donne ordre de faire faction en Egypte. Voilà sa ressemblance avec le fils de Dieu. Ce n'est pas tout. Il rassemble ses meilleurs lapins, ceux qu'il avait particulièrement endiablés, et leur dit comme ça :

— Mes amis, pour le quart d'heure, on nous donne l'Egypte à chiquer. Mais nous l'avalerons en un temps et deux mouvements, comme nous avons fait de l'Italie. Les simples soldats seront des princes qui auront des terres à eux. En avant!

— En avant, les enfants! disent les sergents.

Et l'on arrive à Toulon, route d'Egypte. Pour lors, les Anglais avaient tous leurs vaisseaux en mer. Mais, quand nous nous embarquons, Napoléon nous dit :

— Ils ne nous verront pas, et il est bon que vous sachiez dès à présent que votre général possède une étoile dans le ciel qui nous guide et nous protège !

Qui fut dit fut fait. En passant sur la mer, nous prenons Malte, comme une orange pour le désaltérer

de sa soif de victoire, car c'était un homme qui ne pouvait pas être sans rien faire. Nous voilà en Egypte. Bon. Là, autre consigne. Les Egyptiens, voyez-vous, sont des hommes qui, depuis que le monde est monde, ont coutume d'avoir des géants pour souverains, des armées nombreuses comme des fourmis; parce que c'est un pays de génies et de crocodiles, où l'on a bâti des pyramides grosses comme nos montagnes, sous lesquelles ils ont eu l'imagination de mettre leurs rois pour les conserver frais : chose qui leur plaît généralement. Pour lors, en débarquant, le petit caporal nous dit :

— Mes enfants, les pays que vous allez conquérir tiennent à un tas de dieux qu'il faut respecter, parce que le Français doit être l'ami de tout le monde, et battre les gens sans les vexer. Mettez-vous dans la coloquinte de ne toucher à rien, d'abord; parce que nous aurons tout après! Et marchez!

Voilà qui va bien. Mais tous ces gens-là, auxquels Napoléon était prédit sous le nom de Kébir-Bonaberdis, un mot de leur patois qui veut dire *le sultan fait feu*, en ont une peur comme du diable. Alors, le Grand Turc, l'Asie, l'Afrique ont recours à la magie, et nous envoient un démon, nommé Mody, soupçonné d'être descendu du ciel sur un cheval blanc qui était, comme son maître, incombustible au boulet, et qui tous deux vivaient de l'air du temps. Il y en a qui l'ont vu; mais, moi, je n'ai pas de raisons pour vous en faire certains. C'étaient les puissances de l'Arabie et les mamelouks qui voulaient

faire croire à leurs troupiers que le Mody était capable de les empêcher de mourir à la bataille, sous prétexte qu'il était un ange envoyé pour combattre Napoléon et lui reprendre le sceau de Salomon, un de leurs fourniments à eux, qu'ils prétendaient avoir été volé par notre général. Vous entendez bien qu'on leur a fait faire la grimace tout de même. Ah ça! dites-moi d'où ils avaient su le pacte de Napoléon? Etait-ce naturel?

Il passait pour certain dans leur esprit qu'il commandait aux génies et se transportait en un clin d'œil d'un lieu à un autre, comme un oiseau. Le fait est qu'il était partout. Enfin, qu'il venait leur enlever une reine, belle comme le jour, pour laquelle il avait offert tous ses trésors et des diamants gros comme des œufs de pigeon, marché que le mamelouk, de qui elle était la particulière, quoiqu'il en eût d'autres, avait refusé positivement. Dans ces termes-là, les affaires ne pouvaient donc s'arranger qu'avec beaucoup de combats. Et c'est ce dont on ne s'est pas fait faute, car il y a eu des coups pour tout le monde. Alors, nous nous sommes mis en ligne à Alexandrie, à Gisch et devant les Pyramides. Il a fallu marcher sous le soleil, dans le sable, où les gens sujets d'avoir la berlue voyaient des eaux desquelles on ne pouvait pas boire, et de l'ombre que ça faisait suer. Mais nous mangeons le mamelouk à l'ordinaire, et tout plie à la voix de Napoléon qui s'empare de la haute et basse Egypte, l'Arabie, enfin jusqu'aux capitales des royaumes qui n'étaient plus, et où il y

avait des milliers de statues, les cinq cent diables de la nature, puis, chose particulière, une infinité de lézards, un tonnerre de pays où chacun pouvait prendre ses arpents de terre, pour peu que ça lui fût agréable. Pendant qu'il s'occupe de ses affaires dans l'intérieur, où il avait idée de faire des choses superbes, les Anglais lui brûlent sa flotte à la bataille d'Aboukir, car ils ne savaient quoi s'inventer pour nous contrarier. Mais Napoléon, qui avait l'estime de l'Orient et de l'Occident, que le pape l'appelait son fils et le cousin de Mahomet son cher père, veut se venger de l'Angleterre et lui prendre les Indes pour se remplacer de sa flotte. Il allait nous conduire en Asie, par la mer Rouge, dans des pays où il n'y a que des diamants, de l'or, pour faire la paye aux soldats, et des palais pour étapes, lorsque le Mody s'arrange avec la peste et nous l'envoie pour interrompre nos victoires. Halte! Alors, tout le monde défile à c'te parade d'où l'on ne revient pas sur ses pieds.... Le soldat mourant ne peut pas te prendre Saint-Jean-d'Acre, où l'on est entré trois fois avec un entêtement généreux et martial. Mais la peste était la plus forte; il n'y avait pas à dire : *Mon bel ami!* Tout le monde se trouvaient très malade. Napoléon seul était frais comme une rose, et toute l'armée l'a vu buvant la peste sans que ça lui fît rien du tout.

Ah ça! mes amis, croyez-vous que c'était naturel?

Les mamelouks, sachant que nous étions tous dans

les ambulances, veulent nous barrer le chemin ; mais, avec Napoléon, c'te farce-là ne pouvait pas prendre. Donc, il dit à ses damnés, à ceux qui avaient le cuir plus dur que les autres :

— Allez me nettoyer la route.

Junot, qu'était un sabreur du premier numéro, et son ami véritable, ne prend que mille hommes, et vous a décousu tout de même l'armée d'un pacha qui avait la prétention de se mettre en travers. Pour lors, nous revenons au Caire, notre quartier général... Autre histoire. Napoléon absent, la France s'était laissé détruire le tempérament par les gens de Paris, qui gardaient la solde des troupes, leur masse de linge, leurs habits, les laissaient crever de faim et voulaient qu'elles fissent la loi à l'univers, sans s'en inquiéter autrement. C'étaient des imbéciles qui s'amusaient à bavarder au lieu de mettre la main à la pâte. Et donc, nos armées étaient battues, les frontières de la France entamées : L'HOMME n'était plus là. Voyez-vous, je dis *l'homme*, parce qu'on l'a nommé comme ça, mais c'était une bêtise, puisqu'il avait une étoile et toutes ses particularités : c'étaient nous autres qui étions les hommes! Il apprend l'histoire de France après sa fameuse bataille d'Aboukir, où, sans perdre plus de trois cents hommes, et avec une seule division, il a vaincu la grande armée des Turcs, forte de vingt-cinq mille hommes, et il en a bousculé dans la mer plus d'une grande moitié, rrrah! Ce fut son dernier coup de tonnerre en Egypte. Il se dit, voyant tout perdu là-bas :

L'Empereur a la bataille d'Eylau.

— Je suis le sauveur de la France, je le sais, faut que j'y aille.

Mais comprenez bien que l'armée n'a pas su son départ; sans quoi, on l'aurait gardé de force, pour le faire empereur d'Orient. Aussi nous voilà tous tristes quand nous sommes sans lui, parce qu'il était notre joie. Lui, laisse son commandement à Kléber, un grand mâtin qu'a descendu la garde, assassiné par un Egyptien qu'on a fait mourir en lui mettant une baïonnette dans le derrière, qui est la manière de guillotiner dans ce pays-là ; mais ça fait tant souffrir, qu'un soldat a eu pitié de ce criminel, il lui a tendu sa gourde ; et aussi que l'Egyptien a eu bu de l'eau, il a tortillé de l'œil avec un plaisir infini[1]. Mais nous ne nous amusons pas à cette bagatelle. Napoléon met le pied sur une coquille de noix, un petit navire de rien du tout qui s'appelait *La Fortune*[2], et, en un

1. Kléber fut assassiné au Caire, le 25 prairial an VIII (16 juin 1800), par un indigène nommé Souleyman-El-Halébi, lequel fut empalé. « Il paraît que ce fut atroce, dit un des membres de l'expédition d'Egypte. Son agonie dura plus de trois heures. Les soldats même en eurent pitié, l'un deux l'aida à mourir en lui donnant à boire malgré le chef des mamelouks. » - E. de Villiers du Terrage, *Journal et souvenirs sur l'expédition d'Egypte (1798-1801)* : mis en ordre et publiés par le baron Marc de Villiers du Terrage; Paris, 1899, in-18, p. 256. — L'oraison funèbre de Kléber, prononcée par Fourier à ses funérailles, a été publiée dans le recueil : *Pièces diverses et correspondance relatives aux opérations de l'armée d'Orient en Egypte; imprimées en exécution de l'arrêté du Tribunat en date du 7 nivôse an IX de la République Française;* Paris, messidor an IX, in-8, p. 456 et suiv.

2. La frégate à bord de laquelle Bonaparte s'embarqua

clin d'œil, à la barbe de l'Angleterre qui le bloquait avec des vaisseaux de ligne, frégates et tout ce qui faisait voile, il débarque en France, car il a toujours eu le don de passer les mers en une enjambée. Etait-ce naturel? Bah! aussitôt qu'il est à Fréjus, autant dire qu'il a les pieds dans Paris. Là, tout le monde l'adore; mais lui, convoque le gouvernement.

— Qu'avez-vous fait de mes enfants les soldats? qu'il dit aux avocats; vous êtes un tas de galapiats qui vous fichez du monde et faites vos choux gras de la France. Ça n'est pas juste, et je parle pour tout le monde qu'est pas content!

Pour lors, ils veulent babiller et le tuer; mais minute! Il les enferme dans leur caserne à paroles, les fait sauter par les fenêtres et vous les enrégimente à sa suite, où ils deviennent muets comme des poissons, souples comme des blagues à tabac. De ce coup passe consul; et, comme ce n'était pas lui qui pouvait douter de l'Etre suprême, il remplit alors sa promesse envers le bon Dieu, qui lui tenait sérieusement parole; lui rend ses églises, rétablit sa religion; les cloches sonnent pour Dieu et pour lui. Voilà tout le monde content : *primo*, les prêtres qu'il empêche d'être tracassés; *secondo*, le bourgeois qui fait son commerce, sans avoir à craindre le *rapiamus* de la loi qu'était devenue injuste; *tertio*, les nobles qu'il défend d'être

s'appelait *La Muiron*. Muiron était un officier, aide de camp de Bonaparte, tué à Arcole en protégeant son général. — Désiré Lacroix. *Bonaparte en Egypte; 1798-1799;* Paris, s. d., in-18, p. 424.

fait mourir, comme on en avait malheureusement contracté l'habitude. Mais il y avait des ennemis à balayer, et il ne s'endort pas dans la gamelle, parce que, voyez-vous, son œil vous traversait le monde comme une simple tête d'homme Pour lors, paraît en Italie, comme s'il passait la tête par la fenêtre, et son regard suffit. Les Autrichiens sont avalés à Marengo comme des goujons par une baleine! Haouf! Ici, la victoire française a chanté sa gamme assez haut pour que le monde entier l'entende et ça a suffi.

— Nous n'en jouons plus, que disent les Allemands.

— Assez comme ça! disent les autres.

Total : l'Europe fait la cane, l'Angleterre met les pouces. Paix générale où les rois et les peuples font mine de s'embrasser. C'est là que l'Empereur a inventé la Légion d'honneur, une bien belle chose, allez!

— En France, qu'il a dit à Boulogne, devant l'armée entière, tout le monde a du courage! Donc, la partie civile qui fera des actions sera sœur du soldat, le soldat sera son frère, et ils seront unis sous le drapeau de l'honneur.

Nous autres, qui étions là-bas, nous revenons d'Egypte. Tout était changé !Nous l'avions laissé général, en un rien de temps nous le retrouvons empereur. Ma foi, la France s'était donnée à lui, comme une belle fille à un lancier. Or, quand ça fut fait, à la satisfaction générale, on peut le dire, il y eut une sainte cérémonie comme il ne s'en était jamais vu sous la calotte des cieux. Le pape et les cardinaux,

dans leurs habits d'or et rouges, passent les Alpes exprès pour le sacrer devant l'armée et le peuple qui battent des mains. Il y a une chose que je serais injuste de ne pas vous dire. En Egypte, dans le désert, près de la Syrie, L'HOMME ROUGE lui apparut dans la montagne de Moïse, pour lui dire :

— Ça va bien !

Puis, à Marengo, le soir de la victoire, pour la seconde fois, s'est dressé devant lui sur ses pieds l'Homme rouge, qui lui dit :

— Tu verras le monde à tes genoux, et tu seras empereur des Français, roi d'Italie, maître de la Hollande, souverain de l'Espagne, du Portugal, des provinces Illyriennes, protecteur de l'Allemagne, sauveur de la Pologne, premier aigle de la Légion d'honneur, et tout !

Cet Homme rouge, voyez-vous, c'était son idée, à lui ; une manière de piéton, qui lui servait, à ce que disent plusieurs, pour communiquer avec son étoile. Moi, je n'ai jamais cru ça; mais l'Homme rouge est un fait véritable, et Napoléon en a parlé lui-même, et a dit qu'il lui venait dans les moments durs à passer, et restait au palais des Tuileries, dans les combles. Donc, au couronnement, Napoléon l'a vu le soir pour la troisième fois, et ils furent en délibération sur bien des choses. Lors, l'Empereur va droit à Milan, se faire couronner roi d'Italie. Là commence évritablement le triomphe du soldat. Pour lors, tout ce qui savait écrire passe officier. Voilà les pensions, les dotations de duchés qui pleuvent ; des tré-

sors pour l'état-major qui ne coûtaient rien à la France; et la Légion d'honneur fournit des rentes pour les simples soldats, sur lesquelles je touche encore ma pension. Enfin, voilà des armées tenues comme il ne s'en était jamais vu. Mais l'Empereur, qui savait qu'il devait être l'Empereur de tout le monde, pense aux bourgeois, et leur fait bâtir, suivant leurs idées, des monuments de fée, là où il n'y en avait pas plus que sur ma main.... Une supposition : vous reveniez d'Espagne pour passer à Berlin; eh bien! vous retrouviez des *arches* de triomphe avec de simples soldats mis dessus en belle sculpture, ni plus ni moins que des généraux. Napoléon, en deux ou trois ans, sans mettre d'impôts sur vous autres, remplit ses caves d'or, fait des ponts, des palais, des routes, des savants, des fêtes, des lois, des vaisseaux, des ports; et dépense des millions de milliasses, et tant, et tant, qu'on m'a dit qu'il en aurait pu paver la France de pièces de cent sous, si ça avait été sa fantaisie. Alors, quand il se trouve à son aise sur son trône, et si bien le maître de tout, que l'Europe attendait sa permission pour faire ses besoins, comme il avait quatre frères et trois sœurs, il nous dit en manière de conversation, à l'ordre du jour :

— Mes enfants, est-il juste que les parents de votre Empereur tendent la main? Non. Je veux qu'ils soient flambants, tout comme moi! Pour lors, il est de toute nécessité de conquérir un royaume pour chacun deux, afin que le Français soit le maître de

tout; que les soldats de la garde fassent trembler le monde, et que la France crache où elle veut, et qu'on lui dise, comme sur ma monnaie, *Dieu vous protège!*

— Convenu! répond l'armée, on t'ira pêcher des royaumes à la baïonnette.

Ah! c'est qu'il n'y avait pas à reculer, voyez-vous! et, s'il avait eu dans sa boule de conquérir la lune, il aurait fallu s'arranger pour ça, faire ses sacs, et grimper. Heureusement qu'il n'en a pas eu la volonté. Les rois, qu'étaient habitués aux douceurs de leurs trônes, se font naturellement tirer l'oreille; et alors, en avant, nous autres. Nous marchons, nous allons, et le tremblement recommence avec une solidité générale. En a-t-il fait user, dans ce temps-là, des hommes et des souliers! Alors, on se battait à coups de nous si cruellement, que d'autres que les Français s'en seraient fatigués. Mais vous n'ignorez pas que le Français est né philosophe, et, un peu plus tôt, un peu plus tard, sait qu'il faut mourir. Aussi nous mourions tous sans rien dire, parce qu'on avait le plaisir de voir l'Empereur faire ça sur les géographies (Là, le fantassin décrivit lestement un rond avec son pied sur l'aire de la grange). Et il disait : « Ça, ce sera un royaume! » et c'était un royaume. Quel bon temps! Les colonels passaient généraux, le temps de les voir; les généraux maréchaux, les maréchaux rois. Et il y en a encore un, qui est debout pour le dire à l'Europe, quoique ce soit un Gascon, traître à la France pour garder sa couronne, qui n'a pas rougi de honte, parce que, voyez-vous, les couronnes

sont en or[1]! Enfin, les sapeurs qui savaient lire devenaient nobles tout de même. Moi qui vous parle, j'ai vu à Paris onze rois et un peuple de princes qui entouraient Napoléon, comme les rayons du soleil! Vous entendez bien que chaque soldat ayant la chance de chausser un trône, pourvu qu'il en eût le mérite, un caporal de la garde était comme une curiosité qu'on admire passer, parce que chacun avait son contingent dans la victoire, parfaitement connu dans le bulletin. Et y en avait-il, de ces batailles! Austerlitz, où l'armée a manœuvré comme à la parade; Eylau, où l'on a noyé les Russes dans un lac, comme si Napoléon avait soufflé dessus; Wagram, où l'on s'est battu trois jours sans bouder... Enfin, il y en avait autant que de saints au calendrier. Aussi alors fut-il prouvé que Napoléon possédait dans son fourreau la véritable épée de Dieu. Alors, le soldat avait son estime, et il en faisait son enfant, s'inquiétait si vous aviez des souliers, du linge, des capotes, du pain, des cartouches; quoiqu'il tînt sa majesté, puisque c'était son métier, à lui, de régner. Mais c'est égal! un sergent et même un soldat pouvaient lui dire : « Mon Empereur, » comme vous me dites à moi quelquefois : « Mon bon ami. » Et il répondait aux raisons qu'on lui faisait, couchait dans la neige comme nous autres; enfin, il avait presque l'air d'un homme naturel. Moi qui vous parle, je l'ai vu, les pieds dans la mitraille, pas plus

1. Allusion à Bernadotte, alors roi de Suède.

gêné que vous êtes là, et mobile, regardant avec sa lorgnette, toujours à son affaire; alors, nous restions là, tranquilles comme Baptiste. Je ne sais pas comment il s'y prenait, mais, quand il nous parlait, sa parole nous envoyait comme du feu dans l'estomac; et, pour lui montrer qu'on était ses enfants, incapables de bouder, on allait pas ordinaire devant des polissons de canons qui gueulaient et vomissaient des régiments de boulets, sans dire gare. Enfin les mourants avaient la chose de se relever pour le saluer et lui crier :

— Vive l'Empereur!

Etait-ce naturel? auriez-vous fait cela pour un simple homme?

Pour lors, tout son monde établi, l'impératrice Joséphine, qu'était une bonne femme tout de même, ayant la chose tournée à ne pas lui donner d'enfants, il fut obligé de la quitter, quoiqu'il l'aimât considérablement. Mais il lui fallait des petits, rapport au gouvernement. Apprenant cette difficulté, tous les souverains de l'Europe se sont battus à qui lui donnerait une femme. Et il a épousé, qu'on nous a dit, une Autrichienne, qu'était la fille des Césars, un homme ancien dont on parle partout, et pas seulement dans nos pays, où vous entendrez dire qu'il a tout fait, mais en Europe. Et c'est si vrai que moi qui vous parle en ce moment, je suis allé sur le Danube où j'ai vu les morceaux d'un pont bâti par cet homme, qui paraît qu'a été, à Rome, parent de Napoléon, d'où s'est autorisé l'Empereur d'en prendre l'héritage pour son fils. Donc,

après son mariage, qui fut une fête pour le monde entier, et où il a fait grâce au peuple de dix ans d'impositions, qu'on a payées tout de même, parce que les gabelous n'en ont pas tenu compte, sa femme a eu un petit qu'était roi de Rome ; une chose qui ne s'était pas encore vue sur terre, car jamais un enfant n'était né roi, son père vivant. Ce jour-là, un ballon est parti de Paris pour le dire à Rome, et ce ballon a fait le chemin en un jour. Ah çà! y a-t-il maintenant quelqu'un de vous autres qui me soutiendra que tout ça était naturel ? Non, c'était écrit là-haut! Et la gale à qui ne dira pas qu'il a été envoyé par Dieu même pour faire triompher la France ! Mais voilà l'empereur de Russie, qu'était son ami, qui se fâche de ce qu'il n'a pas épousé une Russe et qui soutient les Anglais, nos ennemis, auxquels on avait toujours empêché Napoléon d'aller dire deux mots dans leur boutique. Fallait donc en finir avec ces canards-là. Napoléon se fâche et nous dit :

— Soldats! vous avez été maîtres dans toutes les capitales de l'Europe ; reste Moscou, qui s'est allié à l'Angleterre. Or, pour pouvoir conquérir Londres et les Indes qu'est à eux, je trouve définitif d'aller à Moscou.

Pour lors, assemble la plus grande des armées qui jamais aient traîné leurs guêtres sur le globe, et si curieusement bien alignée, qu'en un jour il a passé en revue un million d'hommes.

— Hourra ! disent les Russes.

Et voilà la Russie tout entière, des animaux de co-

saques qui s'envolent. C'était pays contre pays, un *boulevari* général, dont il fallait se garer. Et comme avait dit l'Homme rouge à Napoléon :

— C'est l'Asie contre l'Europe !

— Suffit, qu'il dit, je vais me précautionner.

Et voilà *fectivement* tous les rois qui viennent lécher la main de Napoléon ! L'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Saxe, la Pologne, l'Italie, tout est avec nous, nous flatte, et c'est beau ! Les aigles n'ont jamais tant roucoulé qu'à ces parades-là, qu'elles étaient au-dessus de tous les drapeaux de l'Europe. Les Polonais ne se tenaient pas de joie, parce que l'Empereur avait idée de les relever ; de là, que la Pologne et la France ont toujours été frères. Enfin :

— A nous la Russie ! crie l'armée.

Nous entrons bien fournis ; nous marchons, marchons : point de Russes. Enfin nous trouvons nos mâtins campés à la Moscova. C'est là que j'ai eu la croix, et j'ai congé de dire que ce fut une sacrée bataille ! L'Empereur était inquiet, il avait vu l'Homme rouge, qui lui dit :

— Mon enfant, tu vas plus vite que le pas, les hommes te manqueront, les amis te trahiront.

Pour lors, proposa la paix. Mais, avant de la signer :

— Frottons les Russes ! qu'il nous dit.

— Tope ! s'écria l'armée.

— En avant ! dirent les sergents.

Mes souliers étaient usés, mes habits décousus, à force d'avoir trimé dans ces chemins-là, qui ne sont pas commodes du tout ! Mais c'est égal !

— Puisque c'est la fin du tremblement, que je me dis, je veux m'en donner tout mon soûl!

Nous étions devant le grand ravin; c'était les premières places! Le signal se donne, sept cents pièces d'artillerie commencent une conversation à vous faire sortir le sang par les oreilles. Là, faut rendre justice à ses ennemis, mes Russes se faisaient tuer comme des Français, sans reculer, et nous n'avancions pas.

— En avant, nous dit-on, voilà l'Empereur!

C'était vrai; passe au galop en nous faisant signe qu'il s'importait beaucoup de prendre la redoute. Il nous anime, nous courons, j'arrive le premier au ravin. Ah! mon Dieu, les lieutenants tombaient, les colonels, les soldats! C'est égal! Ça faisait des souliers à ceux qui n'en avaient pas et des épaulettes pour les intrigants qui savaient lire.... Victoire! c'est le cri de toute la ligne. Par exemple, ce qui ne s'était jamais vu, il y avait vingt-cinq mille Français par terre. Excusez du peu! C'était un vrai champ de blé coupé : au lieu d'épis, mettez des hommes! nous étions dégrisés, nous autres. L'homme arrive, on fait le cercle autour de lui. Pour lors, il nous câline, car il était aimable quand il le voulait, à nous faire contenter de vache enragée par une faim de deux loups. Alors mon câlin distribue soi-même les croix, salue les morts; puis nous dit :

— A Moscou!

— Va pour Moscou! dit l'armée.

Nous prenons Moscou. Voilà-t-il pas que les Russes

brûlent leur ville! Ç'a été un feu de paille de deux lieues, qui a flambé pendant deux jours. Les édifices tombaient comme des ardoises! Il y avait des pluies de fer et de plomb fondus qui étaient naturellement horribles; et l'on peut vous le dire, à vous, ce fut l'éclair de nos malheurs. L'Empereur dit :

— Assez comme ça, tous mes soldats y resteraient.

Nous nous amusons à nous rafraîchir un petit moment et à se refaire le cadavre, parce qu'on était réellement fatigué beaucoup. Nous emportons une croix d'or qu'était sur le Kremlin, et chaque soldat avait une petite fortune. Mais, en revenant, l'hiver s'avance d'un mois, chose que les savants, qui sont des bêtes, n'ont pas expliquée suffisamment et le froid nous pince. Plus d'armée, entendez-vous? plus de généraux, plus de sergents même! Pour lors, ce fut le règne de la misère et de la faim, règne où nous étions réellement tous égaux! On ne pensait qu'à revoir la France, on ne se baissait pas pour ramasser son fusil ni son argent; et chacun allait devant soi, arme à volonté, sans se soucier de la gloire. Enfin le temps était si mauvais, que l'Empereur n'a plus vu son étoile. Il y avait quelque chose entre le ciel et lui. Pauvre homme, qu'il était malade de voir ses aigles à contre-fil de la victoire! Et ça lui en a donné une sévère, allez! Arrive la Bérésina. Ici, mes amis, on peut vous affirmer par ce qu'il y a de plus sacré, sur l'honneur, que, depuis qu'il y a des hommes, jamais, au grand jamais, ne s'était vue pareille fricassée d'armée, de voitures, d'artillerie, dans de

pareille neige, sous un ciel pareillement ingrat. Le canon des fusils vous brûlait la main, si vous y touchiez tant il était froid. C'est là que l'armée a été sauvée par les pontonniers, qui se sont trouvés solides au poste, et où s'est parfaitement comporté Gondrin, le seul vivant des gens assez entêtés pour se mettre à l'eau afin de bâtir les ponts sur lesquels l'armée a passé, et se sauver des Russes, qui avaient encore du respect pour la grande armée, rapport aux victoires. Et (dit-il en montrant Gondrin qui le regardait avec l'attention particulière aux sourds), Gondrin est un troupier fini, un troupier d'honneur même, qui mérite vos plus grands égards. J'ai vu, reprit-il, l'Empereur debout près du pont, immobile, n'ayant point froid. Etait-ce encore naturel? Il regardait la perte de ses trésors, de ses amis, de ses vieux Egyptiens. Bah! tout y passait, les femmes, les fourgons, l'artillerie, tout était consommé, mangé, ruiné. Les plus courageux gardaient les aigles, parce que les aigles, voyez-vous, c'était la France, c'était tout vous autres, c'était l'honneur du civil et du militaire, qui devait rester pur et ne pas baisser la tête à cause du froid. On ne se réchauffait guère que près de l'Empereur, puisque, quand il était en danger, nous accourions, gelés, nous qui ne nous arrêtions pas pour tendre la main à des amis. On dit aussi qu'il pleurait la nuit sur sa pauvre famille de soldats. Il n'y avait que lui et des Français pour se tirer de là; et l'on s'en est tiré, mais avec des pertes et de grandes pertes, que je dis! Les alliés avaient mangé nos vivres. Tout

commençait à le trahir, comme lui avait dit l'Homme rouge. Les bavards de Paris, qui se taisaient depuis l'établissement de la garde impériale, le croient mort et trament une conspiration où l'on met dedans le préfet de police pour renverser l'Empereur[1]. Il apprend ces choses-là, ça vous le taquine, et il nous dit quand il est parti :

— Adieu, mes enfants, gardez les postes, je vais revenir.

Bah ! ses généraux battent la breloque ; car, sans lui, ce n'était plus ça. Les maréchaux se disent des sottises, font des bêtises, et c'était naturel ; Napoléon, qui était un bon homme, les avait nourris d'or, ils devenaient gras à lard qu'ils ne voulaient plus marcher. De là sont venus les malheurs, parce que plusieurs sont restés en garnison sans frotter le dos des ennemis derrière lesquels ils étaient, tandis qu'on nous poussait vers la France. Mais l'Empereur nous revient avec des conscrits, et de fameux conscrits, auxquels il changea le moral parfaitement et en fit des chiens finis à mordre quiconque, avec des bourgeois en gardes d'honneur, une belle troupe qui a fondu comme du beurre sur un gril. Malgré notre tenue sévère, voilà que tout est contre nous ; mais l'armée fait encore des prodiges de valeur. Pour lors, se donnent des batailles de montagnes, peuples contre peuples, à Dresde, Lutzen, Bautzen.... Souve-

1. Conspiration du général Malet. Le duc de Rovigo était à cette époque ministre de la Police générale.

nez-vous de ça, vous autres, parce que c'est là que le Français a été si particulièrement héroïque, que, dans ce temps-là, un bon grenadier ne durait pas plus de six mois. Nous triomphons toujours ; mais, sur les derrières, ne voilà-t-il pas les Anglais qui font révolter les peuples en leur disant des bêtises ! Enfin on se fait jour à travers ces meutes de nations. Partout où l'Empereur paraît, nous débouchons, parce que, sur terre comme sur mer, là où il disait : « Je veux passer ! » nous passions. Fin finale, nous sommes en France, et il y a plus d'un pauvre fantassin à qui, malgré la dureté du temps, l'air du pays a remis l'âme dans un état satisfaisant. Moi, je puis dire, en mon particulier, que ça m'a rafraîchi la vie.... Mais, à cette heure, il s'agit de défendre la France, la patrie, la belle France enfin, contre toute l'Europe, qui nous en voulait d'avoir voulu faire la loi aux Russes, en les poussant dans leurs limites pour qu'ils ne nous mangeassent pas, comme c'est l'habitude du Nord, qui est friand du Midi, chose que j'ai entendu dire à plusieurs généraux. Alors, l'Empereur voit son propre beau-père, ses amis qu'il avait assis rois, et les canailles auxquelles il avait rendu leurs trônes, tous contre lui. Enfin, même des Français et des alliés qui se tournaient, par ordre supérieur, contre nous, dans nos rangs, comme à la bataille de Leipsick. N'est-ce pas des horreurs dont seraient peu capables de simples soldats ? Ça manquait à sa parole trois fois par jour, et ça se disait des princes ! Pour lors, l'invasion se fait. Partout

où notre Empereur montre sa face de lion, l'ennemi recule, et il a fait en ce temps-là plus de prodiges, en défendant la France, qu'il n'en avait fait pour conquérir l'Italie, l'Orient, l'Espagne, l'Europe et la Russie. Pour lors, il veut enterrer tous les étrangers pour leur apprendre à respecter la France, et les laisse venir sous Paris pour les avaler d'un coup, et s'élever au dernier degré du génie par une bataille encore plus grande que toutes les autres, une mère bataille enfin! Mais les Parisiens ont peur pour leur peau de deux liards et pour leurs boutiques de deux sous, ouvrent leurs portes; voilà les *ragusades* qui commencent et les bonheurs qui finissent, l'impératrice qu'on embête, et le drapeau blanc qui se met aux fenêtres. Enfin les généraux, qu'il avait faits ses meilleurs amis, l'abandonnent pour les Bourbons, de qui on n'avait jamais entendu parler. Alors, il nous dit adieu à Fontainebleau :

— Soldats!...

Je l'entends encore, nous pleurions tous comme de vrais enfants; les aigles, les drapeaux étaient inclinés comme pour un enterrement, car, on peut vous le dire, c'était les funérailles de l'Empire, et ses armées pimpantes n'étaient plus que des squelettes. Donc, il nous dit de dessus le perron de son château :

— Mes enfants, nous sommes vaincus par la trahison, mais nous nous reverrons dans le ciel, la patrie des braves. Défendez mon petit, que je vous confie : vive Napoléon II!

Il avait idée de mourir; et, pour ne pas laisser voir

Fouché, Duc d'Otrante et Ministre de la Police Générale.

Napoléon vaincu, prend du poison de quoi tuer un régiment, parce que, comme Jésus-Christ avant sa passion, il se croyait abandonné de Dieu et de son talisman; mais le poison ne lui fait rien du tout[1]. Autre chose! se reconnaît immortel. Sûr de son affaire et d'être toujours empereur, il va dans une île pendant quelque temps étudier le tempérament de ceux-ci, qui ne manquent pas à faire des bêtises sans fin. Pendant qu'il faisait sa faction, les Chinois et les animaux de la côte d'Afrique, Barbaresques et autres, qui ne sont pas commodes du tout, le tenaient si bien pour autre chose qu'un homme, qu'ils respectaient son pavillon en disant qu'y toucher, c'était se frotter à Dieu. Il régnait sur le monde entier, tandis que ceux-ci l'avaient mis à la porte de sa France. Alors, s'embarque sur la même coquille de noix d'Égypte, passe à la barbe des vaisseaux anglais, met le pied sur la France; la France le reconnaît, le sacré coucou s'envole de clocher en clocher, toute la France crie : « Vive l'Empereur! » Et par ici l'enthousiasme pour cette merveille des siècles a été solide, le Dauphiné s'est très bien conduit; et j'ai été particulièrement satisfait de savoir qu'on y pleurait de joie en revoyant sa redingote grise. Le 1er mars, Napoléon débarque

1. L'Empereur, après son abdication à Fontainebleau, tenta de se suicider dans la nuit du 12 au 13 avril 1814. Dans un sachet de peau qu'il ne quittait jamais, il avait un poison qui lui avait été donné par son médecin Yvan. Cette tentative fut infructueuse et rendit Napoléon malade pendant la nuit. Le lendemain, quoique abattu, il était sur pied.

avec deux cents hommes pour conquérir le royaume de France et de Navarre, qui, le 20 mars, était redevenu l'Empire français. L'homme se trouvait ce jour-là dans Paris, ayant tout balayé, il avait repris sa chère France et ramassé ses troupiers en ne leur disant que deux mots : « Me voilà ! » C'est le plus grand miracle qu'a fait Dieu ! Avant lui, jamais un homme avait-il pris d'empire rien qu'en montrant son chapeau ? On croyait la France abattue ? Du tout. A la vue de l'aigle, une armée nationale se refait, et nous marchons tous à Waterloo. Pour lors, la garde meurt d'un seul coup. Napoléon, au désespoir, se jette trois fois au-devant des canons ennemis à la tête du reste, sans trouver la mort ! Nous avons vu ça, nous autres ! Voilà la bataille perdue. Le soir, l'Empereur appelle ses vieux soldats, brûle dans un champ plein de notre sang ses drapeaux et ses aigles ; ces pauvres aigles, toujours victorieuses, qui criaient dans les batailles : « En avant ! » et qui avaient volé sur toute l'Europe, furent sauvées de l'infamie d'être à l'ennemi. Les trésors de l'Angleterre ne pourraient pas seulement lui donner la queue d'un aigle. Plus d'aigles ! Le reste est suffisamment connu. L'Homme rouge passe aux Bourbons comme un gredin qu'il est. La France est écrasée, le soldat n'est plus rien, on le prive de son dû, on te le renvoie chez lui, pour prendre à sa place des nobles qui ne pouvaient plus marcher, que ça faisait pitié. On s'empare de Napoléon par trahison, les Anglais le clouent dans une île déserte de la grande mer, sur un rocher élevé de dix mille

pieds au-dessus du monde. Fin finale, est obligé de rester là, jusqu'à ce que l'Homme rouge lui rende son pouvoir pour le bonheur de la France. Ceux-ci disent qu'il est mort ! Ah bien, oui, mort ! on voit bien qu'ils ne le connaissent pas. Ils répètent c'te bourde-là pour attraper le peuple et le faire tenir tranquille dans leur baraque de gouvernement. Écoutez : la vérité du tout est que ses amis l'ont laissé seul dans le désert, pour satisfaire à une prophétie faite sur lui, car j'ai oublié de vous apprendre que son nom de Napoléon veut dire *le Lion du désert*. Et voilà ce qui est vrai comme l'Evangile. Toutes les autres choses que vous entendrez dire sur l'Empereur sont des bêtises qui n'ont pas forme humaine. Parce que, voyez-vous, ce n'est pas à l'enfant d'une femme que Dieu aurait donné le droit de tracer son nom en rouge comme il a écrit le sien sur la terre, qui s'en souviendra toujours !... Vive Napoléon, le père du peuple et du soldat !

— Vive le général Éblé ! cria le pontonnier.

— Comment avez-vous fait pour ne pas mourir dans le ravin de la Moscova ? dit une paysanne.

— Est-ce que je sais ! Nous y sommes entrés un régiment, nous n'y étions debout que cent fantassins, parce qu'il n'y avait que des fantassins capables de le prendre ! L'infanterie, voyez-vous, c'est tout dans une armée...

— Et la cavalerie, donc ! s'écria Genestas en se laissant couler du haut du foin et apparaissant avec une rapidité qui fit jeter un cri d'effroi aux plus cou-

rageux. Hé ! mon ancien, tu oublies les lanciers rouges de Poniatowski, les cuirassiers, les dragons, tout le tremblement ! Quand Napoléon, impatient de ne pas voir avancer sa bataille vers la conclusion de la victoire, disait à Murat : « Sire, coupe-moi ça en deux ! » nous partions d'abord au trot, puis au galop : *une, deux!* l'armée ennemie était fendue comme une pomme avec un couteau. Une charge de cavalerie, mon vieux, mais c'est une colonne de boulets de canon !

— Et les pontonniers ? cria le sourd.

— Ah çà ! mes enfants, reprit Genestas tout honteux de sa sortie, en se voyant au milieu d'un cercle silencieux et stupéfait, il n'y a pas d'agents provocateurs ici ! Tenez, voilà pour boire au petit caporal.

— Vive l'Empereur ! crièrent d'une seule voix les gens de la veillée.

— Chut ! enfants, dit l'officier en s'efforçant de cacher sa profonde douleur. Chut ! *Il est mort* en disant : « Gloire, France et bataille ! » Mes enfants, il a dû mourir, lui ; mais sa mémoire,... jamais !

Goguelat fit un signe d'incrédulité, puis il dit tout bas à ses voisins :

— L'officier est encore au service, et c'est leur consigne de dire au peuple que l'Empereur est mort. Faut pas lui en vouloir, parce que, après tout, un soldat ne connaît que sa consigne.

En sortant de la grange, Genestas entendit la Fosseuse qui disait :

— Cet officier-là, voyez-vous, est un ami de l'Empereur et de M. Benassis.

Tous les gens de la veillée se précipitèrent à la porte pour revoir le commandant; et, à la lueur de la lune, ils l'aperçurent prenant le bras du médecin.

— J'ai fait des bêtises, dit Genestas. Rentrons vite! Ces aigles, ces canons, ces campagnes!... je ne savais plus où j'étais.

— Eh bien! que dites-vous de mon Goguelat? lui demanda Benassis.

— Monsieur, avec des récits pareils, la France aura toujours dans le ventre les quatorze armées de la République, et pourra parfaitement soutenir la conversation à coups de canon avec l'Europe. Voilà mon avis.

III

NAPOLÉON ET LES CORSES[1]

RAREMENT Balzac a mis l'Empereur en scène. Il s'est souvent contenté de le montrer aux arrière-plans des tableaux qu'il brossait. Hormis dans *Une Ténébreuse Affaire* et *La Femme de trente ans*, il ne le fait en aucun roman prendre directement part à l'action comme dans *La Vendetta*, dont le fragment qui suit est tiré. Dans l'ordre chronologique suivi ici, Bonaparte, premier consul, doit ouvrir la série des scènes où il figure ou qu'il domine.

***

En 1800, vers la fin du mois d'octobre, un étranger, accompagné d'une femme et d'une petite fille, arriva devant les Tuileries, à Paris, et se tint assez longtemps auprès des décombres d'une maison récemment démolie, à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'aile commencée qui devait unir le château de Catherine de Médicis au Louvre des Valois. Il resta là, debout, les bras croisés, la tête inclinée, et la relevait parfois pour regarder alternativement le palais

1. Fragment tiré de *La Vendetta* (*Scènes de la vie privée*).

consulaire et sa femme, assise auprès de lui sur une pierre. Quoique l'inconnue parût ne s'occuper que de la petite fille âgée de neuf à dix ans dont les longs cheveux noirs étaient comme un amusement entre ses mains, elle ne perdait aucun des regards que lui adressait son compagnon. Un même sentiment, autre que l'amour, unissait ces deux êtres, et animait d'une même inquiétude leurs mouvements et leurs pensées. La misère est peut-être le plus puissant de tous les liens. L'étranger avait une de ces têtes abondantes en cheveux, larges et graves, qui se sont souvent offertes au pinceau des Carraches. Ces cheveux si noirs étaient mélangés d'une grande quantité de cheveux blancs. Quoique nobles et fiers, ses traits avaient un ton de dureté qui les gâtait. Malgré sa force et sa taille droite, il semblait avoir plus de soixante ans. Ses vêtements délabrés annonçaient qu'il venait d'un pays étranger. Quoique la figure jadis belle et alors flétrie de la femme trahît une tristesse profonde, quand son mari la regardait elle s'efforçait de sourire en affectant une contenance calme. La petite fille restait debout, malgré la fatigue dont les marques frappaient son jeune visage hâlé par le soleil. Elle avait une tournure italienne, de grands yeux noirs sous des sourcils bien arqués; une noblesse native, une grâce vraie. Plus d'un passant se sentait ému au seul aspect de ce groupe dont les personnages ne faisaient aucun effort pour cacher un désespoir aussi profond que l'expression en était simple; mais la source de cette fugitive obligeance qui distingue les

Parisiens se tarissait promptement. Aussitôt que l'inconnu se croyait l'objet de l'attention de quelque oisif, il le regardait d'un air si farouche, que le flâneur le plus intrépide hâtait le pas comme s'il eût marché sur un serpent. Après être demeuré longtemps indécis, tout à coup le grand étranger passa la main sur son front, il en chassa, pour ainsi dire, les pensées qui l'avaient sillonné de rides, et prit sans doute un parti désespéré. Après avoir jeté un regard perçant sur sa femme et sur sa fille, il tira de sa veste un long poignard, le tendit à sa compagne, et lui dit en italien :

— Je vais voir si les Bonaparte se souviennent de nous.

Et il marcha d'un pas lent et assuré vers l'entrée du palais, où il fut naturellement arrêté par un soldat de la garde consulaire avec lequel il ne put longtemps discuter. En s'apercevant de l'obstination de l'inconnu, la sentinelle lui présenta sa baïonnette en manière *d'ultimatum*. Le hasard voulut que l'on vînt en ce moment relever le soldat de sa faction, et le caporal indiqua fort obligeamment à l'étranger l'endroit où se tenait le commandant du poste.

— Faites savoir à Bonaparte que Bartolomeo di Piombo voudrait lui parler, dit l'Italien au capitaine de service.

Cet officier eut beau représenter à Bartolomeo qu'on ne voyait pas le premier consul sans lui avoir préalablement demandé par écrit une audience, l'étranger voulut absolument que le militaire allât

Sous l'Empire, un caporal de la Garde était comme une curiosité.

(Vignette par A. Lorentz, pour une édition romantique de l'*Histoire de l'Empereur racontée dans une grange par un vieux soldat.*)

prévenir Bonaparte. L'officier objecta les lois de la consigne, et refusa formellement d'obtempérer à l'ordre de ce singulier solliciteur. Bartolomeo fronça le sourcil, jeta sur le commandant un regard terrible, et sembla le rendre responsable des malheurs que ce refus pouvait occasionner; puis il garda le silence, se croisa fortement les bras sur la poitrine, et alla se placer sous le portique qui sert de communication entre la cour et le jardin des Tuileries. Les gens qui veulent fortement une chose sont presque toujours bien servis par le hasard. Au moment où Bartolomeo di Piombo s'asseyait sur une des bornes qui sont auprès de l'entrée des Tuileries, il arriva une voiture d'où descendit Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur[1].

— Ah! Loucian, il est bien heureux pour moi de te rencontrer! s'écria l'étranger.

Ces mots, prononcés en patois corse, arrêtèrent Lucien au moment où il s'élançait sous la voûte; il regarda son compatriote et le reconnut. Au premier mot que Bartolomeo lui dit à l'oreille, il emmena le Corse avec lui. Murat, Lannes, Rapp se trouvaient dans le cabinet du premier consul. En voyant entrer Lucien, suivi d'un homme aussi singulier que l'était Piombo, la conversation cessa. Lucien prit Napoléon par la main et le conduisit

1. Lucien Bonaparte fut appelé au ministère de l'Intérieur le 4 nivôse an VIII (25 décembre 1799), en remplacement de Laplace. Ce fut Chaptal qui lui succéda. — *Les ministères français (1789-1911)*; Paris, 1911, in-8, p. 27.

dans l'embrasure de la croisée. Après avoir échangé quelques paroles avec son frère, le premier consul fit un geste de main auquel obéirent Murat et Lannes en s'en allant. Rapp feignit de n'avoir rien vu, afin de pouvoir rester. Bonaparte l'ayant interpellé vivement, l'aide de camp sortit en rechignant. Le premier consul, qui entendit le bruit des pas de Rapp dans le salon voisin, sortit brusquement et le vit près du mur qui séparait le cabinet du salon.

— Tu ne veux donc pas me comprendre? dit le premier consul. J'ai besoin d'être seul avec mon compatriote.

— Un Corse, répondit l'aide de camp. Je me défie trop de ces gens-là pour ne pas....

Le premier consul ne put s'empêcher de sourire et poussa légèrement son fidèle officier par les épaules.

— Eh bien, que viens-tu faire ici, mon pauvre Bartolomeo? dit le premier consul à Piombo.

— Te demander asile et protection, si tu es un vrai Corse, répondit Bartolomeo d'un ton brusque.

— Quel malheur a pu te chasser du pays? Tu en étais le plus riche, le plus....

— J'ai tué tous les Porta, répliqua le Corse d'un son de voix profond en fronçant les sourcils.

Le premier consul fit deux pas en arrière comme un homme surpris.

— Vas-tu me trahir? s'écria Bartolomeo en jetant un regard sombre à Bonaparte. Sais-tu que nous sommes encore quatre Piombo en Corse?

Lucien prit le bras de son compatriote et le secoua.

— Viens-tu donc ici pour menacer le sauveur de la France? lui dit-il vivement.

Bonaparte fit un signe à Lucien qui se tut. Puis il regarda Piombo, et lui dit :

— Pourquoi donc as-tu tué les Porta?

— Nous avions fait amitié, répondit-il, les Barbanti nous avaient réconciliés. Le lendemain du jour où nous trinquâmes pour noyer nos querelles, je les quittai parce que j'avais affaire à Bastia. Ils restèrent chez moi et mirent le feu à ma vigne de Longone. Ils ont tué mon fils Gregorio. Ma fille Ginevra et ma femme leur ont échappé; elles avaient communié le matin, la Vierge les a protégées. Quand je revins, je ne trouvai plus ma maison, je la cherchais les pieds dans ses cendres. Tout à coup je heurtai le corps de Gregorio, que je reconnus à la lueur de la lune. « Oh! les Porta ont fait le coup! » me dis-je. J'allai sur-le-champ dans les maquis, j'y rassemblai quelques hommes auxquels j'avais rendu service, entends-tu, Bonaparte? et nous marchâmes sur la vigne des Porta. Nous sommes arrivés à cinq heures du matin; à sept, ils étaient tous devant Dieu. Giacomo prétend qu'Elisa Vanni a sauvé un enfant, le petit Luigi; mais je l'avais attaché moi-même dans son lit avant de mettre le feu à la maison. J'ai quitté l'île avec ma femme et ma fille, sans avoir pu vérifier s'il était vrai que Luigi Porta vécût encore.

Bonaparte regardait Bartolomeo avec curiosité, mais sans étonnement.

— Combien étaient-ils? demanda Lucien.

— Sept, répondit Piombo. Ils ont été vos persécuteurs dans les temps, leur dit-il.

Ces mots ne réveillèrent aucune expression de haine chez les deux frères.

— Ah! vous n'êtes plus Corses ! s'écria Bartolomeo avec une sorte de désespoir. Adieu. Autrefois je vous ai protégés, ajouta-t-il d'un ton de reproche. Sans moi, ta mère ne serait pas arrivée à Marseille, dit-il en s'adressant à Bonaparte, qui restait pensif, le coude appuyé sur le manteau de la cheminée.

— En conscience, Piombo, répondit Napoléon, je ne puis pas te prendre sous mon aile. Je suis devenu le chef d'une grande nation, je commande la République, et dois faire exécuter les lois.

— Ah! ah! dit Bartolomeo.

— Mais je puis fermer les yeux, reprit Bonaparte. Le préjugé de la *vendetta* empêchera longtemps le règne des lois en Corse, ajouta-t-il en se parlant à lui-même. Il faut cependant le détruire à tout prix.

Bonaparte resta un moment silencieux, et Lucien fit signe à Piombo de ne rien dire. Le Corse agitait déjà la tête de droite et de gauche d'un air improbateur.

— Demeure ici, reprit le consul en s'adressant à Bartolomeo, nous n'en saurons rien. Je ferai acheter tes propriétés afin de te donner d'abord les moyens de vivre. Puis, dans quelque temps, plus tard, nous penserons à toi. Mais plus de *vendetta!* Il n'y a pas de maquis ici. Si tu y joues du poignard, il n'y

aurait pas de grâce à espérer. Ici, la loi protège tous les citoyens, et l'on ne se fait pas justice soi-même.

— Il s'est fait chef d'un singulier pays, répondit Bartolomeo et prenant la main de Lucien et la serrant. Mais vous me reconnaissez dans le malheur, ce sera maintenant entre nous à la vie, à la mort, et vous pouvez disposer de tous les Piombo.

A ces mots, le front du Corse se dérida, et il regarda autour de lui avec satisfaction.

— Vous n'êtes pas mal ici, dit-il en souriant, comme s'il voulait y loger. Et tu es habillé tout en rouge, comme un cardinal[1].

— Il ne tiendra qu'à toi de parvenir et d'avoir un palais à Paris, dit Bonaparte qui toisait son compatriote. Il m'arrivera plus d'une fois de regarder autour de moi pour chercher un ami dévoué auquel je puisse me confier.

1. C'était la couleur du costume des Consuls. Un Anglais qui, à cette époque, fut reçu par Bonaparte, écrit : « Il était vêtu de la robe consulaire, qui est d'un velours cramoisi richement brodé, avec culotte blanche et bas de soie. » Cf. *Revue des Curiosités révolutionnaires*, février 1912, p. 124. — Dans ses *Mémoires*, Mme de Rémusat écrit, à propos de ce costume : « Bonaparte, que cette parure gênait, cherchait à y échapper le plus possible.... Avec cet habit cerise et doré, il gardait une cravate noire, un jabot de dentelle à la chemise, et point de manchettes, quelquefois une veste blanche brodée en argent, le plus souvent sa veste d'uniforme, l'épée d'uniforme aussi, ainsi que des culottes, des bas de soie et des bottes. Cette toilette et sa petite taille lui donnaient ainsi la tournure la plus étrange, dont personne, cependant, ne se fut avisé de se moquer. » — *Mémoires de Madame de Rémusat...*; tome I, pp. 181, 182.

Un soupir de joie sortit de la vaste poitrine de Piombo qui tendit la main au premier consul en lui disant :

— Il y a encore du Corse en toi !

Bonaparte sourit. Il regarda silencieusement cet homme, qui lui apportait en quelque sorte l'air de sa patrie, de cette île où, naguère, il avait été sauvé si miraculeusement de la haine du *parti anglais*, et qu'il ne devait plus revoir. Il fit signe à son frère, qui emmena Bartolomeo di Piombo. Lucien s'enquit avec intérêt de la situation financière de l'ancien protecteur de leur famille. Piombo amena le ministre de l'intérieur auprès d'une fenêtre, et lui montra sa femme et Ginevra, assises toutes deux sur un tas de pierres.

— Nous sommes venus de Fontainebleau ici à pied, et nous n'avons pas une obole, lui dit-il.

Lucien donna sa bourse à son compatriote et lui recommanda de venir le trouver le lendemain afin d'aviser aux moyens d'assurer le sort de sa famille. La valeur de tous les biens que Piombo possédait en Corse ne pouvait guère le faire vivre honorablement à Paris.

Piombo fut créé, par la suite, baron par Napoléon et lui demeura fidèlement attaché. Sa fille Ginevra épousa, contre sa volonté, le dernier des Porta échappé à sa vendetta. Ni la mort de son gendre, ni la mort de sa fille ne purent affaiblir la haine du vieux Corse, qui, solitaire et tragique, fut le dernier survivant de cette double famille si terriblement frappée.

IV

LE COMPLOT DE MARENGO[1]

Une *Ténébreuse Affaire* contient une des plus belles pages politiques de Balzac. Il y évoque un coin de la chronique secrète du Consulat avec un rare bonheur. Par un de ses héros favoris, Henri de Marsay, il fait certain soir, dans le salon de la princesse de Cadignan, conter le complot de Talleyrand et Fouché pour abattre Bonaparte à sa première défaite. Cette défaite escomptée fut Marengo. Talleyrand et Fouché n'abandonnèrent pas la partie, et, par l'exécution du duc d'Enghien, à laquelle ils poussèrent le premier consul, le lièrent irrévocablement à la cause jacobine. Voici le récit de Marsay :

***

Par une nuit de juin 1800, vers trois heures du matin, au moment où le jour faisait pâlir les bougies, deux hommes, las de jouer à la bouillotte, ou qui n'y jouaient que pour occuper les autres, quittèrent le salon de l'hôtel des Relations Extérieures, alors situé rué du Bac, et allèrent dans un boudoir.

1. Fragment tiré d'*Une ténébreuse affaire* (*Scènes de la vie politique*).

Ces deux hommes, dont un est mort et dont l'autre a *un* pied dans la tombe, sont, chacun dans son genre, aussi extraordinaires l'un que l'autre. Tous deux ont été prêtres et tous deux ont abjuré; tous deux se sont mariés. L'un avait été simple oratorien, l'autre avait porté la mitre épiscopale. Le premier s'appelait Fouché, je ne vous dis pas le nom du second[1]; mais tous deux étaient alors de simples citoyens français, très peu simples. Quand on les vit allant dans le boudoir, les personnes qui se trouvaient encore là manifestèrent un peu de curiosité. Un troisième personnage les suivit. Quant à celui-là, qui se croyait beaucoup plus fort que les deux premiers, il avait nom Sieyès, et vous savez tous qu'il appartenait également à l'Eglise avant la Révolution. Celui qui marchait difficilement se trouvait alors ministre des relations extérieures, Fouché était ministre de la police générale. Sieyès avait abdiqué le consulat. Un petit homme, froid et sévère, quitta sa place et rejoignit ces trois hommes en disant à haute voix, devant quelqu'un de qui je tiens le mot : « Je crains le brelan des prêtres. » Il était ministre de la guerre. Le mot de Carnot n'inquiéta point les deux consuls qui jouaient dans le salon. Cambacérès et Lebrun étaient alors à la merci de leurs ministres, infiniment plus forts qu'eux. Presque tous ces hommes d'État sont morts, on ne leur doit plus rien : ils appartiennent à l'histoire, et l'histoire de cette nuit a été terrible; je

1. C'était Talleyrand, ci-devant évêque d'Autun.

vous la dis, parce que moi seul la sais, parce que Louis XVIII ne l'a pas dite à la pauvre Mme de Cinq-Cygne, et qu'il est indifférent au gouvernement actuel qu'elle le sache. Tous quatre, ils s'assirent. Le boiteux dut fermer la porte avant qu'on prononçât un mot, il poussa même, dit-on, un verrou. Il n'y a que les gens bien élevés qui aient de ces petites attentions. Les trois prêtres avaient les figures blêmes et impassibles que vous leur avez connues. Carnot seul offrait un visage coloré. Aussi le militaire parla-t-il le premier.

— De quoi s'agit-il?

— De la France, dut dire le prince, que j'admire comme un des hommes les plus extraordinaires de notre temps.

— De la République, a certainement dit Fouché.

— Du pouvoir, a dit probablement Sieyès.

Tous les assistants se regardèrent. De Marsay avait, de la voix, du regard et du geste, admirablement peint les trois hommes.

— Les trois prêtres s'entendirent à merveille, reprit-il. Carnot regarda sans doute ses collègues et l'ex-consul d'un air assez digne. Je crois qu'il a dû se trouver abasourdi en dedans.

— Croyez-vous au succès? lui demanda Sieyès.

— On peut tout attendre de Bonaparte, répondit le ministre de la guerre; il a passé les Alpes heureusement.

— En ce moment, dit le diplomate avec une lenteur calculée, il joue son tout.

— Enfin, tranchons le mot, dit Fouché : que ferons-nous si le premier consul est vaincu? Est-il possible de refaire une armée? Resterons-nous ses humbles serviteurs?

— Il n'y a plus de République en ce moment, fit observer Sieyès; il est consul pour dix ans.

— Il a plus de pouvoir que n'en avait Cromwell, ajouta l'évêque, et n'a pas voté la mort du roi.

— Nous avons un maître, dit Fouché; le conserverons-nous s'il perd la bataille, ou reviendrons-nous à la république pure?

— La France, répliqua sentencieusement Carnot, ne pourra résister qu'en revenant à l'énergie conventionnelle.

— Je suis de l'avis de Carnot, dit Sieyès. Si Bonaparte revient défait, il faut l'achever : il nous en a trop dit depuis sept mois.

— Il a l'armée! reprit Carnot d'un air pensif.

— Nous aurons le peuple! s'écria Fouché.

— Vous êtes prompt, répliqua le grand seigneur de cette voix de basse-taille qu'il a conservée et qui fit rentrer l'oratorien en lui-même.

— Soyez franc, dit un ancien conventionnel en montrant sa tête : si Bonaparte est vainqueur, nous l'adorerons; vaincu, nous l'enterrerons.

— Vous étiez là, Malin, dit le maître de la maison sans s'émouvoir; vous serez des nôtres.

Et il lui fit signe de s'asseoir. Ce fut à cette circonstance que ce personnage, conventionnel assez obscur, dut d'être ce que nous venons de voir qu'il

est encore en ce moment[1]. Malin fut discret, et les deux ministres lui furent fidèles; mais il fut aussi le pivot de la machine et l'âme de la machination.

— Cet homme n'a point été vaincu! s'écria Carnot avec un accent de conviction, et il vient de surpasser Annibal.

— En cas de malheur, voici le Directoire, reprit très finement Sieyès, en faisant remarquer à chacun qu'ils étaient cinq.

— Et, dit le ministre des affaires étrangères, nous sommes tous intéressés au maintien de la Révolution française, nous avons tous trois jeté le froc aux orties; le général a voté la mort du roi. Quant à vous, dit-il à Malin, vous avez des biens d'émigré.

— Nous avons tous les mêmes intérêts, dit péremptoirement Sieyès, et nos intérêts sont d'accord avec celui de la patrie.

— Chose rare! dit le diplomate en souriant.

— Il faut agir, ajouta Fouché. La bataille se livre, et Mélas a des forces supérieures. Gênes est rendue, et Masséna a commis la faute de s'embarquer

1. Malin, le personnage principal d'*Une ténébreuse affaire*, est né, dit Balzac, en 1763, sans doute à Arcis-sur-Aube. C'était le fils d'un maçon. Il fut clerc de procureur, avocat à Troyes, conventionnel de l'Aube, membre du Tribunat, conseiller d'Etat, comte (de l'Empire) de Gondreville, sénateur et pair de France sous la monarchie de Juillet. Il mourut en 1845. C'est le type parfait du politicien servant tous les régimes. Outre *Une ténébreuse affaire*, il figure dans *Un début dans la vie*, *La Paix du ménage*, *Le député d'Arcis*, *La famille Beauvisage*. — Cf. Anatole Cerfberr et Jules Christophe. *Répertoire de la Comédie Humaine...*; p. 220-221.

pour Antibes : il n'est donc pas certain qu'il puisse rejoindre Bonaparte, qui restera réduit à ses seules ressources.

— Qui vous a dit cette nouvelle? demanda Carnot.

— Elle est sûre, répondit Fouché. Vous aurez le courrier à l'heure de la Bourse. Or, ce n'est pas quand la nouvelle du désastre viendra, dit toujours Fouché, que nous pourrons organiser les clubs, réveiller le patriotisme et changer la constitution. Notre 18 brumaire doit être prêt.

— Laissons-le faire au ministre de la police, dit le diplomate, et défions-nous de Lucien (Lucien Bonaparte était alors ministre de l'Intérieur).

— Je l'arrêterai bien, dit Fouché.

— Messieurs, s'écria Sieyès, notre Directoire ne sera plus soumis à des mutations anarchiques. Nous organiserons un pouvoir oligarchique, un Sénat à vie, une Chambre élective qui sera dans nos mains ;... car sachons profiter des fautes du passé.

— Avec ce système, j'aurai la paix, dit l'évêque.

— Trouvez-moi un homme sûr pour correspondre avec Moreau, car l'armée d'Allemagne deviendra notre seule ressource ! s'écria Carnot, qui était resté plongé dans une profonde méditation.

— Messieurs !... s'écria Sieyès d'un ton grave et solennel.

Ce mot *messieurs!* fut parfaitement compris : tous les regards exprimèrent une même foi, la même promesse, celle d'un silence absolu, d'une solidarité complète au cas où Bonaparte reviendrait triomphant.

— Nous savons tous ce que nous avons à faire, ajouta Fouché.

Sieyès avait tout doucement dégagé le verrou, son oreille de prêtre l'avait bien servi. Lucien entra.

— Bonne nouvelle, Messieurs ! un courrier apporte à Mme Bonaparte un mot du premier consul : il a débuté par une victoire à Montebello.

Les trois ministres se regardèrent.

— Est-ce une bataille générale ? demanda Carnot.

— Non, un combat où Lannes s'est couvert de gloire. L'affaire a été sanglante. Attaqué avec dix mille hommes contre dix-huit mille, il a été sauvé par une division envoyée à son secours. Ott est en fuite. Enfin la ligne d'opérations de Mélas est coupée.

— De quand le combat ? demanda Carnot.

— Le 8, répondit Lucien.

— Nous sommes le 13, reprit le savant ministre : eh bien ! selon toute apparence, les destinées de la France se jouent au moment où nous causons (En effet, la bataille de Marengo commença le 14 juin, à l'aube).

— Quatre jours d'attente mortelle ! dit Lucien.

— Mortelle ? reprit le ministre des relations extérieures froidement et d'un air interrogatif.

— Quatre jours, dit Fouché.

Un témoin oculaire m'a certifié que les deux consuls n'apprirent ces détails qu'au moment où les six personnages entrèrent au salon. Il était alors quatre heures du matin. Fouché partit le premier. Voici ce que fit, avec une infernale et sourde activité, ce

génie ténébreux, profond, extraordinaire, peu connu, mais qui avait bien certainement un génie égal à celui de Philippe II, à celui de Tibère et de Borgia. Sa conduite, lors de l'affaire de Walcheren, a été celle d'un militaire consommé, d'un grand politique, d'un administrateur prévoyant. C'est le seul ministre que Napoléon ait eu. Vous savez qu'alors il a épouvanté Napoléon. Fouché, Masséna et le prince sont les trois plus grands hommes, les plus fortes têtes, comme diplomatie, guerre et gouvernement, que je connaisse ; si Napoléon les avait franchement associés à son œuvre, il n'y aurait plus d'Europe, mais un vaste empire français. Fouché ne s'est détaché de Napoléon qu'en voyant Sieyès et le prince de Talleyrand mis de côté. Dans l'espace de trois jours, Fouché, tout en cachant la main qui remuait les cendres de ce foyer, organisa cette angoisse générale qui pesa sur toute la France et ranima l'énergie républicaine de 1793. Comme il faut éclaircir ce coin obscur de notre histoire, je vous dirai que cette agitation, partie de lui, qui tenait tous les fils de l'ancienne Montagne, produisit les complots républicains par lesquels la vie du premier consul fut menacée après sa victoire de Marengo. Ce fut la conscience qu'il avait du mal dont il était l'auteur qui lui donna la force de signaler à Bonaparte, malgré l'opinion contraire de celui-ci, les républicains comme plus mêlés que les royalistes à ces entreprises. Fouché connaissait admirablement les hommes ; il compta sur Sieyès à cause de son ambition trompée, sur

M. de Talleyrand parce qu'il était un grand seigneur, sur Carnot à cause de sa profonde honnêteté; mais il redoutait notre homme de ce soir, et voici comment il l'entortilla. Il n'était que Malin dans ce temps-là, Malin, le correspondant de Louis XVIII. Il fut forcé, par le ministre de la police, de rédiger les proclamations du gouvernement révolutionnaire, ses actes, ses arrêts, la mise hors la loi des factieux du 18 brumaire; et, bien plus, ce fut ce complice malgré lui qui les fit imprimer au nombre d'exemplaires nécessaires et qui les tint prêts en ballots dans sa maison. L'imprimeur fut arrêté comme conspirateur, car on fit choix d'un imprimeur révolutionnaire, et la police ne le relâcha que deux mois après. Cet homme est mort en 1816, croyant à une conspiration montagnarde. Une des scènes les plus curieuses jouées par la police de Fouché est, sans contredit, celle que causa le premier courrier reçu par le plus célèbre banquier de cette époque, et qui annonça la perte de la bataille de Marengo. La fortune, si vous vous le rappelez, ne se déclara pour Napoléon que sur les sept heures du soir. A midi, l'agent envoyé sur le théâtre de la guerre par le roi de la finance d'alors regarda l'armée française comme anéantie et s'empressa de dépêcher un courrier. Le ministre de la police envoya chercher les afficheurs, les crieurs; et l'un de ses affidés arrivait avec un camion chargé des imprimés, quand le courrier du soir, qui avait fait une excessive diligence, répandit la nouvelle du triomphe qui rendit la France véritablement folle. Il y eut des

pertes considérables à la Bourse. Mais le rassemblement des afficheurs et des crieurs qui devaient proclamer la mise hors la loi, la mort politique de Bonaparte, fut tenu en échec et attendit que l'on eût imprimé la proclamation et le placard où la victoire du premier consul était exaltée. Malin, sur qui toute la responsabilité du complot pouvait tomber, fut si effrayé, qu'il mit les ballots dans des charrettes et les mena nuitamment à Gondreville, où sans doute il enterra ces sinistres papiers dans les caves du château qu'il avait acheté sous le nom d'un homme..., il l'a fait nommer président d'une cour impériale..., il avait nom... Marion ! Puis il revint à Paris assez à temps pour complimenter le premier consul. Napoléon accourut, vous le savez, avec une effrayante célérité d'Italie en France, après la bataille de Marengo ; mais il est certain, pour ceux qui connaissent à fond l'histoire secrète de ce temps, que sa promptitude eut pour cause un message de Lucien. Le ministre de l'Intérieur avait entrevu l'attitude du parti montagnard, et sans savoir d'où soufflait le vent, il craignait l'orage. Incapable de soupçonner les trois ministres, il attribuait ce mouvement aux haines excitées par son frère au 18 brumaire et à la ferme croyance où fut alors le reste des hommes de 1793 d'un échec irréparable en Italie. Les mots « Mort au tyran ! » criés à Saint-Cloud, retentissaient toujours aux oreilles de Lucien. La bataille de Marengo retint Napoléon sur les champs de la Lombardie jusqu'au 25 juin, il arriva le

2 juillet en France[1]. Or, imaginez les figures des cinq conspirateurs, félicitant aux Tuileries le premier consul sur sa victoire. Fouché, dans le salon même, dit au tribun, car ce Malin que vous venez de voir a été un peu tribun, d'attendre encore, et que tout n'était pas fini. En effet, Bonaparte ne semblait pas à M. de Talleyrand et à Fouché aussi marié qu'ils l'étaient eux-mêmes à la Révolution, et ils l'y bouclèrent, pour leur propre sûreté, par l'affaire du duc d'Enghien. L'exécution du prince tient, par des ramifications saisissables, à ce qui s'était tramé dans l'hôtel des relations extérieures pendant la campagne de Marengo. Certes, aujourd'hui, pour qui a connu des personnes bien informées, il est clair que Bonaparte fut joué comme un enfant par M. de Talleyrand et Fouché, qui voulurent le brouiller irrévocablement avec la maison de Bourbon, dont les ambassadeurs faisaient alors des tentatives auprès du premier consul.

— Talleyrand, faisant son whist chez Mme de Luynes, dit alors un des personnages qui écoutaient, à trois heures du matin tire sa montre, interrompt le jeu et demande tout à coup, sans aucune transition, à ses trois partenaires, si le prince de Condé avait d'autre enfant que M. le duc d'Enghien. Une demande si saugrenue, dans la bouche de M. de

1. Cette date est exacte. Le premier consul arriva à Paris le 13 messidor an VIII (2 juillet 1800), à deux heures du matin. — Albert Schuermans. *Itinéraire général de Napoléon Ier*...; p. 106.

Talleyrand, causa la plus grande surprise. « Pourquoi nous demandez-vous ce que vous savez si bien? lui dit-on. — C'est pour vous apprendre que la maison de Condé finit en ce moment. » Or, M. de Talleyrand était à l'hôtel de Luynes depuis le commencement de la soirée, et savait sans doute que Bonaparte était dans l'impossibilité de faire grâce.

V

BONAPARTE ET FOUCHÉ[1]

Fouché qui, dans *Un Ménage de garçon*, conseille à Louis XVIII de se coucher dans les draps de Napoléon au lieu de donner une charte, Fouché, prêtre échappé par quel miracle d'habile souplesse aux orages décimants de la Convention nationale, devait particulièrement tenter la curiosité de Balzac. Avec complaisance le romancier se pencha toujours sur ces vivantes égnimes profilées sur les sombres horizons de l'histoire, et, de l'attention portée au duc d'Otrante, a surgi ce portrait à l'eau-forte, un des plus vigoureux de la *Comédie Humaine*.

***

Bonaparte, en devenant premier consul, trouva Fouché dirigeant la police générale. La Révolution avait fait franchement et avec raison un ministère spécial de la police. Mais, à son retour de Marengo, Bonaparte créa la préfecture de police, y plaça Dubois, et appela Fouché au Conseil d'Etat en lui donnant pour successeur au ministère de la police

1. Fragment tiré d'*Une ténébreuse affaire* (*Scènes de la vie politique*).

le conventionnel Cochon, devenu depuis comte de Lapparent. Fouché, qui regardait le ministère de la police comme le plus important dans un gouvernement à grandes vues, à politique arrêtée, vit une disgrâce, ou tout au moins une méfiance, dans ce changement. Après avoir reconnu, dans les affaires de la machine infernale et de la conspiration dont il s'agit ici, l'excessive supériorité de ce grand homme d'Etat, Napoléon lui rendit le ministère de la police. Puis, plus tard, effrayé des talents que Fouché déploya pendant son absence, lors de l'affaire de Walcheren, l'Empereur donna ce ministère au duc de Rovigo, et envoya le duc d'Otrante gouverner les provinces Illyriennes, un véritable exil[1].

Ce singulier génie qui frappa Napoléon d'une sorte de terreur ne se déclara pas tout à coup chez Fouché. Cet obscur conventionnel, l'un des hommes les plus extraordinaires et les plus mal jugés de ce temps, se forma dans les tempêtes. Il s'éleva, sous le Directoire, à la hauteur d'où les hommes profonds savent voir l'avenir en jugeant le passé, puis tout à coup, comme certains acteurs médiocres qui deviennent excellents éclairés par une lueur soudaine, il donna

1. Sur l'affaire de Walcheren, descente des Anglais à Flessingue, qui « eut été pour l'Angleterre un triomphe et pour la France un désastre » si elle eut réussi, on trouvera de curieux documents dans l'ouvrage du comte de Martel *Les historiens fantaisistes; M. Thiers; Histoire du Consulat et de l'Empire; Le Traité d'Amiens; L'affaire de la rade de l'île d'Aix; ¡Walkeren* [*sic :* Walcheren], d'après des documents inédits; Paris, 1883, in-18, p. 137 et suiv.

des preuves de dextérité pendant la rapide révolution du 18 brumaire. Cet homme au pâle visage, élevé dans les dissimulations monastiques, qui possédait les secrets des montagnards, auxquels il appartint, et ceux des royalistes, auxquels il finit par appartenir, avait lentement et silencieusement étudié les hommes, les choses, les intérêts de la scène politique; il pénétra les secrets de Bonaparte, lui donna d'utiles conseils et des renseignements précieux. Satisfait d'avoir démontré son savoir-faire et son utilité, Fouché s'était bien gardé de se dévoiler tout entier, il voulait rester à la tête des affaires; mais les incertitudes de Napoléon à son égard lui rendirent sa liberté politique. L'ingratitude ou plutôt la méfiance de l'Empereur après l'affaire de Walcheren explique cet homme, qui, malheureusement pour lui, n'était pas un grand seigneur et dont la conduite fut calquée sur celle du prince de Talleyrand. En ce moment, ni ses anciens ni ses nouveaux collègues ne soupçonnaient l'ampleur de son génie, purement ministériel, essentiellement gouvernemental, juste dans toutes ses prévisions, et d'une incroyable sagacité. Certes, aujourd'hui, pour tout historien impartial, l'amour-propre excessif de Napoléon est une des mille raisons de sa chute qui, d'ailleurs, a cruellement expié ses torts. Il se rencontrait chez ce défiant souverain une jalousie de son jeune pouvoir qui influa sur ses actes autant que sa haine secrète contre les hommes habiles, legs précieux de la Révolution, avec lesquels il aurait pu se composer

un cabinet dépositaire de ses pensées. Talleyrand et Fouché ne furent pas les seuls qui lui donnèrent de l'ombrage. Or, le malheur des usurpateurs est d'avoir pour ennemis et ceux qui leur ont donné la couronne et ceux auxquels ils l'ont ôtée. Napoléon ne convainquit jamais entièrement de sa souveraineté ceux qu'il avait eus pour supérieurs et pour égaux, ni ceux qui tenaient pour le droit : personne ne se croyait donc obligé par le serment envers lui.

VI

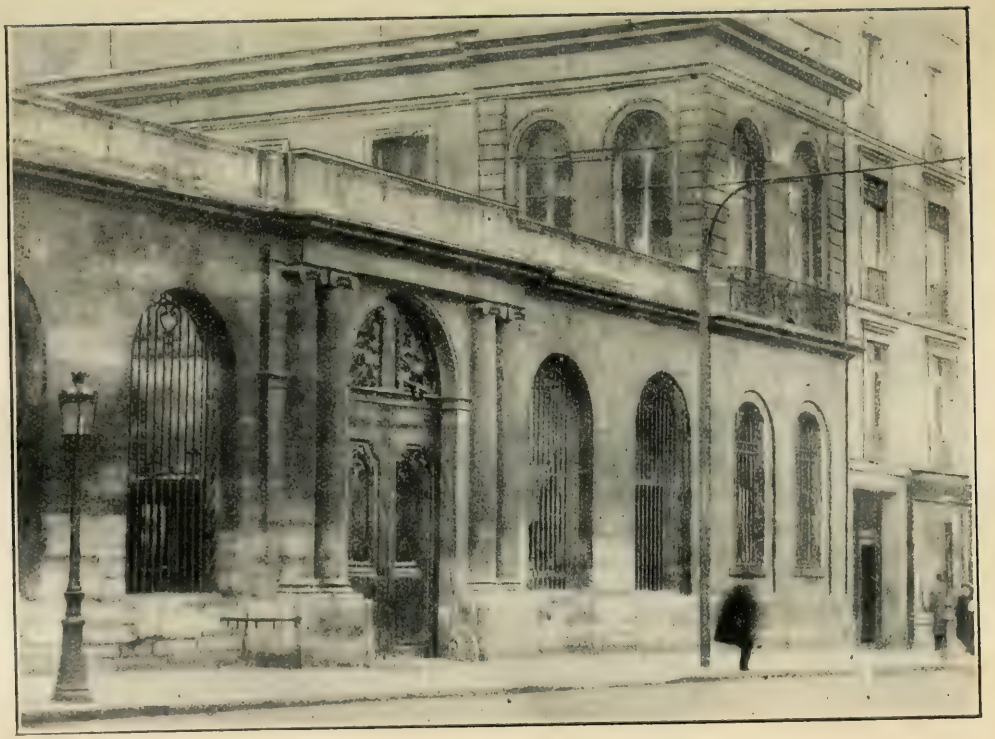
NAPOLÉON ET LES EMIGRÉS[1]

Paul-Marie et Marie-Paul de Simeuse, frères jumeaux, participèrent sous le Consulat aux complots de Cadoudal contre Bonaparte. Quand la conjuration fut découverte, ils se cachèrent dans la forêt proche du château habité par leur cousine, Mlle de Cinq-Cygne et son tuteur M. d'Hauteserre. Leur qualité d'émigrés et d'officiers à l'armée de Condé les mettaient sous la coupe des terribles lois de la Terreur. La conjuration de Cadoudal découverte et châtiée, Bonaparte proclamé Empereur, ils comprirent l'inutilité de la prolongation de la lutte. Leur cousine, Mlle de Cinq-Cygne, les encouragea à la soumission. Cette affaire fut portée devant l'Empereur, en son cabinet, où elle donna lieu à cette scène.

***

Quand le sénatus-consulte qui appelait à l'Empire la famille Bonaparte et nommait Napoléon empereur fut soumis à l'acceptation du peuple français, M. d'Hauteserre signa sur le registre que vint lui pré-

1. Fragment tiré d'*Une ténébreuse affaire* (*Scènes de la vie politique*).



LE MINISTÈRE DE LA POLICE GÉNÉRALE
(Aujourd'hui École des Beaux-Arts, quai Malaquais.)

senter Goulard[1]. Enfin, on apprit que le pape viendrait sacrer Napoléon. Mlle de Cinq-Cygne ne s'opposa plus dès lors à ce qu'une demande fût adressée par les deux jeunes d'Hauteserre et par ses cousins pour être rayés de la liste des émigrés et reprendre leurs droits de citoyens. Le bonhomme courut aussitôt à Paris et y alla voir le ci-devant marquis de Chargebœuf, qui connaissait M. de Talleyrand. Ce ministre, alors en faveur, fit parvenir la pétition à Joséphine, et Joséphine la remit à son mari, qu'on nommait empereur, majesté, sire, avant de connaître le résultat du scrutin populaire. M. de Chargebœuf, M. d'Hauteserre et l'abbé Goujet, qui vint aussi à Paris, obtinrent une audience de Talleyrand, et ce ministre leur promit son appui. Déjà Napoléon avait fait grâce aux principaux acteurs de la grande conspiration royaliste dirigée contre lui ; mais, quoique les quatre gentilshommes ne fussent que soupçonnés, au sortir d'une séance du Conseil d'Etat, l'Empereur appela dans son cabinet le sénateur Malin, Fouché, Talleyrand, Cambacérès, Lebrun, et Dubois, le préfet de police.

— Messieurs, dit le futur Empereur, qui conservait encore son costume de premier consul, nous avons reçu des sieurs de Simeuse et d'Hauteserre, officiers de l'armée du prince de Condé, une demande d'être autorisés à rentrer en France.

— Ils y sont, dit Fouché.

1. Maire de Cinq-Cygne (Aube).

— Comme mille autres que je rencontre dans Paris, répondit Talleyrand.

— Je crois, répliqua Malin, que vous n'avez point rencontré ceux-ci, car ils sont cachés dans la forêt de Nodesme, et s'y croient chez eux.

Il se garda bien de dire au premier consul et à Fouché les paroles auxquelles il avait dû la vie ; mais, en s'appuyant des rapports faits par Corentin [1], il convainquit le conseil de la participation des quatre gentilshommes au complot de MM. de Rivière et de Polignac, en leur donnant Michu pour complice. Le préfet de police confirma les assertions du sénateur.

— Mais comment ce régisseur aurait-il su que la conspiration était découverte, au moment où l'Empereur, son conseil et moi, nous étions les seuls qui eussent ce secret? demanda le préfet de police.

Personne ne fit attention à la remarque de Dubois.

— S'ils sont cachés dans une forêt et que vous ne les ayez pas trouvés depuis sept mois, dit l'Empereur à Fouché, ils ont bien expié leurs torts!

— Il suffit, dit Malin, effrayé de la perspicacité du préfet de police, que ce soient mes ennemis pour que j'imite la conduite de Votre Majesté : je demande

1. Le personnage de Corentin, maître policier, favori de Fouché, n'est pas sorti de toutes pièces de l'imagination de Balzac. Il paraît avoir pris pour modèle l'homme qui mena avec une duplicité géniale l'intrigue de la conspiration de Pichegru : François-Xavier-Désiré Joliclerc, né le 28 avril 1770 à Bief-du-Fourg (Jura), agent secret et particulier de Napoléon, mort maire de la commune de Collias, au château de Collias, dans le Gard, le 19 mars 1836.

donc leur radiation et me constitue leur avocat auprès d'elle.

— Ils seront moins dangereux pour vous réintégrés qu'émigrés, car ils auront prêté serment aux constitutions de l'Empire et aux lois, dit Fouché, qui regarda fixement Malin.

— En quoi menacent-ils M. le sénateur? dit Napoléon.

Talleyrand s'entretint pendant quelque temps à voix basse avec l'Empereur. La radiation et la réintégration de MM. de Simeuse et d'Hauteserre parut alors accordée.

— Sire, dit Fouché, vous pourrez encore entendre parler de ces gens-là.

Talleyrand, sur les sollicitations du duc de Grandlieu, venait de donner, au nom de ces messieurs, leur foi de gentilhomme, mot qui exerçait des séductions sur Napoléon, qu'ils n'entreprendraient rien contre l'Empereur, et faisaient leur soumission sans arrière-pensée.

— MM. d'Hauteserre et de Simeuse ne veulent plus porter les armes contre la France après les derniers événements. Ils ont peu de sympathie pour le gouvernement impérial, et sont des gens que Votre Majesté devra conquérir ; mais ils se contenteront de vivre sur le sol français en obéissant aux lois, dit le ministre.

Puis il mit sous les yeux de l'Empereur une lettre qu'il avait reçue, et où ces sentiments étaient exprimés.

— Ce qui est si franc doit être sincère, dit l'Empereur en regardant Lebrun et Cambacérès. Avez-vous encore des objections ? demanda-t-il à Fouché.

— Dans l'intérêt de Votre Majesté, répondit le futur ministre de la police générale, je demande à être chargé de transmettre à ces messieurs leur radiation, *quand elle sera définitivement accordée*, dit-il à haute voix.

— Soit, dit Napoléon en trouvant une expression soucieuse dans le visage de Fouché.

Ce petit conseil fut levé sans que cette affaire parût terminée : mais il eut pour résultat de mettre dans la mémoire de Napoléon une note douteuse sur les quatre gentilshommes.

« Sire, vous pourrez encore entendre reparler de ces gens-là ! » avait dit Fouché. En effet, peu de temps après, dans des circonstances assez mystérieuses, Malin, comte de Gondreville, plus tard, acquéreur du château de Gondreville, ancien bien des Simeuse, fut enlevé. Comme MM. de Simeuse étaient, en raison de l'achat par Malin de Gondreville, soupçonnés d'avoir à son égard une haine sourde, ils furent naturellement accusés de cet enlèvement. Ils ne tardèrent pas à être arrêtés, en compagnie de Michu, ancien régisseur de Gondreville, passé au service de Mlle de Cinq-Cygne[1].

1. Sous le nom de Malin, Balzac a, en réalité, peint l'enlèvement du sénateur Clément de Ris, en 1800. Sur cette affaire, voyez J.-X. Carré de Busserolle, *La vérité et curieuses révélations sur l'enlèvement du sénateur Clément de Ris et sur les procès des accusés à Tours et à Angers ;* Niort, 1900, in-18, et Charles Rinn, *Un mystérieux enlèvement ; L'affaire Clément de Ris ; 1800-1801 :* Paris, 1910, in-18.

Un pareil attentat contre un membre de son Sénat excita la colère de l'Empereur, à qui l'on apprit l'arrestation des délinquants presque en même temps que la perpétration du délit et le résultat négatif des recherches. La forêt fouillée dans ses profondeurs, l'Aube et les départements environnants parcourus dans toute leur étendue, n'offrirent pas le moindre indice du passage ou de la séquestration du comte de Gondreville. Le grand juge, mandé par Napoléon, vint, après avoir pris des renseignements auprès du ministre de la police, et lui expliqua la position de Malin vis-à-vis des Simeuse. L'Empereur, alors occupé de choses graves, trouva la solution de l'affaire dans les faits antérieurs.

— Ces jeunes gens sont fous, dit-il. Un jurisconsulte comme Malin doit revenir sur des actes arrachés par la violence. Surveillez ces nobles pour savoir comment ils s'y prendront pour relâcher le comte de Gondreville.

Il enjoignit de déployer la plus grande célérité dans une affaire où il vit un attentat contre ses institutions, un fatal exemple de résistance aux effets de la Révolution, une atteinte à la grande question des biens nationaux, et un obstacle à cette fusion des partis qui fut la constante préoccupation de sa politique intérieure. Enfin, il se trouvait joué par ces jeunes gens qui lui avaient promis de vivre tranquillement.

— La prédiction de Fouché s'est réalisée! s'écria-t-il en se rappelant la phrase échappée deux ans auparavant à son ministre actuel de la police.

On ne peut pas se figurer, sous un gouvernement constitutionnel où personne ne s'intéresse à une chose publique aveugle et muette, ingrate et froide, le zèle qu'un mot de l'Empereur imprimait à sa machine politique ou administrative. Cette puissante volonté semblait se communiquer aux choses aussi bien qu'aux hommes. Une fois son mot dit, l'Empereur, surpris par la coalition de 1806, oublia l'affaire. Il pensait à de nouvelles batailles à livrer et s'occupait de masser ses régiments pour frapper un grand coup au cœur de la monarchie prussienne; mais son désir de voir faire prompte justice trouva un puissant véhicule dans l'incertitude qui affectait la position de tous les magistrats de l'Empire. En ce moment, Cambacérès, en sa qualité d'archichancelier, et le grand juge Régnier préparaient l'institution des tribunaux de première instance, des cours impériales et de la cour de cassation ; ils agitaient la question des costumes, auxquels Napoléon tenait tant et avec tant de raison; ils revisaient le personnel et recherchaient les restes des parlements abolis. Naturellement, les magistrats du département de l'Aube pensèrent que donner des preuves de zèle dans l'affaire de l'enlèvement du comte de Gondreville serait une excellente recommandation. Les suppositions de Napoléon devinrent alors des certitudes pour les courtisans et pour les masses.

La paix régnait encore sur le continent, et l'admiration pour l'Empereur était unanime en France : il cajolait les intérêts, les vanités, les personnes, les

choses, enfin tout, jusqu'aux souvenirs. Cette entreprise parut donc à tout le monde une atteinte au bonheur public. Ainsi, les pauvres gentilshommes innocents furent couverts d'un opprobre général.

Les débats du procès n'apportèrent pas la lumière sur cette obscure intrigue. Quoique innocents de l'enlèvement de Malin, Michu et MM. de Simeuse furent condamnés, le premier à mort, les deux autres à vingt-quatre années de travaux forcés.

VII

AUX BIVOUACS D'IÉNA[1]

Dès qu'elle apprit la condamnation de Michu et de MM. de Simeuse, ses cousins, Mlle Laurence de Cinq-Cygne, royaliste ardente et fougueuse, résolut d'aller implorer la clémence de l'Empereur. Accompagnée de son parent, le vieux marquis de Chargebœuf, elle se mit en route pour rejoindre Napoléon, qu'elle toucha aux champs d'Iéna. Cette entrevue a fourni à Balzac de saisissantes pages.

***

Il fut bien difficile aux deux voyageurs de ne pas apercevoir l'immense mouvement d'hommes et de choses dans lequel ils entrèrent, une fois en Prusse. La campagne d'Iéna était commencée. Laurence et le marquis voyaient les magnifiques divisions de l'armée française s'allongeant et paradant comme aux Tuileries. Dans ces déploiements de la splendeur militaire, qui ne peuvent se dépeindre qu'avec les mots et les images de la Bible, l'homme qui animait

1. Fragment tiré d'*Une ténébreuse affaire* (*Scènes de la vie politique*).

Gondrin, pontonnier de la Bérésina, arrive à Paris
en mendiant son pain.

(Vignette par A. Lorentz, pour une édition romantique de l'*Histoire de l'Empereur racontée dans une grange par un vieux soldat.*)

ces masses prit des proportions gigantesques dans l'imagination de Laurence. Bientôt, les mots de victoire retentirent à son oreille. Les armées impériales venaient de remporter deux avantages signalés. Le prince de Prusse avait été tué la veille du jour où les deux voyageurs arrivèrent à Saalfeld, tâchant de rejoindre Napoléon qui allait avec la rapidité de la foudre. Enfin, le 13 octobre, date de mauvais augure, Mlle de Cinq-Cygne longeait une rivière au milieu des corps de la Grande Armée. Ne voyant que confusion, renvoyée d'un village à l'autre et de division en division, épouvantée de se voir seule avec un vieillard, ballottée dans un océan de cent cinquante mille hommes qui en visaient cent cinquante mille autres, fatiguée de toujours apercevoir cette rivière par-dessus les haies d'un chemin boueux qu'elle suivait sur une colline, elle en demanda le nom à un soldat.

— C'est la Saale, répondit-il en lui montrant l'armée prussienne groupée par grandes masses de l'autre côté de ce cours d'eau.

La nuit venait, Laurence voyait s'allumer des feux et briller des armes. Le vieux marquis, dont l'intrépidité fut chevaleresque, conduisait lui-même, à côté de son nouveau domestique, deux bons chevaux achetés la veille. Le vieillard savait bien qu'il ne trouverait ni postillon ni chevaux en arrivant sur un champ de bataille. Tout à coup, l'audacieuse calèche, objet de l'étonnement de tous les soldats, fut arrêtée par un gendarme de la gendarmerie de

l'armée, qui vint à bride abattue sur le marquis en lui criant :

— Qui êtes-vous? où allez-vous ? qui demandez-vous?

— L'Empereur, dit le marquis de Chargebœuf ; j'ai une dépêche importante des ministres pour le grand maréchal Duroc.

— Eh bien ! vous ne pouvez pas rester là, dit le gendarme.

Mlle de Cinq-Cygne et le marquis furent d'autant plus obligés de rester là que le jour allait cesser.

— Où sommes-nous? dit Mlle de Cinq-Cygne en arrêtant deux officiers qu'elle vit venir, et dont l'uniforme était caché par des surtouts de drap.

— Vous êtes en avant de l'avant-garde de l'armée française, Madame, lui répondit un des deux officiers. Vous ne pouvez même rester ici, car, si l'ennemi faisait un mouvement et que l'artillerie jouât vous seriez entre deux feux.

— Ah ! dit-elle d'un air indifférent.

Sur ce *Ah !* l'autre officier dit:

— Comment cette femme se trouve-t-elle là?

— Nous attendons, répondit-elle, un gendarme qui est allé prévenir M. Duroc, en qui nous trouverons un protecteur pour pouvoir parler à l'Empereur.

— Parler à l'Empereur?... dit le premier officier. Y pensez-vous? à la veille d'une bataille décisive.

— Ah! vous avez raison, dit-elle, je ne dois lui parler qu'après-demain, la victoire le rendra doux.

Les deux officiers allèrent se placer à vingt pas

de distance sur leurs chevaux immobiles. La calèche fut alors entourée par un escadron de généraux, de maréchaux, d'officiers, tous extrêmement brillants, et qui respectèrent la voiture, précisément parce qu'elle était là.

— Mon Dieu! dit le marquis à Mlle de Cinq-Cygne, j'ai peur que nous n'ayons parlé à l'Empereur.

— L'Empereur? dit un colonel-général, mais le voilà!

Laurence aperçut alors à quelques pas, en avant et seul, celui qui s'était écrié : « Comment cette femme se trouve-t-elle là? » L'un des deux officiers, l'Empereur enfin, vêtu de sa célèbre redingote, mise par-dessus un uniforme vert, était sur un cheval blanc richement caparaçonné. Il examinait, avec une lorgnette, l'armée prussienne au delà de la Saale. Laurence comprit alors pourquoi la calèche restait là et pourquoi l'escorte de l'Empereur la respectait. Elle fut saisie d'un mouvement convulsif, l'heure était arrivée. Elle entendit alors le bruit sourd de plusieurs masses d'hommes et de leurs armes s'établissant au pas accéléré sur ce plateau. Les batteries semblaient avoir un langage, les caissons retentissaient et l'airain pétillait.

— Le maréchal Lannes prendra position avec tout son corps en avant, le maréchal Lefebvre et la garde occuperont ce sommet, dit l'autre officier, qui était le major-général Berthier.

L'Empereur descendit. Au premier mouvement

qu'il fit, Roustan, son fameux mameluk, s'empressa de venir tenir le cheval[1]. Laurence était stupide d'étonnement : elle ne croyait pas à tant de simplicité.

— Je passerai la nuit sur le plateau, dit l'Empereur.

En ce moment, le grand maréchal Duroc, que le gendarme avait enfin trouvé, vint au marquis de Chargebœuf et lui demanda la raison de son arrivée ; le marquis lui répondit qu'une lettre écrite par le ministre des relations extérieures lui disait combien il était urgent qu'ils obtinssent, Mlle de Cinq-Cygne et lui, une audience de l'Empereur.

— Sa Majesté va dîner sans doute à son bivac, dit Duroc en prenant la lettre, et, quand j'aurai vu ce dont il s'agit, je vous ferai savoir si cela se peut. — Brigadier, dit-il au gendarme, accompagnez cette voiture et menez-la près de la cabane, en arrière.

M. de Chargebœuf suivit le gendarme, et arrêta sa voiture derrière une misérable chaumière bâtie de bois et de terre, entourée de quelques arbres fruitiers, et gardée par des piquets d'infanterie et de cavalerie.

On peut dire que la majesté de la guerre éclatait là dans toute sa splendeur. De ce sommet, les lignes

1. Roustam, et non Roustan, était né en Georgie en 1782. Vendu par des marchands d'esclaves, il fut donné par le bey du Caire à Bonaparte, lors de l'expédition d'Egypte. Il demeura attaché à Napoléon jusqu'en 1814. J'ai raconté les curieuses aventures de sa vie dans mon volume : *Roustam, mameluck de Napoléon*, d'après des mémoires et des documents inédits ; Paris, s. d. [1911], in-8.

des deux armées se voyaient éclairées par la lune. Après une heure d'attente, remplie par le mouvement perpétuel d'aides de camp partant et revenant, Duroc, qui vint chercher Mlle de Cinq-Cygne et le marquis de Chargebœuf, les fit entrer dans la chaumière, dont le plancher était de terre battue, comme celui de nos aires de grange. Devant une table desservie et devant un feu de bois vert qui fumait, Napoléon était assis sur une chaise grossière. Ses bottes, pleines de boue, attestaient ses courses à travers champs. Il avait ôté sa fameuse redingote, et alors son célèbre uniforme vert, traversé par son grand cordon rouge, rehaussé par le dessous blanc de sa culotte de casimir et de son gilet, faisait admirablement bien valoir sa pâle et terrible figure césarienne. Il avait la main sur une carte dépliée, placée sur ses genoux. Berthier se tenait debout, dans son brillant costume de vice-connétable de l'Empire. Constant, le valet de chambre, présentait à l'Empereur son café sur un plateau[1].

— Que voulez-vous? dit-il avec une feinte brusquerie, en traversant par le rayon de son regard la tête de Laurence. Vous ne craignez donc plus de me parler avant la bataille?.... De quoi s'agit-il?

— Sire, dit-elle en le regardant d'un œil non moins fixe, je suis mademoiselle de Cinq-Cygne.

1. Constant Wairy, valet de chambre de l'Empereur, était né en Belgique, à Peruwelz, le 2 décembre 1778. Il mourut à Breteuil le 27 juin 1845.

— Eh bien ? répondit-il d'une voix en colère en se croyant bravé par ce regard.

— Ne comprenez-vous donc pas ? Je suis la comtesse de Cinq-Cygne, et je vous demande grâce, dit-elle en tombant à genoux et lui tendant le placet rédigé par Talleyrand, apostillé par l'impératrice, par Cambacérès et par Malin.

L'Empereur releva gracieusement la suppliante en lui jetant un regard fin et lui dit :

— Serez-vous sage enfin? Comprenez-vous ce que doit être l'Empire français?....

— Ah ! je ne comprends en ce moment que l'Empereur, dit-elle, vaincue par la bonhomie avec laquelle l'homme du destin avait dit ces paroles qui faisaient pressentir la grâce.

— Sont-ils innocents ? demanda l'Empereur.

— Tous ! dit-elle avec enthousiame.

— Tous? Non, le garde-chasse est un homme dangereux qui tuerait mon sénateur sans prendre votre avis...

— Oh ! sire, dit-elle, si vous aviez un ami qui se fût dévoué pour vous, l'abandonneriez-vous? ne vous...?

— Vous êtes une femme, interrompit-il avec une teinte de raillerie.

— Et vous un homme de fer ! répliqua-t-elle avec une dureté passionnée qui lui plut.

— Cet homme a été condamné par la justice du pays, reprit-il.

— Mais il est innocent.

— Enfant !... dit-il.

Il prit Mlle de Cinq-Cygne par la main et l'emmena sur le plateau.

— Voici, dit-il avec son éloquence à lui, qui changeait les lâches en braves, voici trois cent mille hommes, ils sont innocents, eux aussi! Eh bien, demain, trente mille hommes seront morts, morts pour leur pays ! Il y a chez les Prussiens, peut-être, un grand mécanicien, un idéologue, un génie qui sera moissonné. De notre côté, nous perdrons certainement des grands hommes inconnus. Enfin, peut-être verrai-je mourir mon meilleur ami ! Accuserai-je Dieu? Non. Je me tairai. Sachez, Mademoiselle, qu'on doit mourir pour les lois de son pays, comme on meurt ici pour sa gloire, ajouta-t-il en la ramenant dans la cabane. — Allez, retournez en France, dit-il en regardant le marquis, mes ordres vous y suivront.

Laurence crut à une commutation de peine pour Michu, et dans l'effusion de sa reconnaissance, elle plia le genou et baisa la main de l'Empereur.

— Vous êtes M. de Chargebœuf? dit alors Napoléon en avisant le marquis.

— Oui, sire.

— Vous avez des enfants?

— Beaucoup d'enfants.

— Pourquoi ne me donneriez-vous pas un de vos petits-fils? il serait un de mes pages...

— Ah ! voilà le sous-lieutenant qui perce, pensa Laurence, il veut être payé de sa grâce.

L'Empereur a Fontainebleau (1814).
(D'après le tableau de Paul Delaroche.)

Le marquis s'inclina sans répondre. Heureusement, le général Rapp se précipita dans la cabane.

— Sire, la cavalerie de la garde et celle du grand-duc de Berg ne pourront pas rejoindre demain avant midi.

— N'importe, dit Napoléon en se tournant vers Berthier, il est des heures de grâce pour nous aussi, sachons en profiter.

Sur un signe de main, le marquis et Laurence se retirèrent et montèrent en voiture; le brigadier les mit dans leur route et les conduisit jusqu'à un village où ils passèrent la nuit. Le lendemain, tous deux, ils s'éloignèrent du champ de bataille au bruit de huit cents pièces de canon qui grondèrent pendant dix heures, et, en route, ils apprirent l'étonnante victoire d'Iéna.

Michu ne fut pas grâcié par l'Empereur et subit la peine de mort. MM. de Simeuse eurent remise de leur peine et furent nommés tous deux, dans le même régiment de cavalerie, sous-lieutenants. Le 30 novembre 1808, les jumeaux étaient tués sur le champ de bataille de Sommo-Sierra.

VIII

LE CHARNIER D'EYLAU[1]

Pendant plusieurs jours, en 1818, l'étude de l'avoué Derville reçut la visite d'un minable client dont les clercs s'amusèrent à faire le plastron de leurs quolibets. Pour se débarrasser de cet importun en haillons et bottes éculées, ils le prièrent de venir trouver l'avoué à minuit. Le pauvre homme, tout d'abord un peu interloqué, s'en alla, promettant de revenir le soir, ce qui amusa fort les clercs. Il tint parole, et, à une heure du matin, il trouva Me Derville veillant sur des travaux urgents. L'avoué consentit à l'écouter, et le misérable client lui fit l'extraordinaire récit de ses malheurs. C'était le colonel Chabert, ce Chabert que tout le monde avait cru tué à Eylau. Il eut quelque peine à convaincre tout d'abord Me Derville de la réalité de son aventure, mais il la conta avec une telle précision, un tel accent de foi, qu'il trouva en lui un défenseur de sa malheureuse et étonnante cause.

***

Le vieux soldat était sec et maigre. Son front, volontairement caché sous les cheveux de sa perruque

1. Fragment tiré du *Colonel Chabert* (*Scènes de la vie privée*).

lisse, lui donnait quelque chose de mystérieux. Ses yeux paraissaient couverts d'une taie transparente : vous eussiez dit de la nacre sale dont les reflets bleuâtres chatoyaient à la lueur des bougies. Le visage, pâle, livide et en lame de couteau, s'il est permis d'emprunter cette expression vulgaire, semblait mort. Le cou était serré par une mauvaise cravate de soie noire. L'ombre cachait si bien le corps à partir de la ligne brune que décrivait ce haillon, qu'un homme d'imagination aurait pu prendre cette vieille tête pour quelque silhouette due au hasard, ou pour un portrait de Rembrandt, sans cadre. Les bords du chapeau qui couvrait le front du vieillard projetaient un sillon noir sur le haut du visage. Cet effet bizarre, quoique naturel, faisait ressortir, par la brusquerie du contraste, les rides blanches, les sinuosités froides, le sentiment décoloré de cette physionomie cadavéreuse. Enfin l'absence de tout mouvement dans le corps, de toute chaleur dans le regard, s'accordait avec une certaine expression de démence triste, avec les dégradants symptômes par lesquels se caractérise l'idiotisme, pour faire de cette figure je ne sais quoi de funeste qu'aucune parole humaine ne pourrait exprimer. Mais un observateur, et surtout un avoué, aurait trouvé de plus en cet homme foudroyé les signes d'une douleur profonde, les indices d'une misère qui avait dégradé ce visage, comme les gouttes d'eau tombées du ciel sur un beau marbre l'ont à la longue défiguré. Un médecin, un auteur, un magistrat, eussent pressenti tout un drame à l'aspect de cette sublime horreur dont

le moindre mérite était de ressembler à ces fantaisies que les peintres s'amusent à dessiner au bas de leurs pierres lithographiques en causant avec leurs amis.

En voyant l'avoué ,l'inconnu tressaillit par un mouvement convulsif semblable à celui qui échappe aux poètes quand un bruit inattendu vient les détourner d'une féconde rêverie, au milieu du silence et de la nuit. Le vieillard se découvrit promptement et se leva pour saluer le jeune homme; le cuir qui garnissait l'intérieur de son chapeau était sans doute fort gras, sa perruque y resta collée sans qu'il s'en aperçût, et laissa voir à nu son crâne horriblement mutilé par une cicatrice transversale qui prenait à l'occiput et venait mourir à l'œil droit, en formant partout une grosse couture saillante. L'enlèvement soudain de cette perruque sale, que le pauvre homme portait pour cacher sa blessure, ne donna nulle envie de rire aux deux gens de loi, tant ce crâne fendu était épouvantable à voir. La première pensée que suggérait l'aspect de cette blessure était celle-ci : « Par là s'est enfuie l'intelligence ! »

— Si ce n'est pas le colonel Chabert, ce doit être un fier troupier! pensa Boucard[1].

— Monsieur, lui dit Derville, à qui ai-je l'honneur de parler ?

— Au colonel Chabert.

— Lequel ?

— Celui qui est mort à Eylau, répondit le vieillard.

1. Maître-clerc de l'avoué Derville en 1818.

En entendant cette singulière phrase, le clerc et l'avoué se jetèrent un regard qui signifiait : « C'est un fou ! »

— Monsieur, reprit le colonel, je désirerais ne confier qu'à vous le secret de ma situation.

Une chose digne de remarque est l'intrépidité naturelle aux avoués. Soit l'habitude de recevoir un grand nombre de personnes, soit le profond sentiment de la protection que les lois leur accordent, soit confiance en leur ministère, ils entrent partout sans rien craindre, comme les prêtres et les médecins. Derville fit un signe à Boucard, qui disparut.

— Monsieur, reprit l'avoué, pendant le jour je ne suis pas trop avare de mon temps ; mais, au milieu de la nuit, les minutes me sont précieuses. Ainsi, soyez bref et concis. Allez au fait sans digression. Je vous demanderai moi-même les éclaircissements qui me sembleront nécessaires. Parlez.

Après avoir fait asseoir son singulier client, le jeune homme s'assit lui-même devant la table ; mais, tout en prêtant son attention au discours du feu colonel, il feuilleta ses dossiers.

— Monsieur, dit le défunt, peut-être savez-vous que je commandais un régiment de cavalerie à Eylau. J'ai été pour beaucoup dans le succès de la célèbre charge que fit Murat, et qui décida de la victoire. Malheureusement pour moi, ma mort est un fait historique consigné dans les *Victoires et Conquêtes*, où elle est rapportée en détail. Nous fendîmes en deux les trois lignes russes qui, s'étant aussitôt reformées,

nous obligèrent à les retraverser en sens contraire. Au moment où nous revenions vers l'Empereur, après avoir dispersé les Russes, je rencontrai un gros de cavalerie ennemie. Je me précipitai sur ces entêtés-là. Deux officiers russes, deux vrais géants, m'attaquèrent à la fois. L'un deux m'appliqua sur la tête un coup de sabre qui fendit tout, jusqu'à un bonnet de soie noire que j'avais sur la tête, et m'ouvrit profondément le crâne. Je tombai de cheval. Murat vint à mon secours, il me passa sur le corps, lui et tout son monde, quinze cents hommes, excusez du peu! Ma mort fut annoncée à l'Empereur, qui, par prudence (il m'aimait un peu, le patron), voulut savoir s'il n'y aurait pas quelque chance de sauver l'homme auquel il était redevable de cette vigoureuse attaque. Il envoya, pour me reconnaître et me rapporter aux ambulances, deux chirurgiens en leur disant, peut-être trop négligemment, car il avait de l'ouvrage : « Allez donc voir si, par hasard, mon pauvre Chabert vit encore. » Ces sacrés carabins, qui venaient de me voir foulé aux pieds par les chevaux de deux régiments se dispensèrent sans doute de me tâter le pouls et dirent que j'étais bien mort. L'acte de mon décès fut donc probablement dressé d'après les règles établies par la jurisprudence militaire.

En entendant son client s'exprimer avec une lucidité parfaite et raconter des faits si vraisemblables, quoique étranges, le jeune avoué laissa ses dossiers, posa son coude gauche sur la table, se mit la tête dans la main et regarda le colonel fixement.

— Savez-vous, Monsieur, lui dit-il en l'interrompant, que je suis l'avoué de la comtesse Ferraud, veuve du colonel Chabert?

— Ma femme! Oui, Monsieur. Aussi, après cent démarches infructueuses chez des gens de loi qui m'ont tous pris pour un fou, me suis-je déterminé à venir vous trouver. Je vous parlerai de mes malheurs plus tard. Laissez-moi d'abord vous établir les faits, vous expliquer plutôt comme ils ont dû se passer, que comme ils sont arrivés. Certaines circonstances, qui ne doivent être connues que du Père éternel, m'obligent à en présenter plusieurs comme des hypothèses. Donc, Monsieur, les blessures que j'ai reçues auront probablement produit un tétanos, ou m'auront mis dans une crise analogue à une maladie nommée, je crois, catalepsie. Autrement, comment concevoir que j'aie été, suivant l'usage de la guerre, dépouillé de mes vêtements, et jeté dans la fosse aux soldats par les gens chargés d'enterrer les morts? Ici, permettez-moi de placer un détail que je n'ai pu connaître que postérieurement à l'événement qu'il faut bien appeler ma mort. J'ai rencontré, en 1814, à Stuttgart, un ancien maréchal des logis de mon régiment. Ce cher homme, le seul qui ait voulu me reconnaître, et de qui je vous parlerai tout à l'heure, m'expliqua le phénomène de ma conservation en me disant que mon cheval avait reçu un boulet dans le flanc au moment où je fus blessé moi-même. La bête et le cavalier s'étaient donc abattus comme des capucins de cartes. En me renversant, soit à droite, soit à

gauche, j'avais été sans doute couvert par le corps de mon cheval, qui m'empêcha d'être écrasé par les chevaux, ou atteint par des boulets. Lorsque je revins à moi, Monsieur, j'étais dans une position et dans une atmosphère dont je ne vous donnerais pas une idée en vous en entretenant jusqu'à demain. Le peu d'air que je respirais était méphitique. Je voulus me mouvoir et ne trouvai point d'espace. En ouvrant les yeux, je ne vis rien. La rareté de l'air fut l'accident le plus menaçant et qui m'éclaira le plus vivement sur ma position. Je compris que là où j'étais l'air ne se renouvelait point et que j'allais mourir. Cette pensée m'ôta le sentiment de la douleur inexprimable par laquelle j'avais été réveillé. Mes oreilles tintèrent violemment. J'entendis, ou je crus entendre, je ne veux rien affirmer, des gémissements poussés par le monde de cadavres au milieu duquel je gisais. Quoique la mémoire de ces moments soit bien ténébreuse, quoique mes souvenirs soient bien confus, malgré les impressions de souffrances encore plus profondes que je devais éprouver et qui ont brouillé mes idées, il y a des nuits où je crois encore entendre ces soupirs étouffés! Mais il y a eu quelque chose de plus horrible que les cris, un silence que je n'ai jamais retrouvé nulle part, le vrai silence du tombeau. Enfin, en levant les mains, en tâtant les morts, je reconnus un vide entre ma tête et le fumier humain supérieur. Je pus donc mesurer l'espace qui m'avait été laissé par un hasard dont la cause m'était inconnue. Il paraît que, grâce à l'insouciance ou à la pré-

cipitation avec laquelle on nous avait jetés pêle-mêle, deux morts s'étaient croisés au-dessus de moi de manière à décrire un angle semblable à celui de deux cartes mises l'une contre l'autre par un enfant qui pose les fondements d'un château. En furetant avec promptitude, car il ne fallait pas flâner, je rencontrai fort heureusement un bras qui ne tenait à rien, le bras d'un Hercule! un bon os auquel je dus mon salut. Sans ce secours inespéré, je périssais! Mais, avec une rage que vous devez concevoir, je me mis à travailler les cadavres qui me séparaient de la couche de terre sans doute jetée sur nous, je dis nous, comme s'il y eût eu des vivants! J'y allais ferme, Monsieur, car me voici! Mais je ne sais pas aujourd'hui comment j'ai pu parvenir à percer la couverture de chair qui mettait une barrière entre la vie et moi. Vous me direz que j'avais trois bras! Ce levier, dont je me servais avec habileté, me procurait toujours un peu de l'air qui se trouvait entre les cadavres que je déplaçais, et je ménageais mes aspirations. Enfin, je vis le jour, mais à travers la neige, Monsieur! En ce moment, je m'aperçus que j'avais la tête ouverte. Par bonheur, mon sang, celui de mes camarades ou la peau meurtrie de mon cheval peut-être, que sais-je! m'avait, en se coagulant, comme enduit d'un emplâtre naturel. Malgré cette croûte je m'évanouis quand mon crâne fut en contact avec la neige. Cependant, le peu de chaleur qui me restait ayant fait fondre la neige autour de moi, je me trouvai, quand je repris connaissance, au centre d'une

petite ouverture par laquelle je criais aussi longtemps que je pus. Mais alors le soleil se levait, j'avais donc bien peu de chances pour être entendu. Y avait-il déjà du monde aux champs? Je me haussais en faisant de mes pieds un ressort dont le point d'appui était sur les défunts qui avaient les reins solides. Vous sentez que ce n'était pas le moment de leur dire : *Respect au courage malheureux!* Bref, Monsieur, après avoir eu la douleur, si le mot peut rendre ma rage, de voir pendant longtemps, oh! oui, longtemps! ces sacrés Allemands se sauvant en entendant une voix là où ils n'apercevaient point d'homme, je fus enfin dégagé par une femme assez hardie ou assez curieuse pour s'approcher de ma tête, qui semblait avoir poussé hors de terre comme un champignon. Cette femme alla chercher son mari, et tous deux me transportèrent dans leur pauvre baraque. Il paraît que j'eus une rechute de catalepsie, passez-moi cette expression pour vous peindre un état duquel je n'ai nulle idée, mais que j'ai jugé, sur les dires de mes hôtes, devoir être un effet de cette maladie. Je suis resté pendant six mois entre la vie et la mort, ne parlant pas, ou déraisonnant quand je parlais. Enfin mes hôtes me firent admettre à l'hôpital d'Heilsberg. Vous comprenez, Monsieur, que j'étais sorti du ventre de la fosse aussi nu que de celui de ma mère ; en sorte que, six mois après, quand, un beau matin, je me souvins d'avoir été le colonel Chabert, et qu'en recouvrant ma raison je voulus obtenir de ma garde plus de respect

qu'elle n'en accordait à un pauvre diable, tous mes camarades de chambrée se mirent à rire. Heureusement pour moi, le chirurgien avait répondu, par amour-propre, de ma guérison, et s'était naturellement intéressé à son malade. Lorsque je lui parlai d'une manière suivie de mon ancienne existence, ce brave homme, nommé Sparchmann, fit constater, dans les formes juridiques voulues par le droit du pays, la manière miraculeuse dont j'étais sorti de la fosse des morts, le jour et l'heure où j'avais été trouvé par ma bienfaitrice et son mari; le genre, la position exacte de mes blessures, en joignant à ces différents procès-verbaux une description de ma personne. Eh bien! Monsieur, je n'ai ni ces pièces importantes, ni la déclaration que j'ai faite chez un notaire d'Heilsberg, en vue d'établir mon identité! Depuis le jour où je fus chassé de cette ville par les événements de la guerre, j'ai constamment erré comme un vagabond, mendiant mon pain, traité de fou lorsque je racontais mon aventure, et sans avoir ni trouvé ni gagné un sou pour me procurer les actes qui pouvaient prouver mes dires, et me rendre à la vie sociale. Souvent, mes douleurs me retenaient, durant des semestres entiers, dans de petites villes où l'on prodiguait des soins au Français malade, mais où l'on riait au nez de cet homme dès qu'il prétendait être le colonel Chabert. Pendant longtemps, ces rires, ces doutes me mettaient dans une fureur qui me nuisit et me fit même enfermer comme un fou à Stuttgart. A la vérité, vous pouvez juger,

d'après mon récit, qu'il y avait des raisons suffisantes pour faire coffrer un homme !

Après deux ans de détention que je fus obligé de subir, après avoir entendu mille fois mes gardiens disant : « Voilà un pauvre homme qui croit être le colonel Chabert ! » à des gens qui répondaient : « Le pauvre homme ! » je fus convaincu de l'impossibilité de ma propre aventure, je devins triste, résigné, tranquille, et renonçai à me dire le colonel Chabert, afin de pouvoir sortir de prison et revoir la France. Oh ! Monsieur, revoir Paris ! c'était un délire que je ne....

A cette phrase inachevée, le colonel Chabert tomba dans une rêverie profonde que Derville respecta.

— Monsieur, un beau jour, reprit le client, un jour de printemps, on me donna la clef des champs et dix thalers, sous prétexte que je parlais très sensément sur toute sorte de sujets et que je ne me disais plus le colonel Chabert. Ma foi, vers cette époque, et encore aujourd'hui, par moments, mon nom m'est désagréable. Je voudrais n'être pas moi. Le sentiment de mes droits me tue. Si ma maladie m'avait ôté tout souvenir de mon existence passée, j'aurais été heureux ! J'eusse repris du service sous un nom quelconque, et, qui sait ? je serais peut-être devenu feld-maréchal en Autriche ou en Russie.

Ce récit émut profondément l'avoué. Chabert, repoussé et méconnu par sa veuve, était dans la plus affreuse détresse. Me Derville qui, ce soir-là, avait été heureux au jeu, consentit à faire l'avance des frais du procès à intenter

à la comtesse Chabert et s'engagea même, en attendant son résultat, à faire une petite rente au vieux soldat. Celui-ci poursuivit son histoire :

— Où en étais-je? dit le colonel avec la naïveté d'un enfant ou d'un soldat, car il y a souvent de l'enfant dans le vrai soldat, et presque toujours du soldat chez l'enfant, surtout en France.

— A Stuttgart. Vous sortiez de prison, répondit l'avoué.

— Vous connaissez ma femme? demanda le colonel.

— Oui, répliqua Derville en inclinant la tête.

— Comment est-elle?

— Toujours ravissante.

Le vieillard fit un signe de main, et parut dévorer quelque secrète douleur avec cette résignation grave et solennelle qui caractérise les hommes éprouvés dans le sang et le feu des champs de bataille.

— Monsieur, dit-il avec une sorte de gaieté, — car il respirait, ce pauvre colonel, il sortait une seconde fois de la tombe, il venait de fondre une couche de neige moins soluble que celle qui, jadis, lui avait glacé la tête, et il aspirait l'air comme s'il quittait un cachot; — Monsieur, dit-il, si j'avais été joli garçon, aucun de mes malheurs ne me serait arrivé. Les femmes croient les gens quand ils farcissent leurs phrases du mot amour. Alors, elles trottent, elles vont, elles se mettent en quatre, elles intriguent, elles affirment les faits, elles font le diable

pour celui qui leur plaît. Comment aurais-je pu intéresser une femme? j'avais une face de *Requiem*, j'étais vêtu comme un sans-culotte, je ressemblais plutôt à un Esquimau qu'à un Français, moi qui, jadis, passais pour le plus joli des muscadins, en 1799! moi, Chabert, comte de l'Empire! Enfin, le jour même où l'on me jeta sur le pavé comme un chien, je rencontrai le maréchal des logis de qui je vous ai déjà parlé. Le camarade se nommait Boutin. Le pauvre diable et moi faisions la plus belle paire de rosses que j'aie jamais vu; je l'aperçus à la promenade; si je le reconnus, il lui fut impossible de deviner qui j'étais. Nous allâmes ensemble dans un cabaret. Là, quand je me nommai, la bouche de Boutin se fendit en éclat de rire comme un mortier qui crève. Cette gaieté, Monsieur, me causa l'un de mes plus vifs chagrins! Elle me révélait sans fard tous les changements qui étaient survenus en moi! J'étais donc méconnaissable, même pour l'œil du plus humble et du plus reconnaissant de mes amis! Jadis j'avais sauvé la vie à Boutin, mais c'était une revanche que je lui devais. Je ne vous dirai pas comment il me rendit ce service. La scène eut lieu en Italie, à Ravenne. La maison où Boutin m'empêcha d'être poignardé n'était pas une maison fort décente. A cette époque, je n'étais pas colonel, j'étais simple cavalier, comme Boutin. Heureusement, cette histoire comportait des détails qui ne pouvaient être connus que de nous seuls, et, quand je la lui rappelai, son incrédulité diminua. Puis je lui contai les

accidents de ma bizarre existence. Quoique mes yeux, ma voix, fussent, me dit-il, singulièrement altérés, que je n'eusse plus ni cheveux, ni dents, ni sourcils, que je fusse blanc comme un albinos, il finit par retrouver son colonel dans le mendiant, après mille interrogations auxquelles je répondis victorieusement. Il me raconta ses aventures, elles n'étaient pas moins extraordinaires que les miennes : il revenait des confins de la Chine où il avait voulu pénétrer après s'être échappé de la Sibérie. Il m'apprit les désastres de la campagne de Russie et la première abdication de Napoléon. Cette nouvelle est une des choses qui m'ont fait le plus de mal ! Nous étions deux débris curieux, après avoir ainsi roulé sur le globe comme roulent dans l'Océan les cailloux emportés d'un rivage à l'autre par les tempêtes. A nous deux, nous avions vu l'Egypte, la Syrie, l'Espagne, la Russie, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, la Dalmatie, l'Angleterre, la Chine, la Tartarie, la Sibérie ; il ne nous manquait que d'être allés dans les Indes et en Amérique ! Enfin, plus ingambe que je ne l'étais, Boutin se chargea d'aller à Paris le plus lestement possible afin d'instruire ma femme de l'état dans lequel je me trouvais. J'écrivis à Mme Chabert une lettre bien détaillée. C'était la quatrième, Monsieur ! Si j'avais eu des parents, tout cela ne serait peut-être pas arrivé ; mais, il faut vous l'avouer, je suis un enfant d'hôpital, un soldat qui, pour patrimoine, avait son courage, pour famille tout le monde, pour patrie la France, pour tout protecteur le bon

Dieu. Je me trompe! j'avais un père, l'Empereur! Ah! s'il était debout, le cher homme! et qu'il vit *son Chabert*, comme il me nommait, dans l'état où je suis, mais il se mettrait en colère. Que voulez-vous! notre soleil s'est couché, nous avons tous froid maintenant. Après tout, les événements politiques pouvaient justifier le silence de ma femme! Boutin partit. Il était bien heureux, lui! Il avait deux ours blancs supérieurement dressés qui le faisaient vivre. Je ne pouvais l'accompagner; mes douleurs ne me permettaient pas de faire de longues étapes. Je pleurai, Monsieur, quand nous nous séparâmes, après avoir marché aussi longtemps que mon état put me le permettre, en compagnie de ses ours et de lui. A Carlsruhe, j'eus un accès de névralgie à la tête, et restai six semaines sur la paille dans une auberge! Je ne finirais pas, Monsieur, s'il fallait vous raconter tous les malheurs de ma vie de mendiant. Les souffrances morales, auprès desquelles pâlissent les douleurs physiques, excitent cependant moins de pitié, parce qu'on ne les voit point. Je me souviens d'avoir pleuré devant un hôtel de Strasbourg où j'avais donné jadis une fête, et où je n'obtins rien, pas même un morceau de pain. Ayant déterminé, de concert avec Boutin, l'itinéraire que je devais suivre, j'allais à chaque bureau de poste demander s'il y avait une lettre et de l'argent pour moi. Je vins jusqu'à Paris sans avoir rien trouvé. Combien de désespoirs ne m'a-t-il pas fallu dévorer! « Boutin sera mort, » me disais-je. En effet, le pauvre diable avait succombé à Waterloo.

J'appris sa mort plus tard et par hasard. Sa mission auprès de ma femme fut sans doute infructueuse. Enfin j'entrai dans Paris, en même temps que les Cosaques. Pour moi, c'était douleur sur douleur. En voyant les Russes en France, je ne pensais plus que je n'avais ni souliers aux pieds ni argent dans ma poche. Oui, Monsieur, mes vêtements étaient en lambeaux. La veille de mon arrivée, je fus forcé de bivaquer dans les bois de Claye. La fraîcheur de la nuit me causa sans doute un accès de je ne sais quelle maladie, qui me prit quand je traversai le faubourg Saint-Martin. Je tombai presque évanoui à la porte d'un marchand de fer. Quand je me réveillai, j'étais dans un lit de l'Hôtel-Dieu. Là, je restai pendant un mois assez heureux. Je fus bientôt renvoyé ; j'étais sans argent, mais bien portant et sur le bon pavé de Paris. Avec quelle joie et quelle promptitude j'allai rue du Mont-Blanc où ma femme devait être logée dans un hôtel à moi ! Bah ! la rue du Mont-Blanc était devenue la rue de la Chaussée-d'Antin. Je n'y vis plus mon hôtel, il avait été vendu, démoli. Des spéculateurs avaient bâti plusieurs maisons dans mes jardins. Ignorant que ma femme fût mariée à M. Ferraud, je ne pouvais obtenir aucun renseignement. Enfin je me rendis chez un vieil avocat qui, jadis, était chargé de mes affaires. Le bonhomme était mort après avoir cédé sa clientèle à un jeune homme. Celui-ci m'apprit, à mon grand étonnement, l'ouverture de ma succession, sa liquidation, le mariage de ma femme et la naissance de ses deux enfants. Quand je lui dis

être le colonel Chabert, il se mit à rire si franchement, que je le quittai sans lui faire la moindre observation. Ma détention de Stuttgart me fit songer à Charenton, et je résolus d'agir avec prudence. Alors, Monsieur, sachant où demeurait ma femme, je m'acheminai vers son hôtel, le cœur plein d'espoir. Eh bien! dit le colonel avec un mouvement de rage concentrée, je n'ai pas été reçu lorsque je me fis annoncer sous un nom d'emprunt, et, le jour où je pris le mien, je fus consigné à sa porte. Pour voir la comtesse rentrant du bal ou du spectacle, au matin, je suis resté pendant des nuits entières collé contre la borne de sa porte cochère. Mon regard plongeait dans cette voiture qui passait devant mes yeux avec la rapidité de l'éclair, et où j'entrevoyais à peine cette femme qui est mienne et qui n'est plus à moi! Oh! dès ce jour, j'ai vécu pour la vengeance, s'écria le vieillard d'une voix sourde en se dressant tout à coup devant Derville. Elle sait que j'existe; elle a reçu de moi, depuis mon retour, deux lettres écrites par moi-même. Elle ne m'aime plus! Moi, j'ignore si je l'aime ou si je la déteste! je la désire et la maudis tour à tour. Elle me doit sa fortune, son bonheur; eh bien! elle ne m'a pas seulement fait parvenir le plus léger secours! Par moments, je ne sais plus que devenir!

Les négociations entamées par Me Derville pour faire rentrer le colonel Chabert dans ses droits échouèrent. Chabert, lui-même, se laissa arracher par sa femme,

remariée au comte Ferraud, des concessions qui ruinèrent désormais toutes ses tentatives. Peu à peu il retourna à la misère et finit par être condamné pour vagabondage. Cette épave de la Grande Armée trouva un refuge à l'hospice de Bicêtre, où elle acheva de disparaître à tout jamais.

IX

UN BAL SOUS L'EMPIRE[1]

BALZAC excelle, à l'ordinaire, dans la peinture des milieux mondains et aristocratiques. Il a, à merveille, réussi ce croquis d'un bal Empire donné par ce Malin, comte de Gondreville, qui joue un des premiers rôles dans *Une Ténébreuse Affaire*. Eclat et verve, tout est condensé dans ce petit tableau de la grande vie du temps de l'Empire, et, mieux qu'un brillant prologue de roman, c'est presque un document d'histoire.

***

L'aventure retracée par cette scène se passa vers la fin du mois de novembre 1809, moment où le fugitif empire de Napoléon atteignit à l'apogée de sa splendeur. Les fanfares de la victoire de Wagram retentissaient encore au cœur de la monarchie autrichienne. La paix se signait entre la France et la Coalition. Les rois et les princes vinrent alors, comme des astres, accomplir leurs évolutions autour de Napoléon qui se donna le plaisir d'entraîner l'Europe à

1. Fragment tiré de *La Paix du ménage* (*Scènes de la vie privée*).

sa suite, magnifique essai de la puissance qu'il déploya plus tard à Dresde.

Jamais, au dire des contemporains, Paris ne vit de plus belles fêtes que celles qui précédèrent et suivirent le mariage de ce souverain avec une archiduchesse d'Autriche. Jamais, aux plus grands jours de l'ancienne monarchie, autant de têtes couronnées ne se pressèrent sur les rives de la Seine, et jamais l'aristocratie française ne fut aussi riche ni aussi brillante qu'alors. Les diamants répandus à profusion sur les parures, broderies d'or et d'argent des uniformes contrastaient si bien avec l'indigence républicaine, qu'il semblait voir les richesses du globe roulant dans les salons de Paris. Une ivresse générale avait comme saisi cet empire d'un jour. Tous les militaires, sans en excepter leur chef, jouissaient en parvenus des trésors conquis par un million d'hommes à épaulettes de laine dont les exigences étaient satisfaites avec quelques aunes de ruban rouge. A cette époque, la plupart des femmes affichaient cette aisance de mœurs et ce relâchement de morale qui signalèrent le règne de Louis XV. Soit pour imiter le ton de la monarchie écroulée, soit que certains membres de la famille impériale eussent donné l'exemple, ainsi que le prétendaient les frondeurs du faubourg Saint-Germain, il est certain que, hommes et femmes, tous se précipitaient dans le plaisir avec une intrépidité qui semblait présager la fin du monde. Mais il existait alors une autre raison de cette licence. L'engouement des femmes pour les militaires devint

comme une frénésie et concorda trop bien avec les vues de l'Empereur, pour qu'il y mît un frein. Les fréquentes prises d'armes, qui firent ressembler tous les traités conclus entre l'Europe et Napoléon à des armistices, exposaient les passions à des dénoûments aussi rapides que des décisions du chef suprême de ces kolbaks, de ces dolmans et de ces aiguillettes qui plurent tant au beau sexe. Les cœurs furent donc alors nomades comme les régiments. D'un premier à un cinquième bulletin de la Grande Armée, une femme pouvait être successivement amante, épouse, mère et veuve. Était-ce la perspective d'un prochain veuvage, celle d'une dotation, ou l'espoir de porter un nom promis à l'histoire, qui rendirent les militaires si séduisants? Les femmes furent-elles entraînées vers eux par la certitude que le secret de leurs passions serait enterré sur les champs de batailles, ou doit-on chercher la cause de ce doux fanatisme dans le noble attrait que le courage a pour elles? Peut-être ces raisons, que l'historien futur des mœurs impériales s'amusera sans doute à peser, entraient-elles toutes pour quelque chose dans leur facile promptitude à se livrer aux amours. Quoi qu'il en puisse être, avouons-le-nous ici : les lauriers couvrirent alors bien des fautes, les femmes recherchèrent avec ardeur ces hardis aventuriers qui leur paraissaient de véritables sources d'honneurs, de richesses ou de plaisirs, et aux yeux des jeunes filles, une épaulette, cet hiéroglyphe futur, signifia bonheur et liberté. Un trait de cette époque unique dans nos

annales, et qui la caractérise, fut une passion effrénée pour tout ce qui brillait. Jamais on ne donna tant de feux d'artifice, jamais le diamant n'atteignit à une si grande valeur. Les hommes, aussi avides que les femmes de ces cailloux blancs, s'en paraient comme elles. Peut-être l'obligation de mettre le butin sous la forme la plus facile à transporter mit-elle les joyaux en honneur dans l'armée. Un homme n'était pas aussi ridicule qu'il le serait aujourd'hui, quand le jabot de sa chemise ou ses doigts offraient aux regards de gros diamants. Murat, homme tout oriental, donna l'exemple d'un luxe absurde chez les militaires modernes.

Le comte de Gondreville, qui se nommait jadis le citoyen Malin et que son enlèvement rendit célèbre, devenu l'un des Lucullus de ce Sénat conservateur qui ne conserva rien, n'avait retardé sa fête en l'honneur de la paix que pour mieux faire sa cour à Napoléon en s'efforçant d'éclipser les flatteurs par lesquels il avait été prévenu. Les ambassadeurs de toutes les puissances amies de la France sous bénéfice d'inventaire, les personnages les plus importants de l'Empire, quelques princes même étaient en ce moment réunis dans les salons de l'opulent sénateur. La danse languissait, chacun attendait l'Empereur, dont la présence était promise par le comte. Napoléon aurait tenu parole sans la scène qui éclata le soir même entre Joséphine et lui, scène qui révéla le prochain divorce de ces augustes époux. La nouvelle de cette aventure, alors tenue fort secrète, mais que l'histoire

recueillait, ne parvint pas aux oreilles des courtisans, et n'influa par autrement que par l'absence de Napoléon sur la gaieté de la fête du comte de Gondreville. Les plus jolies femmes de Paris, empressées de se rendre chez lui sur la foi du ouï-dire, y faisaient en ce moment assaut de luxe, de coquetterie, de parure et de beauté. Orgueilleuse de ses richesses, la Banque y défiait ces éclatants généraux et ces grands officiers de l'Empire nouvellement gorgés de croix, de titres et de décorations. Ces grands bals étaient toujours des occasions saisies par de riches familles pour y produire leurs héritières aux yeux des prétoriens de Napoléon, dans le fol espoir d'échanger leurs magnifiques dots contre une faveur incertaine. Les femmes qui se croyaient assez fortes de leur seule beauté venaient en essayer le pouvoir. Là, comme ailleurs, le plaisir n'était qu'un masque. Les visages sereins et riants, les fronts calmes y couvraient d'odieux calculs ; les témoignages d'amitié mentaient, et plus d'un personnage se défiait moins de ses ennemis que de ses amis. Ces observations étaient nécessaires pour expliquer les événements du petit imbroglio, sujet de cette scène, et la peinture, quelque adoucie qu'elle soit, du ton qui régnait alors dans les salons de Paris.

« En passant sur la mer nous prenons Malte
comme une orange. »

(Vignette par A. Lorentz, pour une édition romantique de l'*Histoire de l'Empereur racontée dans une grange par un vieux soldat.*)

X

LE PASSAGE DE LA BÉRÉSINA[1]

Ce formidable épisode de la campagne de 1812 semble avoir particulièrement hanté Balzac. A plusieurs reprises il y est revenu, comme dans *Le Médecin de campagne* et *Autre Etude de femme*. La description la plus émouvante qu'il en a faite se trouve dans une nouvelle peu connue, intitulée *Adieu* et perdue parmi les *Etudes philosophiques*, la partie la moins lue de l'œuvre du romancier. Chassant un jour, aux environs de l'Isle-Adam, avec le marquis d'Albon, le général baron Philippe de Sucy aperçoit, dans le parc abandonné d'un château presque en ruine, une folle murmurant : « Adieu.... » Il reconnaît en elle Mme Stéphanie de Vandières, sa maîtresse, qu'il sauva, en 1812, lors du passage de la Bérésina, et devenue folle à la suite des scènes horribles de cet épisode. Mme de Vandières est soignée par un de ses oncles, médecin, dans cette solitude. C'est cet oncle qui, au marquis d'Albon, fait le récit de la tragique journée.

***

En quittant, sur les neuf heures du soir, les hauteurs de Studzianka, qu'il avait défendues pendant

1. Fragment tiré de *Adieu* (*Etudes philosophiques*).

toute la journée du 28 novembre 1812, le maréchal Victor y laissa un millier d'hommes chargés de protéger jusqu'au dernier moment celui des deux ponts construits sur la Bérésina qui subsistait encore. Cette arrière-garde s'était dévouée pour tâcher de sauver une effroyable multitude de traînards engourdis par le froid qui refusaient obstinément de quitter les équipages de l'armée. L'héroïsme de cette généreuse troupe devait être inutile. Les soldats qui affluaient par masses sur les bords de la Bérésina y trouvaient, par malheur, l'immense quantité de voitures, de caissons et de meubles de toute espèce que l'armée avait été obligée d'abandonner en effectuant son passage pendant les journées des 27 et 28 novembre. Héritiers de richesses inespérées, ces malheureux, abrutis par le froid, se logeaient dans les bivacs vides, brisaient le matériel de l'armée pour se construire des cabanes, faisaient du feu avec tout ce qui leur tombait sous la main, dépeçaient les chevaux pour se nourrir, arrachaient le drap ou les toiles des voitures pour se couvrir, et dormaient au lieu de continuer leur route et de franchir paisiblement pendant la nuit cette Bérésina qu'une incroyable fatalité avait déjà rendue si funeste à l'armée. L'apathie de ces pauvres soldats ne peut être comprise que par ceux qui se souviennent d'avoir traversé ces vastes déserts de neige, sans autre boisson que la neige, sans autre lit que la neige, sans autre perspective qu'un horizon de neige, sans autre aliment que la neige ou quelques betteraves gelées, quelques poignées de fa-

rine ou de la chair de cheval. Mourants de faim, de soif, de fatigue et de sommeil, ces infortunés arrivaient sur une plage où ils apercevaient du bois, des feux, des vivres, d'innombrables équipages abandonnés, des bivacs, enfin toute une ville improvisée. Le village de Studzianka avait été entièrement dépecé, partagé, transporté des hauteurs dans la plaine. Quelque *dolente* et périlleuse que fût cette cité, ses misères et ses dangers souriaient à des gens qui ne voyaient devant eux que les épouvantables déserts de la Russie. Enfin, c'était un vaste hôpital qui n'eut pas vingt heures d'existence. La lassitude de la vie ou le sentiment d'un bien-être inattendu rendaient cette masse d'hommes inaccessible à toute pensée autre que celle du repos. Quoique l'artillerie de l'aile gauche des Russes tirât sans relâche sur cette masse qui se dessinait comme une grande tache, tantôt noire, tantôt flamboyante, au milieu de la neige, ces infatigables boulets ne semblaient à la foule engourdie qu'une incommodité de plus. C'était comme un orage dont la foudre était dédaignée par tout le monde, parce qu'elle devait n'atteindre, çà et là, que des mourants, des malades ou des morts peut-être. A chaque instant, les traînards arrivaient par groupes. Ces espèces de cadavres ambulants se divisaient aussitôt et allaient mendier une place de foyer en foyer; puis, repoussés le plus souvent, ils se réunissaient de nouveau pour obtenir de force l'hospitalité qui leur était refusée. Sourds à la voix de quelques officiers qui leur prédisaient la mort pour le lendemain, ils

dépensaient la somme de courage nécessaire pour passer le fleuve à se construire un asile d'une nuit, à faire un repas souvent funeste; cette mort qui les attendait ne leur paraissait plus un mal, puisqu'elle leur laissait une heure de sommeil. Ils ne donnaient le nom de *mal* qu'à la faim, à la soif, au froid. Quand il ne se trouva plus ni bois, ni feu, ni toile, ni abris, d'horribles luttes s'établirent entre ceux qui survenaient dénués de tout et les riches qui possédaient une demeure. Les plus faibles succombèrent. Enfin, il arriva un moment où quelques hommes, chassés par les Russes, n'eurent plus que la neige pour bivac, et s'y couchèrent pour ne plus se relever. Insensiblement, cette masse d'êtres presque anéantis devint si compacte, si sourde, si stupide, ou si heureuse peut-être, que le maréchal Victor, qui en avait été l'héroïque défenseur, en résistant à vingt mille Russes commandés par Wittgenstein, fut obligé de s'ouvrir un passage, de vive force, à travers cette forêt d'hommes, afin de faire franchir la Bérésina aux cinq mille braves qu'il amenait à l'Empereur. Ces infortunés se laissaient écraser plutôt que de bouger, et périssaient en silence, en souriant à leurs feux éteints, et sans penser à la France....

A dix heures du soir seulement, le duc de Bellune se trouva de l'autre côté du fleuve. Avant de s'engager sur les ponts qui menaient à Zembin, il confia le sort de l'arrière-garde de Studzianka à Éblé, ce sauveur de tous ceux qui survécurent aux calamités de la Bérésina. Ce fut environ vers minuit que ce grand

général, suivi d'un officier de courage, quitta la petite cabane qu'il occupait auprès du pont, et se mit à contempler le spectacle que présentait le camp situé entre la rive de la Bérésina et le chemin de Borizof à Studzianka. Le canon des Russes avait cessé de tonner; des feux innombrables, qui, au milieu de cet amas de neige, pâlissaient et semblaient ne pas jeter de lueur, éclairaient çà et là des figures qui n'avaient rien d'humain. Des malheureux, au nombre de trente mille environ, appartenant à toutes les nations que Napoléon avait jetées sur la Russie, étaient là, jouant leur vie avec une brutale insouciance.

— Sauvons tout cela, dit le général à l'officier. Demain matin, les Russes seront maîtres de Studzianka. Il faudra donc brûler le pont au moment où ils paraîtront; ainsi, mon ami, du courage! Fais-toi jour jusqu'à la hauteur. Dis au général Fournier qu'à peine a-t-il le temps d'évacuer sa position, de percer tout ce monde, et de passer le pont. Quand tu l'auras vu se mettre en marche tu le suivras. Aidé par quelques hommes valides, tu brûleras sans pitié les bivacs, les équipages, les caissons, les voitures, tout! Chasse ce monde-là sur le pont! Contrains tout ce qui a deux jambes à se réfugier sur l'autre rive. L'incendie est maintenant notre dernière ressource. Si Berthier m'avait laissé détruire ces damnés équipages, ce fleuve n'aurait englouti personne que mes pauvres pontonniers, ces cinquante héros qui ont sauvé l'armée et qu'on oubliera!

Le général porta la main à son front et resta silencieux. Il sentait que la Pologne serait son tombeau, et qu'aucune voix ne s'élèverait en faveur de ces hommes sublimes qui se tinrent dans l'eau, l'eau de la Bérésina! pour y enfoncer les chevalets des ponts. Un seul d'entre eux vit encore, ou, pour être exact, souffre dans un village, ignoré[1]! L'aide de camp partit. A peine ce généreux officier avait-il fait cent pas vers Studzianka, que le général Eblé réveilla plusieurs de ses pontonniers souffrants, et commença son œuvre charitable en brûlant les bivacs établis autour du pont, et obligeant ainsi les dormeurs qui l'entouraient à passer la Bérésina. Cependant, le jeune aide de camp était arrivé, non sans peine, à la seule maison de bois qui fût restée debout à Studzianka.

— Cette baraque est donc bien pleine, mon camarade? dit-il à un homme qu'il aperçut en dehors.

— Si vous y entrez, vous serez un habile troupier, répondit l'officier sans se détourner et sans cesser de démolir avec son sabre le bois de la maison.

— Est-ce vous, Philippe? dit l'aide de camp en reconnaissant au son de la voix l'un de ses amis.

— Oui... Ah! ah! c'est toi, mon vieux, répliqua M. de Sucy en regardant l'aide de camp qui n'avait, comme lui, que vingt-trois ans. Je te croyais de

1. Balzac fait allusion ici au pontonnier Gondrin, du *Médecin de village*. Le fragment XI, qui suit, lui est consacré.

l'autre côté de cette sacrée rivière. Viens-tu nous apporter des gâteaux et des confitures pour notre dessert? Tu seras bien reçu, ajouta-il en achevant de détacher l'écorce du bois qu'il donnait, en guise de provende, à son cheval.

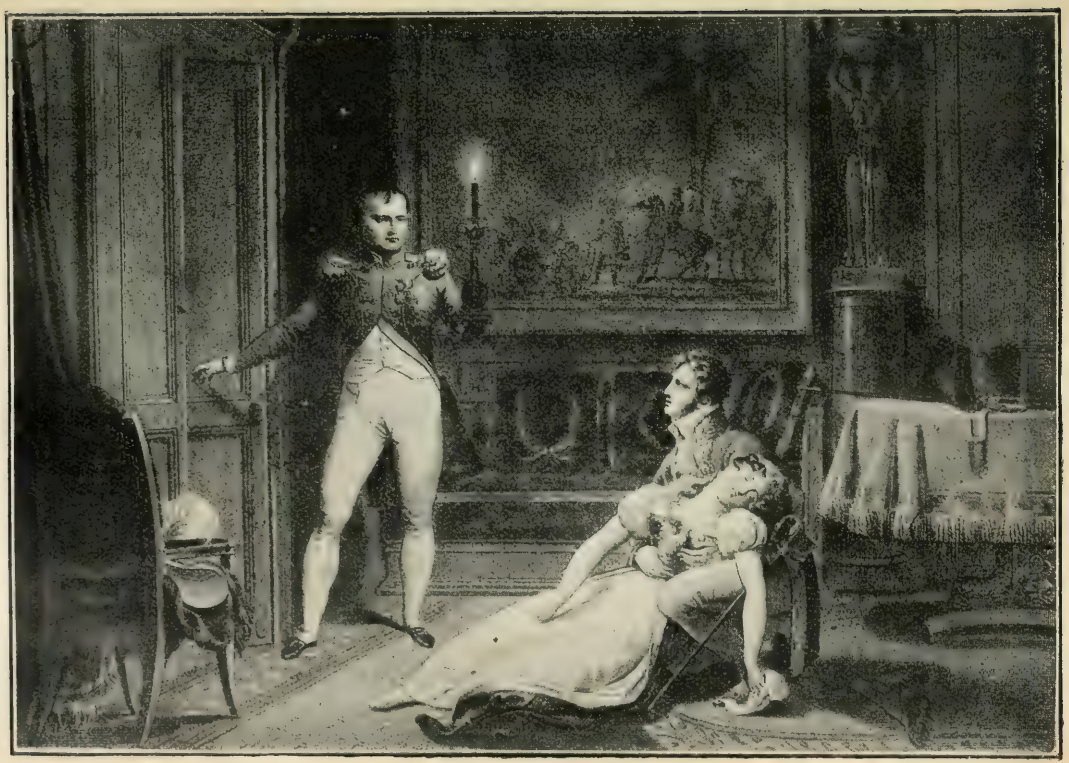
— Je cherche votre commandant pour le prévenir, de la part du général Eblé, de filer sur Zembin. Vous avez à peine le temps de percer cette masse de cadavres que je vais incendier tout à l'heure afin de les faire marcher...

— Tu me réchauffes presque! ta nouvelle me fait suer. J'ai deux amis à sauver! Ah! sans ces deux marmottes, mon vieux, je serais déjà mort! C'est pour eux que je soigne mon cheval, et que je ne le mange pas. Par grâce, as-tu quelque croûte? Voilà trentre heures que je n'ai rien mis dans mon coffre, et je me suis battu comme un enragé, afin de conserver le peu de chaleur et de courage qui me restent.

— Pauvre Philippe, rien!... rien!... Mais votre général est là?...

— N'essaye pas d'entrer! Cette grange contient nos blessés. Monte encore plus haut! tu rencontreras, sur ta droite, une espèce de toit à porc, le général est là! Adieu, mon brave. Si jamais nous dansons la trénis sur un parquet de Paris....

Il n'acheva pas, la bise souffla dans ce moment avec une telle perfidie, que l'aide de camp marcha pour ne pas se geler et que les lèvres du major Philippe se glacèrent. Le silence régna bientôt. Il



JOSÉPHINE S'ÉVANOUIT A L'ANNONCE DU DIVORCE.

n'était interrompu que par les gémissements qui partaient de la maison, et par le bruit sourd que faisait le cheval de M. de Sucy en broyant, de faim et de rage, l'écorce glacée des arbres avec lesquels la maison était construite. Le major remit son sabre dans le fourreau, prit brusquement la bride du précieux animal qu'il avait su conserver, et l'arracha, malgré sa résistance, à la déplorable pâture dont il paraissait friand.

— En route, Bichette! en route! Il n'y a que toi, ma belle, qui puisse sauver Stéphanie. Va, plus tard, il nous sera permis de nous reposer, de mourir, sans doute.

Philippe, enveloppé d'une pelisse à laquelle il devait sa conservation et son énergie, se mit à courir en frappant de ses pieds la neige durcie pour entretenir la chaleur. A peine le major eut-il fait cinq cents pas, qu'il aperçut un feu considérable à la place où, depuis le matin, il avait laissé sa voiture sous la garde d'un vieux soldat. Une inquiétude horrible s'empara de lui. Comme tous ceux qui, pendant cette déroute, furent dominés par un sentiment puissant, il trouva, pour secourir ses amis, des forces qu'il n'aurait pas eues pour se sauver lui-même. Il arriva bientôt à quelques pas d'un pli formé par le terrain, et au fond duquel il avait mis à l'abri des boulets une jeune femme, sa compagne d'enfance et son bien le plus cher!

A quelques pas de la voiture, une trentaine de traînards étaient réunis devant un immense foyer qu'ils

entretenaient en y jetant des planches, des dessus de caissons, des roues et des panneaux de voitures. Ces soldats étaient, sans doute, les derniers venus de tous ceux qui, depuis le large sillon décrit par le terrain au bas de Studzianka jusqu'à la fatale rivière, formaient comme un océan de têtes, de feux, de baraques, une mer vivante agitée par des mouvements presque insensibles, et d'où il s'échappait un sourd bruissement, parfois mêlé d'éclats terribles. Poussés par la faim et par le désespoir, ces malheureux avaient probablement visité de force la voiture. Le vieux général et la jeune femme qu'ils y trouvèrent couchés sur des hardes, enveloppés de manteaux et de pelisses, gisaient en ce moment accroupis devant le feu. L'une des portières de la voiture était brisée. Aussitôt que les hommes placés autour du feu entendirent les pas du cheval du major, il s'éleva parmi eux un cri de rage inspiré par la faim.

— Un cheval! un cheval!....

Les voix ne formèrent qu'une seule voix.

— Retirez-vous ! gare à vous! s'écrièrent deux ou trois soldats en ajustant le cheval.

Philippe se mit devant sa jument en disant :

— Gredins ! je vais vous culbuter tous dans votre feu. Il y a des chevaux morts là-haut : allez les chercher!

— Est-il farceur, cet officier-là !... Une fois, deux fois, te déranges-tu? répliqua un grenadier colossal. Non? Eh bien! comme tu voudras alors.

Un cri de femme domina la détonation. Philippe ne fut heureusement pas atteint; mais Bichette, qui avait succombé, se débattait contre la mort; trois hommes s'élancèrent et l'achevèrent à coups de baïonnette.

— Cannibales! laissez-moi prendre la couverture et mes pistolets, dit Philippe au désespoir.

— Va pour les pistolets, répliqua le grenadier. Quant à la couverture, voilà un fantassin qui, depuis deux jours, *n'a rien dans le fanal*, et qui grelotte avec son méchant habit de vinaigre. C'est notre général....

Philippe garda le silence en voyant un homme dont la chaussure était usée, le pantalon troué en dix endroits et qui n'avait sur la tête qu'un mauvais bonnet de police chargé de givre. Il s'empressa de prendre ses pistolets. Cinq hommes amenèrent la jument devant le foyer, et se mirent à la dépecer avec autant d'adresse qu'auraient pu le faire des garçons bouchers de Paris. Les morceaux étaient miraculeusement enlevés et jetés sur des charbons. Le major alla se placer auprès de la femme qui avait poussé un cri d'épouvante en le reconnaissant; il la trouva immobile, assise sur un coussin de la voiture et se chauffant; elle le regarda silencieusement, sans lui sourire. Philippe aperçut alors près de lui le soldat auquel il avait confié la défense de la voiture; le pauvre homme était blessé. Accablé par le nombre, il venait de céder aux traînards qui l'avaient attaqué; mais, comme le chien qui a défendu jusqu'au

dernier moment le dîner de son maître, il avait pris sa part du butin, et s'était fait une espèce de manteau avec un drap blanc. En ce moment, il s'occupait à retourner un morceau de jument, et le major vit sur sa figure la joie que lui causaient les apprêts du festin. Le comte de Vandières, tombé depuis trois jours comme en enfance, restait sur un coussin, près de sa femme, et regardait d'un œil fixe ces flammes dont la chaleur commençait à dissiper son engourdissement. Il n'avait pas été plus ému du danger et de l'arrivée de Philippe que du combat par suite duquel sa voiture venait d'être pillée. D'abord Sucy saisit la main de la jeune comtesse, comme pour lui donner un témoignage d'affection et lui exprimer la douleur qu'il éprouvait de la voir ainsi réduite à la dernière misère ; mais il resta silencieux près d'elle, assis sur un tas de neige qui ruisselait en fondant, et céda lui-même au bonheur de se chauffer, en oubliant le péril, en oubliant tout. Sa figure contracta malgré lui une expression de joie presque stupide, et il attendit avec impatience que le lambeau de jument donné à son soldat fut rôti. L'odeur de cette chair charbonnée irritait sa faim, et sa faim faisait taire son cœur, son courage et son amour. Il contempla sans colère les résultats du pillage de sa voiture. Tous les hommes qui entouraient le foyer s'étaient partagé les couvertures, les coussins, les pelisses, les robes, les vêtements d'homme et de femme appartenant au comte, à la comtesse et au major. Philippe se retourna pour voir si l'on pou-

vait encore tirer parti de la caisse. Il aperçut à la lueur des flammes l'or, les diamants, l'argenterie, éparpillés, sans que personne songeât à s'en approprier la moindre parcelle. Chacun des individus réunis par le hasard autour de ce feu gardait un silence qui avait quelque chose d'horrible, et ne faisait que ce qu'il jugeait nécessaire à son bien-être. Cette misère était grotesque. Les figures, décomposées par le froid, étaient enduites d'une couche de boue sur laquelle les larmes traçaient, à partir des yeux jusqu'au bas des joues, un sillon qui attestait l'épaisseur de ce masque. La malpropreté de leur longue barbe rendait ces soldats encore plus hideux. Les uns étaient enveloppés dans des châles de femme ; les autres portaient des chabraques de cheval, des couvertures crottées, des haillons empreints de givre qui fondait ; quelques-uns avaient un pied dans une botte et l'autre dans un soulier ; enfin, il n'y avait personne dont le costume n'offrît une singularité risible. En présence de choses si plaisantes, ces hommes restaient graves et sombres. Le silence n'était interrompu que par le craquement du bois, par les pétillements de la flamme, par le lointain murmure du camp, et par les coups de sabre que les plus affamés donnaient à Bichette pour en arracher les meilleurs morceaux. Quelques malheureux, plus las que les autres, dormaient, et, si l'un d'eux venait à rouler dans le foyer, personne ne le relevait. Ces logiciens sévères pensaient que, s'il n'était pas mort, la brûlure devait l'avertir de se mettre en un lieu

plus commode. Si le malheureux se réveillait dans le feu et périssait, personne ne le plaignait. Quelques soldats se regardaient, comme pour justifier leur propre insouciance par l'indifférence des autres. La jeune comtesse eut deux fois ce spectacle et resta muette. Quand les différents morceaux que l'on avait mis sur des charbons furent cuits, chacun satisfit sa faim avec cette gloutonnerie qui, vue chez les animaux, nous semble dégoûtante.

— Voilà la première fois qu'on aura vu trente fantassins sur un cheval! s'écria le grenadier qui avait abattu la jument.

Ce fut la seule plaisanterie qui attestât l'esprit national.

Bientôt, la plupart de ces pauvres soldats se roulèrent dans leurs habits, se placèrent sur des planches, sur tout ce qui pouvait les préserver du contact de la neige, et dormirent, insoucieux du lendemain. Quand le major fut réchauffé et qu'il eut apaisé sa faim, un invincible besoin de dormir lui appesantit les paupières. Pendant le temps assez court que dura son débat contre le sommeil, il contempla cette jeune femme qui, s'étant tourné la figure vers le feu pour dormir, laissait voir ses yeux clos et une partie de son front; elle était enveloppée dans une pelisse fourrée et dans un gros manteau de dragon; sa tête portait sur un oreiller taché de sang; son bonnet d'astracan, maintenu par un mouchoir noué sous le menton, lui préservait le visage du froid autant que cela était possible; elle s'était cachée les pieds dans

le manteau. Ainsi roulée sur elle-même, elle ne ressemblait réellement à rien. Etait-ce la dernière des vivandières? était-ce cette charmante femme, la gloire d'un amant, la reine des bals parisiens? Hélas! l'œil même de son ami le plus dévoué n'apercevait plus rien de féminin dans cet amas de linges et de haillons. L'amour avait succombé sous le froid dans le cœur d'une femme. A travers les voiles épais que le plus irrésistible de tous les sommeils étendait sur les yeux du major, il ne voyait plus le mari et la femme que comme deux points. Les flammes du foyer, ces figures étendues, ce froid terrible qui rugissait à trois pas d'une chaleur fugitive, tout était rêve. Une pensée importune effrayait Philippe :

— Nous allons tous mourir, si je dors! je ne veux pas dormir, se disait-il.

Il dormait. Une clameur terrible et une explosion réveillèrent M. de Sucy après une heure de sommeil. Le sentiment de son devoir, le péril de son amie retombèrent sur son cœur. Il jeta un cri semblable à un rugissement. Lui et son soldat étaient seuls debout. Ils virent une mer de feu qui découpait devant eux, dans l'ombre de la nuit, une foule d'hommes, en dévorant les bivouacs et les cabanes; ils entendirent des cris de désespoir, des hurlements; ils aperçurent des milliers de figures désolées et de faces furieuses. Au milieu de cet enfer, une colonne de soldats se frayaient un chemin vers le pont, entre deux haies de cadavres.

— C'est la retraite de notre arrière-garde, s'écria le major. Plus d'espoir!

— J'ai respecté votre voiture, Philippe, dit une voix amie.

En se retournant, Sucy reconnut le jeune aide de camp à la lueur des flammes.

— Ah! tout est perdu, répondit le major. Ils ont mangé mon cheval.... D'ailleurs, comment pourrais-je faire marcher ce stupide général et sa femme?

— Prenez un tison, et menacez-les!

— Menacer la comtesse?...

— Adieu! s'écria l'aide de camp. Je n'ai que le temps de passer cette fatale rivière, et il le faut : j'ai une mère en France!... Quelle nuit! Cette foule aime mieux rester sur la neige, et la plupart de ces malheureux se laissent brûler plutôt que de se lever.... Il est quatre heures, Philippe! Dans deux heures, les Russes commenceront à se remuer. Je vous assure que vous verrez la Bérésina encore une fois chargée de cadavres. Philippe, songez à vous! Vous n'avez pas de chevaux, vous ne pouvez pas porter la comtesse; ainsi, allons, venez avec moi, dit-il en le prenant par le bras.

— Mon ami, abandonner Stéphanie....

Le major saisit la comtesse, la mit debout, la secoua avec la rudesse d'un homme au désespoir, et la contraignit de se réveiller; elle le regarda d'un œil fixe et mort.

— Il faut marcher, Stéphanie, ou nous mourons ici!

Pour toute réponse, la comtesse essayait de se laisser aller à terre pour dormir. L'aide de camp saisit un tison et l'agita devant la figure de Stéphanie.

— Sauvons-la malgré elle! s'écria Philippe en soulevant la comtesse, qu'il porta dans la voiture.

Il revint implorer l'aide de son ami. Tous deux prirent le vieux général, sans savoir s'il était mort ou vivant, et le mirent auprès de sa femme. Le major fit rouler avec le pied chacun des hommes qui gisaient à terre, leur reprit ce qu'ils avaient pillé, entassa toutes les hardes sur les deux époux, et jeta dans un coin de la voiture quelques lambeaux rôtis de sa jument.

— Que voulez-vous donc faire? lui dit l'aide de camp.

— La traîner ! répondit le major.

— Vous êtes fou !

— C'est vrai! s'écria Philippe en se croisant les bras sur la poitrine,

Il parut tout à coup saisi par une pensée de désespoir.

— Toi, dit-il en saisissant le bras valide de son soldat, je te la confie pour une heure ! Songe que tu dois plutôt mourir que de laisser approcher qui que ce soit de cette voiture.

Le major s'empara des diamants de la comtesse, les tint d'une main, tira de l'autre son sabre, se mit à frapper rageusement ceux des dormeurs qu'il jugeait devoir être les plus intrépides, et réussit à réveiller le grenadier colossal et deux autres hommes dont il était impossible de connaître le grade.

— Nous sommes *flambés!* leur dit-il.

— Je le sais bien, répondit le grenadier, mais ça m'est égal.

— Eh bien! mort pour mort, ne vaut-il pas mieux vendre sa vie pour une jolie femme, et risquer de revoir encore la France?

— J'aime mieux dormir, dit un homme en se roulant sur la neige, et si tu me tracasses encore, major, je te *fiche* mon briquet dans le ventre!

— De quoi s'agit-il, mon officier? reprit le grenadier. Cet homme est ivre! C'est un Parisien, ça aime ses aises.

— Ceci sera pour toi, brave grenadier! s'écria le major en lui présentant une rivière de diamants, si tu veux me suivre et te battre comme un enragé. Les Russes sont à dix minutes d'ici ; ils ont des chevaux; nous allons marcher sur leur première batterie et ramener deux lapins.

— Mais les sentinelles, major?

— L'un de nous trois..., dit-il au soldat.

Il s'interrompit, regarda l'aide de camp :

— Vous venez, Hippolyte, n'est-ce pas?

Hippolyte consentit par un signe de tête.

— L'un de nous, reprit le major, se chargera de la sentinelle. D'ailleurs, ils dorment peut-être aussi, ces sacrés Russes...

— Va, major, tu es un brave! Mais tu me mettras dans ton berlingot? dit le grenadier.

— Oui, si tu ne laisses pas ta peau là-haut. — Si je succombais, Hippolyte, et toi grenadier, dit le

major en s'adressant à ses deux compagnons, promettez-moi de vous dévouer au salut de la comtesse ?

— Convenu, s'écria le grenadier.

Ils se dirigèrent vers la ligne russe, sur les batteries qui avaient si cruellement foudroyé la masse des malheureux gisant sur le bord de la rivière. Quelques moments après leur départ, le galop de deux chevaux retentissait sur la neige, et la batterie réveillée envoyait des volées qui passaient sur la tête des dormeurs ; le pas des chevaux était si précipité, qu'on eût dit des maréchaux battant un fer. Le généreux aide de camp avait succombé.... Le grenadier athlétique était sain et sauf. Philippe, en défendant son ami, avait reçu un coup de baïonnette dans l'épaule ; néanmoins, il se cramponnait aux crins du cheval, et le serrait si bien avec ses jambes, que l'animal se trouvait pris comme dans un étau.

— Dieu soit loué ! s'écria le major en retrouvant son soldat immobile et la voiture à sa place.

— Si vous êtes juste, mon officier, vous me ferez avoir la croix. Nous avons joliment joué de la clarinette et du bancal, hein ?

— Nous n'avons encore rien fait ! Attelons les chevaux. Prenez ces cordes.

— Il n'y en a pas assez.

— Eh bien ! grenadier, mettez-moi la main sur ces dormeurs, et servez-vous de leurs châles, de leur linge....

— Tiens, il est mort ce farceur-là ! s'écria le

grenadier en dépouillant le premier auquel il s'adressa... Ah! c'te farce, ils sont morts!

— Tous?

— Oui tous! Il paraît que le cheval est indigeste quand on le mange à la neige.

Ces paroles firent trembler Philippe. Le froid avait redoublé.

— Dieu, perdre une femme que j'ai déjà sauvée vingt fois!

Le major secoua la comtesse en criant :

— Stéphanie! Stéphanie!

La jeune femme ouvrit les yeux.

— Madame, nous sommes sauvés!

— Sauvés, répéta-t-elle en retombant.

Les chevaux furent attelés tant bien que mal. Le major, tenant son sabre de sa meilleure main, gardant les guides de l'autre, armé de ses pistolets, monta sur un des chevaux, et le grenadier sur le second. Le vieux soldat, dont les pieds étaient gelés, avait été jeté en travers de la voiture, sur le général et sur la comtesse. Excités à coups de sabre, les chevaux emportèrent l'équipage avec une sorte de furie dans la plaine, où d'innombrables difficultés attendaient le major. Bientôt il fut impossible d'avancer sans risquer d'écraser des hommes, des femmes et jusqu'à des enfants endormis, qui tous refusaient de bouger quand le grenadier les éveillait. En vain M. de Sucy chercha-t-il la route que l'arrière-garde s'était frayée naguère au milieu de cette masse d'hommes, elle s'était

effacée comme s'efface le sillage du vaisseau sur la mer ; il n'allait qu'au pas, le plus souvent arrêté par des soldats qui le menaçaient de tuer ses chevaux.

— Voulez-vous arriver? lui dit le grenadier.

— Au prix de tout mon sang! au prix du monde entier! répondit le major.

— Marche!... On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

Et le grenadier de la garde poussa les chevaux sur les hommes, ensanglanta les roues, renversa les bivacs, en se traçant un double sillon de morts à travers ce champ de têtes. Mais rendons-lui la justice de dire qu'il ne se fit jamais faute de crier d'une voix tonnante :

— Gare donc, charognes!

— Les malheureux! s'écria le major.

— Bah! ça ou le froid, ça ou le canon! dit le grenadier en animant les chevaux et les piquant avec la pointe de son briquet.

Une catastrophe qui aurait dû leur arriver bien plus tôt, et dont un hasard fabuleux les avait préservés jusque-là, vint tout à coup les arrêter dans leur marche. La voiture versa.

— Je m'y attendais, s'écria l'imperturbable grenadier. Oh! oh! le camarade est mort.

— Pauvre Laurent! dit le major.

— Laurent! N'est-il pas du 5e chasseurs?

— Oui.

— C'est mon cousin.... Bah! la chienne de vie

n'est pas assez heureuse pour qu'on la regrette, par le temps qu'il fait.

La voiture ne fut pas relevée, les chevaux ne furent pas dégagés sans une perte de temps immense, irréparable. Le choc avait été si violent, que la jeune comtesse, réveillée et tirée de son engourdissement par la commotion, se débarrassa de ses couvertures et se leva.

— Philippe, où sommes-nous? s'écria-t-elle d'une voix douce, en regardant autour d'elle.

— A cinq cents pas du pont. Nous allons passer la Bérésina. De l'autre côté de la rivière, Stéphanie, je ne vous tourmenterai plus, je vous laisserai dormir; nous serons en sûreté; nous gagnerons tranquillement Vilna. Dieu veuille que vous ne sachiez jamais ce que votre vie aura coûté!

— Tu es blessé?

— Ce n'est rien.

L'heure de la catastrophe était venue. Le canon des Russes annonça le jour. Maîtres de Studzianka, ils foudroyèrent la plaine; et, aux premières lueurs du matin, le major aperçut leurs colonnes se mouvoir et se former sur les hauteurs. Un cri d'alarme s'éleva du sein de la multitude, qui fut debout en un moment. Chacun comprit instinctivement son péril, et tous se dirigèrent vers le pont par un mouvement de vague. Les Russes descendaient avec la rapidité de l'incendie. Hommes, femmes, enfants, chevaux, tout marcha vers le pont. Heureusement, le major et la comtesse se trouvaient encore éloignés de la

rive. Le général Éblé venait de mettre le feu aux chevalets de l'autre bord. Malgré les avertissements donnés à ceux qui envahissaient cette planche de salut, personne ne voulut reculer. Non seulement le pont s'abîma chargé de monde, mais l'impétuosité du flot d'hommes lancés vers cette fatale berge était si furieuse, qu'une masse humaine fut précipitée dans les eaux comme une avalanche. On n'entendit pas un cri, mais comme le bruit sourd d'une énorme pierre qui tombe à l'eau ; puis la Bérésina fut couverte de cadavres. Le mouvement rétrograde de ceux qui se reculèrent dans la plaine pour échapper à cette mort fut si violent, et leur choc contre ceux qui marchaient en avant fut si terrible, qu'un grand nombre de gens moururent étouffés. Le comte et la comtesse de Vandières durent la vie à leur voiture. Les chevaux, après avoir écrasé, pétri une masse de mourants, périrent écrasés, foulés aux pieds par une trombe humaine qui se porta sur la rive. Le major et le grenadier trouvèrent leur salut dans leur force. Ils tuaient pour n'être pas tués. Cet ouragan de faces humaines, ce flux et reflux de corps animés par un même mouvement eut pour résultat de laisser pendant quelques moments la rive de la Bérésina déserte. La multitude s'était rejetée dans la plaine. Si quelques hommes se lancèrent à la rivière du haut de la berge, ce fut moins dans l'espoir d'atteindre l'autre rive, qui pour eux était la France, que pour éviter les déserts de la Sibérie. Le désespoir devint une égide pour quelques gens hardis. Un officier

sauta de glaçon en glaçon jusqu'à l'autre bord ; un soldat rampa miraculeusement sur un amas de cadavres et de glaçons. Cette immense population finit par comprendre que les Russes ne tueraient pas vingt mille hommes sans armes, engourdis, stupides, qui ne se défendaient pas, et chacun attendit son sort avec une horrible résignation. Alors, le major, son grenadier, le vieux général et sa femme restèrent seuls, à quelques pas de l'endroit où était le pont. Ils étaient là tous quatre debout, les yeux secs, silencieux, entourés d'une masse de morts. Quelques soldats valides, quelques officiers auxquels la circonstance rendait toute leur énergie, se trouvaient avec eux. Ce groupe assez nombreux comptait environ cinquante hommes. Le major aperçut à deux cents pas de là les ruines du pont fait pour les voitures, et qui s'était brisé l'avant-veille.

— Construisons un radeau ! s'écria-t-il.

A peine avait-il laissé tomber cette parole, que le groupe entier courut vers ces débris. Une foule d'hommes se mirent à ramasser des crampons de fer, à chercher des pièces de bois, des cordes, enfin tous les matériaux nécessaires à la construction du radeau. Une vingtaine de soldats et d'officiers armés formèrent une garde commandée par le major pour protéger les travailleurs contre les attaques désespérées que pourrait tenter la foule en devinant leur dessein. Le sentiment de la liberté qui anime les prisonniers et leur inspire des miracles ne peut pas se compa-

Retraite de Russie.

rer à celui qui faisait agir en ce moment ces malheureux Français.

— Voilà les Russes ! voilà les Russes ! criaient aux travailleurs ceux qui les défendaient.

Et les bois criaient, le plancher croissait de largeur, de hauteur, de profondeur. Généraux, soldats, colonels, tous pliaient sous le poids des roues, des fers, des cordes, des planches : c'était une image réelle de la construction de l'arche de Noé. La jeune comtesse, assise auprès de son mari, contemplait ce spectacle avec le regret de ne pouvoir contribuer en rien à ce travail ; cependant, elle aidait à faire des nœuds pour consolider les cordages. Enfin le radeau fut achevé. Quarante hommes le lancèrent dans les eaux de la rivière, tandis qu'une dizaine de soldats tenaient les cordes qui devaient servir à l'amarrer près de la berge. Aussitôt que les constructeurs virent leur embarcation flottant sur la Bérésina, ils s'y jetèrent du haut de la rive avec un horrible égoïsme. Le major, craignant la fureur de ce premier mouvement, tenait Stéphanie et le général par la main ; mais il frissonna quand il vit l'embarcation noire de monde et les hommes pressés dessus comme des spectateurs au parterre d'un théâtre.

— Sauvages ! sécria-t-il, c'est moi qui vous ai donné l'idée de faire le radeau ; je suis votre sauveur, et vous me refusez une place !

Une rumeur confuse servit de réponse. Les hommes, placés au bord du radeau, et armés de bâtons qu'ils appuyaient sur la berge, poussaient avec violence le

train de bois, pour le lancer vers l'autre bord et lui faire fendre les glaçons et les cadavres.

— Tonnerre de Dieu ! je vous *fiche* à l'eau si vous ne recevez pas le major et ses deux compagnons, s'écria le grenadier, qui leva son sabre, empêcha le départ, et fit serrer les rangs, malgré des cris horribles,

— Je vais tomber !... Je tombe ! criaient ses compagnons. Partons ! en avant !

Le major regardait d'un œil sec sa maîtresse, qui levait les yeux au ciel par un sentiment de résignation sublime.

— Mourir avec toi ! dit-elle.

Il y avait quelque chose de comique dans la situation des gens installés sur le radeau. Quoiqu'ils fissent entendre des rugissements affreux, aucun deux n'osait résister au grenadier ; car ils étaient si pressés, qu'il suffisait de pousser une seule personne pour tout renverser. Dans ce danger, un capitaine essaya de se débarrasser du soldat, qui aperçut le mouvement hostile de l'officier, le saisit et le précipita dans l'eau en lui disant :

— Ah ! ah ! canard tu veux boire !... Va ! — Voilà deux places ! s'écria-t-il. Allons, major, jetez-nous votre petite femme, et venez ! Laissez ce vieux roquentin, qui crèvera demain.

— Dépêchez-vous ! cria une voix composée de cent voix.

— Allons, major ! Ils grognent, les autres, et ils ont raison.

Le comte de Vandières se débarrassa de ses haillons et se montra debout dans son uniforme de général.

— Sauvons le comte, dit Philippe.

Stéphanie serra la main de son ami, se jeta sur lui et l'embrassa par une horrible étreinte.

— Adieu! dit-elle.

Ils s'étaient compris. Le comte de Vandières retrouva ses forces et sa présence d'esprit pour sauter dans l'embarcation où Stéphanie le suivit après avoir donné un dernier regard à Philippe.

— Major, voulez-vous ma place? Je me moque de la vie, s'écria le grenadier; je n'ai ni femme, ni enfant, ni mère...

— Je te les confie, cria le major en désignant le comte et sa femme.

— Soyez tranquille, j'en aurai soin comme de mon œil.

Le radeau fut lancé avec tant de violence vers la rive opposée à celle où Philippe restait immobile, qu'en touchant terre la secousse ébranla tout. Le comte, qui était au bord, roula dans la rivière. Au moment où il tombait, un glaçon lui coupa la tête et la lança au loin, comme un boulet.

— Hein! major! cria le grenadier.

— Adieu! cria une voix de femme.

Philippe de Sucy tomba glacé d'horreur, accablé par le froid, par le regret et par la fatigue.

***

— Ma pauvre nièce était devenue folle, ajouta le médecin après un moment de silence. Ah! Monsieur, reprit-il en saisissant la main de M. d'Albon, combien la vie a été affreuse pour cette petite femme, si jeune, si délicate! Après avoir été, par un malheur inouï, séparée de ce grenadier de la garde, nommé Fleuriot, elle fut traînée, pendant deux ans, à la suite de l'armée, le jouet d'un tas de misérables. Elle allait, m'a-t-on dit, pieds nus, mal vêtue, restait des mois entiers sans soins, sans nourriture; tantôt gardée dans les hôpitaux, tantôt chassée comme un animal. Dieu seul connaît les malheurs auxquels cette infortunée a pourtant survécu. Elle était dans une petite ville d'Allemagne, enfermée avec des fous, pendant que ses parents, qui la croyait morte, partageaient ici sa succession. En 1816, le grenadier Fleuriot la reconnut dans une auberge de Strasbourg où elle venait d'arriver après s'être évadée de sa prison. Quelques paysans racontèrent au grenadier que la comtesse avait vécu un mois entier dans une forêt, et qu'ils l'avaient traquée pour s'emparer d'elle, sans pouvoir y parvenir. J'étais alors à quelques lieues de Strasbourg. En entendant parler d'une fille sauvage, j'eus le désir de vérifier les faits extraordinaires qui donnaient matière à des contes ridicules. Que devins-je en reconnaissant la comtesse? Fleuriot m'apprit tout ce qu'il savait de cette déplo-

rable histoire. J'emmenai ce pauvre homme avec ma nièce en Auvergne, où j'eus le malheur de le perdre. Il avait un peu d'empire sur Mme de Vandières. Lui seul a pu obtenir d'elle qu'elle s'habillât. *Adieu!* ce mot qui, pour elle, est toute la langue, elle le disait jadis rarement. Fleuriot avait entrepris de réveiller en elle quelques idées; mais il a échoué, et n'a gagné que de lui faire prononcer un peu plus souvent cette triste parole. Le grenadier savait la distraire et l'occuper en jouant avec elle, et, par lui, j'espérais; mais....

Le baron de Sucy entreprit de sauver Mme de Vandières. Dans une de ses propriétés, à Saint-Germain, il fit reconstituer, par une rivière factice, des chevalets de pont brûlés, des débris d'équipages, le paysage de la terrible scène de 1812. Des paysans armés de fusils figurèrent les Russes et les fuyards de la Grande Armée. Mme de Vandières emmenée endormie de l'Isle-Adam fut transportée à Saint-Germain dans un carrosse pareil à celui où, naguère, elle avait failli mourir. Et la tragique comédie fut jouée pour faire éclater une lueur d'intelligence dans ce pauvre cerveau en désordre.

Ainsi que le colonel l'avait calculé, Stéphanie traversa la plaine fictive de la Bérésina sur les neuf heures du matin, elle fut réveillé par une boîte qui partit à cent pas de l'endroit où la scène avait lieu. C'était un signal. Mille paysans poussèrent une effroyable clameur, semblable au hourra de désespoir qui allait épouvanter les Russes quand vingt mille traînards se virent livrés par leur faute à la

mort ou à l'esclavage. A ce cri, à ce coup de canon, la comtesse sauta hors de sa voiture, courut avec une délirante angoisse sur la place neigeuse, vit les bivacs brûlés et le fatal radeau que l'on jetait dans une Bérésina glacée. Le major Philippe était là, faisant tournoyer son sabre sur la multitude. Mme de Vandières laissa échapper un cri qui glaça tous les cœurs, et se plaça devant le colonel qui palpitait. Elle se recueillit, regarda d'abord vaguement cet étrange tableau. Pendant un instant aussi rapide que l'éclair, ses yeux eurent la lucidité dépourvue d'intelligence que nous admirons dans l'œil éclatant des oiseaux; puis elle passa la main sur son front avec l'expression d'une personne qui médite, elle contempla ce souvenir vivant, cette vie passée traduite devant elle, tourna vivement la tête vers Philippe, et *le vit !* Un affreux silence régnait au milieu de la foule. Le colonel haletait et n'osait parler, le docteur pleurait. Le beau visage de Stéphanie se colora faiblement; puis, de teinte en teinte, elle finit par reprendre l'éclat d'une jeune fille étincelante de fraîcheur. Son visage devint d'un beau pourpre. La vie et le bonheur, animés par une intelligence flamboyante, gagnaient de proche en proche comme un incendie. Un tremblement convulsif se communiqua des pieds au cœur. Puis ces phénomènes, qui éclatèrent en un moment, eurent comme un lien commun quand les yeux de Stéphanie lancèrent un rayon céleste, une flamme animée. Elle vivait, elle pensait! Elle frissonna, de terreur peut-

être? Dieu déliait lui-même une seconde fois cette langue morte, et jetait de nouveau son feu dans cette âme éteinte. La volonté humaine vint avec ses torrents électriques et vivifia ce corps d'où elle avait été si longtemps absente.

— Stéphanie! cria le colonel.

— Oh! c'est Philippe! dit la pauvre comtesse.

Elle se précipita dans les bras tremblants que le colonel lui tendait, et l'étreinte des deux amants effraya les spectateurs. Stéphanie fondait en larmes. Tout à coup, ses pleurs se séchèrent, elle se cadavérisa comme si la foudre l'eût touchée, et dit d'un son de voix faible :

— Adieu, Philippe!... Je t'aime.... Adieu!

— Oh! elle est morte! s'écria le colonel en ouvrant les bras.

Le vieux médecin reçut le corps inanimé de sa nièce, l'embrassa comme eût fait un jeune homme, l'emporta et s'assit avec elle sur un tas de bois. Il regarda la comtesse en lui posant sur le cœur une main débile et convulsivement agitée. Le cœur ne battait plus.

— C'est donc vrai? dit-il en contemplant tour à tour le colonel immobile et la figure de Stéphanie, sur laquelle la mort répandait cette beauté resplendissante, fugitive auréole, le gage peut-être d'un brillant avenir.... Oui, elle est morte.

— Ah! ce sourire! s'écria Philippe; voyez donc ce sourire! Est-ce possible?

— Elle est déjà froide!... répondit M. Fanjat.

M. de Sucy fit quelques pas pour s'arracher à ce spectacle, mais il s'arrêta, siffla l'air qu'entendait la folle, et, ne voyant pas sa maîtresse accourir, il s'éloigna d'un pas chancelant, comme un homme ivre, sifflant toujours, mais ne se retournant plus....

M. de Sucy ne put résister à ce dernier coup. A quelque temps, toutes ses espérances écroulées, il se brûla la cervelle.

Les sentinelles « le » voyaient toujours aller et venir.

(Vignette par A. Lorentz, pour une édition romantique de l'*Histoire de l'Empereur racontée dans une grange par un vieux soldat.*)

XI

UN PONTONNIER DE LA BÉRÉSINA[1]

Après l'effroyable tragédie de la Bérésina, voici un de ses héroïques et obscurs acteurs. Balzac a placé cette noble figure dans *Le Médecin de campagne* où abondent ces personnages de sublime et tranquille simplicité. Le docteur Benassis, en faisant les honneurs de son village au commandant Genestas, le lui présente au hasard d'une promenade.

***

— Je vous ai promis hier, dit Benassis à Genestas, en arrivant dans une petite gorge par laquelle les deux cavaliers débouchèrent dans la grande vallée, de vous montrer un des deux soldats qui sont revenus de l'armée après la chute de Napoléon. Si je ne me trompe, nous allons le trouver à quelques pas d'ici recreusant une espèce de réservoir naturel où s'amassent les eaux de la montagne, et que les atterrissements ont comblé. Mais, pour vous rendre cet homme intéressant, il faut vous raconter sa vie....

1. Fragment tiré du *Médecin de campagne* (*Scènes de la vie de campagne*).

Il a nom Gondrin; il a été pris par la grande réquisition de 1792, à l'âge de dix-huit ans, et incorporé dans l'artillerie. Simple soldat, il a fait les campagnes d'Italie sous Napoléon, l'a suivi en Egypte, est revenu d'Orient à la paix d'Amiens; puis, enrégimenté sous l'Empire dans les pontonniers de la garde, il a constamment servi en Allemagne. En dernier lieu, le pauvre ouvrier est allé en Russie.

— Nous sommes un peu frères, dit Genestas, j'ai fait les mêmes campagnes. Il a fallu des corps de métal pour résister aux fantaisies de tant de climats différents! Le bon Dieu a, par ma foi, donné quelque brevet d'invention pour vivre à ceux qui sont encore sur leurs quilles après avoir traversé l'Italie, l'Egypte, l'Allemagne, le Portugal et la Russie!

— Aussi allez-vous voir un bon tronçon d'homme, reprit Benassis. Vous connaissez la déroute, inutile de vous en parler. Mon homme est un des pontonniers de la Bérésina; il a contribué à construire le pont sur lequel a passé l'armée, et, pour en assujettir les premiers chevalets, il s'est mis dans l'eau jusqu'à mi-corps. Le général Éblé, sous les ordres duquel étaient les pontonniers, n'en a pu trouver que quarante-deux assez poilus, comme dit Gondrin, pour entreprendre cet ouvrage. Encore le général s'est-il mis à l'eau lui-même, en les encourageant, les consolant, et leur promettant à chacun mille francs de pension et la croix de légionnaire. Le premier homme qui est entré dans la Bérésina a eu la

jambe emportée par un gros glaçon, et l'homme a suivi sa jambe. Mais vous comprendrez mieux les difficultés de l'entreprise par les résultats : des quarante-deux pontonniers, il ne reste aujourd'hui que Gondrin. Trente-neuf d'entre eux ont péri au passage de la Bérésina, et les deux autres ont fini misérablement dans les hôpitaux de la Pologne. Ce pauvre soldat n'est revenu de Vilna qu'en 1814, après la rentrée des Bourbons. Le général Éblé, de qui Gondrin ne parle jamais sans avoir les larmes aux yeux, était mort. Le pontonnier, devenu sourd, infirme, et qui ne savait ni lire ni écrire, n'a donc plus trouvé ni soutien ni défenseur.... Arrivé à Paris en mendiant son pain, il y a fait des démarches dans les bureaux du ministère de la guerre pour obtenir, non les mille francs de pension promis, non la croix de légionnaire, mais la simple retraite à laquelle il avait droit après vingt-deux ans de service et je ne sais combien de campagnes; mais il n'a eu ni solde arriérée, ni frais de route, ni pension. Après un an de sollicitations inutiles, pendant lequel il a tendu la main à tous ceux qu'il avait sauvés, le pontonnier est revenu ici désolé, mais résigné. Ce héros inconnu creuse des fossés à dix sous la toise. Habitué à travailler dans les marécages, il a, comme il le dit, l'entreprise des ouvrages dont ne se soucie aucun ouvrier. En curant les mares, en faisant des tranchées dans les prés inondés, il peut gagner environ trois francs par jour. Sa surdité lui donne l'air triste; il est peu causeur de son naturel, mais il est plein d'âme. Nous sommes

bons amis. Il dîne avec moi les jours de la bataille d'Austerlitz, de la fête de l'Empereur, du désastre de Waterloo, et je lui présente au dessert un napoléon pour lui payer son vin de chaque trimestre. Le sentiment de respect que j'ai pour cet homme est d'ailleurs partagé par toute la commune qui ne demanderait pas mieux que de le nourrir. S'il travaille, c'est par fierté. Dans toutes les maisons où il entre, chacun l'honore à mon exemple et l'invite à dîner. Je n'ai pu lui faire accepter ma pièce de vingt francs que comme portrait de l'Empereur. L'injustice commise envers lui l'a profondément affligé, mais il regrette encore plus la croix qu'il ne désire sa pension. Une seule chose le console. Quand le général Éblé présenta les pontonniers valides à l'Empereur, après la construction des ponts, Napoléon a embrassé notre pauvre Gondrin, qui sans cette accolade serait peut-être déjà mort ; il ne vit que par ce souvenir et par l'espérance du retour de Napoléon ; rien ne peut le convaincre de sa mort, et, persuadé que sa captivité est due aux Anglais, je crois qu'il tuerait, sous le plus léger prétexte, le meilleur des aldermen voyageant pour son plaisir.

— Allons ! allons ! s'écria Genestas en se réveillant de la profonde attention avec laquelle il écoutait le médecin, allons vivement, je veux voir cet homme !

Et les deux cavaliers mirent leurs chevaux au grand trot.

— L'autre soldat, reprit Benassis, est encore un de

ces hommes de fer qui ont roulé dans les armées. Il a vécu comme vivent tous les soldats français, de balles, de coups, de victoires; il a beaucoup souffert et n'a jamais porté que des épaulettes de laine. Son caractère est jovial; il aime avec fanatisme Napoléon qui lui a donné la croix sur le champ de bataille à Valoutina. Vrai Dauphinois, il a toujours eu soin de se mettre en règle; aussi a-t-il sa pension de retraite et son traitement de légionnaire. C'est un soldat d'infanterie, nommé Goguelat, qui a passé dans la garde en 1812. Il est, en quelque sorte, la femme de ménage de Gondrin[1]. Tous deux demeurent ensemble chez la veuve d'un colporteur à laquelle ils remettent leur argent : la bonne femme les loge, les nourrit, les habille, les soigne comme s'ils étaient ses enfants. Goguelat est ici *piéton* de la poste. En cette qualité, il est le diseur de nouvelles du canton, et l'habitude de les raconter en a fait l'orateur des veillées, le conteur en titre; aussi Gondrin le regarde-t-il comme un bel esprit, comme un *malin*. Quand Goguelat parle de Napoléon, le pontonnier semble deviner ses paroles au seul mouvement des lèvres. S'ils vont ce soir à la veillée qui a lieu dans une de mes granges, et que nous puissions les voir sans être vus, je vous donnerai le spectacle de cette scène. Mais nous voici près de la fosse, et je n'aperçois pas mon ami le pontonnier.

1. C'est ce Goguelat qui, dans une grange, raconte l'histoire de l'Empereur aux paysans du village du docteur Benassis. Cet épisode a été reproduit plus haut. Cf. fragment II.

Le médecin et le commandant regardèrent attentivement autour d'eux, ils ne virent que la pelle, la pioche, la brouette, la veste militaire de Gondrin auprès d'un tas de boue noire; mais nul vestige de l'homme dans les différents chemins pierreux par lesquels venaient les eaux, espèces de trous capricieux presque tous ombragés par de petits arbustes.

— Il ne peut être bien loin. — Ohé! Gondrin! cria Benassis.

Genestas aperçut alors la fumée d'une pipe entre les feuillages d'un éboulis, et la montra du doigt au médecin qui répéta son cri. Bientôt le vieux pontonnier avança la tête, reconnut le maire et descendit par un petit sentier.

— Eh bien! mon vieux, lui cria Benassis en faisant une espèce de cornet acoustique avec la paume de sa main, voici un camarade, un Egyptien qui t'a voulu voir.

Gondrin leva promptement la tête vers Genestas, et lui jeta ce coup d'œil profond et investigateur que les vieux soldats ont su se donner à force de mesurer promptement leurs dangers. Après avoir vu le ruban rouge du commandant, il porta silencieusement le revers de sa main à son front.

— Si le petit tondu vivait encore, lui cria l'officier, tu aurais la croix et une belle retraite, car tu as sauvé la vie à tous ceux qui portent les épaulettes et qui se sont trouvés de l'autre côté de la rivière le 1er octobre 1812; mais, mon ami, ajouta le commandant en mettant pied à terre et lui prenant la main avec une

soudaine effusion de cœur, je ne suis pas ministre de la guerre.

En entendant ces paroles, le vieux pontonnier se dressa sur ses jambes après avoir soigneusement secoué les cendres de sa pipe et l'avoir serrée, puis il dit en penchant la tête :

— Je n'ai fait que mon devoir, mon officier, mais les autres n'ont pas fait le leur à mon égard. Ils m'ont demandé mes papiers! « Mes papiers?... leur ai-je dit, mais c'est le vingt-neuvième bulletin! »

— Il faut réclamer de nouveau, mon camarade. Avec des protections, il est impossible aujourd'hui que tu n'obtiennes pas justice.

— Justice ! cria le vieux pontonnier d'un ton qui fit tressaillir le médecin et le commandant.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel les deux cavaliers regardèrent ce débris des soldats de bronze que Napoléon avait triés dans trois générations. Gondrin était certes un bel échantillon de cette masse indestructible qui se brisa sans rompre. Ce vieil homme avait à peine cinq pieds, son buste et ses épaules s'étaient prodigieusement élargis ; sa figure, tannée, sillonnée de rides, creusée, mais musculeuse, conservait encore quelques vestiges de martialité. Tout en lui avait un caractère de rudesse : son front semblait être un quartier de pierre ; ses cheveux, rares et gris, retombaient faibles, comme si déjà la vie manquait à sa tête fatiguée ; ses bras, couverts de poils aussi bien que sa poitrine, dont une partie se voyait par l'ouverture de sa chemise grossière, annonçaient une force

extraordinaire. Enfin il était campé sur ses jambes presque torses comme sur une base inébranlable.

— Justice? répéta-t-il, il n'y en aura jamais pour nous autres! Nous n'avons point de porteurs de contraintes pour demander notre dû. Et, comme il faut se remplir le bocal, dit-il en se frappant l'estomac, nous n'avons pas le temps d'attendre. Or, vu que les paroles des gens qui passent leur vie à se chauffer dans les bureaux n'ont pas la vertu des légumes, je suis revenu prendre ma solde sur le fonds commun, dit-il en frappant la boue avec sa pelle.

— Mon vieux camarade, cela ne peut pas aller comme ça! Je te dois la vie et je serais ingrat si je ne te donnais un coup de main! Moi, je me souviens d'avoir passé sur les ponts de la Bérésina, je connais de bons lapins qui en ont aussi la mémoire toujours fraîche, et ils me seconderont pour te faire récompenser par la patrie comme tu le mérites.

— Ils vous appelleront bonapartiste! Ne vous mêlez pas de cela, mon officier. D'ailleurs, j'ai filé sur les derrières, et j'ai fait ici mon trou comme un boulet mort. Seulement, je ne m'attendais pas, après avoir voyagé sur les chameaux du désert et avoir bu un verre de vin au coin du feu de Moscou, à mourir sous les arbres que mon père a plantés, dit-il en se remettant à l'ouvrage.

— Pauvre vieux, dit Genestas. A sa place, je ferais comme lui ; nous n'avons plus notre père. — Monsieur, dit-il à Benassis, la résignation de cet homme me cause une tristesse noire; il ne sait pas

combien il m'intéresse, et va croire que je suis un de ces gueux dorés insensibles aux misères du soldat.

Il revint brusquement, saisit le pontonnier par la main et lui cria dans l'oreille :

— Par la croix que je porte, et qui signifiait autrefois honneur, je jure de faire tout ce qui sera humainement possible d'entreprendre pour t'obtenir une pension, quand je devrais avaler dix refus de ministre, solliciter le roi, le dauphin et toute la boutique !

En entendant ces paroles, le vieux Gondrin tressaillit, regarda Genestas et lui dit :

— Vous avez donc été simple soldat ?

Le commandant inclina la tête. A ce signe, le pontonnier s'essuya la main, prit celle de Genestas, la lui serra par un mouvement plein d'âme, et lui dit :

— Mon général, quand je me suis mis à l'eau, là-bas, j'avais fait à l'armée l'aumône de ma vie ; donc, il y a eu gain, puisque je suis encore sur mes ergots. Tenez, voulez-vous voir le fond du sac ? Eh bien, depuis que *l'autre* a dégommé, je n'ai plus goût à rien. Enfin ils m'ont assigné ici, ajouta-t-il gaiement en montrant la terre, vingt mille francs à prendre, et je m'en paye en détail, comme dit c't autre !

— Allons, mon camarade, dit Genestas, ému par la sublimité de ce pardon, tu auras du moins ici la seule chose que tu ne puisses pas m'empêcher de te donner.

Le commandant se frappa le cœur, regarda le pontonnier pendant un moment, remonta sur son cheval et continua de marcher à côté de Benassis.

XII

UNE REVUE EN 1813[1]

Des spectacles de l'Empire, le plus populaire fut, certes, toujours, celui des revues de Napoléon à Paris. Balzac a-t-il vu quelqu'une d'elles? C'est chose possible. En 1813 il avait quatorze ans. En tout cas, la description qu'il en a laissée pourrait être, par la précision des détails, la vigueur de l'ensemble, le témoignage oculaire d'un spectateur. Il a placé la revue qui ouvre *La Femme de trente ans*, le dimanche 11 avril 1813, treizième dimanche de l'année. A la vérité, c'était le quinzième dimanche[2]. Il est une autre erreur encore dans cette précision, c'est que le 11 avril l'Empereur était à Saint-Cloud, et qu'il ne passa de revue ni ce dimanche, ni ceux qui le précédèrent ou le suivirent[3]. Mais ce qu'on demande au romancier c'est l'intensité de la vision, la puissance de l'évocation. Il n'y a pas à le chicaner sur des dates.

***

1. Fragment tiré de *La Femme de trente ans* (*Scènes de la vie privée*).

2. Edmond Biré, *Honoré de Balzac...*; p. 27.

3. A.-M. Perrot, *Itinéraire général de Napoléon ; chronologie du Consulat et de l'Empire ;* Paris, 1815, in-8, p. 403; Albert Schuermans. *Itinéraire général de Napoléon Ier...*; p. 320.

Au commencement du mois d'avril 1813, il y eut un dimanche dont la matinée promettait un de ces beaux jours où les Parisiens voient pour la première fois de l'année leurs pavés sans boue et leur ciel sans nuages. Avant midi, un cabriolet à pompe attelé de deux chevaux fringants déboucha dans la rue de Rivoli par la rue de Castiglione, et s'arrêta derrière plusieurs équipages stationnés à la grille nouvellement ouverte au milieu de la terrasse des Feuillants. Cette leste voiture était conduite par un homme en apparence soucieux et maladif; des cheveux grisonnants couvraient à peine son crâne jaune et le faisaient vieux avant le temps; il jeta les rênes au laquais à cheval qui suivait sa voiture, et descendit pour prendre dans ses bras une jeune fille dont la beauté mignonne attira l'attention des oisifs en promenade sur la terrasse. La petite personne se laissa complaisamment saisir par la taille quand elle fut debout sur le bord de la voiture, et passa ses bras autour du cou de son guide, qui la posa sur le trottoir sans avoir chiffonné la garniture de sa robe en reps vert. Un amant n'aurait pas eu tant de soin. L'inconnu devait être le père de cette enfant qui, sans le remercier, lui prit familièrement le bras et l'entraîna brusquement dans le jardin. Le vieux père remarqua les regards émerveillés de quelques jeunes gens, et la tristesse empreinte sur son visage s'effaça pour un moment. Quoiqu'il fût arrivé depuis longtemps à l'âge où les hommes doivent se contenter des trompeuses jouissances que donne la vanité, il se mit à sourire.

— On te croit ma femme, dit-il à l'oreille de la jeune personne en se redressant et marchant avec une lenteur qui la désespéra.

Il semblait avoir de la coquetterie pour sa fille, et jouissait peut-être plus qu'elle des œillades que les curieux lançaient sur ses petits pieds chaussés de brodequins en prunelle puce, sur une taille délicieuse dessinée par une robe à guimpe, et sur le cou frais qu'une collerette brodée ne cachait pas entièrement. Les mouvements de la marche relevaient par instants la robe de la jeune fille et permettaient de voir, au-dessus des brodequins, la rondeur d'une jambe finement moulée par un bas de soie à jour. Aussi, plus d'un promeneur dépassa-t-il le couple pour admirer ou pour revoir la jeune figure autour de laquelle se jouaient quelques rouleaux de cheveux bruns, et dont la blancheur et l'incarnat étaient rehaussés autant par les reflets du satin rose qui doublait une élégante capote que par le désir et l'impatience qui pétillaient dans tous les traits de cette jolie personne. Une douce malice animait ses beaux yeux noirs, fendus en amande, surmontés de sourcils bien arqués, bordés de longs cils et qui nageaient dans un fluide pur. La vie et la jeunesse étalaient leurs trésors sur ce visage mutin et sur un buste, gracieux encore, malgré la ceinture alors placée sous le sein. Insensible aux hommages, la jeune fille regardait avec une espèce d'anxiété le château des Tuileries, sans doute le but de sa pétulante promenade. Il était midi moins un quart. Quelque matinale que fût cette heure, plusieurs femmes, qui

toutes avaient voulu se montrer en toilette, revenaient du château, non sans retourner la tête d'un air boudeur, comme si elles se repentaient d'être venues trop tard pour jouir d'un spectacle désiré. Quelques mots échappés à la mauvaise humeur de ces belles promeneuses désappointées, et saisis au vol par la jolie inconnue, l'avaient singulièrement inquiétée. Le vieillard épiait d'un œil plus curieux que moqueur les signes d'impatience et de crainte qui se jouaient sur le charmant visage de sa compagne, et l'observait peut-être avec trop de soin pour ne pas avoir quelque arrière-pensée paternelle.

Ce dimanche était le treizième de l'année 1813. Le surlendemain, Napoléon partait pour cette fatale campagne pendant laquelle il allait perdre successivement Bessières et Duroc, gagner les mémorables batailles de Lutzen et de Bautzen, se voir trahi par l'Autriche, la Saxe, la Bavière, par Bernadotte, et disputer la terrible bataille de Leipsick. La magnifique parade commandée par l'Empereur devait être la dernière de celles qui excitèrent si longtemps l'admiration des voyageurs et des étrangers. La vieille garde allait exécuter pour la dernière fois les savantes manœuvres dont la pompe et la précision étonnèrent quelquefois jusqu'à ce géant lui-même, qui s'apprêtait alors à son duel avec l'Europe. Un sentiment triste amenait aux Tuileries une brillante et curieuse population. Chacun semblait deviner l'avenir, et pressentait peut-être que plus d'une fois l'imagination aurait à retracer le tableau de cette scène, quand ces temps héroïques de

la France contracteraient, comme aujourd'hui, des teintes presque fabuleuses.

— Allons donc plus vite, mon père ! disait la jeune fille avec un air de lutinerie en entraînant le vieillard; j'entends les tambours.

— Ce sont les troupes qui entrent aux Tuileries, répondit-il.

— Ou qui défilent... tout le monde revient ! répliqua-t-elle avec une enfantine amertume qui fit sourire le vieillard.

— La parade ne commence qu'à midi et demi, dit le père, qui marchait presque en arrière de son impétueuse fille.

A voir le mouvement qu'elle imprimait à son bras droit, vous eussiez dit qu'elle s'en aidait pour courir. Sa petite main, bien gantée, froissait impatiemment un mouchoir, et ressemblait à la rame d'une barque qui fend les ondes. Le vieillard souriait par moments, mais parfois aussi des expressions soucieuses attristaient passagèrement sa figure desséchée. Son amour pour cette belle créature lui faisait autant admirer le présent que craindre l'avenir. Il semblait se dire : « Elle est heureuse aujourd'hui, le sera-t-elle toujours? » Car les vieillards sont assez enclins à doter de leurs chagrins l'avenir des jeunes gens. Quand le père et la fille arrivèrent sous le péristyle du pavillon au sommet duquel flottait le drapeau tricolore, et par où les promeneurs vont et viennent du jardin des Tuileries dans le Carrousel, les factionnaires leur crièrent d'une voix grave :

— On ne passe plus!

L'enfant se haussa sur la pointe des pieds, et put entrevoir une foule de femmes parées qui encombraient les deux côtés de la vieille arcade en marbre par où l'Empereur devait sortir.

— Tu le vois bien, mon père, nous sommes partis trop tard!

Sa petite moue chagrine trahissait l'importance qu'elle avait mise à se trouver à cette revue.

— Eh bien, Julie, allons-nous-en, tu n'aimes pas à être foulée.

— Restons, mon père. D'ici, je puis encore apercevoir l'Empereur; s'il périssait pendant la campagne, je ne l'aurais jamais vu.

Le père tressaillit en entendant ces égoïstes paroles; sa fille avait des larmes dans la voix; il la regarda, crut remarquer sous ses paupières abaissées quelques pleurs causés moins par le dépit que par un de ces premiers chagrins dont le secret est facile à deviner pour un vieux père. Tout à coup, Julie rougit et jeta une exclamation dont le sens ne fut compris ni par les sentinelles ni par le vieillard. A ce cri, un officier qui s'élançait de la cour vers l'escalier se retourna vivement, s'avança jusqu'à l'arcade du jardin, reconnut la jeune personne un moment cachée par les gros bonnets à poil des grenadiers, et fit fléchir aussitôt, pour elle et pour son père, la consigne qu'il avait donnée lui-même; puis, sans se mettre en peine des murmures de la foule élégante qui assiégeait l'arcade, il attira doucement à lui l'enfant enchantée.

— Je ne m'étonne plus de sa colère ni de son empressement, puisque tu étais de service, dit le vieillard à l'officier d'un air aussi sérieux que railleur.

— Monsieur le duc, répondit le jeune homme, si vous voulez être bien placés, ne nous amusons point à causer. L'Empereur n'aime pas à attendre, et je suis chargé par le grand maréchal d'aller l'avertir.

Tout en parlant, il avait pris avec une sorte de familiarité le bras de Julie, et l'entraînait rapidement vers le Carrousel. Julie aperçut avec étonnement une foule immense qui se pressait dans le petit espace compris entre les murailles grises du palais et les bornes réunies par des chaînes qui dessinent de grands carrés sablés au milieu de la cour des Tuileries. Le cordon de sentinelles, établi pour laisser passage libre à l'Empereur et à son état-major, avait beaucoup de peine à ne pas être débordé par cette foule empressée et bourdonnant comme un essaim.

— Cela sera donc bien beau? demanda Julie en souriant.

— Prenez donc garde! s'écria l'officier, qui saisit Julie par la taille et la souleva avec autant de vigueur que de rapidité pour la transporter près d'une colonne.

Sans ce brusque enlèvement, sa curieuse parente allait être froissée par la croupe du cheval blanc, harnaché d'une selle en velours vert et or, que le mameluk de Napoléon tenait par la bride, presque sous l'arcade, à dix pas en arrière de tous les chevaux qui attendaient les grands officiers, compagnons

de l'Empereur. Le jeune homme plaça le père et la fille près de la première borne de droite, devant la foule, et les recommanda par un signe de tête aux deux grenadiers entre lesquels ils se trouvèrent. Quand l'officier revint au palais, un air de bonheur et de joie avait succédé sur sa figure au subit effroi que la reculade du cheval y avait imprimé; Julie lui avait serré mystérieusement la main, soit pour le remercier du petit service qu'il venait de lui rendre, soit pour lui dire : « Enfin je vais donc vous voir! » Elle inclina même doucement la tête en réponse au salut respectueux que l'officier lui fit, ainsi qu'à son père, avant de disparaître avec prestesse. Le vieillard, qui semblait avoir exprès laissé les deux jeunes gens ensemble, restait dans une attitude grave, un peu en arrière de sa fille; mais il l'observait à la dérobée, et tâchait de lui inspirer une fausse sécurité en paraissant absorbé dans la contemplation du magnifique spectacle qu'offrait le Carrousel. Quand Julie reporta sur son père le regard d'un écolier inquiet de son maître, le vieillard lui répondit même par un sourire de gaieté bienveillante; mais son œil perçant avait suivi l'officier jusque sous l'arcade, et aucun incident de cette scène rapide ne lui avait échappé.

— Quel beau spectacle! dit Julie à voix basse en pressant la main de son père.

L'aspect pittoresque et grandiose que présentait en ce moment le Carrousel faisait prononcer cette exclamation par des milliers de spectateurs, dont toutes les figures étaient béantes d'admiration. Une

autre rangée de monde, tout aussi pressée que celle où le vieillard et sa fille se tenaient, occupait, sur une ligne parallèle au château, l'espace étroit et pavé qui longe la grille du Carrousel. Cette foule achevait de dessiner fortement, par la variété des toilettes de femmes, l'immense carré long que forment les bâtiments des Tuileries et cette grille, alors nouvellement posée. Les régiments de la vieille garde qui allaient être passés en revue remplissaient ce vaste terrain, où ils figuraient en face du palais d'imposantes lignes bleues de dix rangs de profondeur. Au delà de l'enceinte, et dans le Carrousel, se trouvaient, sur d'autres lignes parallèles, plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie prêts à défiler sous l'arc triomphal qui orne le milieu de la grille, et sur le faîte duquel se voyaient, à cette époque, les magnifiques chevaux de Venise. La musique des régiments, placée au bas des galeries du Louvre, était masquée par les lanciers polonais de service. Une grande partie du carré sablé restait vide comme une arène préparée pour les mouvements du corps silencieux, dont les masses, disposées avec la symétrie de l'art militaire, réfléchissaient les rayons du soleil dans les feux triangulaires de dix milles baïonnettes. L'air, en agitant les plumets des soldats, les faisait ondoyer comme les arbres d'une forêt courbée sous un vent impétueux. Ces vieilles bandes, muettes et brillantes, offraient mille contrastes de couleurs dus à la diversité des uniformes, des parements, des armes et des aiguillettes. Cet immense tableau, miniature

d'un champ de bataille avant le combat, était poétiquement encadré, avec tous ses accessoires et ses accidents bizarres, par les hauts bâtiments majestueux dont l'immobilité semblait imitée par les chefs et les soldats. Le spectateur comparait involontairement ces murs d'hommes à ces murs de pierres. Le soleil du printemps, qui jetait profusément sa lumière sur les murs blancs bâtis de la veille et sur les murs séculaires, éclairaient pleinement ces innombrables figures basanées, qui toutes racontaient des périls passés et attendaient gravement les périls à venir. Les colonels de chaque régiment allaient et venaient seuls devant les fronts que formaient ces hommes héroïques. Puis, derrière les masses de ces troupes bariolées d'argent, d'azur, de pourpre et d'or, les curieux pouvaient apercevoir les banderoles tricolores attachées aux lances de six infatigables cavaliers polonais, qui, semblables aux chiens conduisant un troupeau le long d'un champ, voltigeaient sans cesse entre les troupes et les curieux, pour empêcher ces derniers de dépasser le petit espace de terrain qui leur était concédé auprès de la grille impériale. A ces mouvements près, on aurait pu se croire dans le palais de la Belle au bois dormant. La brise du printemps, qui passait sur les bonnets à long poil des grenadiers, attestait l'immobilité des soldats, de même que le sourd murmure de la foule accusait leur silence. Parfois seulement, le retentissement d'un chapeau chinois, ou quelque léger coup frappé par inadvertance sur une grosse caisse et répété

par les échos du palais impérial, ressemblait à ces coups de tonnerre lointains qui annoncent un orage. Un enthousiasme indescriptible éclatait dans l'attente de la multitude. La France allait faire ses adieux à Napoléon, à la veille d'une campagne dont les dangers étaient prévus par le moindre citoyen. Il s'agissait, cette fois, pour l'Empire français, d'être ou de n'être pas. Cette pensée semblait animer la population citadine et la population armée qui se pressaient dans l'enceinte où planaient l'aigle et le génie de Napoléon. Ces soldats, espoir de la France, ces soldats, sa dernière goutte de sang, entraient aussi pour beaucoup dans l'inquiète curiosité des spectateurs. Entre la plupart des assistants et des militaires, il se disait des adieux peut-être éternels ; mais tout les cœurs, même les plus hostiles à l'Empereur, adressaient au ciel des vœux ardents pour la gloire de la patrie. Les hommes les plus fatigués de la lutte commencée entre l'Europe et la France avaient tous déposés leurs haines en passant sous l'arc de triomphe, comprenant qu'au jour du danger Napoléon était toute la France. L'horloge du château sonna une demi-heure. En ce moment, les bourdonnements de la foule cessèrent, et le silence devint si profond que l'on eût entendu la parole d'un enfant. Le vieillard et sa fille, qui semblaient ne vivre que par les yeux, distinguèrent alors un bruit d'éperons et un cliquetis d'épées qui retentirent sous le sonore péristyle du château.

Un petit homme assez gras, vêtu d'un uniforme

vert, d'une culotte blanche, et chaussé de bottes à l'écuyère, parut tout à coup, en gardant sur sa tête un chapeau à trois cornes aussi prestigieux que l'homme lui-même; le large ruban rouge de la Légion d'honneur flottait sur sa poitrine, une petite épée était à son côté. L'homme fut aperçu par tous les yeux et, à la fois, de tous les points dans la place. Aussitôt, les tambours battirent aux champs, les deux orchestres débutèrent par une phrase dont l'expression guerrière fut répétée sur tous les intruments, depuis la plus douce des flûtes jusqu'à la grosse caisse. A ce belliqueux appel, les âmes tressaillirent, les drapeaux saluèrent, les soldats présentèrent les armes par un mouvement unanime et régulier qui agita les fusils depuis le premier rang jusqu'au dernier dans le Carrousel. Des mots de commandement s'élancèrent de rang en rang comme des échos. Des cris de « Vive l'Empereur! » furent poussés par la multitude enthousiasmée. Enfin tout frissonna, tout remua, tout s'ébranla, Napoléon était monté à cheval. Ce mouvement avait imprimé la vie à ces masses silencieuses, avait donné une voix aux instruments, un élan aux aigles et aux drapeaux, une émotion à toutes les figures. Les murs des hautes galeries de ce vieux palais semblaient crier aussi : « Vive l'Empereur ! » Ce ne fut pas quelque chose d'humain, ce fut une magie, un simulacre de la puissance divine, ou mieux une fugitive image de ce règne si fugitif. L'homme entouré de tant d'amour, d'enthou-

siasme, de dévouement, de vœux, pour qui le soleil avait chassé les nuages du ciel, resta sur son cheval, à trois pas en avant du petit escadron doré qui le suivait, ayant le grand maréchal à sa gauche, le maréchal de service à sa droite. Au sein de tant d'émotions excitées par lui, aucun trait de son visage ne parut s'émouvoir.

— Oh! mon Dieu, oui. A Wagram, au millieu du feu, à la Moscowa parmi les morts, il est toujours tranquille comme Baptiste, *lui!*

Cette réponse à de nombreuses interrogations était faite par le grenadier qui se trouvait auprès de la jeune fille. Julie fut pendant un moment absorbée par la contemplation de cette figure dont le calme indiquait une si grande sécurité de puissance. L'Empereur aperçut Mlle de Châtillonest et se pencha vers Duroc, pour lui dire une phrase courte qui fit sourire le grand maréchal. Les manœuvres commencèrent. Si jusqu'alors la jeune personne avait partagé son attention entre la figure impassible de Napoléon et les lignes bleues, vertes et rouges des troupes, en ce moment elle s'occupa presque exclusivement, au milieu des mouvements rapides et réguliers exécutés par ces vieux soldats, d'un jeune officier qui courait à cheval parmi les lignes mouvantes et revenait avec une infatigable activité vers le groupe à la tête duquel brillait le simple Napoléon. Cet officier montait un superbe cheval noir, et se faisait distinguer, au sein de cette multitude chamarrée, par le bel uniforme bleu de ciel

des officiers d'ordonnance de l'Empereur. Ses broderies pétillaient si vivement au soleil et l'aigrette de son shako étroit et long en recevait de si fortes lueurs, que les spectateurs durent le comparer à un feu follet, à une âme visible chargée par l'Empereur d'animer, de conduire ces bataillons dont les armes ondoyantes jetaient des flammes, quand, sur un seul signe de ses yeux, ils se brisaient, se rassemblaient, tournoyaient comme les ondes d'un gouffre, ou passaient devant lui comme ces lames longues, droites et hautes, que l'Océan courroucé dirige sur ses rivages.

La même année, Mlle de Châtillonest épousa son cousin, le brillant officier, Victor d'Aiglemont, malgré les tristes pressentiments de son père. Elle fut extrêmement malheureuse en ménage et eut, en 1844, une triste fin. Le marquis d'Aiglemont, épuisé et ruiné, était décédé en 1835.

L'Impératrice Joséphine.

XIII

UN FONCTIONNAIRE DE NAPOLÉON[1]

Après le portrait du héros militaire, voici le portrait du héros civil. En Bridau, anciens ecrétaire du ministre Roland sous la Révolution, il a incarné ce fonctionnaire modèle, probe serviteur de la République, rallié à Napoléon dès l'instant où l'homme de brumaire assure l'ordre et la prospérité de la Patrie. Balzac imagine que c'est pour récompenser des serviteurs du modèle de Bridau que l'Empereur pensa créer un ordre de décoration civile. Ce qu'il en dit contient quelques erreurs. Napoléon, a dit un historien, « éprouva aussi le besoin, quand il eut aboli les derniers vestiges des institutions républicaines, de créer un ordre au-dessus de la Légion d'honneur, les *Trois toisons d'or* (décret du 15 août 1809), exclusivement réservé aux militaires et aux grands dignitaires, comprenant 100 grands chevaliers, 400 commandeurs et 1.000 chevaliers, avec un grand chancelier qui fut le comte Andréossy, général de division, conseiller d'Etat. En outre, le 18 octobre 1811, il abolit l'ordre royal de l'Union qui existait en Hollande, ainsi que tous les ordres des pays annexés, et créa un ordre de la *Réunion*, destiné aux civils et aux militaires de tout l'Empire, avec 200 grand'croix, 1.000 commandants, 10.000 chevaliers. L'insigne était un

1. Fragment tiré d'*Un Ménage de garçon ; La Rabouilleuse* (*Scènes de la vie de province*).

ruban bleu de ciel. Le grand chancelier de cet ordre fut Champagny, duc de Cadore[1]. » Ces renseignements rectifient ce qu'il y a de purement historique dans la page du romancier.

***

Dès le Consulat, Bridau s'attacha fanatiquement à Napoléon, qui le nomma chef de division en 1804. Riche de douze mille francs d'appointements et recevant de belles gratifications, Bridau fut très insouciant des honteux résultats de la liquidation qui se fit à Issoudun, et par laquelle Agathe [Mme Bridau] n'eut rien. Idolâtre de l'Empereur, Bridau servit avec un dévouement de séide les puissantes conceptions de ce demi-dieu moderne, qui, trouvant tout détruit en France, y voulut tout organiser. Jamais le chef de division ne disait : « Assez. » Projets, mémoires, rapports, études, il accepta les plus lourds fardeaux, tant il était heureux de seconder l'Empereur; il l'aimait comme homme, il l'adorait comme souverain et ne souffrait pas la moindre critique sur ses actes ni sur ses projets. De 1804 à 1808, le chef de division se logea dans un grand et bel appartement sur le quai Voltaire, à deux pas de son ministère et des Tuileries. Une cuisinière et un valet de chambre composèrent tout le domestique du ménage au temps de la splendeur de Mme Bridau. Agathe, toujours levée la première, allait à la

1. Alphonse Aulard, *Etudes et leçons sur la Révolution Française;* Paris, 1908, in-18, p. 301.

halle accompagnée de sa cuisinière. Pendant que le domestique faisait l'appartement, elle veillait au déjeuner. Bridau ne se rendait jamais au ministère que sur les onze heures. Tant que dura leur union, sa femme éprouva le même plaisir à lui préparer un exquis déjeuner, seul repas que Bridau fît avec plaisir. En toute saison et quelque temps qu'il fît lorsqu'il partait, Agathe regardait son mari par la fenêtre, allant au ministère, et ne rentrait la tête que quand il avait tourné la rue du Bac. Elle desservait alors elle-même, donnait un coup d'œil à l'appartement; puis elle s'habillait, jouait avec ses enfants, les promenait ou recevait ses visites en attendant le retour de Bridau. Quand le chef de division rapportait des travaux urgents, elle s'installait auprès de sa table, dans son cabinet, muette comme une statue et tricotant en le voyant travailler, veillant tant qu'il veillait, se couchant quelques instants avant lui. Quelquefois, les époux allaient au spectacle dans les loges du ministère. Ces jours-là, le ménage dînait chez un restaurateur; et le spectacle que présentait le restaurant causait toujours à Mme Bridau ce vif plaisir qu'il donnne aux personnnes qui n'ont pas vu Paris. Forcée souvent d'accepter de ces grands dîners priés qu'on offrait au chef de division, qui menait une portion du ministère de l'intérieur, et que Bridau rendait honorablement, Agathe obéissait au luxe des toilettes d'alors; mais elle quittait au retour avec joie cette richesse d'apparat, en reprenant dans son

ménage sa simplicité de provinciale. Une fois par semaine, le jeudi, Bridau recevait ses amis. Enfin il donnait un grand bal le mardi gras. Ce peu de mots est l'histoire de toute cette vie conjugale qui n'eut que trois grands événements : la naissance de deux enfants, nés à trois ans de distance, et la mort de Bridau, qui périt, en 1808, tué par ses veilles, au moment où l'Empereur allait le nommer directeur général, comte et conseiller d'Etat. En ce temps, Napoléon s'adonna spécialement aux affaires de l'intérieur, il accabla Bridau de travail et acheva de ruiner la santé de ce bureaucrate intrépide. Napoléon, à qui Bridau n'avait jamais rien demandé, s'était enquis de ses mœurs et de sa fortune. En apprenant que cet homme dévoué ne possédait rien que sa place, il reconnut une de ces âmes incorruptibles qui rehaussaient, qui moralisaient son administration, et il voulut surprendre Bridau par d'éclatantes récompenses. Le désir de terminer un immense travail avant le départ de l'Empereur pour l'Espagne tua le chef de division, qui mourut d'une fièvre inflammatoire. A son retour, l'Empereur, qui vint préparer en quelques jours à Paris sa campagne de 1809, dit en apprenant cette perte : « Il y a des hommes qu'on ne remplace jamais! » Frappé d'un dévouement que n'attendait aucun de ces brillants témoignages réservés à ses soldats, l'Empereur résolut de créer un ordre richement rétribué pour le civil, comme il avait créé la Légion d'honneur pour le militaire. L'impression produite sur lui par la

mort de Bridau lui fit imaginer l'ordre de la Réunion; mais il n'eut pas le temps d'achever cette création aristocratique, dont le souvenir est si bien aboli, qu'au nom de cet ordre éphémère la plupart des lecteurs se demanderont quel en était l'insigne : il se portait avec un ruban bleu. L'Empereur appela cet ordre la Réunion dans la pensée de confondre l'ordre de la Toison d'or de la cour d'Espagne avec l'ordre de la Toison d'or de la cour d'Autriche. « La Providence, a dit un diplomate prussien, a su empêcher cette profanation. » L'Empereur se fit rendre compte de la situation de Mme Bridau. Les deux enfants eurent chacun une bourse entière au lycée impérial, et l'Empereur mit tous les frais de leur éducation à la charge de sa cassette. Puis il inscrivit Mme Bridau pour une pension de quatre mille francs, en se réservant sans doute de veiller à la fortune des deux fils.

Le fils aîné de Bridau, Philippe, créa à Mme Bridau devenue veuve, les plus cuisants soucis. Il devint chef d'escadron aux dragons de la Garde. Le cadet, Joseph, fut l'illustre peintre, élève de Gros. — Philippe Bridau reparaît dans les fragments XVII et XIX recueillis dans ce volume.

XIV

AVENTURES DE GUERRE ET D'AMOUR

Il arrive souvent dans la *Comédie Humaine*, que des personnages, au cours d'une soirée, évoquent leurs souvenirs et content leurs aventures. Quand il s'agit d'anciens soldats de Napoléon, ces histoires sont toujours curieuses et émouvantes. Ce sont des tableaux de l'Epopée qu'ils brossent, avec un éclat d'autant plus brillant que c'est à travers Balzac qu'ils parlent. On cru bon de recueillir ici quelques-unes de ces aventures qu'aucun lien ne rattache et qui constituent des épisodes complets et détachés.

1

UNE PASSION DANS LE DÉSERT[1]

Quelqu'un qui, à une représentation de la ménagerie Martin, s'étonnait de l'habileté et de l'audace du dompteur *travaillant* avec sa hyène, s'entendit dire dédaigneusement : « Connu ! » par un ancien militaire amputé de la jambe droite. « C'était une de ces têtes intrépides, marquées du sceau de la guerre et sur lesquelles sont écrites les batailles de Napoléon. » Le spectateur, désireux d'avoir

1. Fragment tiré d'*Une Passion dans le désert* (*Scènes de la vie militaire*).

l'explication de ce « Connu ! » emmena le grognard souper, et, des confidences qu'il recueillit, il rédigea ces pages :

Lors de l'expédition entreprise dans la haute Egypte par le général Desaix, un soldat provençal, étant tombé au pouvoir des Maugrabins, fut emmené par ces Arabes dans les déserts situés au delà des cataractes du Nil. Afin de mettre entre eux et l'armée française un espace suffisant pour leur tranquillité, les Maugrabins firent une marche forcée et ne s'arrêtèrent qu'à la nuit. Ils campèrent autour d'un puits masqué par des palmiers, auprès desquels ils avaient précédemment enterré quelques provisions. Ne supposant pas que l'idée de fuir pût venir à leur prisonnier, ils se contentèrent de lui attacher les mains, et s'endormirent tous, après avoir mangé quelques dattes et donné de l'orge à leurs chevaux. Quand le hardi Provençal vit ses ennemis hors d'état de le surveiller, il se servit de ses dents pour s'emparer d'un cimeterre ; puis, s'aidant de ses genoux pour en fixer la lame, il trancha les cordes qui lui ôtaient l'usage de ses mains et se trouva libre. Aussitôt, il se saisit d'une carabine et d'un poignard, se précautionna d'une provision de dattes sèches, d'un petit sac d'orge, de poudre et de balles ; ceignit un cimeterre, monta sur un cheval et piqua vivement dans la direction où il supposa que devait être l'armée française. Impatient de revoir un bivac, il pressa tellement le coursier, déjà fatigué, que le pauvre animal expira,

les flancs déchirés, laissant le Français au milieu du désert.

Après avoir marché pendant quelque temps dans le sable avec tout le courage d'un forçat qui s'évade, le soldat fut obligé de s'arrêter le jour finissant. Malgré la beauté du ciel pendant les nuits en Orient, il ne se sentit pas la force de continuer son chemin. Il avait heureusement pu gagner une éminence sur le haut de laquelle s'élançaient quelques palmiers, dont le feuillage, aperçu depuis longtemps, avait réveillé dans son cœur les plus douces espérances. Sa lassitude était si grande, qu'il se coucha sur une pierre de granit capricieusement taillée en lit de camp, et s'y endormit sans prendre aucune précaution pour sa défense pendant son sommeil. Il avait fait le sacrifice de sa vie. Sa dernière pensée fut même un regret. Il se repentait déjà d'avoir quitté les Maugrabins dont la vie errante commençait à lui sourire depuis qu'il était loin d'eux et sans secours. Il fut réveillé par le soleil, dont les impitoyables rayons, tombant d'aplomb sur le granit, y produisaient une chaleur intolérable. Or, le Provençal avait eu la maladresse de se placer en sens inverse de l'ombre projetée par les têtes verdoyantes et majestueuses des palmiers.... Il regarda ces arbres solitaires, et tressaillit! Ils lui rappelèrent les fûts élégants et couronnés de longues feuilles qui distinguent les colonnes sarrasines de la cathédrale d'Arles. Mais, quand, après avoir compté les palmiers, il jeta les yeux autour de lui, le plus affreux

Goguelat, fantassin de l'Empire, devenu piéton de la poste.

(Vignette par A. Lorentz, pour une édition romantique de l'*Histoire de l'Empereur racontée dans une grange par un vieux soldat.*)

désespoir fondit sur son âme. Il voyait un océan sans bornes. Les sables noirâtres du désert s'étendaient à perte de vue dans toutes les directions, et ils étincelaient comme une lame d'acier frappée par une vive lumière. Il ne savait pas si c'était une mer de glaces ou des lacs unis comme un miroir. Emportée par lames, une vapeur de feu tourbillonnait au-dessus de cette terre mouvante. Le ciel avait un éclat oriental d'une pureté désespérante, car il ne laisse alors rien à désirer à l'imagination. Le ciel et la terre étaient en feu. Le silence effrayait par sa majesté sauvage et terrible. L'infini, l'immensité, pressaient l'âme de toutes parts : pas un nuage au ciel, pas un souffle dans l'air, pas un accident au sein du sable agité par petites vagues menues; enfin, l'horizon finissait, comme en mer quand il fait beau, par une ligne de lumière aussi déliée que le tranchant d'un sabre. Le Provençal serra le tronc d'un des palmiers, comme si c'eût été un ami; puis, à l'abri de l'ombre grêle et droite que l'arbre dessinait sur le granit, il pleura, s'assit et resta là, contemplant avec une tristesse profonde la scène implacable qui s'offrait à ses regards. Il cria comme pour tenter la solitude. Sa voix, perdue dans les cavités de l'éminence, rendit au loin un son maigre qui ne réveilla point d'écho; l'écho était dans son cœur. Le Provençal avait vingt-deux ans, il arma sa carabine...

— Il sera toujours bien temps! se dit-il en posant à terre l'arme libératrice.

Regardant tour à tour l'espace noirâtre et l'espace bleu, le soldat rêvait à la France. Il sentait avec délices les ruisseaux de Paris, il se rappelait les villes par lesquelles il avait passé, les figures de ses camarades, et les plus légères circonstances de sa vie. Enfin, son imagination méridionale lui fit bientôt entrevoir les cailloux de sa chère Provence dans les jeux de la chaleur qui ondoyait au-dessus de la nappe étendue dans le désert. Craignant tous les dangers de ce cruel mirage, il descendit le revers opposé à celui par lequel il était monté, la veille, sur la colline. Sa joie fut grande en découvrant une espèce de grotte, naturellement taillée dans les immenses fragments de granit qui formaient la base de ce monticule. Les débris d'une natte annonçaient que cet asile avait été jadis habité. Puis, à quelques pas, il aperçut des palmiers chargés de dattes. Alors, l'instinct qui nous attache à la vie se réveilla dans son cœur. Il espéra vivre assez pour attendre le passage de quelques Maugrabins, ou peut-être entendrait-il bientôt le bruit des canons! car, en ce moment, Bonaparte parcourait l'Égypte. Ranimé par cette pensée, le Français abattit quelques régimes de fruits mûrs sous le poids desquels les dattiers semblaient fléchir, et il s'assura, en goûtant cette manne inespérée, que l'habitant de la grotte avait cultivé les palmiers; la chair savoureuse et fraîche de la datte accusait en effet les soins de son prédécesseur. Le Provençal passa subitement d'un sombre désespoir à une joie presque folle. Il remonta sur le haut de la colline, et s'occupa pendant

le reste du jour à couper un des palmiers inféconds qui, la veille, lui avaient servi de toit. Un vague souvenir lui fit penser aux animaux du désert, et, prévoyant qu'ils pourraient venir boire à la source perdue dans les sables qui apparaissait au bas des quartiers de roche, il résolut de se garantir de leurs visites en mettant une barrière à la porte de son ermitage. Malgré son ardeur, malgré les forces que lui donna la peur d'être dévoré pendant son sommeil, il lui fut impossible de couper le palmier en plusieurs morceaux dans cette journée; mais il réussit à l'abattre. Quand, vers le soir, ce roi du désert tomba, le bruit de sa chute retentit au loin, et il y eut une sorte de gémissement poussé par la solitude; le soldat en frémit comme s'il eût entendu quelque voix lui prédire un malheur. Mais, ainsi qu'un héritier qui ne s'apitoie pas longtemps sur la mort d'un parent, il dépouilla ce bel arbre des larges et hautes feuilles vertes qui en sont le poétique ornement, et s'en servit pour réparer la natte sur laquelle il allait se coucher. Fatigué par la chaleur et le travail, il s'endormit sous les lambris rouges de sa grotte humide. Au milieu de la nuit, son sommeil fut troublé par un bruit extraordinaire. Il se dressa sur son séant, et le silence profond qui régnait lui permit de reconnaître l'accent alternatif d'une respiration dont la sauvage énergie ne pouvait appartenir à une créature humaine. Une profonde peur, encore augmentée par l'obscurité, par le silence et par les fantaisies du réveil, lui glaça le cœur. Il sentit même à peine la

douloureuse contraction de sa chevelure quand, à force de dilater les pupilles de ses yeux, il aperçut dans l'ombre deux lueurs faibles et jaunes. D'abord, il attribua ces lumières à quelque reflet de ses prunelles; mais bientôt, le vif éclat de la nuit l'aidant par degrés à distinguer les objets qui se trouvaient dans la grotte, il aperçut un énorme animal couché à deux pas de lui. Etait-ce un lion, un tigre, ou un crocodile? Le Provençal n'avait pas assez d'instruction pour savoir dans quel sous-genre était classé son ennemi; mais son effroi fut d'autant plus violent, que son ignorance lui fit supposer tous les malheurs ensemble. Il endura le cruel supplice d'écouter, de saisir les caprices de cette respiration, sans en rien perdre et sans oser se permettre le moindre mouvement. Une odeur aussi forte que l'odeur exhalée par les renards, mais plus pénétrante, plus grave, pour ainsi dire, remplissait la grotte; et, quand le Provençal l'eut dégustée du nez, sa terreur fut au comble, car il ne pouvait plus révoquer en doute l'existence du terrible compagnon dont l'antre royal lui servait de bivac. Bientôt, les reflets de la lune, qui se précipitait vers l'horizon, éclairant la tanière, firent insensiblement resplendir la peau tachetée d'une panthère. Ce lion d'Egypte dormait, roulé comme un gros chien, paisible possesseur d'une niche somptueuse à la porte d'un hôtel; ses yeux, ouverts pendant un moment, s'étaient refermés. Il avait la face tournée vers le Français. Mille pensées confuses passèrent dans l'âme du prisonnier de la panthère; d'abord,

il voulut la tuer d'un coup de carabine, mais il s'aperçut qu'il n'y avait pas assez d'espace entre elle et lui pour l'ajuster, le canon aurait dépassé l'animal. Et s'il l'éveillait?... Cette hypothèse le rendit immobile. En écoutant battre son cœur au milieu du silence, il maudissait les pulsations trop fortes que l'influence du sang y produisait, redoutant de troubler ce sommeil qui lui permettait de chercher un expédient salutaire. Il mit la main deux fois sur son cimeterre, dans le dessein de trancher la tête à son ennemie; mais la difficulté de couper un poil ras et dur l'obligea de renoncer à ce hardi projet.

— La manquer? ce serait mourir sûrement, pensa-t-il.

Il préféra les chances d'un combat, et résolut d'attendre le jour. Et le jour ne se fit pas longtemps désirer. Le Français put alors examiner la panthère; elle avait le museau teint de sang.

— Elle a bien mangé!... pensa-t-il, sans s'inquiéter si le festin avait été composé de chair humaine; elle n'aura pas faim à son réveil.

C'était une femelle. La fourrure du ventre et des cuisses étincelait de blancheur. Plusieurs petites taches, semblables à du velours, formaient de jolis bracelets autour des pattes. La queue musculeuse était également blanche, mais terminée par des anneaux noirs. Le dessus de la robe jaune comme de l'or mat, mais bien lisse et doux, portait ces mouchetures caractéristiques, nuancées en forme de roses, qui servent à distinguer les panthères des autres

espèces de *felis*. Cette tranquille et redoutable hôtesse ronflait dans une pose aussi gracieuse que celle d'une chatte couchée sur le coussin d'une ottomane. Ses sanglantes pattes, nerveuses et bien armées, étaient en avant de sa tête qui reposait dessus et de laquelle partaient ces barbes rares et droites, semblables à des fils d'argent. Si elle avait été ainsi dans une cage, le Provençal aurait certes admiré la grâce de cette bête et les vigoureux contrastes des couleurs vives qui donnaient à sa simarre un éclat impérial; mais, en ce moment, il sentait sa vue troublée par cet aspect sinistre. La présence de la panthère, même endormie, lui faisait éprouver l'effet que les yeux magnétiques du serpent produisent, dit-on, sur le rossignol. Le courage du soldat finit par s'évanouir un instant devant ce danger, tandis qu'il se serait sans doute exalté sous la bouche des canons vomissant la mitraille. Cependant, une pensée intrépide se fit jour en son âme, et tarit dans sa source la sueur froide qui lui découlait du front. Agissant comme les hommes qui, poussés à bout par le malheur, arrivent à défier la mort et s'offrent à ses coups, il vit sans s'en rendre compte une tragédie dans cette aventure, et résolut d'y jouer son rôle avec honneur jusqu'à la dernière scène.

— Avant-hier, les Arabes m'auraient peut-être tué!... se dit-il.

Se considérant comme mort, il attendit bravement et avec une inquiète curiosité le réveil de son ennemie. Quand le soleil parut, la panthère ouvrit subi-

tement les yeux; puis elle étendit violemment ses pattes, comme pour les dégourdir et dissiper des crampes. Enfin elle bâilla, montrant ainsi l'épouvantable appareil de ses dents et sa langue fourchue, aussi dure qu'une râpe.

— C'est comme une petite maîtresse!... pensa le Français en la voyant se rouler et faire les mouvements les plus doux et les plus coquets.

Elle lécha le sang qui teignait ses pattes, son museau, et se gratta la tête par des gestes réitérés pleins de gentillesse.

— Bien!... fais un petit bout de toilette,... dit en lui-même le Français, qui retrouva sa gaieté en reprenant du courage; nous allons nous souhaiter le bonjour.

Et il saisit le petit poignard court dont il avait débarrassé les Maugrabins.

En ce moment, la panthère retourna la tête vers le Français et le regarda fixement sans avancer. La rigidité de ses yeux métalliques et leur insupportable clarté firent tressaillir le Provençal, surtout quand la bête marcha vers lui; mais il la contempla d'un air caressant, et, la guignant comme pour la magnétiser, il la laissa venir près de lui; puis, par un mouvement aussi doux, aussi amoureux que s'il avait voulu caresser la plus jolie femme, il lui passa la main sur tout le corps, de la tête à la queue, en irritant avec ses ongles les flexibles vertèbres qui partageaient le dos jaune de la panthère. La bête redressa voluptueusement sa queue, ses yeux s'adoucirent; et, quand,

L'armée de Bonaparte dans les déserts d'Égypte.

pour la troisième fois, le Français accomplit cette flatterie intéressée, elle fit entendre un de ces *ronron* par lesquels nos chats expriment leur plaisir; mais ce murmure partait d'un gosier si puissant et si profond, qu'il retentit dans la grotte comme les derniers ronflements des orgues dans une église. Le Provençal, comprenant l'importance de ses caresses, les redoubla de manière à étourdir, à stupéfier cette courtisane impérieuse. Quand il se crut sûr d'avoir éteint la férocité de sa capricieuse compagne, dont la faim avait été si heureusement assouvie la veille, il se leva et voulut sortir de la grotte; la panthère le laissa bien partir, mais, quand il eut gravi la colline, elle bondit avec la légèreté des moineaux sautant d'une branche à une autre, et vint se frotter contre les jambes du soldat en faisant le gros dos à la manière des chattes; puis, regardant son hôte d'un œil dont l'éclat était devenu moins inflexible, elle jeta ce cri sauvage que les naturalistes comparent au bruit d'une scie.

— Elle est exigeante! s'écria le Français en souriant.

Il essaya de jouer avec les oreilles, de lui caresser le ventre et de lui gratter fortement la tête avec ses ongles; et, s'apercevant de ses succès, il lui chatouilla le crâne avec la pointe de son poignard, en épiant l'heure de la tuer; mais la dureté des os le fit trembler de ne pas réussir.

La sultane du désert agréa les talents de son esclave en levant la tête, en tendant le cou, en accu-

sant son ivresse par la tranquillité de son attitude. Le Français songea soudain que, pour assassiner d'un seul coup cette farouche princesse, il fallait la poignarder dans la gorge, et il levait la lame, quand la panthère, rassasiée sans doute, se coucha gracieusement à ses pieds en lui jetant de temps en temps des regards où, malgré une rigueur native, se peignait confusément de la bienveillance. Le pauvre Provençal mangea ses dattes, en s'appuyant sur un des palmiers; mais il lançait tour à tour un œil investigateur sur le désert pour y chercher des libérateurs, et sur sa terrible compagne pour en épier la clémence incertaine. La panthère regardait l'endroit où les noyaux de dattes tombaient, chaque fois qu'il en jetait un, et ses yeux exprimaient alors une incroyable méfiance. Elle examinait le Français avec une prudence commerciale: mais cet examen lui fut favorable, car, lorsqu'il eut achevé son maigre repas, elle lui lécha ses souliers, et, d'une langue rude et forte, elle en enleva miraculeusement la poussière incrustée dans les plis.

— Mais quand elle aura faim?... pensa le Provençal.

Malgré le frisson que lui causa son idée, le soldat se mit à mesurer curieusement les proportions de la panthère, certainement un des plus beaux individus de l'espèce, car elle avait trois pieds de hauteur et quatre pieds de longueur, sans y comprendre la queue. Cette arme puissante, ronde comme un gourdin, était haute de près de trois pieds. La tête, aussi

grosse que celle d'une lionne, se distinguait par une rare expression de finesse; la froide cruauté des tigres y dominait bien, mais il y avait aussi une vague ressemblance avec la physionomie d'une femme artificieuse. Enfin, la figure de cette reine solitaire révélait en ce moment une sorte de gaieté semblable à celle de Néron ivre : elle s'était désaltérée dans le sang et voulait jouer. Le soldat essaya d'aller et de venir, la panthère le laissa libre, se contentant de le suivre des yeux, ressemblant ainsi moins à un chien fidèle qu'à un gros angora inquiet de tout, même des mouvements de son maître. Quand il se retourna, il aperçut du côté de la fontaine les restes de son cheval, la panthère en avait traîné jusque-là le cadavre. Les deux tiers environ étaient dévorés. Ce spectacle rassura le Français. Il lui fut facile alors d'expliquer l'absence de la panthère, et le respect qu'elle avait eu pour lui pendant son sommeil. Ce premier bonheur l'enhardissant à tenter l'avenir, il conçut le fol espoir de faire bon ménage avec la panthère pendant toute la journée, en ne négligeant aucun moyen de l'apprivoiser et de se concilier ses bonnes grâces. Il revint près d'elle et eut l'ineffable bonheur de lui voir remuer la queue par un mouvement presque insensible. Il s'assit alors sans crainte auprès d'elle, et ils se mirent à jouer tous les deux : il lui prit les pattes, le museau, lui tournilla les oreilles, la renversa sur le dos, et gratta fortement ses flancs chauds et soyeux. Elle se laissa faire, et quand le soldat essaya de lui lisser le poil

des pattes, elle rentra soigneusement ses ongles recourbés comme des damas. Le Français, qui gardait une main sur son poignard, pensait encore à le plonger dans le ventre de la trop confiante panthère ; mais il craignit d'être immédiatement étranglé dans la dernière convulsion qui l'agiterait. Et, d'ailleurs, il entendit dans son cœur une sorte de remords qui lui criait de respecter une créature inoffensive. Il lui semblait avoir trouvé une amie dans ce désert sans bornes. Il songea involontairement à sa première maîtresse, qu'il avait surnommée *Mignonne*, par antiphrase, parce qu'elle était d'une si atroce jalousie, que, pendant tout le temps que dura leur passion, il eut à craindre le couteau dont elle l'avait toujours menacé. Ce souvenir de son jeune âge lui suggéra d'essayer de faire répondre à ce nom la jeune panthère, de laquelle il admirait, maintenant avec moins d'effroi, l'agilité, la grâce et la mollesse.

Vers la fin de la journée, il s'était familiarisé avec sa situation périlleuse, et il en aimait presque les angoisses. Enfin, sa compagne avait fini par prendre l'habitude de le regarder quand il criait en voix de fausset : *Mignonne !* Au coucher du soleil, Mignonne fit entendre à plusieurs reprises un cri profond et mélancolique.

— Elle est bien élevée !... pensa le gai soldat ; elle dit ses prières.

Mais cette plaisanterie mentale ne lui vint en l'esprit que quand il eut remarqué l'attitude pacifique dans laquelle restait sa camarade.

— Va, ma petite blonde, je te laisserai coucher la première, lui dit-il en comptant bien sur l'activité de ses jambes pour s'évader au plus vite quand elle serait endormie, afin d'aller chercher un autre gîte pendant la nuit.

Le soldat attendit avec impatience l'heure de sa fuite, et, quand elle fut arrivée, il marcha rapidement dans la direction du Nil ; mais à peine eut-il fait un quart de lieue dans les sables, qu'il entendit la panthère bondissant derrière lui, et jetant par intervalles ce cri de scie, plus effrayant encore que le bruit lourd de ses bonds.

— Allons, se dit-il, elle m'a pris en amitié!... Cette jeune panthère n'a peut-être encore rencontré personne, il est flatteur d'avoir son premier amour!

En ce moment, le Français tomba dans un de ces sables mouvants si redoutables pour les voyageurs, et d'où il est impossible de se sauver. En se sentant pris, il poussa un cri d'alarme ; la panthère le saisit avec ses dents par le collet, et, sautant vigoureusement en arrière, elle le tira du gouffre comme par magie.

— Ah! Mignonne, s'écria le soldat en la caressant avec enthousiame, c'est entre nous maintenant à la vie et à la mort.... Mais pas de farces!

Et il revint sur ses pas.

Le désert fut dès lors comme peuplé. Il renfermait un être auquel le Français pouvait parler, et dont la férocité s'était adoucie pour lui, sans qu'il s'expliquât les raisons de cette incroyable amitié. Quelque puis-

sant que fût le désir du soldat de rester debout et sur ses gardes, il dormit. A son réveil, il ne vit plus Mignonne ; il monta sur la colline, et, dans le lointain, il l'aperçut accourant par bonds, suivant l'habitude de ces animaux, auxquels la course est interdite par l'extrême flexibilité de leur colonne vertébrale. Mignonne arriva les babines sanglantes; elle reçut les caresses nécessaires que lui fit son compagnon, en témoignant même par plusieurs *ronron* graves combien elle en était heureuse. Ses yeux, pleins de mollesse, se tournèrent avec encore plus de douceur que la veille sur le Provençal, qui lui parlait comme à un animal domestique :

— Ah ! ah ! Mademoiselle, car vous êtes une honnête fille, n'est-ce pas? Voyez-vous ça !... nous aimons à être câlinée. N'avez-vous pas honte! Vous avez mangé quelque Maugrabin?... Bien! C'est pourtant des animaux comme vous !... Mais n'allez pas gruger les Français, au moins... Je ne vous aimerais plus !

Elle joua comme un jeune chien joue avec son maître, se laissant rouler, battre et flatter tour à tour; et parfois elle provoquait le soldat en avançant la patte sur lui, par un geste de solliciteur.

Quelques jours se passèrent ainsi. Cette compagnie permit au Provençal d'admirer les sublimes beautés du désert. Du moment qu'il y trouvait des heures de crainte et de tranquillité, des aliments, et une créature à laquelle il pensait, il eut l'âme agitée par des contrastes... C'était une vie pleine d'oppositions. La

solitude lui révéla tous ses secrets, l'enveloppa de ses charmes. Il découvrit dans le lever et le coucher du soleil des spectacles inconnus au monde. Il sut tressaillir en entendant au dessus de sa tête le doux sifflement des ailes d'un oiseau, — rare passager! — en voyant les nuages se confondre, — voyageurs changeants et colorés! Il étudia pendant la nuit les effets de la lune sur l'océan des sables, où le simoun produisait des vagues, des ondulations et de rapides changements. Il vécut avec le jour de l'Orient, il en admira les pompes merveilleuses; et souvent, après avoir joui du terrible spectacle d'un ouragan dans cette plaine où les sables soulevés produisaient des brouillards rouges et secs, des nuées mortelles, il voyait venir la nuit avec délices, car alors tombait la bienfaisante fraîcheur des étoiles. Il écouta des musiques imaginaires dans les cieux. Puis la solitude lui apprit à déployer les trésors de la rêverie. Il passait des heures entières à se rappeler des riens, à comparer sa vie passée à sa vie présente. Enfin, il se passionna pour sa panthère, car il lui fallait bien une affection. Soit que sa volonté, puissamment projetée, eût modifié le caractère de sa compagne, soit qu'elle trouvât une nourriture abondante grâce aux combats qui se livraient alors dans ces déserts, elle respecta la vie du Français qui finit par ne plus s'en défier en la voyant si bien apprivoisée. Il employait la plus grande partie du temps à dormir; mais il était obligé de veiller, comme une araignée au sein de sa toile, pour ne pas laisser échapper le

moment de sa délivrance, si quelqu'un passait dans la sphère décrite par l'horizon. Il avait sacrifié sa chemise pour en faire un drapeau, arboré sur le haut d'un palmier dépouillé de feuillage. Conseillé par la nécessité, il sut trouver le moyen de le garder déployé en le tendant avec des baguettes, car le vent aurait pu ne pas l'agiter au moment où le voyageur attendu regardait dans le désert...

C'était pendant les longues heures où l'abandonnait l'espérance qu'il s'amusait avec la panthère. Il avait fini par connaître les différentes inflexions de sa voix, l'expression de ses regards, il avait étudié les caprices de toutes les taches qui nuançaient l'or de sa robe. Mignonne ne grondait même plus quand il lui prenait la touffe par laquelle sa redoutable queue était terminée, pour en compter les anneaux noirs et blancs, ornement gracieux qui brillait de loin au soleil comme des pierreries. Il avait du plaisir à contempler les lignes moelleuses et fines des contours, la blancheur du ventre, la grâce de la tête. Mais c'était surtout quand elle folâtrait qu'il la regardait complaisamment, et l'agilité, la jeunesse de ses mouvements, le surprenaient toujours : il admirait sa souplesse quand elle se mettait à bondir, à ramper, à se glisser, à se fourrer, à s'accrocher, se rouler, se blottir, s'élancer partout. Quelque rapide que fût son élan, quelque glissant que fût un bloc de granit, elle s'y arrêtait tout court au mot de « Mignonne! »

Un jour, par un soleil éclatant, un immense oiseau

plana dans les airs. Le Provençal quitta sa panthère pour examiner ce nouvel hôte ; mais, après un moment d'attente, la sultane délaissée gronda sourdement.

— Je crois, Dieu m'emporte, qu'elle est jalouse ! s'écria-t-il en voyant ses yeux redevenus rigides. L'âme de Virginie aura passé dans ce corps-là, c'est sûr !...

L'aigle disparut dans les airs pendant que le soldat admirait la croupe rebondie de la panthère. Mais il y avait tant de grâce et de jeunesse dans ses contours ! C'était joli comme une femme. La blonde fourrure de la robe se mariait par des teintes fines aux tons du blanc mat qui distinguait les cuisses. La lumière profusément jetée par le soleil faisait briller cet or vivant, ces taches brunes, de manière à leur donner d'infinissables attraits. Le Provençal et la panthère se regardèrent l'un et l'autre d'un air intelligent ; la coquette tressaillit quand elle sentit les ongles de son ami lui gratter le crâne, ses yeux brillèrent comme deux éclairs, puis elle les ferma fortement.

— Elle a une âme ! dit-il en étudiant la tranquillité de cette reine des sables, dorée comme eux, blanche comme eux, solitaire et brûlante comme eux...

Cette grande passion finit « comme toutes les grandes passions, par un malentendu. » Cette fin, au dire de Balzac, est « horriblement difficile » à raconter. Le vieux grognard, achevant sa bouteille de champagne, conclut :

— Je ne sais pas quel mal je lui ai fait, mais elle se retourna comme si elle eût été enragée, et, de ses dents aiguës, elle m'entama la cuisse, faiblement sans doute. Moi, croyant qu'elle voulait me dévorer, je lui plongeai mon poignard dans le cou. Elle roula en jetant un cri qui me glaça le cœur, je la vis se débattant en me regardant sans colère. J'aurais voulu pour tout au monde, pour ma croix, que je n'avais pas encore, la rendre à la vie. C'était comme si j'eusse assassiné une personne véritable. Et les soldats qui avaient vu mon drapeau, et qui accoururent à mon secours, me trouvèrent tout en larmes.... — Eh bien! Monsieur, reprit-il après un moment de silence, j'ai fait depuis la guerre en Allemagne, en Espagne, en Russie, en France; j'ai bien promené mon cadavre, je n'ai rien vu de semblable au désert.... Ah! c'est que cela est bien beau!

— Qu'y sentiez-vous? lui ai-je demandé.

— Oh! cela ne se dit pas, jeune homme. D'ailleurs, je ne regrette pas toujours mon bouquet de palmiers et ma panthère,... il faut que je sois triste pour cela. Dans le désert, voyez-vous, il y a tout, et il n'y a rien...

— Mais encore, expliquez-moi...

— Eh bien! reprit-il en laissant échapper un geste d'impatience, c'est Dieu sans les hommes.

2

UNE DROLERIE D'AUSTERLITZ[1]

Le docteur Benassis, dans *Le Médecin de campagne*, incite plusieurs fois son hôte, le commandant Genestas, à conter ses aventures de guerre. Genestas s'exécute, et voici ce qu'il appelle une de ses « drôleries » de guerre.

***

— J'ai bien peu de souvenirs, dit Genestas. Il se rencontre des gens auxquels tout arrive, et, moi, je n'ai jamais pu être le héros d'aucune histoire. Tenez, voici la seule drôlerie qui me soit arrivée. En 1805, je n'étais encore que sous-lieutenant, je fis partie de la Grande Armée, et je me trouvai à Austerlitz. Avant de prendre Ulm, nous eûmes à livrer quelques combats où la cavalerie donna singulièrement. J'étais alors sous le commandement de Murat, qui ne renonçait guère sur la couleur. Après une des premières affaires de la campagne, nous nous emparâmes d'un pays où il y avait plusieurs belles terres. Le soir, mon régiment se cantonna dans le parc d'un beau château habité par une jeune et jolie femme, une comtesse; je vais naturellement me loger chez elle, et j'y cours afin d'empêcher tout pillage. J'arrive au

1. Fragment tiré du *Médecin de campagne* (*Scènes de la vie de campagne*).

salon au moment où mon maréchal des logis couchait en joue la comtesse et lui demandait brutalement ce que cette femme ne pouvait certes lui donner, il était trop laid! Je relève d'un coup de sabre sa carabine, le coup part dans une glace; puis je flanque un revers à mon homme et l'étends par terre. Aux cris de la comtesse et en entendant le coup de feu, tout son monde accourt et me menace.

— Arrêtez, dit-elle en allemand à ceux qui voulaient m'embrocher, cet officier m'a sauvé la vie!

Ils se retirent. Cette dame m'a donné son mouchoir, un beau mouchoir brodé que j'ai encore, et m'a dit que j'aurais toujours asile dans sa terre, et que, si j'éprouvais un chagrin, de quelque nature qu'il fût, je trouverais en elle une sœur et une amie dévouée; enfin, elle y mit toutes les herbes de la Saint-Jean. Cette femme était belle comme un jour de noces, mignonne comme une jeune chatte. Nous avons dîné ensemble. Le lendemain, j'étais devenu amoureux fou; mais, le lendemain, il fallait se trouver en ligne à Guntzbourg, je crois, et je délogeai muni du mouchoir.

Le combat se livre; je me disais :

— A moi les balles! Mon Dieu, parmi toutes celles qui passent, n'y en aura-t-il pas une pour moi?

Mais je ne la souhaitais pas à la cuisse, je n'aurais pas pu retourner au château. Je n'étais pas dégoûté, je voulais une bonne blessure au bras pour pouvoir être pansé, mignoté par la princesse. Je me précipitais comme un enragé sur l'ennemi. Je n'ai

pas eu de bonheur, je suis sorti de là sain et sauf. Plus de comtesse, il a fallu marcher. Voilà....

3

LA MAITRESSE JUIVE[1]

Mais, l'aventure d'Austerlitz n'est pas la seule des « drôleries » des souvenirs du commandant Genestas. Séduit par l'attention que lui prête le docteur Benassis, il continue à évoquer ses souvenirs. En voici un de cette retraite de Russie sur laquelle Balzac revient sans se lasser. C'est une de ces curieuses aventures de guerre et d'amour qu'il devait tenir de ceux qui les vécurent dans les orages de fer et de feu de l'Empire.

***

— Mon cher Monsieur, dit Genestas en plaçant sur la cheminée son verre vide, après la retraite de Moscou, mon régiment se refit dans une petite ville de Pologne. Nous y rachetâmes des chevaux à prix d'or, et nous y restâmes en garnison jusqu'au retour de l'Empereur. Voilà qui va bien. Il faut vous dire que j'avais alors un ami. Pendant la retraite, je fus plus d'une fois sauvé par les soins d'un maréchal des logis nommé Renard, qui fit pour moi de ces choses après lesquelles deux hommes doivent être frères, sauf les exigences de la discipline. Nous étions

1. Fragment tiré du *Médecin de campagne* (*Scènes de la vie de campagne*).

logés dans la même maison, un de ces nids à rats construits en bois où demeurait toute une famille et où vous n'auriez pas cru pouvoir mettre un cheval. Cette bicoque appartenait à des juifs qui y pratiquaient leurs trente-six commerces, et le vieux père juif, de qui les doigts ne se trouvèrent pas gelés pour manier l'or, avait très bien fait ses affaires pendant notre déroute. Ces gens-là, ça vit dans l'ordure et ça meurt dans l'or. Leur maison était élevée sur des caves, en bois, bien entendu, sous lesquelles ils avaient fourré leurs enfants, et notamment une fille belle comme une juive quand elle se tient propre et qu'elle n'est pas blonde. Ça avait dix-sept ans, c'était blanc comme neige, des yeux de velours, des cils noirs comme des queues de rat, des cheveux luisants, touffus, qui donnaient envie de les manier; une créature vraiment parfaite! Enfin, Monsieur, j'aperçus le premier ces singulières provisions, un soir que l'on me croyait couché et que je fumais tranquillement ma pipe en me promenant dans la rue. Ces enfants grouillaient tous pêle-mêle, comme une nichée de chiens. C'était drôle à voir. Le père et la mère soupaient avec eux. A force de regarder, je découvris, dans le brouillard de fumée que faisait le père avec ses bouffées de tabac, la jeune juive qui se trouvait là comme un napoléon tout neuf dans un tas de gros sous. Moi, mon cher Benassis, je n'ai jamais eu le temps de réfléchir à l'amour; cependant, lorsque je vis cette jeune fille, je compris que jusqu'alors je n'avais fait que céder à la nature; mais

cette fois tout en était, la tête, le cœur et le reste. Je devins donc amoureux de la tête aux pieds, oh! mais rudement. Je demeurai là, fumant ma pipe, occuper à regarder la juive, jusqu'à ce qu'elle eût soufflé sa chandelle et qu'elle se fût couchée. Impossible de fermer l'œil! je restai pendant toute la nuit, chargeant ma pipe, la fumant, me promenant dans la rue. Je n'avais jamais été comme ça. Ce fut la seule fois de ma vie que je pensai à me marier. Quand vint le jour, j'allai seller mon cheval, et je trottai pendant deux grandes heures dans la campagne pour me rafraîchir; et, sans m'en apercevoir, j'avais presque fourbu ma bête....

Genestas s'arrêta, regarda son nouvel ami d'un air inquiet et lui dit :

— Excusez-moi, Benassis, je ne suis pas orateur, je parle comme ça me vient; si j'étais dans un salon, je me gênerais, mais avec vous et à la campagne....

— Continuez, dit le médecin.

— Quand je revins à ma chambre, j'y trouvai Renard tout affairé. Me croyant tué en duel, il nettoyait ses pistolets, et avait idée de chercher chicane à celui qui m'aurait mis à l'ombre... Oh! mais voilà le caractère du pèlerin. Je confiai mon amour à Renard, en lui montrant la niche aux enfants. Comme mon Renard entendait le patois de ces chinois-là, je le priai de m'aider à faire mes propositions au père et à la mère, et de tâcher d'établir une correspondance avec Judith. Elle se nommait Judith.

Enfin, Monsieur, pendant quinze jours, je fus le plus heureux des hommes, parce que tous les soirs le juif et sa femme nous firent souper avec Judith. Vous connaissez ces choses-là, je ne vous en impatienterai nullement; cependant, si vous ne comprenez pas le tabac, vous ignorez le plaisir d'un honnête homme qui fume tranquillement sa pipe avec son ami Renard et le père de la fille, en voyant la princesse. C'est très agréable. Mais je dois vous dire que Renard était un Parisien, un fils de famille. Son père, qui faisait un gros commerce d'épicerie, l'avait élevé pour être notaire, et il savait quelque chose; mais, la conscription l'ayant pris, il lui fallut dire adieu à l'écritoire. Moulé d'ailleurs pour porter l'uniforme, il avait une figure de jeune fille et connaissait l'art d'enjôler le monde parfaitement bien. C'était lui que Judith aimait, et elle se souciait de moi comme un cheval se soucie de poulets rôtis. Pendant que je m'extasiais et que je voyageais dans la lune en regardant Judith, mon Renard, qui n'avait pas volé son nom, entendez-vous! faisait son chemin sous terre; le traître s'entendait avec la fille, et si bien, qu'ils se marièrent à la mode du pays, parce que les permissions auraient été trop de temps à venir. Mais il promit d'épouser suivant la loi française, si par hasard le mariage était attaqué. Le fait est qu'en France Mme Renard redevint Mlle Judith. Si j'avais su cela, moi, j'aurais tué Renard, et net, sans seulement lui laisser le temps de souffler; mais le père, la mère, la fille et mon maréchal des logis, tout

cela s'entendait comme des larrons en foire. Pendant que je fumais ma pipe, que j'adorais Judith comme un saint sacrement, mon Renard convenait de ses rendez-vous, et poussait très bien ses petites affaires....

Vous êtes la seule personne à qui j'aie parlé de cette histoire que je nomme une infamie; je me suis toujours demandé pourquoi un homme qui mourrait de honte s'il prenait une pièce d'or, vole la femme, le bonheur, la vie de son ami sans scrupule. Enfin, mes mâtins étaient mariés et heureux, que j'étais toujours là le soir, à souper, admirant comme un imbécile Judith, et répondant comme un *ténor* aux mines qu'elle faisait pour me clore les yeux. Vous pensez bien qu'ils ont payé leurs tromperies singulièrement cher. Foi d'honnête homme! Dieu fait plus attention aux choses de ce monde que nous ne le croyons. Voici les Russes qui nous débordent. La campagne de 1813 commence. Nous sommes envahis. Un beau matin, l'ordre nous arrive de nous trouver sur le champ de bataille de Lutzen à une heure dite. L'Empereur savait bien ce qu'il faisait en nous commandant de partir promptement. Les Russes nous avaient tournés. Notre colonel s'embarbouille à faire des adieux à une Polonaise qui demeurait à un demi-quart de lieue de la ville, et l'avant-garde des Cosaques l'empoigne juste, lui et son piquet. Nous n'avons que le temps de monter à chêval, de nous former en avant de la ville pour livrer une escarmouche de cavalerie et repousser

mes Russes afin de pouvoir filer pendant la nuit. Nous avons chargé durant trois heures et fait de vrais tours de force. Tandis que nous nous battions, les équipages de notre matériel prenaient les devants. Nous avions un parc d'artillerie et de grandes provisions de poudre furieusement nécessaires à l'Empereur, il fallait les lui amener à tout prix. Notre défense imposa aux Russes, qui nous crurent soutenus par un corps d'armée. Néanmoins, bientôt avertis de leur erreur par des espions, ils apprirent qu'ils n'avaient devant eux qu'un régiment de cavalerie et nos dépôts d'infanterie. Alors, Monsieur, vers le soir, ils firent une attaque à tout démolir, et si chaude, que nous y sommes restés plusieurs. Nous fûmes enveloppés. J'étais avec Renard au premier rang, et je voyais mon Renard se battant et chargeant comme un démon, car il pensait à sa femme. Grâce à lui, nous pûmes regagner la ville que nos malades avaient mise en état de défense; mais c'était à faire pitié! Nous rentrions les derniers, lui et moi; nous trouvons notre chemin barré par un gros de Cosaques, et nous piquons là-dessus. Un de ces sauvages allait m'enfiler avec sa lance, Renard le voit, pousse son cheval entre nous deux pour détourner le coup; sa pauvre bête, un bel animal, ma foi! reçoit le fer, entraîne, en tombant par terre, Renard et le Cosaque. Je tue le Cosaque, je prends Renard par le bras et le mets devant moi sur mon cheval en travers, comme un sac de blé.

— Adieu, mon capitaine, tout est fini! me dit Renard.

— Non, lui répondis-je; faut voir.

J'étais alors en ville, je descends et l'assieds au coin d'une maison, sur un peu de paille. Il avait la tête brisée, la cervelle dans ses cheveux, et il parlait!... Oh! c'était un fier homme.

— Nous sommes quittes, dit-il. Je vous ai donné ma vie, je vous avais pris Judith. Ayez soin d'elle et de son enfant, si elle en a un. D'ailleurs, épousez-la.

Monsieur, dans le premier moment, je le laissai là comme un chien; mais, quand ma rage fut passée, je revins.... Il était mort. Les Cosaques avaient mis le feu à la ville; je me souvins alors de Judith : j'allai donc la chercher, elle se mit en croupe, et, grâce à la vitesse de mon cheval, je rejoignis le régiment qui avait opéré sa retraite. Quant au juif et à sa famille, plus personne! tous disparus comme des rats. Judith seule attendait Renard; je ne lui ai rien dit, vous comprenez, dans le commencement. Monsieur, il m'a fallu songer à cette femme au milieu de tous les désastres de la campagne de 1813, la loger, lui donner ses aises, enfin la soigner, et je crois qu'elle ne s'est guère aperçue de l'état où nous étions. J'avais l'attention de la tenir toujours à dix lieues de nous, en avant, vers la France: elle est accouchée d'un garçon pendant que nous nous battions à Hanau. Je fus blessé à cette affaire-là, je rejoignis Judith à Strasbourg, puis je revins sur Paris, car j'ai eu le malheur d'être au lit pendant la campagne de

France. Sans ce triste hasard, je passais dans les grenadiers de la garde, l'Empereur m'y avait donné de l'avancement. Enfin, Monsieur, j'ai donc été obligé de soutenir une femme et un enfant qui ne m'appartenaient point, et j'avais trois côtes ébréchées! Vous comprenez que ma solde, ce n'était pas la France. Le père Renard, vieux requin sans dents, ne voulut pas de sa bru; le père juif était fondu. Judith se mourait de chagrin. Un matin, elle pleurait en achevant mon pansement.

— Judith, lui dis-je, votre enfant est perdu...

— Et moi aussi! dit-elle.

— Bah! répondis-je, nous allons faire venir les papiers nécessaires, je vous épouserai et reconnaîtrai pour mien l'enfant de...

Je n'ai pas pu achever.... Ah! mon cher Monsieur, on peut tout faire pour recevoir le regard de morte par lequel Judith me remercia; je vis que je l'aimais toujours, et dès ce jour-là, son petit entra dans mon cœur. Pendant que les papiers, le père et la mère juifs étaient en route, la pauvre femme acheva de mourir. L'avant-veille de sa mort, elle eut la force de s'habiller, de se parer, de faire toutes les cérémonies d'usage, de signer leurs tas de papiers; puis, quand son enfant eut un nom et un père elle revint se coucher, je lui baisai les mains et le front, puis elle mourut. Voilà mes noces! Le surlendemain, après avoir acheté les quelques pieds de terre où la pauvre fille est couchée, je me suis trouvé le père d'un orphelin que j'ai mis en nourrice pendant la campagne de 1815. Depuis ce

temps-là, sans que personne sût mon histoire, qui n'était pas belle à dire, j'ai pris soin de ce petit drôle comme s'il était à moi. Son grand-père est au diable, il est ruiné, il court avec sa famille entre la Perse et la Russie. Il y a des chances pour qu'il fasse fortune, car il paraît s'entendre au commerce des pierres précieuses. J'ai mis cet enfant au collège; mais dernièrement, je l'ai fait si bien manœuvrer dans ses mathématiques pour le colloquer à l'Ecole polytechnique, et l'en voir sortir avec un bon état, que le pauvre petit bonhomme est tombé malade. Il a la poitrine faible. A entendre les médecins de Paris, il y aurait encore de la ressource s'il courait dans les montagnes, s'il était soigné comme il faut, à tout moment, par un homme de bonne volonté. J'avais donc pensé à vous, et j'étais venu pour faire une reconnaissance de vos idées, de votre train de vie. D'après ce que vous m'avez dit, je ne saurais vous donner ce chagrin-là, quoique nous soyons déjà de bons amis.

— Commandant, dit Benassis après un moment de silence, amenez-moi l'enfant de Judith. Dieu veut sans doute que je passe par cette dernière épreuve, et je la subirai. J'offrirai ces souffrances au Dieu dont le fils est mort sur la croix. D'ailleurs, mes émotions pendant votre récit ont été douces, n'est-ce pas d'un favorable augure?

Genestas amena donc le fils de la morte à Benassis, et le bon Benassis le sauva. Et, la tâche achevée, il mourut

presque dans les bras de ce jeune homme qui lui était devenu un ami.

4

LE DORTOIR DE LA RETRAITE[1]

Genestas ne borna pas à cet épisode ses confidences. Il eut l'occasion, une nouvelle fois, de reparler de la retraite de Russie dont le récit suivant constitue un autre épisode.

***

— Ah çà! capitaine Bluteau[2], vous me faites babiller comme un geai, et vous ne me dites rien de votre vie qui doit être curieuse. Un soldat de votre âge a vu trop de choses pour ne pas avoir plus d'une aventure à raconter?

— Mais, répondit Genestas au docteur Benassis, ma vie est la vie de l'armée. Toutes les figures militaires se ressemblent. N'ayant jamais commandé, étant toujours resté dans le rang à recevoir ou à donner des coups de sabre, j'ai fait comme les autres. Je suis allé là où Napoléon nous a conduits, et me suis trouvé en ligne à toutes les batailles où a frappé la garde impériale. C'est des événements bien connus. Avoir soin de ses chevaux, souffrir quelquefois la faim et la soif, se battre quand il faut,

1. Fragment tiré du *Médecin de campagne* (*Scènes de la vie de campagne*).

2. Il a déjà été dit que c'est sous ce nom que le commandant Genestas se présenta chez le docteur Benassis.

voilà toute la vie du soldat. N'est-ce pas simple comme bonjour? Il y a des batailles qui, pour nous autres, sont tout entières dans un cheval déferré qui nous laisse dans l'embarras. En somme, j'ai vu tant de pays, que je me suis accoutumé à en voir, et j'ai vu tant de morts, que j'ai fini par compter ma propre vie pour rien.

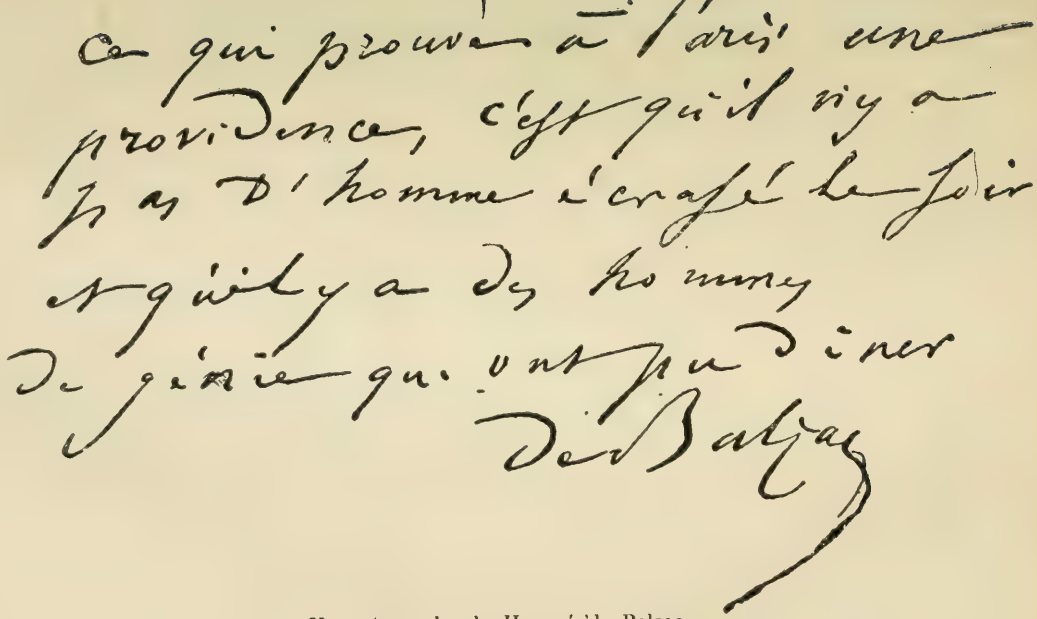
— Cependant, vous avez dû être personnellement en péril pendant certains moments, et ces dangers particuliers seraient curieux racontés par vous?

— Peut-être, répondit le commandant.

— Eh bien! dites-moi ce qui vous a le plus ému. N'ayez pas peur, allez! je ne croirai pas que vous manquiez de modestie quand même vous me diriez quelque trait d'héroïsme. Lorsqu'un homme est bien sûr d'être compris par ceux auxquels il se confie, ne doit-il pas éprouver une sorte de plaisir à dire : « J'ai fait cela? »

— Eh bien! je vais vous raconter une particularité qui me cause quelquefois des remords. Pendant les quinze années que nous nous sommes battus, il ne m'est pas arrivé une seule fois de tuer un homme, hors le cas de légitime défense. Nous sommes en ligne, nous chargeons ; si nous ne renversons pas ceux qui sont devant nous, ils ne nous demandent pas permission pour nous saigner; donc, il faut tuer pour ne pas être démoli, la conscience est tranquille. Mais, mon cher Monsieur, il m'est arrivé de casser les reins à un camarade dans une circonstance particulière. Par réflexion, la chose m'a fait

de la peine, et la grimace de cet homme me revient quelquefois. Vous allez en juger.... C'était pendant la retraite de Moscou. Nous avions plus l'air d'être un troupeau de bœufs harassés que d'être la Grande Armée. Adieu la discipline et les drapeaux! Chacun était son maître, et l'Empereur, on peut le dire, a su là où finissait son pouvoir. En arrivant à Studzianka, petit village au-dessus de la Bérésina, nous trouvâmes des granges, des cabanes à démolir, des pommes de terre enterrées et des betteraves. Depuis quelque temps, nous n'avions rencontré ni maisons ni mangeaille : l'armée a fait bombance. Les premiers venus, comme vous pensez, ont tout mangé. Je suis arrivé un des derniers. Heureusement pour moi, je n'avais faim que de sommeil. J'avise une grange, j'y entre, j'y vois une vingtaine de généraux, des officiers supérieurs, tous hommes, sans les flatter, de grand mérite : Junot, Narbonne, l'aide de camp de l'Empereur, enfin les grosses têtes de l'armée. Il y avait aussi de simples soldats qui n'auraient pas donné leur lit de paille à un maréchal de France. Les uns dormaient debout, appuyés contre le mur faute de place, les autres étaient étendus à terre, et tous si bien pressés les uns contre les autres afin de se tenir chaud, que je cherche vainement un coin pour m'y mettre. Me voilà marchant sur ce plancher d'hommes : les uns grognaient, les autres ne disaient rien, mais personne ne se dérangeait. On ne se serait pas dérangé pour éviter un boulet de canon, mais on n'était pas obligé là de suivre les maximes de civi-



Un autographe de Honoré de Balzac.

lité puérile et honnête. Enfin j'aperçois au fond de la grange un espèce de toit intérieur sur lequel personne n'avait eu l'idée ou la force peut-être de grimper ; j'y monte, je m'y arrange, et, quand je suis étalé tout de mon long, je regarde ces hommes étendus comme des veaux. Ce triste spectacle me fit presque rire. Les uns rongeaient des carottes glacées en exprimant une sorte de plaisir animal, et des généraux enveloppés de mauvais châles ronflaient comme des tonnerres. Une branche de sapin allumée éclairait la grange, elle y aurait mis le feu, personne ne se serait levé pour l'éteindre. Je me couche sur le dos, et, avant de m'endormir, je lève naturellement les yeux en l'air : je vois alors la maîtresse poutre, sur laquelle reposait le toit et qui supportait les solives, faire un léger mouvement d'orient en occident. Cette sacrée poutre dansait très joliment. « Messieurs, leur dis-je, il se trouve dehors un camarade qui veut se chauffer à nos dépens. » La poutre allait bientôt tomber. « Messieurs, Messieurs, nous allons bientôt périr, voyez la poutre ! » criai-je encore assez fort pour réveiller mes camarades de lit. Monsieur, ils ont bien regardé la poutre; mais ceux qui dormaient se sont remis à dormir, et ceux qui mangeaient ne m'ont même pas répondu. Voyant cela, il me fallut quitter ma place, au risque de la voir prendre, car il s'agissait de sauver ce tas de gloires. Je sors donc, je tourne la grange, et j'avise un grand diable de Wurtembergeois qui tirait la poutre avec un certain enthousiasme. « Aho ! aho !

lui dis-je en lui faisant comprendre qu'il fallait cesser son travail. — *Gehe mir aus dem gesicht, oder ich schlag dich todt!* cria-t-il. — Ah bien oui! *Qué mire aous dem guesit*, lui répondis-je, il ne s'agit pas de cela! Je prends son fusil qu'il avait laissé par terre, je lui casse les reins, je rentre et je dors. Voilà l'affaire.

— Mais c'était un cas de légitime défense appliquée contre un homme au profit de plusieurs, vous n'avez donc rien à vous reprocher, dit Benassis.

— Les autres, reprit Genestas, ont cru que j'avais eu quelque lubie ; mais, lubie ou non, beaucoup de ces gens-là vivent à leur aise aujourd'hui dans de beaux hôtels sans avoir le cœur oppressé par la reconnaissance.

— N'auriez-vous donc fait le bien que pour en percevoir cet exorbitant intérêt appelé reconnaissance? dit en riant Benassis. Ce serait faire de l'usure.

5

ROSINA, L'ITALIENNE[1]

Le général Armand de Montriveau, portrait vivant de Kléber, placé par Bonaparte à l'École de Châlons, fit, dans l'artillerie, toutes les campagnes de l'Empire. Il fut l'amant de cette fameuse duchesse de Langeais dont la vie constitue une si extraordinaire aventure dans l'*Histoire des*

1. Fragment tiré d'*Autre Etude de femme* (*Scènes de la vie privée*).

Treize. Montriveau était riche en actes d'héroïsme et en souvenirs. A une soirée chez Mlle des Touches, sous Louis-Philippe, il raconta une des aventures de son étonnante carrière. Et, une fois encore, Balzac a donné la campagne de 1812 pour cadre à ce récit.

***

— Pendant la campagne de 1812, dit le général de Montriveau, je fus la cause involontaire d'un malheur affreux qui pourra vous servir, docteur Bianchon, dit-il en me regardant, vous qui vous occupez beaucoup de l'esprit humain en vous occupant du corps, à résoudre quelques-uns de vos problèmes sur la volonté. Je faisais ma seconde campagne, j'aimais le péril et je riais de tout, en jeune et simple lieutenant d'artillerie que j'étais! Lorsque nous arrivâmes à la Bérésina, l'armée n'avait plus, comme vous le savez, de discipline, et ne connaissait plus l'obéissance militaire. C'était un ramas d'hommes de toutes nations, qui allait instinctivement du nord au midi. Les soldats chassaient de leurs foyers un général en haillons et pieds nus quand il ne leur apportait ni bois ni vivres. Après le passage de cette célèbre rivière, le désordre ne fut pas moindre. Je sortais tranquillement, tout seul, sans vivres, des marais de Zembin, et j'allais cherchant une maison où l'on voulût bien me recevoir. N'en trouvant pas, ou chassé de celles que je rencontrais, j'aperçus heureusement, vers le soir, une mauvaise petite ferme de Pologne, de laquelle rien ne pourrait vous

donner une idée, à moins que vous n'ayez vu les maisons de bois de la basse Normandie ou les plus pauvres métairies de la Beauce. Ces habitations consistent en une seule chambre partagée dans un bout par une cloison en planches, et la plus petite pièce sert de magasin à fourrages. L'obscurité du crépuscule me permit de voir de loin une légère fumée qui s'échappait de cette maison. Espérant y trouver des camarades plus compatissants que ceux auxquels je m'étais adressé jusqu'alors, je marchai courageusement jusqu'à la ferme. En y entrant, je trouvai la table mise. Plusieurs officiers, parmi lesquels était une femme, spectacle assez ordinaire, mangeaient des pommes de terre, de la chair de cheval grillée sur des charbons et des betteraves gelées. Je reconnus parmi les convives deux ou trois capitaines d'artillerie du premier régiment dans lequel j'avais servi. Je fus accueilli par un hourra d'acclamations qui m'aurait fort étonné de l'autre côté de la Bérésina; mais, en ce moment, le froid était moins intense, mes camarades se reposaient, ils avaient chaud, ils mangeaient, et la salle, jonchée de bottes de paille, leur offrait la perspective d'une nuit de délices. Nous n'en demandions pas tant alors. Les camarades pouvaient être philanthropes gratis, une des manières les plus ordinaires d'être philanthrope. Je me mis à manger en m'asseyant sur des bottes de fourrage. Au bout de la table, du côté de la porte par laquelle on communiquait avec la petite pièce pleine de paille et de foin, se trouvait mon ancien colonel, un des

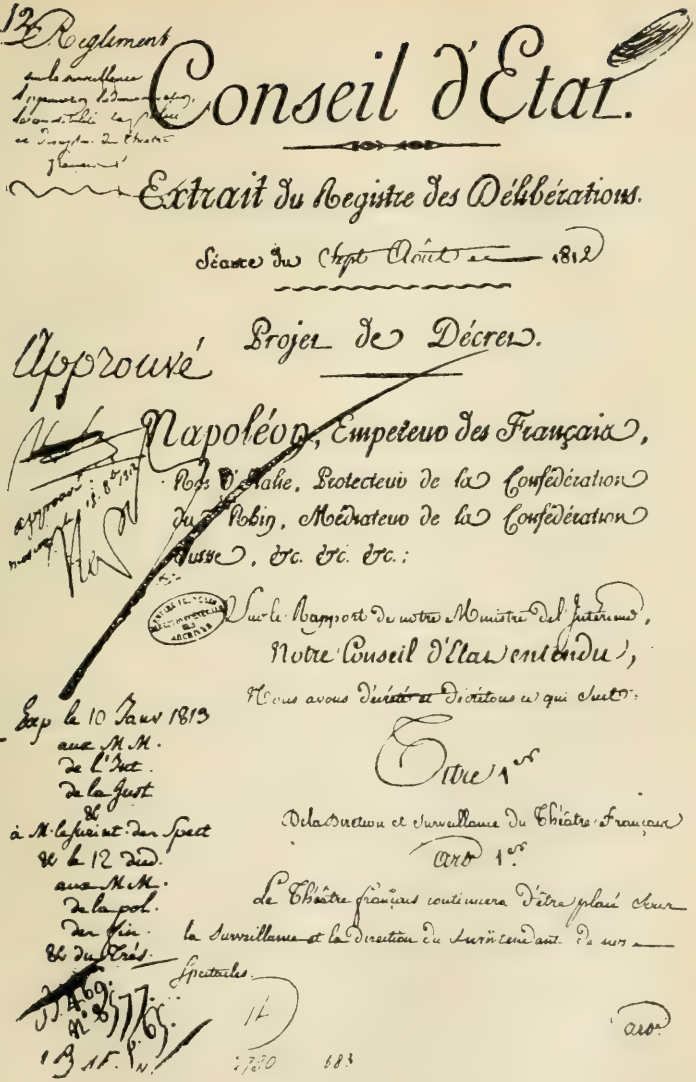
hommes les plus extraordinaires que j'aie jamais rencontrés dans tout le ramassis d'hommes qu'il m'a été permis de voir. Il était Italien. Or, toutes les fois que la nature humaine est belle, dans les contrées méridionales, elle est alors sublime. Je ne sais si vous avez remarqué la singulière blancheur des Italiens quand ils sont blancs.... C'est magnifique, aux lumières surtout. Lorsque je lus le fantastique portrait que Charles Nodier nous a tracé du colonel Oudet, j'ai retrouvé mes propres sensations dans chacune de ses phrases élégantes[1]. Italien comme la plupart des officiers qui composaient son régiment, emprunté, du reste, par l'Empereur, à l'armée d'Eugène, mon colonel était un homme de haute taille; il avait bien huit à neuf pouces, admirablement proportionné, peut-être un peu gros, mais d'une vigueur prodigieuse, et leste, découplé comme un lévrier. Ses cheveux noirs, bouclés à profusion, faisaient valoir son teint blanc comme celui d'une femme; il avait de petites mains, un joli pied, une bouche gracieuse, un nez aquilin dont les lignes étaient minces

1. Jacques-Joseph Oudet, né à Maynal (Jura) en 1773, volontaire de 1792, colonel du 17e régiment de ligne lorsqu'il fut tué à Wagram en 1809. Charles Nodier en a fait le romanesque héros et le chef de la Société des Philadelphes, qui, dès le Consulat, devait abattre Bonaparte. Cf. *Histoire des sociétés secrètes de l'armée et des conspirations qui ont eu pour objet la destruction du gouvernement de Bonaparte;* Paris, 1815, in-8. — Des contes que Nodier mit en circulation sur les Philadelphes, justice a été faite par M. E. Guillon, dans *Les complots militaires sous le Consulat et l'Empire*, d'après des documents inédits des Archives; Paris, 1894, in-18, p. 192 et suiv.

et le bout se pinçait naturellement et blanchissait quand il était en colère, ce qui arrivait souvent. Son irascibilité passait si bien toute croyance, que je ne vous en dirai rien : vous allez en juger d'ailleurs. Personne ne restait calme près de lui. Moi seul, peut-être, je ne le craignais pas ; il m'avait pris, il est vrai, dans une si singulière amitié, que tout ce que je faisais, il le trouvait bon. Quand la colère le travaillait, son front se crispait, et ses muscles dessinaient au milieu de son front un delta, ou, pour mieux dire, le fer à cheval de Redgauntlet. Ce signe vous terrifiait plus peut-être que les éclairs magnétiques de ses yeux bleus. Tout son corps tressaillait alors, et sa force, déjà si grande à l'état normal, devenait presque sans bornes. Il grasseyait beaucoup. Sa voix, au moins aussi puissante que celle de l'Oudet de Charles Nodier, jetait une incroyable richesse de sons dans la syllabe ou dans la consonne sur laquelle tombait ce grasseyement. Si ce vice de prononciation était une grâce chez lui dans certains moments, lorsqu'il commandait la manœuvre ou qu'il était ému, vous ne sauriez imaginer combien de puissance exprimait cette accentuation si vulgaire à Paris. Il faudrait l'avoir entendu. Lorsque le colonel était tranquille, ses yeux bleus peignaient une douceur angélique, et son front pur avait une expression pleine de charme. A une parade, à l'armée d'Italie, aucun homme ne pouvait lutter avec lui. Enfin d'Orsay lui-même, le beau d'Orsay, fut vaincu par notre colonel lors de la dernière revue passée par Napoléon

avant d'entrer en Russie[1]. Tout était opposition chez cet homme privilégié. La passion vit par les contrastes. Aussi ne me demandez pas s'il exerçait sur les femmes ces irrésistibles influences auxquelles notre nature se plie comme la matière vitrifiable sous la canne du souffleur; mais, par une singulière fatalité, un observateur se rendrait peut-être compte de ce phénomène, le colonel avait peu de bonnes fortunes, ou négligeait d'en avoir. Pour vous donner une idée de sa violence, je vais vous dire en deux mots ce que je lui ai vu faire dans un paroxysme de colère. Nous montions avec nos canons un chemin très étroit, bordé d'un côté par un talus assez haut et de l'autre par des bois. Au milieu du chemin, nous nous rencontrâmes avec un autre régiment d'artillerie, à la tête duquel marchait le colonel. Ce colonel veut faire reculer le capitaine de notre régiment qui se trouvait en tête de la première batterie. Naturellement notre capitaine s'y refuse; mais le colonel fait signe à sa première batterie d'avancer, et, malgré le soin que le conducteur mit à se jeter sur le bois, la roue du premier canon prit la jambe droite de notre capitaine et la lui brisa net, en le renversant de l'autre côté de son cheval. Tout cela fut l'affaire d'un mo-

1. Gédéon-Gaspard-Alfred de Grimaud, comte d'Orsay, né le 4 septembre 1801, fut un des plus fameux dandys du règne de Louis-Philippe. Le second Empire le fit directeur des Beaux-Arts. Il mourut le 4 août 1852. Balzac a cité ce nom ici, sans s'apercevoir, qu'en 1812, d'Orsay n'était âgé que de onze ans!


Réglement
Conseil d'Etat.
Extrait du Registre des Délibérations.
Séance du 15 Août 1812
Projet de Décret.
Approuvé
Napoléon, Empereur des Français,
Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération
du Rhin, Médiateur de la Confédération
Suisse, &c. &c. &c. :
Sur le Rapport de notre Ministre de l'intérieur,
Notre Conseil d'Etat entendu,
Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :
Titre 1er
De la Direction et Surveillance du Théâtre Français
Art. 1er
Le Théâtre français continuera d'être placé sous
la Surveillance et la Direction du Surintendant de nos
Spectacles.
Art.
Exp le 10 Janv 1813
aux MM.
de l'Int.
de la Just.
&
à M. le Sur Int. des Spect
& le 12 dud.
aux MM.
de la pol.
des Fin.
& du Trés.
1813
7680 683

La première page du Décret de Moscou
réglementant le Théâtre-Français.
(Musée des Archives Nationales.)

ment. Notre colonel, qui se trouvait à une faible distance, devine la querelle, accourt au grand galop en passant à travers les pièces et le bois au risque de se jeter les quatre fers en l'air, et arrive sur le terrain en face de l'autre colonel au moment où notre capitaine criait : « A moi !... » en tombant. Non, notre colonel italien n'était plus un homme ! Une écume semblable à la mousse du vin de Champagne lui bouillonnait à la bouche, il grondait comme un lion. Hors d'état de prononcer une parole, ni même un cri, il fit un signe effroyable à son antagoniste, en lui montrant le bois et tirant son sabre. Les deux colonels y entrèrent. En deux secondes, nous vîmes l'adversaire de notre colonel à terre, la tête fendue en deux. Les soldats de ce régiment reculèrent, ah ! diantre, et bon train ! Ce capitaine, que l'on avait manqué de tuer et qui jappait dans le bourbier où la roue du canon l'avait jeté, avait pour femme une ravissante Italienne de Messine qui n'était pas indifférente à notre colonel. Cette circonstance avait augmenté sa fureur. Sa protection appartenait à ce mari, il devait le défendre comme la femme elle-même. Or, dans la cabane où je reçus un si bon accueil au delà de Zembin, ce capitaine était en face de moi, et sa femme se trouvait à l'autre bout de la table, vis-à-vis du colonel. Cette Messinaise était une petite femme appelée Rosina, fort brune, mais portant dans ses yeux noirs et fendus en amande toutes les ardeurs du soleil de la Sicile. En ce moment, elle était dans un déplorable état de maigreur; elle avait les joues couvertes de poussière

comme un fruit exposé aux intempéries d'un grand chemin. A peine vêtue de haillons, fatiguée par les marches, les cheveux en désordre et collés ensemble sous un morceau de châle en marmotte, il y avait encore de la femme chez elle : ses mouvements étaient jolis; sa bouche rose et chiffonnée, ses dents blanches, les formes de sa figure, son corsage, attraits que la misère, le froid, l'incurie, n'avaient pas tout à fait dénaturés, parlaient encore d'amour à qui pouvait penser à une femme. Rosina offrait, d'ailleurs, en elle, une de ces natures frêles en apparence, mais nerveuses et pleines de force. La figure du mari, gentilhomme piémontais, annonçait une bonhomie goguenarde, s'il est permis d'allier ces deux mots. Courageux, instruit, il paraissait ignorer les liaisons qui existaient entre sa femme et le colonel depuis environ trois ans. J'attribuais ce laisser-aller aux mœurs italiennes ou à quelque secret de ménage : mais il y avait dans la physionomie de cet homme un trait qui m'inspirait toujours une involontaire défiance. Sa lèvre inférieure, mince et très mobile, s'abaissait aux deux extrémités, au lieu de se relever, ce qui me semblait trahir un fond de cruauté dans ce caractère en apparence flegmatique et paresseux. Vous devez bien imaginer que la conversation n'était pas très brillante lorsque j'arrivai. Mes camarades, fatigués, mangeaient en silence; naturellement ils me firent quelques questions; et nous nous racontâmes nos malheurs, tout en les entremêlant de réflexions sur la campagne, sur les généraux, sur leurs fautes, sur les Russes et le froid. Un

moment après mon arrivée, le colonel, ayant fini son maigre repas, s'essuie les moustaches, nous souhaite le bonsoir, jette son regard noir à l'Italienne, et lui dit : « Rosina? » Puis, sans attendre de réponse, il va se coucher dans la petite grange aux fourrages. Le sens de l'interpellation du colonel était facile à saisir. Aussi la jeune femme laissa-t-elle échapper un geste indescriptible qui peignait tout à la fois et la contrariété qu'elle devait éprouver à voir sa dépendance affichée sans aucun respect humain, et l'offense faite à sa dignité de femme, ou à son mari; mais il y eut encore dans la crispation des traits de son visage, dans le rapprochement violent de ses sourcils, une sorte de pressentiment : elle eut peut-être une prévision de sa destinée. Rosina resta tranquillement à table. Un instant après, et vraisemblablement lorsque le colonel fut couché dans son lit de foin ou de paille, il répéta : « Rosina?... » L'accent de ce second appel fut encore plus brutalement interrogatif que l'autre. Le grasseyement du colonel et le nombre que la langue italienne permet de donner aux voyelles et aux finales peignirent tout le despotisme, l'impatience, la volonté de cet homme. Rosina pâlit, mais elle se leva, passa derrière nous et rejoignit le colonel. Tous mes camarades gardèrent un profond silence; mais moi, malheureusement, je me mis à rire après les avoir tous regardés, et mon rire se répéta de bouche en bouche.

— *Tu ridi?* dit le mari.

— Ma foi, mon camarade, lui répondis-je en rede-

venant sérieux, j'avoue que j'ai eu tort, je te demande mille fois pardon ; et, si tu n'es pas content des excuses que je te fais, je suis prêt à te rendre raison....

— Ce n'est pas toi qui as tort, c'est moi ! reprit-il froidement.

Là-dessus, nous nous couchâmes dans la salle, et bientôt nous nous endormîmes tous d'un profond sommeil. Le lendemain, chacun, sans éveiller son voisin, sans chercher un compagnon de voyage, se mit en route à sa fantaisie avec cette espèce d'égoïsme qui a fait de notre déroute un des plus horribles drames de personnalité, de tristesse et d'horreur qui jamais se soient passés sous le ciel. Cependant, à sept ou huit cents pas de notre gîte, nous nous retrouvâmes presque tous, et nous marchâmes ensemble, comme des oies conduites en troupes par le despotisme aveugle d'un enfant. Une même nécessité nous poussait. Arrivés à un monticule d'où l'on pouvait encore apercevoir la ferme où nous avions passé la nuit, nous entendîmes des cris qui ressemblaient au rugissement des lions du désert, au mugissement des taureaux.... Mais non, cette clameur ne pouvait se comparer à rien de connu. Néanmoins, nous distinguâmes un faible cri de femme mêlé à cet horrible et sinistre râle. Nous nous retournâmes tous, en proie à je ne sais quel sentiment de frayeur ; nous ne vîmes plus la maison, mais un vaste bûcher. L'habitation, qu'on avait barricadée, était tout en flammes. Des tourbillons de fumée, enlevés par le vent, nous apportaient et les sons rauques et je ne sais quelle odeur forte. A

quelques pas de nous marchait le capitaine qui venait tranquillement se joindre à notre caravane; nous le contemplâmes tous en silence, car nul n'osa l'interroger; mais lui, devinant notre curiosité, tourna sur sa poitrine l'index de la main droite, et, de la gauche, montrant l'incendie :

— *Son'io!* dit-il.

Nous continuâmes à marcher sans lui faire une seule observation.

6

UNE ÉVASION SOUS LE CONSULAT[1]

Ce fut à une soirée au château d'Anzy, chez Mme de La Baudraye, dont il allait faire sa maîtresse, que le journaliste Lousteau conta cet épisode de la guerre livrée par Bonaparte aux chouans. Lousteau avoua qu'il tenait cette histoire de Charles Nodier, « le plus grand musicien littéraire que nous ayons, » appréciation peu flatteuse pour les autres artistes du temps de Louis-Philippe.

***

— Peu de temps après le 18 brumaire, dit Lousteau, vous savez qu'il y eut une levée de boucliers en Bretagne et dans la Vendée. Le premier consul, empressé de pacifier la France, entama des négociations avec les

1. Fragment tiré de *La Muse du département* (*Scènes de la vie de province*).

principaux chefs et déploya les plus vigoureuses mesures militaires; mais, tout en combinant des plans de campagne avec les séductions de sa diplomatie italienne, il mit en jeu les ressorts machiavéliques de la police, alors confiée à Fouché. Rien de tout cela ne fut inutile pour étouffer la guerre allumée dans l'Ouest. A cette époque, un jeune homme, appartenant à la famille de Maillé, fut envoyé par les chouans, de Bretagne à Saumur, afin d'établir des intelligences entre certaines personnes de la ville ou des environs et les chefs de l'insurrection royaliste. Instruite de ce voyage, la police de Paris avait dépêché des agents chargés de s'emparer du jeune émissaire à son arrivée à Saumur. Effectivement, l'ambassadeur fut arrêté le jour même de son débarquement, car il vint en bateau, sous un déguisement de maître marinier. Mais, en homme d'exécution, il avait calculé toutes les chances de son entreprise : son passe-port, ses papiers étaient si bien en règle, que les gens envoyés pour se saisir de lui craignirent de se tromper. Le chevalier de Beauvoir, je me rappelle maintenant le nom, avait bien médité son rôle : il se réclama de sa famille d'emprunt, allégua son faux domicile, et soutint si hardiment son interrogatoire, qu'il aurait été mis en liberté sans l'espèce de croyance aveugle que les espions eurent en leurs instructions, malheureusement trop précises. Dans le doute, ces alguazils aimèrent mieux commettre un acte arbitraire que de laisser échapper un homme à la capture duquel le ministre paraissait attacher une si grande importance. Dans ces temps de

liberté, les agents du pouvoir national se souciaient fort peu de ce que nous nommons aujourd'hui la *légalité*. Le chevalier fut donc provisoirement emprisonné, jusqu'à ce que les autorités supérieures eussent pris une décision à son égard. Cette sentence bureaucratique ne se fit pas attendre. La police ordonna de garder très étroitement le prisonnier, malgré ses dénégations. Le chevalier de Beauvoir fut alors transféré, suivant de nouveaux ordres, au château de l'Escarpe, dont le nom indique assez la situation. Cette forteresse, assise sur des rochers d'une grande élévation, a pour fossés des précipices : on y arrive de tous côtés par des pentes rapides et dangereuses; comme dans tous les anciens châteaux, la porte principale est à pont-levis et défendue par une large douve. Le commandant de cette prison, charmé d'avoir à garder un homme de distinction dont les manières étaient fort agréables, qui s'exprimait à merveille et paraissait instruit, qualités rares à cette époque, accepta le chevalier comme un bienfait de la Providence; il lui proposa d'être à l'Escarpe sur parole, et de faire cause commune avec lui contre l'ennui. Le prisonnier ne demanda pas mieux. Beauvoir était un gentilhomme mais c'était aussi, par malheur, un fort joli garçon. Il avait une figure attrayante, l'air résolu, la parole engageante, une force prodigieuse. Leste, bien découplé, entreprenant, aimant le danger, il eût fait un excellent chef de partisans; il les faut ainsi. Le commandant assigna le plus commode des appartements à son prisonnier, l'admit à sa

table, et n'eut d'abord qu'à se louer du Vendéen. Ce commandant était Corse et marié; sa femme, jolie et agréable, lui semblait peut-être difficile à garder; bref, il était jaloux en sa qualité de Corse et de militaire assez mal tourné. Beauvoir plut à la dame, il la trouva fort à son goût; peut-être s'aimèrent-ils! En prison, l'amour va si vite! Commirent-ils quelque imprudence? Le sentiment qu'ils eurent l'un pour l'autre dépassa-t-il les bornes de cette galanterie superficielle qui est presque un de nos devoirs envers les femmes? Beauvoir ne s'est jamais franchement expliqué sur ce point assez obscur de son histoire; mais toujours est-il constant que le commandant se crut en droit d'exercer des rigueurs extraordinaires sur son prisonnier. Beauvoir, mis au donjon, fut nourri de pain noir, abreuvé d'eau claire, et enchaîné suivant le perpétuel programme des divertissements prodigués aux captifs. La cellule, située sous la plate-forme, était voûtée en pierre dure, les murailles avaient une épaisseur désespérante, la tour donnait sur le précipice. Lorsque le pauvre Beauvoir eut reconnu l'impossibilité d'une évasion, il tomba dans ces rêveries qui sont tout ensemble le désespoir et la consolation des prisonniers. Il s'occupa de ces riens qui deviennent de grandes affaires : il compta les heures et les jours, il fit l'apprentissage du triste *état de prisonnier*, se replia sur lui-même, et apprécia la valeur de l'air et du soleil; puis, après une quinzaine de jours, il eut cette maladie terrible, cette fièvre de liberté qui pousse les prisonniers à ces sublimes entreprises dont les

prodigieux résultats nous semblent inexplicables, quoique réels, et que mon ami le docteur (il se tourna vers Bianchon) attribuerait sans doute à des forces inconnues, le désespoir de son analyse physiologique, mystères de la volonté humaine dont la profondeur épouvante la science (Bianchon fit un signe négatif). Beauvoir se rongeait le cœur, car la mort seule pouvait le rendre libre. Un matin, le porte-clefs chargé d'apporter la nourriture du prisonnier, au lieu de s'en aller après lui avoir donné sa maigre pitance, resta devant lui les bras croisés et le regarda singulièrement. Entre eux, la conversation se réduisait ordinairement à peu de chose, et jamais le gardien ne la commençait. Aussi le chevalier fut-il très étonné lorsque cet homme lui dit :

— Monsieur, vous avez sans doute votre idée en vous faisant toujours appeler M. Lebrun ou citoyen Lebrun. Cela ne me regarde pas, mon affaire n'est point de vérifier votre nom. Que vous vous nommiez Pierre ou Paul, cela m'est bien indifférent. A chacun son métier, les vaches seront bien gardées. Cependant, je sais, dit-il en clignant de l'œil, que vous êtes M. Charles-Félix-Théodore, chevalier de Beauvoir et cousin de Mme la duchesse de Maillé.... Hein? ajouta-t-il d'un air de triomphe, après un moment de silence, en regardant son prisonnier.

Beauvoir, se voyant incarcéré fort et ferme, ne crut pas que sa position pût empirer par l'aveu de son véritable nom.

— Eh bien! quand je serais le chevalier de Beauvoir, qu'y gagnerais-tu? lui dit-il.

— Oh! tout est gagné, répliqua le porte-clefs à voix basse. Écoutez-moi. J'ai reçu de l'argent pour faciliter votre évasion; mais un instant! Si j'étais soupçonné de la moindre chose, je serais fusillé tout bellement. J'ai donc dit que je tremperais dans cette affaire juste pour gagner mon argent. Tenez, Monsieur, voici une clef, dit-il en sortant de sa poche une petite lime; avec cela, vous scierez un de vos barreaux. Dame, ce ne sera pas commode! reprit-il en montrant l'ouverture étroite par laquelle le jour entrait dans le cachot.

C'était une espèce de baie pratiquée au-dessus du cordon qui couronnait extérieurement le donjon, entre ces grosses pierres saillantes destinées à figurer les supports des créneaux.

— Monsieur, dit le geôlier, il faudra scier le fer assez près pour que vous puissiez passer.

— Oh! sois tranquille! j'y passerai, dit le prisonnier.

— Et assez haut pour qu'il vous reste de quoi attacher votre corde, reprit le porte-clefs.

— Où est-elle? demanda de Beauvoir.

— La voici, répondit le guichetier en lui jetant une corde à nœuds. Elle a été fabriquée avec du linge, afin de faire supposer que vous l'avez confectionnée vous-même, et elle est de longueur suffisante. Quand vous serez au dernier nœud, laissez-vous couler tout doucement, le reste est votre affaire. Vous trouverez probablement dans les environs une

voiture tout attelée et des amis qui vous attendent. Mais je ne sais rien, moi! Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y a une sentinelle au *dret* de la tour. Vous saurez bien choisir une nuit noire et guetter le moment où le soldat de faction dormira. Vous risquerez peut-être d'attraper un coup de fusil, mais...

— C'est bon! c'est bon! je ne pourrirai pas ici, s'écria le chevalier.

— Ah! ça se pourrait bien tout de même, répliqua le geôlier d'un air bête.

Beauvoir prit cela pour une de ces réflexions niaises que font ces gens-là. L'espoir d'être bientôt libre le rendait si joyeux, qu'il ne pouvait guère s'arrêter aux discours de cet homme, espèce de paysan renforcé. Il se mit à l'ouvrage aussitôt, et la journée lui suffit pour scier les barreaux. Craignant une visite du commandant, il cacha son travail en bouchant les fentes avec de la mie de pain roulée dans de la rouille, afin de lui donner la couleur du fer. Il serra sa corde et se mit à épier quelque nuit favorable, avec cette impatience concentrée et cette profonde agitation d'âme qui dramatisent la vie des prisonniers. Enfin, par une nuit grise, une nuit d'automne, il acheva de scier les barreaux, attacha solidement sa corde, s'accroupit à l'extérieur sur le support de pierre, en se cramponnant d'une main au bout de fer qui restait dans la baie; puis il attendit ainsi le moment le plus obscur de la nuit et l'heure à laquelle les sentinelles doivent dormir. C'est vers le matin, à peu près. Il connaissait la durée des fac-

tions, l'instant des rondes, toutes choses dont s'occupent les prisonniers, même involontairement. Il guetta le moment où l'une des sentinelles serait aux deux tiers de sa faction et retirée dans sa guérite, à cause du brouillard. Certain d'avoir réuni toutes les chances favorables à son évasion, il se mit alors à descendre, nœud à nœud, suspendu entre le ciel et la terre, en tenant sa corde avec une force de géant. Tout alla bien. A l'avant-dernier nœud, au moment de se laisser couler à terre, il s'avisa, par une pensée prudente, de chercher le sol avec ses pieds, et ne trouva pas de sol. Le cas était assez embarrassant pour un homme en sueur, fatigué, perplexe, et dans une situation où il s'agissait de jouer sa vie à pair ou non. Il allait s'élancer. Une raison frivole l'en empêcha : son chapeau venait de tomber ; heureusement, il écouta le bruit que sa chute devait produire, et il n'entendit rien ! Le prisonnier conçut de vagues soupçons sur sa position ; il se demanda si le commandant ne lui avait pas tendu quelque piège ; mais dans quel intérêt ? En proie à ces incertitudes, il songea presque à remettre la partie à une autre nuit. Provisoirement, il résolut d'attendre les clartés indécises du crépuscule ; heure qui ne serait peut-être pas tout à fait défavorable à sa fuite. Sa force prodigieuse lui permit de grimper vers le donjon ; mais il était presque épuisé au moment où il se remit sur le support extérieur, guettant tout comme un chat sur le bord d'une gouttière. Bientôt, à la faible clarté de l'aurore, il aperçut, en faisant flotter sa corde,

une petite distance de cent pieds entre le dernier nœud et les rochers pointus du précipice.

— Merci, commandant! dit-il avec le sang-froid qui le caractérisait.

Puis, après avoir quelque peu réfléchi à cette habile vengeance, il jugea nécessaire de rentrer dans son cachot. Il mit sa défroque en évidence sur son lit, laissa la corde en dehors pour faire croire à sa chute; il se tapit tranquillement derrière la porte et attendit l'arrivée du perfide guichetier en tenant à la main une des barres de fer qu'il avait sciées. Le guichetier, qui ne manqua pas de venir plutôt qu'à l'ordinaire, pour recueillir la succession du mort, ouvrit la porte en sifflant; mais quand il fut à une distance convenable, Beauvoir lui asséna sur le crâne un si furieux coup de barre, que le traître tomba comme une masse, sans jeter un cri : la barre lui avait brisé la tête. Le chevalier déshabilla promptement le mort, prit ses habits, imita son allure, et grâce à l'heure matinale et au peu de défiance des sentinelles de la porte principale, il s'évada.

7

L'ACCOUCHEMENT ESPAGNOL [1]

Ce récit de Lousteau fut suivi d'une histoire racontée par le receveur des contributions qui assistait à cette soirée.

1. Fragment tiré de *La Muse du département* (*Scènes de la vie de province*).

Balzac transporte, cette fois, la scène de l'épisode en Espagne pendant l'invasion française. Son conte a l'atmosphère violente et furieuse de la redoutable campagne et, avec l'épisode précédent et *La Vendetta*, il forme le triptique de la haine et de la vengeance.

***

— Quelque temps après son entrée à Madrid, dit le receveur des contributions, le grand-duc de Berg invita les principaux personnages de cette ville à une fête offerte par l'armée française à la capitale nouvellement conquise. Malgré la splendeur du gala, les Espagnols n'y furent pas très rieurs, leurs femmes dansèrent peu, la plupart des conviés se mirent à jouer. Les jardins du palais étaient illuminés assez splendidement pour que les dames pussent s'y promener avec autant de sécurité qu'elles l'eussent fait en plein jour. La fête était impérialement belle. Rien ne fut épargné dans le but de donner aux Espagnols une haute idée de l'Empereur, s'ils voulaient le juger d'après ses lieutenants. Dans un bosquet assez voisin du palais, entre une heure et deux du matin, plusieurs militaires français s'entretenaient des chances de la guerre, et de l'avenir peu rassurant que pronostiquait l'attitude des Espagnols présents à cette pompeuse fête.

— Ma foi, dit le chirurgien en chef du corps d'armée où j'étais payeur général, hier, j'ai formellement demandé mon rappel au prince Murat. Sans avoir précisément peur de laisser mes os dans la Péninsule,

je préfère aller panser les blessures faites par nos bons voisins les Allemands ; leurs armes ne vont pas si avant dans le torse que les poignards castillans. Puis la crainte de l'Espagne est, chez moi, comme une superstition. Dès mon enfance, j'ai lu des livres espagnols, un tas d'aventures sombres et mille histoires de ce pays qui m'ont vivement prévenu contre ses mœurs. Eh bien! depuis notre entrée à Madrid, il m'est arrivé d'être déjà, sinon le héros, du moins le complice de quelque périlleuse intrigue, aussi noire, aussi obscure que peut l'être un roman de lady Radcliffe. J'écoute volontiers mes pressentiments, et, dès demain, je détale. Murat ne me refusera certes pas mon congé, car, grâce aux services que nous rendons, nous avons des protections toujours efficaces.

— Puisque tu tires ta crampe, dis-nous ton événement, répondit un colonel, vieux républicain, qui du beau langage et des courtisaneries impériales ne se souciait guère.

Le chirurgien en chef regarda soigneusement autour de lui comme pour reconnaître les figures de ceux qui l'environnaient, et sûr qu'aucun Espagnol n'était dans le voisinage, il dit :

— Nous ne sommes ici que des Français; volontiers, colonel Hulot[1].

1. Le colonel, plus tard maréchal Hulot, figure dans *Les Chouans*, *La Muse du département* et *La Cousine Bette*. Il avait fait la guerre de Vendée et les campagnes de la République et de l'Empire. Quoiqu'il fut demeuré démocrate sous l'Empire, Napoléon le fit colonel des grenadiers de sa Garde, comte de

Il y a six jours, je revenais tranquillement à mon logis, vers onze heures du soir, après avoir quitté le général Montcornet, dont l'hôtel se trouve à quelques pas du mien. Nous sortions tous les deux de chez l'ordonnateur en chef, où nous avions fait une bouillotte assez animée. Tout à coup, au coin d'une petite rue, deux inconnus, ou plutôt deux diables, se jettent sur moi, m'entortillent la tête et les bras dans un grand manteau. Je criai, vous devez me croire, comme un chien fouetté; mais le drap étouffait ma voix, et je fus transporté dans une voiture avec la plus rapide dextérité.

Lorsque mes deux compagnons me débarrassèrent du manteau, j'entendis ces désolantes paroles prononcées par une voix de femme en mauvais français :

— Si vous criez, ou si vous faites mine de vous échapper, si vous vous permettez le moindre geste équivoque, le monsieur qui est devant vous est capable de vous poignarder sans scrupule. Tenez-vous donc tranquille. Maintenant, je vais vous apprendre la cause de votre enlèvement. Si vous voulez vous donner la peine d'étendre votre main vers moi, vous trouverez entre nous deux vos instruments de chirurgie, que nous avons envoyé chercher chez vous de votre part; ils vous seront nécessaires; nous vous

Forzheim et maréchal d'Empire. Il mourut en 1841. C'est une des plus nobles figures guerrières imaginées par Balzac. Sur ses frères et sa famille, cf. Anatole Cerfberr et Jules Christophe, *Répertoire de la Comédie Humaine de H. de Balzac...*; pp. 263, 264.

emmenons dans une maison pour sauver l'honneur d'une dame sur le point d'accoucher d'un enfant qu'elle veut donner à ce gentilhomme sans que son mari le sache. Quoique Monsieur quitte peu Madame, de laquelle il est passionnément épris, et qu'il la surveille avec toute l'attention de la jalousie espagnole, elle a pu lui cacher sa grossesse, il la croit malade. Vous allez donc faire l'accouchement. Les dangers de l'entreprise ne vous concernent pas : seulement obéissez-nous; autrement, l'amant, qui est en face de vous dans la voiture, et qui ne sait pas un mot de français, vous poignarderait à la moindre imprudence.

— Et qui êtes-vous? lui dis-je en cherchant la main de mon interlocutrice, dont le bras était enveloppé dans la manche d'un habit d'uniforme.

— Je suis la camériste de Madame, sa confidente, et toute prête à vous récompenser par moi-même, si vous vous prêtez galamment aux exigences de notre situation.

— Volontiers, dis-je, en me voyant embarqué de force dans une aventure dangereuse.

A la faveur de l'ombre, je vérifiai si la figure et les formes de cette fille étaient en harmonie avec les idées que la qualité de sa voix m'avait inspirées. Cette bonne créature s'était sans doute soumise par avance à tous les hasards de ce singulier enlèvement, car elle garda le plus complaisant silence, et la voiture n'eut pas roulé pendant plus de dix minutes dans Madrid, qu'elle reçut et me rendit un baiser

satisfaisant. L'amant que j'avais en vis-à-vis ne s'offensa point de quelques coups de pied dont je le gratifiai fort involontairement; mais, comme il n'entendait pas le français, je présume qu'il n'y fit pas attention.

— Je ne puis être votre maîtresse qu'à une seule condition, me dit la camériste en réponse aux bêtises que je lui débitais, emporté par la chaleur d'une passion improvisée à laquelle tout faisait obstacle.

— Et laquelle?

— Vous ne chercherez jamais à savoir à qui j'appartiens. Si je viens chez vous, ce sera de nuit, et vous me recevrez sans lumière.

— Bon, lui dis-je.

Notre conversation en était là quand la voiture arriva près d'un mur de jardin.

— Laissez-moi vous bander les yeux, me dit la femme de chambre; vous vous appuierez sur mon bras, et je vous conduirai moi-même.

Elle me serra sur les yeux un mouchoir qu'elle noua fortement derrière ma tête. J'entendis le bruit d'une clef mise avec précaution dans la serrure d'une petite porte par le silencieux amant que j'avais eu pour vis-à-vis. Bientôt la femme de chambre, au corps cambré, et qui avait du *meneho* dans son allure...

C'est, dit le receveur en prenant un petit ton de supériorité, un mot de la langue espagnole, un idiotisme qui peint les torsions que les femmes savent imprimer à une certaine partie de leur robe que vous devinez....

La femme de chambre (je reprends le récit du chirurgien en chef) me conduisit, à travers les allées sablées d'un grand jardin, jusqu'à un certain endroit où elle s'arrêta. Par le bruit que nos pas firent dans l'air, je présumai que nous étions devant la maison.

— Silence, maintenant, me dit-elle à l'oreille, et veillez bien sur vous-même! Ne perdez pas de vue un seul de mes signes, je ne pourrais plus vous parler sans danger pour nous deux et il s'agit maintenant de vous sauver la vie.

Puis elle ajouta, mais à haute voix :

— Madame est dans une chambre au rez-de-chaussée; pour y arriver, il nous faudra passer dans la chambre et devant le lit de son mari ; ne toussez pas, marchez doucement, et suivez-moi bien, de peur de heurter quelque meuble ou de mettre les pieds hors du tapis que j'ai arrangé.

Ici, l'amant grogna sourdement, comme un homme impatienté de tant de retards. La camériste se tut, j'entendis ouvrir une porte, je sentis l'air chaud d'un appartement, et nous allâmes à pas de loup, comme des voleurs en expédition. Enfin la douce main de la fille m'ôta mon bandeau. Je me trouvai dans une grande chambre haute d'étage, et mal éclairée par une lampe fumeuse. La fenêtre était ouverte, mais elle avait été garnie de gros barreaux de fer par le jaloux mari.

J'étais jeté là comme au fond d'un sac. A terre, sur une natte, une femme dont la tête était couverte d'un voile de mousseline, mais à travers

lequel ses yeux pleins de larmes brillaient de tout l'éclat des étoiles, serrait avec force sur sa bouche un mouchoir et le mordait si vigoureusement, que ses dents y entraient ; jamais je n'ai vu un si beau corps, mais ce corps se tordait sous la douleur comme une corde de harpe jetée au feu. La malheureuse avait fait deux arcs-boutants de ses jambes, en les appuyant sur une espèce de commode ; puis, de ses deux mains, elle se tenait aux bâtons d'une chaise en tendant ses bras dont toutes les veines étaient horriblement gonflées. Elle ressemblait ainsi à un criminel dans les angoisses de la question. Pas un cri d'ailleurs, pas d'autre bruit que le sourd craquement de ses os. Nous étions là, tous trois, muets et immobiles. Les ronflements du mari retentissaient avec une consolante régularité. Je voulus examiner la camériste ; mais elle avait remis le masque dont elle s'était sans doute débarrassée pendant la route, et je ne pus voir que deux yeux noirs et des formes agréablement prononcées. L'amant jeta sur-le-champ des serviettes sur les jambes de sa maîtresse et replia en double sur la figure le voile de mousseline. Lorsque j'eus soigneusement observé cette femme, je reconnus à certains symptômes, jadis remarqués dans une bien triste circonstance de ma vie, que l'enfant était mort. Je me penchai vers la fille pour l'instruire de cet événement. En ce moment, le défiant inconnu tira son poignard ; mais j'eus le temps de tout dire à la femme de chambre qui lui cria deux mots à voix basse. En entendant mon arrêt, l'amant eut un léger

frisson qui passa sur lui des pieds à la tête comme un éclair ; il me sembla voir pâlir sa figure sous son masque de velours noir. La camériste saisit un moment où cet homme au désespoir regardait la mourante, qui devenait violette, et me montra sur une table des verres de limonade tout préparés, en me faisant un signe négatif. Je compris qu'il fallait m'abstenir de boire, malgré l'horrible chaleur qui me desséchait le gosier. L'amant eut soif, il prit un verre vide, l'emplit de limonade et but. En ce moment, la dame eut une convulsion violente qui m'annonça l'heure favorable à l'opération. Je m'armai de courage, et je pus, après une heure de travail, extraire l'enfant par morceaux. L'Espagnol ne pensa plus à m'empoisonner en comprenant que je venais de sauver sa maîtresse. De grosses larmes roulaient par instants sur son manteau. La femme ne jeta pas un cri, mais elle tressaillait comme une bête fauve surprise et suait à grosses gouttes. Dans un instant horriblement critique, elle fit un geste pour montrer la chambre de son mari : le mari venait de se retourner ; de nous quatre, elle seule avait entendu le froissement des draps, le bruissement du lit ou des rideaux. Nous nous arrêtâmes et, à travers les trous de leurs masques, la camériste et l'amant se jetèrent des regards de feu, comme pour se dire : *Le tuerons-nous s'il s'éveille?* J'étendis alors la main pour prendre le verre de limonade que l'inconnu avait entamé. L'Espagnol crut que j'allais boire un des verres pleins, il bondit comme un chat, posa son long poignard sur

les deux verres empoisonnés, et me laissa le sien en me faisant signe de boire le reste. Il y avait tant d'idées, tant de sentiment dans ce signe et dans son vif mouvement, que je lui pardonnai les atroces combinaisons méditées pour me tuer et ensevelir ainsi toute mémoire de cet événement. Après deux heures de soins et de craintes, la camériste et moi, nous recouchâmes sa maîtresse. Cet homme, jeté dans une entreprise si aventureuse, avait pris en prévision d'une fuite, des diamants sur papier : il les mit à mon insu dans ma poche. Par parenthèse, comme j'ignorais le somptueux cadeau de l'Espagnol, mon domestique m'a volé ce trésor le surlendemain, et s'est enfui nanti d'une vraie fortune. Je dis à l'oreille de la femme de chambre les précautions qui restaient à prendre, et je voulus décamper. La camériste resta près de sa maîtresse, circonstance qui ne me rassura pas excessivement; mais je résolus de me tenir sur mes gardes. L'amant fit un paquet de l'enfant mort et des linges où la femme de chambre avait reçu le sang de sa maîtresse ; il le serra fortement, le cacha sous son manteau, me passa la main sur les yeux comme pour me dire de les fermer, et sortit le premier en m'invitant par un geste à tenir le pan de son habit. J'obéis, non sans donner un dernier regard à ma maîtresse de hasard. La camériste arracha son masque en voyant l'Espagnol dehors, et me montra la plus délicieuse figure du monde. Quand je me trouvai dans le jardin, en plein air, j'avoue que je respirai comme si l'on m'eut ôté un poids énorme de dessus

la poitrine. Je marchais à une distance respectueuse de mon guide, en veillant sur ses moindres mouvements avec la plus grande attention. Arrivé à la petite porte, il me prit par la main, m'appuya sur les lèvres un cachet monté en bague que je lui avais vu à un doigt de la main gauche, et je lui fis entendre que je comprenais ce signe éloquent. Nous nous trouvâmes dans la rue où deux chevaux nous attendaient ; nous montâmes chacun le nôtre, mon Espagnol s'empara de ma bride, la tint dans sa main gauche, prit entre ses dents les guides de ma monture, car il avait son paquet sanglant dans sa main droite, et nous partîmes avec la rapidité de l'éclair. Il me fut impossible de remarquer le moindre objet qui pût me servir à me faire reconnaître la route que nous parcourions. Au petit jour, je me trouvai près de ma porte, et l'Espagnol s'enfuit en se dirigeant vers la porte d'Atocha.

— Et vous n'avez rien aperçu qui puisse vous faire soupçonner à quelle femme vous aviez affaire ? dit le colonel au chirurgien.

— Une seule chose, répondit-il. Quand je disposai l'inconnue, je remarquai sur son bras, à peu près au milieu, une petite envie, grosse comme une lentille et environnée de poils bruns.

En ce moment, l'indiscret chirurgien pâlit ; tous les yeux fixés sur les siens en suivirent la direction : nous vîmes alors un Espagnol dont le regard brillait dans une touffe d'orangers. En se voyant l'objet de notre attention, cet homme disparut avec

une légèreté de sylphe. Un capitaine s'élança vivement à sa poursuite.

— Sarpejeu, mes amis! s'écria le chirurgien, cet œil de basilic m'a glacé. J'entends sonner des cloches dans mes oreilles! Recevez mes adieux, vous m'enterrerez ici!

— Es-tu bête? dit le colonel Hulot. Falcon s'est mis à la piste de l'Espagnol qui nous écoutait, il saura bien en avoir raison.

— Eh bien? s'écrièrent les officiers en voyant revenir le capitaine tout essoufflé.

— Au diable! répondit Falcon, il a passé, je crois, à travers les murailles. Comme je ne pense pas qu'il soit sorcier, il est sans doute de la maison! il en connaît les passages, les détours, et m'a facilement échappé.

— Je suis perdu! dit le chirurgien d'une voix sombre.

— Allons, tiens-toi calme, Béga (il s'appelait Béga), lui répondis-je, nous nous casernerons à tour de rôle chez toi jusqu'à ton départ. Ce soir, nous t'accompagnerons.

En effet, trois jeunes officiers qui avaient perdu leur argent au jeu reconduisirent le chirurgien à son logement, et l'un de nous s'offrit à rester chez lui. Le surlendemain, Béga avait obtenu son renvoi en France, il faisait tous ses préparatifs pour partir avec une dame à laquelle Murat donnait une forte escorte; il achevait de dîner en compagnie de ses amis, lorsque son domestique vint le prévenir qu'une

jeune dame voulait lui parler. Le chirurgien et les trois officiers descendirent aussitôt, en craignant quelque piège. L'inconnue ne put que dire à son amant : « Prenez garde! » et tomba morte. Cette femme était la camériste qui, se sentant empoisonnée, espérait arriver à temps pour sauver le chirurgien.

— Diable! diable! s'écria le capitaine Falcon, voilà ce qui s'appelle aimer! Une Espagnole est la seule femme au monde qui puisse trotter avec un monstre de poison dans le bocal.

Béga resta singulièrement pensif. Pour noyer les sinistres pressentiments qui le tourmentaient, il se remit à table, et but immodérément, ainsi que ses compagnons. Tous, à moitiés ivres, se couchèrent de bonne heure. Au milieu de la nuit, le pauvre Béga fut réveillé par le bruit aigu que firent les anneaux de ses rideaux violemment tirés sur les tringles. Il se mit sur son séant, en proie à la trépidation mécanique qui nous saisit au moment d'un semblable réveil. Il vit alors, debout devant lui, un Espagnol enveloppé dans son manteau, et qui lui jetait le même regard brûlant parti du buisson pendant la fête. Béga cria :

— Au secours! A moi, mes amis !

A ce cri de détresse, l'Espagnol répondit par un rire amer.

— L'opium croît pour tout le monde, murmura-t-il.

Cette espèce de sentence dite, l'inconnu montra

les trois amis profondément endormis, tira de dessous son manteau un bras de femme récemment coupé, le présenta vivement à Béga en lui faisant voir un signe semblable à celui qu'il avait si imprudemment décrit :

— Est-ce bien le même? demanda-t-il.

A la lueur d'une lanterne posée sur le lit, Béga reconnut le bras et répondit par sa stupeur. Sans plus amples informations, le mari de l'inconnue lui plongea son poignard dans le cœur....

— Il faut raconter cela, dit le journaliste Lousteau, à des charbonniers, car il faut leur foi robuste pour y croire. Pourriez-vous m'expliquer qui, du mort ou de l'Espagnol, a causé?

— Monsieur, répondit le receveur des contributions, j'ai soigné ce pauvre Béga qui mourut cinq jours après dans d'horribles souffrances. Ce n'est pas tout. Lors de l'expédition entreprise pour rétablir Ferdinand VII, je fus nommé à un poste en Espagne, et fort heureusement je n'allai pas plus loin qu'à Tours, car on me fit alors espérer la recette de Sancerre. La veille de mon départ, j'étais à un bal chez M. de Listomère où devaient se trouver plusieurs Espagnols de distinction. En quittant la table d'écarté, j'aperçus un grand d'Espagne, un *afrancesado* en exil, arrivé depuis quinze jours en Touraine. Il était venu fort tard à ce bal, où il apparaissait pour la première fois dans le monde, et visitait les salons accompagné de sa femme, dont le bras droit était absolument immobile. Nous nous

séparâmes en silence pour laisser passer ce couple que nous ne vîmes pas sans émotion. Imaginez un vivant tableau de Murillo! Sous des orbites creusées et noircies, l'homme montrait des yeux de feu qui restaient fixes; sa face était desséchée, son crâne sans cheveux offrait des tons ardents, et son corps effrayait le regard, tant il était maigre. La femme! imaginez-la!... non, vous ne la feriez pas vraie. Elle avait cette admirable taille qui a fait créer ce mot de *meneho* dans la langue espagnole; quoique pâle, elle était belle encore; son teint, par un privilège inouï pour une Espagnole, éclatait de blancheur; mais son regard, plein du soleil d'Espagne, tombait sur vous comme un jet de plomb fondu.

— Madame, lui demandai-je vers la fin de la soirée, par quel événement avez-vous donc perdu le bras?

— Dans la guerre de l'indépendance, me répondit-elle.

XV

DE FRIEDLAND A ROCHEFORT[1]

Voici encore quelques souvenirs du commandant Genestas sur l'Empire. De l'année la plus radieuse du triomphe de Napoléon ils vont à l'année la plus douloureuse de sa chute. Ils complètent la physionomie morale de Genestas déjà entrevue dans les précédents fragments.

C'est à un déjeuner chez la Fosseuse, une protégée du docteur Benassis, que Genestas s'épanche ainsi :

***

La veille de la bataille de Friedland, reprit-il après une pause, j'avais été envoyé en mission au quartier du général Davout, et je revenais à mon bivac, lorsqu'au détour d'un chemin je me trouve nez à nez avec l'Empereur. Napoléon me regarde :

— Tu es le capitaine Genestas? me dit-il.

— Oui, sire.

— Tu es allé en Egypte?

— Oui, sire.

1. Fragment tiré du *Médecin de campagne* (*Scènes de la vie de campagne*).

— Ne continue pas d'aller par ce chemin-là, me dit-il, prends à gauche, tu te trouveras plus tôt à ta division.

Vous ne sauriez imaginer avec quel accent de bonté l'Empereur me dit ces paroles, lui qui avait bien d'autres chats à fouetter, car il parcourait le pays pour reconnaître son champ de bataille. Je vous raconte cette aventure pour vous faire voir quelle mémoire il avait, et vous apprendre que j'étais un de ceux dont la figure lui était connue. En 1815, j'ai prêté le serment. Sans cette faute-là, je serais peut-être colonel aujourd'hui; mais je n'ai jamais eu l'intention de trahir les Bourbons; dans ce temps-là je n'ai vu que la France à défendre. Je me suis trouvé chef d'escadron dans les grenadiers de la garde impériale, et, malgré les douleurs que je ressentais encore de ma blessure, j'ai fait ma partie de moulinet à la bataille de Waterloo. Quand tout a été dit, j'ai accompagné Napoléon à Paris; puis, lorsqu'il a gagné Rochefort, je l'ai suivi malgré ses ordres; j'étais bien aise de veiller à ce qu'il ne lui arrivât pas malheur en route. Aussi, lorsqu'il vint se promener sur le bord de la mer, me trouva-t-il en faction à dix pas de lui.

— Eh bien! Genestas, me dit-il en s'approchant de moi, nous ne sommes donc pas morts?

Ce mot-là m'a crevé le cœur. Si vous l'aviez entendu, vous auriez frémi, comme moi, de la tête aux pieds. Il me montra ce scélérat de vaisseau anglais qui bloquait le port et me dit :

— En voyant ça, je regrette de ne m'être pas noyé dans le sang de ma garde!

Oui, dit Genestas en regardant le médecin et la Fosseuse, voilà ses propres paroles.

— Les maréchaux qui vous ont empêché de charger vous-même, lui dis-je, et qui vous ont mis dans votre berlingot, n'étaient pas vos amis.

— Viens avec moi! s'écria-t-il vivement, la partie n'est pas finie.

— Sire, je vous rejoindrai volontiers; mais, quant à présent, j'ai sur les bras un enfant sans mère, et je ne suis pas libre.

Adrien, que vous voyez là, m'a donc empêché d'aller à Sainte-Hélène.

— Tiens, me dit-il, je ne t'ai jamais rien donné, tu n'étais pas de ceux qui avaient toujours une main pleine et l'autre ouverte; voici la tabatière qui m'a servi pendant cette dernière campagne. Reste en France, il y faut des braves, après tout! Demeure au service, souviens-toi de moi. Tu es de mon armée le dernier Egyptien que j'aurai vu debout en France.

Et il me donna une petite tabatière.

— Fais graver dessus : *Honneur et patrie*, me dit-il, c'est l'histoire de nos deux dernières campagnes.

Puis ceux qui l'accompagnaient l'ayant rejoint, je restai pendant toute la matinée avec eux. L'Empereur allait et venait sur la côte, il était toujours calme, mais il fronçait parfois les sourcils. A midi, son embarquement fut jugé tout à fait impossible. Les An-

glais savaient qu'il était à Rochefort, il fallait ou se livrer à eux ou retraverser la France. Nous étions tous inquiets! Les minutes étaient comme des heures. Napoléon se trouvait entre les Bourbons, qui l'auraient fusillé, et les Anglais, qui ne sont point des gens honorables, car ils ne se laveront jamais de la honte dont ils se sont couverts en jetant sur un rocher un ennemi qui leur demandait l'hospitalité. Dans cette anxiété, je ne sais quel homme de sa suite lui présente le lieutenant Doret, un marin qui venait lui proposer les moyens de passer en Amérique[1]. En effet, il y avait dans le port un brick de l'Etat et un bâtiment marchand.

— Capitaine, lui dit l'Empereur, comment vous y prendriez-vous donc?

— Sire, répondit l'homme, vous serez sur le vaisseau marchand, je monterai le brick sous pavillon blanc avec des hommes dévoués, nous aborderons l'Anglais, nous y mettrons le feu, nous sauterons, vous passerez.

1. Louis-Isaac-Pierre-Hilaire Doret, né à Cognac le 13 janvier 1789, était, au moment de l'embarquement de l'Empereur, à Rochefort, enseigne de vaisseau. La Restauration le mit en retrait d'emploi. Le 20 mai 1831 il épousa Julie-Charlotte Ollivier, née à Lorient le 15 mars 1813. Il devint, plus tard, capitaine de vaisseau et gouverneur de la Réunion. Napoléon III le créa sénateur le 4 mars 1853. Il mourut à Paris le 1er février 1865. — Cf. *Nouvelle revue rétrospective*, nº 10, 1898, p. 241, et Léonce de Brotonne, *Les sénateurs du Consulat et de l'Empire; Tableau historique des Pairs de France, 1789, 1814, 1848; Les sénateurs du second Empire;* Paris, 1895, in-8, p. 287.

— Nous irons avec vous ! criai-je au capitaine.

Napoléon nous regarda tous et dit :

— Capitaine Doret, restez à la France.

C'est la seule fois que j'ai vu Napoléon ému. Puis il nous fit un signe de main et rentra. Je partis quand je l'eus vu abordant le vaisseau anglais. Il était perdu, il le savait. Il y avait dans le port un traître qui, par des signaux, avertissait les ennemis de la présence de l'Empereur. Napoléon a donc essayé un dernier moyen, il a fait ce qu'il faisait sur les champs de bataille, il est allé à eux, au lieu de les laisser venir à lui. Vous parlez de chagrins, rien ne peut vous peindre le désespoir de ceux qui l'ont aimé pour lui.

— Où donc est sa tabatière? demanda la Fosseuse.

— Elle est à Grenoble, dans une boîte, répondit le commandant.

— J'irai la voir, si vous me le permettez. Dire que vous avez une chose où il a mis ses doigts.... Il avait une belle main?

— Très belle.

— Est-il vrai qu'il soit mort? Là, dites-moi bien la vérité.

— Oui certes, il est mort, ma pauvre enfant.

— J'étais si petite en 1815, que je n'ai jamais pu voir que son chapeau, encore ai-je manqué d'être écrasée à Grenoble.

Passage de la Bérésina par l'Armée Impériale.

XVI

SUR L'EMPEREUR DISPARU[1]

C'est un autre éloge de Napoléon, après celui de Canalis, après celui de Goguelat, qu'on peut recueillir ici. Il est prononcé par le commandant Genestas et il ferme le cycle de ces épisodes contés par des soldats et des civils. On peut croire qu'il traduit assez exactement la pensée des militaires de la Restauration et de la monarchie de Juillet, qui n'ont point été chiches de ces confidences dont Balzac a, si souvent, tiré un heureux parti dans les scènes de la *Comédie Humaine*.

***

Le bourg, obliquement traversé par les lueurs du soleil, étincelait comme un diamant en réfléchissant par toutes ses vitres de rouges lumières qui semblaient ruisseler. A cet aspect, Genestas arrêta son cheval, montra les fabriques de la vallée, le nouveau bourg et la maison de la Fosseuse.

— Après la victoire de Wagram et le retour de Napoléon aux Tuileries en 1815, dit-il en soupirant, voilà ce qui m'a donné le plus d'émotions. Je vous

1. Fragment tiré du *Médecin de campagne* (*Scènes de la vie de campagne*).

dois donc ce plaisir, Monsieur, car vous m'avez appris à connaître les beautés qu'un homme peut trouver à la vue d'un pays.

— Oui, dit le médecin en souriant, il vaut mieux bâtir des villes que de les prendre.

— Oh! Monsieur, la prise de Moscou et la reddition de Mantoue! Mais vous ne savez donc pas ce que c'est! N'est-ce pas notre gloire à tous! Vous êtes un brave homme, mais Napoléon aussi était un bon homme; sans l'Angleterre, vous vous seriez entendus tous deux, et il ne serait pas tombé notre Empereur; je peux bien avouer que je l'aime maintenant, il est mort!... et, dit l'officier en regardant autour de lui, il n'y a pas d'espions ici. Quel souverain! Il devinait tout le monde! il vous aurait placé dans son conseil d'Etat, parce qu'il était administrateur, et grand administrateur, jusqu'à savoir ce qu'il y avait de cartouches dans les gibernes après une affaire. Pauvre homme! Pendant que vous me parliez de votre Fosseuse, je pensais qu'il était mort à Sainte-Hélène, lui. Hein! était-ce le climat et l'habitation qui pouvaient satisfaire un homme habitué à vivre les pieds dans les étriers et le derrière sur un trône? On dit qu'il y jardinait. Diantre! il n'était pas fait pour planter des choux.... Maintenant, il nous faut servir les Bourbons, et loyalement, Monsieur; car, après tout, la France est la France, comme vous le disiez hier.

En prononçant ces derniers mots, Genestas descendit de cheval et imita machinalement Benassis qui attachait le sien par la bride à un arbre.

XVII

UN PORTRAIT DE DEMI-SOLDE[1]

Dans un de ses meilleurs romans, *Un Ménage de garçon*, Balzac a peint avec cette sûreté qui lui est propre, les officiers à la demi-solde battant le pavé de Paris, dans l'attente d'un nouveau retour de l'Empereur. Le plus caractéristique de ces personnages, Philippe Bridau, est le fils aîné de ce Bridau dont le romancier a fait le modèle des fonctionnaires probes et désintéressés[2]. Voici, tout d'abord, dans quelles circonstances Philippe prit du service, tandis que son frère Joseph, entraîné vers la peinture, demeurait au logis où vivait chichement Mme Vve Agathe Bridau.

***

Les malheurs de la déroute de Moscou éclatèrent. Napoléon revint pour organiser de nouvelles forces et demander de nouveaux sacrifices à la France. La pauvre mère [Mme Vve Bridau] fut alors livrée à bien d'autres inquiétudes. Philippe, à qui le lycée déplaisait, voulut absolument servir l'Empereur. Une revue

1. Fragment tiré d'*Un Ménage de garçon* (*Scènes de la vie de province*).
2. Cf. plus haut, le fragment XIII.

aux Tuileries, la dernière qu'y fit Napoléon et à laquelle Philippe assista, l'avait fanatisé. Dans ce temps-là, la splendeur militaire, l'aspect des uniformes, l'autorité des épaulettes, exerçaient d'irrésistibles séductions sur certains jeunes gens. Philippe se crut pour le service les dispositions que son frère manifestait pour les arts. A l'insu de sa mère, il écrivit à l'Empereur une pétition ainsi conçue :

Sire, je suis fils de votre Bridau ; j'ai dix-huit ans, cinq pieds six pouces, de bonnes jambes, une bonne constitution et le désir d'être un de vos soldats. Je réclame votre protection pour entrer dans l'armée, etc.

L'Empereur envoya Philippe du lycée impérial à Saint-Cyr dans les vingt-quatre heures, et six mois après, en novembre 1813, il le fit sortir sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie. Philippe resta pendant une partie de l'hiver au dépôt; mais, dès qu'il sut monter à cheval, il partit plein d'ardeur. Durant la campagne de France, il devint lieutenant à une affaire d'avant-garde où son impétuosité sauva son colonel. L'Empereur nomma Philippe capitaine à la bataille de la Fère-Champenoise, où il le prit pour officier d'ordonnance. Stimulé par un pareil avancement, Philippe gagna la croix à Montereau. Témoin des adieux de Napoléon à Fontainebleau, et fanatisé par ce spectacle, le capitaine Philippe refusa de servir les Bourbons. Quand il revint chez sa mère, en juillet 1814, il la trouva ruinée. On supprima la bourse de Joseph aux vacances et Mme Bridau, dont la pension était servie par la cassette de l'Empe-

reur, sollicita vainement pour la faire inscrire au ministère de l'intérieur.

Capitaine à dix-neuf ans et décoré, Philippe, après avoir servi d'aide de camp à l'Empereur sur deux champs de bataille, flattait énormément l'amour-propre de sa mère ; aussi, quoique grossier, tapageur, et en réalité sans autre mérite que celui de la vulgaire bravoure du sabreur, fut-il pour elle l'homme de génie ; tandis que Joseph, petit, maigre, souffreteux, au front sauvage, aimant la paix, la tranquillité, rêvant la gloire de l'artiste, ne devait lui donner, selon elle, que des tourments et des inquiétudes. L'hiver de 1814 à 1815 fut favorable à Joseph, qui alla travailler dans le célèbre atelier [de Gros], d'où sortirent tant de talents différents. Le 20 mars éclata, le capitaine Bridau, qui rejoignit l'Empereur à Lyon et l'accompagna aux Tuileries, fut nommé chef d'escadron aux dragons de la garde. Après la bataille de Waterloo, à laquelle il fut blessé, mais légèrement, et où il gagna la croix d'officier de la Légion d'honneur, il se trouva près du maréchal Davout à Saint-Denis et ne fit point partie de l'armée de la Loire ; aussi, par la protection du maréchal Davout, sa croix d'officier et son grade furent-ils maintenus ; mais on le mit en demi-solde. Joseph, inquiet de l'avenir, étudia durant cette période avec une ardeur qui, plusieurs fois, le rendit malade au milieu de cet ouragan d'événements.

— C'est l'odeur de la peinture, disait Agathe à Mme Descoings ; il devrait bien quitter un état si contraire à sa santé.

Toutes les anxiétés d'Agathe étaient alors pour son fils le lieutenant-colonel; elle le revit en 1816, tombé, de neuf mille francs environ d'appointements que recevait un commandant des dragons de la garde impériale, à une demi-solde de trois cents francs par mois; elle lui fit arranger la mansarde au-dessus de la cuisine, et y employa quelques économies. Philippe fut un des bonapartistes les plus assidus du café Lemblin, véritable Béotie constitutionnelle; il y prit les habitudes, les manières, le style et la vie des officiers à demi-solde; et, comme eût fait tout jeune homme de vingt et un ans, il les outra, voua sérieusement une haine mortelle aux Bourbons, ne se rallia point; il refusa même les occasions qui se présentèrent d'être employé dans la ligne avec son grade de lieutenant-colonel. Aux yeux de sa mère, Philippe parut déployer un grand caractère.

— Le père n'eut pas mieux fait, disait-elle.

La demi-solde suffisait à Philippe, il ne coûtait rien à la maison tandis que Joseph était entièrement à la charge des deux veuves. Dès ce moment, la prédilection d'Agathe pour Philippe se trahit. Jusque-là, cette préférence fut un secret; mais la persécution exercée sur un fidèle soldat de l'Empereur, le souvenir de la blessure reçue par ce fils chéri, son courage dans l'adversité, qui, bien que volontaire, était pour elle une noble adversité, firent éclater la tendresse d'Agathe. Ce mot : « Il est malheureux! » justifiait tout. Joseph, dont le caractère avait cette simplesse qui surabonde au début de la vie dans l'âme des

artistes, élevé d'ailleurs dans une certaine admiration de son grand frère, loin de se choquer de la préférence de sa mère, la justifiait en partageant ce culte pour un brave qui avait porté les ordres de Napoléon dans deux batailles, pour un blessé de Waterloo. Comment mettre en doute la supériorité de ce grand frère qu'il avait vu dans le bel uniforme vert et or des dragons de la garde, commandant son escadron au champ de mai!

Cette existence, cependant, ne pouvait pas s'éterniser. Philippe, un peu naïf, bouillant, bavard, pouvait être quelque jour compromis dans ces conspirations que la police de la Restauration excellait à mettre sur pied pour se débarrasser des demi-soldes dangereux. On décida donc Philippe à s'expatrier momentanément.

Le parti constitutionnel, soutenu surtout par les officiers en demi-solde et par le parti bonapartiste, fit alors des émeutes autour de la Chambre au nom de la Charte, de laquelle personne ne voulait, et ourdit plusieurs conspirations. Philippe, qui s'y fourra, fut arrêté, puis relâché faute de preuves! mais le ministre de la guerre lui supprima sa demi-solde, en le mettant dans un cadre qu'on pourrait appeler de discipline. La France n'était plus tenable, Philippe finirait par donner dans quelque piège tendu par les agents provocateurs. On parlait beaucoup alors des agents provocateurs. Pendant que Philippe jouait au billard dans les cafés suspects, y perdait son temps et s'y habituait à humer des petits verres de

différentes liqueurs, Agathe était dans des transes mortelles sur le grand homme de la famille.

Agathe, effrayée, supplia Philippe de passer à l'étranger et de s'y mettre au service d'une puissance quelconque, qui accueillerait toujours avec faveur un officier d'ordonnance de l'Empereur.

— Servir les étrangers?... s'écria Philippe avec horreur.

Agathe embrassa son fils avec effusion en disant :

— C'est tout son père.

— Il a raison, dit Joseph, le Français est trop fier de sa colonne pour aller s'encolonner ailleurs, Napoléon reviendra d'ailleurs peut-être encore une fois!

Pour complaire à sa mère, Philippe eut alors la magnifique idée de rejoindre le général Lallemand aux États-Unis, et de coopérer à la fondation du Champ-d'Asile, une des plus terribles mystifications connues sous le nom de souscriptions nationales. Agathe donna dix mille francs pris sur ses économies, et dépensa mille francs pour aller conduire et embarquer son fils au Havre.

Mais l'affaire du Champ-d'Asile, sur lequel Béranger a fait des couplets si sensibles à la manière du temps, fut un véritable désastre. Philippe Bridau s'y ruina et il dut bientôt songer au retour. Sa mère alla l'attendre au Havre.

Mme Bridau courut au-devant de son bien-aimé fils le colonel Philippe. Une fois au Havre, elle alla tous les jours au delà de la tour ronde bâtie par François Ier, attendant le paquebot américain, et con-

cevant de jour en jour les plus cruelles inquiétudes. Les mères seules savent combien ces sortes de souffrances ravivent la maternité. Le paquebot arriva par une belle matinée du mois d'octobre 1819, sans avaries, sans avoir eu le moindre grain. Chez l'homme le plus brute, l'air de la patrie et la vue d'une mère produisent toujours un certain effet, surtout après un voyage plein de misères. Philippe se livra donc à une effusion de sentiments qui fit penser à Agathe : « Ah! comme il m'aime, lui! » Hélas! l'officier n'aimait plus qu'une seule personne au monde, et cette personne était le colonel Philippe. Ses malheurs au Texas, son séjour à New-York, pays où la spéculation et l'individualisme sont portés au plus haut degré, où la brutalité des intérêts arrive au cynisme, où l'homme, essentiellement isolé, se voit contraint de marcher dans sa force et de se faire à chaque instant juge dans sa propre cause, où la politesse n'existe pas; enfin, les moindres événements de ce voyage avaient développé chez Philippe les mauvais penchants du soudard : il était devenu brutal, buveur, fumeur, personnel, impoli; la misère et les souffrances physiques l'avaient dépravé. D'ailleurs, le colonel se regardait comme persécuté. L'effet de cette opinion est de rendre les gens sans intelligence persécuteurs et intolérants. Pour Philippe, l'univers commençait à sa tête et finissait à ses pieds, le soleil ne brillait que pour lui. Enfin, le spectacle de New-York, interprété par cet homme d'action, lui avait enlevé les moindres scrupules en fait de moralité.

Chez les êtres de cette espèce, il n'y a que deux manières d'être : ou ils croient, ou ils ne croient pas ; ou ils ont toutes les vertus de l'honnête homme, ou ils s'abandonnent à toutes les exigences de la nécessité ; puis ils s'habituent à ériger leurs moindres intérêts et chaque vouloir momentané de leurs passions en nécessité. Avec ce système, on peut aller loin. Le colonel avait conservé, dans l'apparence seulement, la rondeur, la franchise, le laisser-aller du militaire. Aussi était-il excessivement dangereux, il semblait ingénu comme un enfant ; mais, n'ayant à penser qu'à lui, jamais il ne faisait rien sans avoir réfléchi à ce qu'il devait faire, autant qu'un rusé procureur réfléchit à quelque tour de maître Gonin ; les paroles ne lui coûtaient rien, il en donnait autant qu'on en voulait croire. Si, par malheur, quelqu'un s'avisait de ne pas accepter les explications par lesquelles il justifiait les contradictions entre sa conduite et son langage, le colonel, qui tirait supérieurement le pistolet, qui pouvait défier le plus habile maître d'armes, et qui possédait le sang-froid de tous ceux auxquels la vie est indifférente, était prêt à vous demander raison de la moindre parole aigre ; mais, en attendant, il paraissait homme à se livrer à des voies de fait après lesquelles aucun arrangement n'est possible. Sa stature imposante avait pris de la rotondité, son visage s'était bronzé pendant son séjour au Texas, il conservait son parler bref et le ton tranchant de l'homme obligé de se faire respecter au milieu de la population de New-York. Ainsi fait,

simplement vêtu, le corps visiblement endurci par ses récentes misères, Philippe apparut à sa pauvre mère comme un héros; mais il était tout simplement devenu ce que le peuple nomme assez énergiquement un *chenapan*. Effrayée du dénûment de son fils chéri, Mme Bridau lui fit au Havre une garde-robe complète. En écoutant le récit de ses malheurs, elle n'eut pas la force de l'empêcher de boire, de manger et de s'amuser comme devait boire et s'amuser un homme qui revenait du Champ-d'Asile. Certes, ce fut une belle conception que celle de la conquête du Texas par les restes de l'armée impériale; mais elle manqua moins par les choses que par les hommes, puisque, aujourd'hui, le Texas est une république pleine d'avenir. Cette expérience du libéralisme, sous la Restauration, prouve énergiquement que ses intérêts étaient purement égoïstes et nullement nationaux, autour du pouvoir et non ailleurs. Ni les hommes, ni les lieux, ni l'idée, ni le dévouement, ne firent faute, mais bien les écus et les secours de cet hypocrite parti qui disposait de sommes énormes et qui ne donna rien quand il s'agissait d'un empire à retrouver. Les ménagères du genre d'Agathe ont un bon sens qui leur fait deviner ces sortes de tromperies politiques. La pauvre mère entrevit alors la vérité d'après les récits de son fils; car, dans l'intérêt du proscrit, elle avait écouté pendant son absence les pompeuses réclames des journaux constitutionnels, et suivi le mouvement de cette fameuse souscription qui produisit à peine cent cinquante mille francs

lorsqu'il aurait fallu cinq à six millions. Les chefs du libéralisme s'étaient promptement aperçus qu'ils faisaient les affaires de Louis XVIII en exportant de France les glorieux débris de nos armées, et ils abandonnèrent les plus dévoués, les plus ardents, les plus enthousiastes, ceux qui s'avancèrent les premiers. Jamais Agathe ne put expliquer à son fils comment il était beaucoup plus une dupe qu'un homme persécuté. Dans sa croyance en son idole, elle s'accusa d'ignorance et déplora le malheur des temps qui frappait Philippe. En effet, jusqu'alors, dans toutes ces misères, il était moins fautif que victime de son beau caractère, de son énergie, de la chute de l'Empereur, de la duplicité des libéraux et de l'acharnement des Bourbons contre les bonapartistes. Elle n'osa pas, durant cette semaine passée au Havre, semaine horriblement coûteuse, lui proposer de se réconcilier avec le gouvernement royal et de se présenter au ministre de la guerre : elle eut assez à faire de le tirer du Havre et de le ramener à Paris quand elle n'eut plus que l'argent du voyage.

Revenu à Paris, installé chez sa mère, Philippe Bridau retomba au bourbier de la paresse et de l'indélicatesse. Il devint une épave lamentable. Balzac trace un vigoureux et sobre croquis de la vie de ce déclassé.

Voici les habitudes que ce militaire réformé contracta presque machinalement et qui s'enracinèrent : il faisait cirer ses bottes sur le Pont Neuf pour les deux sous qu'il eût donnés en prenant par le pont

des Arts[1] pour gagner le Palais-Royal où il consommait deux petits verres d'eau-de-vie en lisant les journaux, occupation qui le retenait jusqu'à midi; vers cette heure il cheminait par la rue Vivienne et se rendait au café Minerve, où se brassait la politique libérale, et où il jouait au billard avec d'anciens officiers. Tout en gagnant ou perdant, Philippe avalait toujours trois ou quatre petits verres de diverses liqueurs, et fumait dix cigares de la régie en allant, revenant et flânant par les rues. Après avoir fumé quelques pipes le soir à l'estaminet Hollandais, il montait au jeu vers dix heures, le garçon de salle lui donnait une carte et une épingle; il s'enquérait auprès de quelques joueurs émérites de l'état de la rouge et de la noire, et jouait dix francs au moment le plus opportun, sans jouer jamais plus de trois coups, perte ou gain. Quand il avait gagné, ce qui arrivait presque toujours, il consommait un bol de punch et regagnait sa mansarde ; mais il parlait alors d'assommer les ultras, les gardes du corps, et chantait dans les escaliers : *Veillons au salut de l'Empire!* Sa pauvre mère, en l'entendant, disait :

— Il est gai ce soir, Philippe.

Et elle montait l'embrasser, sans se plaindre des odeurs fétides du punch, des petits verres et du tabac.

— Tu dois être contente de moi, ma chère mère ? lui

1. Le droit de péage existait encore, à cette époque, sur plusieurs ponts de Paris.

dit-il vers la fin de janvier. Je mène la vie la plus régulière du monde.

Cette existence le mena à commettre des vols. Il glissa dans la boue des plus louches compromissions, dépouilla sa mère, vola sa tante, escroqua son frère et mangea l'argent de la caisse du journal dont il était le gérant. En 1822 il se trouva compromis dans un complot bonapartiste qui le fit envoyer sous la surveillance de la haute police à Issoudun. Il y tua en duel un autre demi-solde, Maxence Gillet, dont il sera parlé dans les fragments XVIII et XIX et accapara un héritage dont il frustra sa mère et son frère. A l'avènement de Charles X il demanda au ministre de la guerre sa réintégration dans l'armée en ces termes :

« Monseigneur,

« Napoléon n'est plus, j'ai voulu lui rester fidèle après lui avoir engagé mes serments ; maintenant, je suis libre d'offrir mes services à Sa Majesté. Si Votre Excellence daigne expliquer ma conduite à Sa Majesté, le roi pensera qu'elle est conforme aux lois de l'honneur, sinon à celles du royaume. Le roi, qui a trouvé naturel que son aide de camp, le général Rapp, pleurât son ancien maître, aura sans doute de l'indulgence pour moi : Napoléon fut mon bienfaiteur.

« Je supplie donc Votre Excellence de prendre en considération la demande que je lui adresse d'un emploi dans mon grade, en l'assurant ici de mon entière soumission. C'est assez vous dire, Monsei-

gneur, que le roi trouvera en moi le plus fidèle sujet.

Daignez agréer l'hommage du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« De Votre Excellence,
« Le très soumis et très humble serviteur,

« Philippe Bridau, »

Ancien chef d'escadron aux dragons de la garde, officier de la Légion d'honneur, en surveillance sous la haute police à Issoudun.

Tour à tour lieutenant-colonel au régiment du duc de Maufrigneuse, lieutenant-colonel de cavalerie dans la Garde Royale, comte de Brambourg, commandeur de la Légion d'honneur, Philippe Bridau fut tué en 1839, en Algérie, dans un combat contre les Arabes. Balzac en a fait le type du parfait soudard.

XVIII

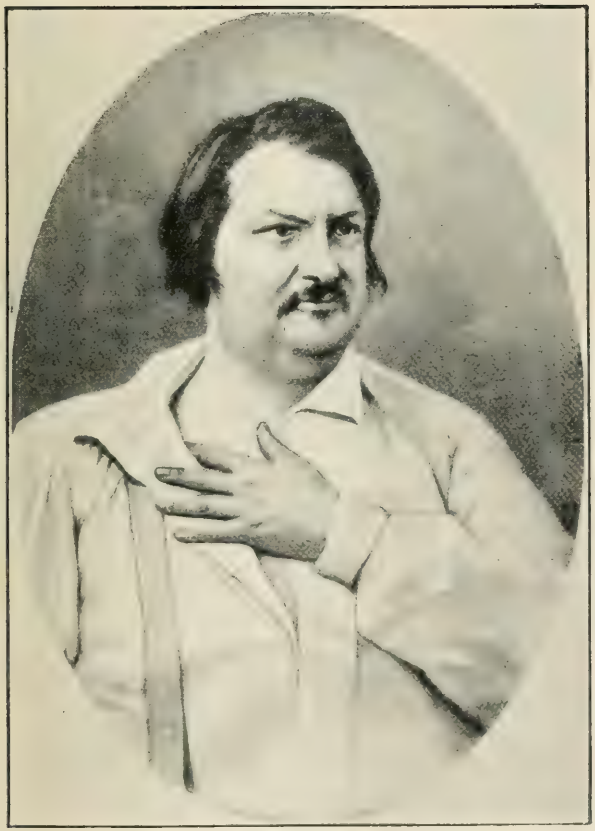
AUTRE PORTRAIT DE DEMI-SOLDE[1]

L'adversaire que Philippe Bridau rencontra à Issoudun était de taille. C'était un sieur Maxence Gillet, fils d'un sabotier d'Issoudun, et qui s'était engagé sous l'Empire. Balzac raconte sa carrière :

***

Un garçon du caractère de Max devait se distinguer, et il se distingua si bien, qu'en trois campagnes il devint capitaine, car le peu d'instruction qu'il avait reçu le servit puissamment. En 1809, en Portugal, il fut laissé pour mort dans une batterie anglaise où sa compagnie avait pénétré sans avoir pu s'y maintenir. Max, pris par les Anglais, fut envoyé sur les pontons espagnols de Cabrera, les plus horribles de tous. On demanda bien pour lui la croix de la Légion d'honneur et le grade de chef de bataillon ; mais l'Empereur était alors en Autriche, il réservait ses faveurs aux actions d'éclat qui se faisaient sous ses yeux;

1. Fragment tiré d'*Un Ménage de garçon* (*Scènes de la vie de province*).



Balzac en costume de travail.

il n'aimait pas ceux qui se laissaient prendre, il fut d'ailleurs assez mécontent des affaires de Portugal. Max resta sur les pontons de 1810 à 1814. Pendant ces quatre années, il s'y démoralisa complètement car les pontons étaient le bagne, moins le crime et l'infamie. D'abord, pour conserver son libre arbitre et se défendre de la corruption qui ravageait ces ignobles prisons indignes d'un peuple civilisé, le jeune et beau capitaine tua en duel (on s'y battait en duel dans un espace de six pieds carrés) sept bretteurs ou tyrans, dont il débarrassa son ponton à la grande joie des victimes. Max régna sur son ponton, grâce à l'habileté prodigieuse qu'il acquit dans le maniement des armes, à sa force corporelle et à son adresse. Mais il commit à son tour des actes arbitraires, il eut des complaisants qui travaillèrent pour lui, qui se firent ses courtisans. Dans cette école de douleur, où les caractères aigris ne rêvaient que vengeance, où les sophismes éclos dans ces cervelles entassées légitimaient des pensées mauvaises, Max se dépravа tout à fait. Il écouta les opinions de ceux qui rêvaient la fortune à tout prix, sans reculer devant les résultats d'une action criminelle, pourvu qu'elle fut accomplie sans preuves. Enfin, à la paix, il sortit perverti, quoique innocent, capable d'être un grand politique dans une haute sphère, et un misérable dans la vie privée, selon les circonstances de sa destinée. De retour à Issoudun, il apprit la déplorable fin de son père et de sa mère. Comme tous les gens qui se livrent à leur passion et qui font, selon le proverbe,

la vie courte et bonne, les Gillet étaient morts dans la plus affreuse indigence, à l'hôpital. Presque aussitôt, la nouvelle du débarquement de Napoléon à Cannes se répandit par toute la France. Max n'eut alors rien de mieux à faire que d'aller demander à Paris son grade de chef de bataillon et sa croix. Le maréchal qui eut alors le portefeuille de la guerre se souvint de la belle conduite du capitaine Gillet en Portugal; il le plaça dans la garde comme capitaine, ce qui lui donnait, dans la ligne, le grade de chef de bataillon; mais il ne put lui obtenir la croix.

— L'Empereur a dit que vous sauriez bien la gagner à la première affaire, lui dit le maréchal.

En effet, l'Empereur nota le brave capitaine pour être décoré le soir du combat de Fleurus, où Gillet se fit remarquer. Après la bataille de Waterloo, Max se retira sur la Loire. Au licenciement, le maréchal duc de Feltre ne reconnut à Gillet ni son grade ni sa croix. Le soldat de Napoléon revint à Issoudun dans un état d'exaspération assez facile à concevoir, il ne voulait servir qu'avec la croix et le grade de chef de bataillon. Les bureaux trouvèrent ces conditions exorbitantes chez un jeune homme de vingt-cinq ans, sans nom, et qui pouvait devenir ainsi colonel à trente ans. Max envoya donc sa démission. Le commandant, — car, entre eux, les bonapartistes se reconnurent les grades acquis en 1815, — perdit ainsi le maigre traitement, appelé la demi-solde, qui fut alloué aux officiers de l'armée de la Loire. En voyant ce beau jeune homme, dont tout l'avoir

consistait en vingt napoléons, on s'émut à Issoudun en sa faveur, et le maire lui donna une place de six cents francs d'appointements à la mairie. Max, qui remplit cette place pendant six mois environ, la quitta de lui-même, et fut remplacé par un capitaine nommé Carpentier, resté comme lui fidèle à Napoléon. Gillet avait pris un genre de vie qui lui fit perdre la considération des premières familles de la ville, sans qu'on le lui témoignât d'ailleurs; car il était violent et redouté par tout le monde, même par les officiers de l'ancienne armée, qui refusèrent comme lui de servir et qui revinrent planter leurs choux en Berri. Le peu d'affection des gens nés à Issoudun pour les Bourbons n'a rien de surprenant, d'après le tableau qui précède. Aussi, relativement à son peu d'importance, y eut-il dans cette petite ville plus de bonapartistes que partout ailleurs. Les bonapartistes se firent, comme on sait, presque tous libéraux. On comptait à Issoudun ou dans les environs une douzaine d'officiers dans la position de Maxence, et qui le prirent pour chef, tant il leur plut; à l'exception cependant de ce Carpentier, son successeur, et d'un certain M. Mignonnet, ex-capitaine d'artillerie dans la garde. Carpentier, officier de cavalerie parvenu, se maria tout d'abord, et appartint à l'une des familles les plus considérables de la ville, les Borniche-Héreau. Mignonnet, élevé à l'École polytechnique, avait servi dans un corps qui s'attribue une espèce de supériorité sur les autres. Il y eut, dans les armées impériales, deux nuances

chez les militaires. Une grande partie eut pour le bourgeois, pour *le pékin*, un mépris égal à celui des nobles pour les vilains, du conquérant pour le conquis. Ceux-là n'observaient pas toujours les lois de l'honneur dans leurs relations avec le civil, ou ne blâmaient pas trop ceux qui sabraient le bourgeois. Les autres, et surtout l'artillerie, par suite de son républicanisme peut-être, n'adoptèrent pas cette doctrine qui ne tendait à rien de moins qu'à faire deux Frances : une France militaire et une France civile. Si donc le commandant Potel et le capitaine Renard, deux officiers du faubourg de Rome, dont les opinions sur les pékins ne varièrent pas, furent les amis *quand même* de Maxence Gillet, le commandant Mignonnet et le capitaine Carpentier se rangèrent du côté de la bourgeoisie, en trouvant la conduite de Max indigne d'un homme d'honneur. Le commandant Mignonnet, petit homme sec, plein de dignité, s'occupa des problèmes que la machine à vapeur offrait à résoudre, et vécut modestement en faisant sa société de M. et Mme Carpentier. Ses mœurs douces et ses occupations scientifiques lui méritèrent la considération de toute la ville. Aussi disait-on que MM. Mignonnet et Carpentier étaient de *tout autres gens* que le commandant Potel et les capitaines Renard, Maxence et autres habitués du café Militaire, qui conservaient les mœurs soldatesques et les errements de l'Empire.

Max était donc exclu du monde bourgeois. Ce garçon se rendait d'ailleurs lui-même justice en ne

se présentant point à la Société dite le Cercle, et ne se plaignant jamais de la triste réprobation dont il était l'objet, quoiqu'il fût le jeune homme le plus élégant, le mieux mis de tout Issoudun, qu'il y fît une grande dépense et qu'il eût, par exception, un cheval, chose aussi étrange à Issoudun que celui de lord Byron à Venise. On va voir comment, pauvre et sans ressources, Maxence fut mis en état d'être le fashionable d'Issoudun. A l'audace de son maintien, à l'expression de sa physionomie, Max paraissait se soucier fort peu de l'opinion publique ; il comptait sans doute prendre un jour sa revanche, et régner sur ceux-là mêmes qui le méprisaient. D'ailleurs, si la bourgeoisie mésestimait Max, l'admiration que son caractère excitait parmi le peuple formait un contrepoids à cette opinion; son courage, sa prestance, sa décision, devaient plaire à la masse, à qui sa dépravation fut d'ailleurs inconnue, et que les bourgeois ne soupçonnaient même point dans toute son étendue. Max jouait à Issoudun un rôle presque semblable à celui du Forgeron dans *La Jolie Fille de Perth*, il y était le champion du bonapartisme et de l'opposition. On comptait sur lui comme les bourgeois de Perth comptaient sur Smith dans les grandes occasions. Une affaire mit surtout en relief le héros et la victime des Cent-Jours.

En 1819, un bataillon, commandé par des officiers royalistes, jeunes gens sortis de la Maison rouge, passa par Issoudun en allant à Bourges y tenir garnison. Ne sachant que faire dans une ville aussi con-

stitutionnelle qu'Issoudun, les officiers allèrent passer le temps au café Militaire. Dans toutes les villes de province, il existe un café Militaire. Celui d'Issoudun, bâti dans un coin du rempart sur la place d'Armes, et tenu par la veuve d'un ancien officier, servait naturellement de club aux bonapartistes de la ville, aux officiers en demi-solde, ou à ceux qui partageaient les opinions de Max et à qui l'esprit de la ville permettait l'expression de leur culte pour l'Empereur. Dès 1816, il se fit à Issoudun, tous les ans, un repas pour fêter l'anniversaire du couronnement de Napoléon. Les trois premiers royalistes qui vinrent demandèrent les journaux, et, entre autres, la *Quotidienne*, le *Drapeau blanc*. Les opinions d'Issoudun, celles du café Militaire surtout, ne comportaient point de journaux royalistes. Le café n'avait que le *Commerce*, nom que le *Constitutionnel*, supprimé par un arrêt, fut forcé de prendre pendant quelques années. Mais comme, en paraissant pour la première fois sous ce titre, il commença son premier-Paris par ces mots : Le *Commerce* est essentiellement *Constitutionnel*, » on continuait à l'appeler le *Constitutionnel*. Tous les abonnés saisirent le calembour plein d'opposition et de malice par lequel on les priait de ne pas faire attention à l'enseigne, le vin devant être toujours le même. Du haut de son comptoir, la grosse dame répondit aux royalistes qu'elle n'avait pas les journaux demandés.

— Quels journaux recevez-vous donc ? fit un des officiers, un capitaine.

Le garçon, un petit jeune homme en veste de drap bleu, et orné d'un tablier de grosse toile, apporta le *Commerce*.

— Ah! c'est là votre journal! En avez-vous un autre?

— Non, dit le garçon, c'est le seul.

Le capitaine déchire la feuille de l'opposition, la jette en morceaux et crache dessus, en disant :

— Des dominos!

En dix minutes, la nouvelle de l'insulte faite à l'opposition constitutionnelle et au libéralisme dans la personne du sacro-saint journal, qui attaquait les prêtres avec le courage et l'esprit que vous savez, courut par les rues, se répandit comme la lumière dans les maisons; on se la conta de place en place. Le même mot fut à la fois dans toutes les bouches : « Avertissons Max! » Max sut bientôt l'affaire. Les officiers n'avaient pas fini leur partie de domino que Max, accompagné du commandant Potel et du capitaine Renard, suivi de trente jeunes gens curieux de voir la fin de cette aventure et qui presque tous restèrent groupés sur la place d'Armes, entra dans le café. Le café fut bientôt plein.

— Garçon, *mon* journal? dit Max d'une voix douce.

On joua une petite comédie. La grosse femme, d'un air craintif et conciliateur, dit :

— Capitaine, je l'ai prêté.

— Allez le chercher, s'écria un des amis de Max.

— Ne pouvez-vous pas vous passer du journal? dit le garçon. Nous ne l'avons plus.

Les jeunes officiers riaient et jetaient des regards en coulisse sur les bourgeois.

— On l'a déchiré ! s'écria un jeune homme de la ville en regardant aux pieds du jeune capitaine royaliste.

— Qui donc s'est permis de déchirer le journal ? demanda Max d'une voix tonnante, les yeux enflammés et se levant les bras croisés.

— Et nous avons craché dessus, répondirent les trois jeunes officiers en se levant et regardant Max.

— Vous avez insulté toute la ville, dit Max devenu blême.

— Eh bien ! après ?... demanda le plus jeune officier.

Avec une adresse, une audace et une rapidité que ces jeunes gens ne pouvaient prévoir, Max appliqua deux soufflets au premier officier qui se trouvait en ligne, et lui dit :

— Comprenez-vous le français ?

On alla se battre dans l'allée de Frapesle, trois contre trois. Potel et Renard ne voulurent jamais permettre que Maxence Gillet fît raison à lui seul aux officiers. Max tua son homme. Le commandant Potel blessa si grièvement le sien, que le malheureux, un fils de famille, mourut le lendemain à l'hôpital où il fut transporté. Quant au troisième, il en fut quitte pour un coup d'épée et blessa le capitaine Renard, son adversaire. Le bataillon partit pour Bourges dans la nuit. Cette affaire, qui eut du retentissement en Berri, posa définitivement Maxence Gillet en héros.

Gillet s'était installé dans la maison de Rouget, l'oncle de Philippe Bridau, amené par Flore Brazier, dont il était l'amant, et elle-même maîtresse de Rouget. Ces deux personnages avaient pris leurs mesures pour s'emparer de l'héritage de leur victime. Ce furent ces mesures que l'arrivée de Philippe Bridau à Issoudun vinrent troubler, et qui furent ruinées par la mort de Gillet, tué en duel par le demi-solde.

XIX

LA GARDE CONTRE LA GARDE[1]

La garde contre la garde! Ainsi les amis de Philippe à Issoudun déploraient la rivalité qui mettait aux prises deux soldats de l'ex-Garde. Ces regrets ne devaient pas arrêter beaucoup Philippe dans sa revanche sur Gillet : il s'agissait pour lui de faire lâcher prise à son adversaire et de rentrer en possession de l'héritage de l'oncle Rouget. Seule la mort de Gillet pouvait liquider la situation. L'ayant provoqué, Philippe le tua de la manière suivante :

***

A huit heures, le lendemain, 3 décembre, par un temps gris, Max, accompagné de ses deux témoins et du Polonais, arriva sur le petit pré qui entourait alors le chevet de l'ancienne église des Capucins. Ils y trouvèrent Philippe et les siens, avec Benjamin. Potel et Mignonnet mesurèrent vingt-quatre pieds. A chaque bout de cette distance, les deux soldats tracèrent deux lignes à l'aide d'une bêche. Sous peine de lâcheté, les adversaires ne pouvaient reculer au

1. Fragment tiré d'*Un Ménage de garçon* (*Scènes de la vie de province*).

delà de leurs lignes respectives ; chacun d'eux devait se tenir sur sa ligne et s'avancer à volonté quand les témoins auraient dit : « Allez ! »

— Mettons-nous habit bas? dit froidement Philippe à Gillet.

— Volontiers, colonel, répondit Maxence avec une sécurité de bretteur.

Les deux adversaires ne gardèrent que leurs pantalons; leur chair s'entrevit alors en rose sous la percale des chemises. Chacun, armé d'un sabre d'ordonnance choisi de même poids, environ trois livres, et de même longueur, trois pieds, se campa, tenant la pointe en terre et attendant le signal. Ce fut si calme de part et d'autre, que, malgré le froid, les muscles ne tressaillirent pas plus que s'ils eussent été de bronze. Goddet, les quatre témoins et les deux soldats eurent une sensation involontaire.

— C'est de fiers mâtins !

Cette exclamation s'échappa de la bouche du commandant Potel.

Le colonel alla droit à son adversaire, en se mettant en garde de manière à saisir l'avantage. Les experts dans l'art de tuer savent que, de deux adversaires, le plus habile peut prendre le haut du pavé, pour employer une expression qui rende par une image l'effet de la garde haute. Cette pose, qui permet en quelque sorte de voir venir, annonce si bien un duelliste du premier ordre, que le sentiment de son infériorité pénétra dans l'âme de Max et y produisit ce désarroi de forces qui démoralise un

joueur alors que, devant un maître ou devant un homme heureux, il se trouble et joue plus mal qu'à l'ordinaire.

— Ah! le lascar, se dit Max, il est de première force, je suis perdu!

Max essaya d'un moulinet en manœuvrant son sabre avec une dextérité de bâtonniste; il voulait étourdir Philippe et rencontrer son sabre, afin de le désarmer; mais il s'aperçut au premier choc que le colonel avait un poignet de fer, et flexible comme un ressort d'acier. Maxence dut songer à autre chose, et il voulait réfléchir, le malheureux! tandis que Philippe, dont les yeux lui jetaient des éclairs plus vifs que ceux de leurs sabres, parait toutes les attaques avec le sang-froid d'un maître garni de son plastron dans une salle.

Entre des hommes aussi forts que les deux combattants, il se passe un phénomène à peu près semblable à celui qui a lieu entre les gens du peuple au terrible combat dit de *la savate*. La victoire dépend d'un faux mouvement, d'une erreur de ce calcul, rapide comme l'éclair, auquel on doit se livrer instinctivement. Pendant un temps, aussi court pour les spectateurs qu'il semble long aux adversaires, la lutte consiste en une observation où s'absorbent les forces de l'âme et du corps, cachée sous des feintes dont la lenteur et l'apparente prudence semblent faire croire qu'aucun des deux antagonistes ne veut se battre. Ce moment, suivi d'une lutte rapide et décisive, est terrible pour les connaisseurs. A une

mauvaise parade de Max, le colonel lui fit sauter le sabre de la main.

— Ramassez-le ! dit-il en suspendant le combat, je ne suis pas homme à tuer un ennemi désarmé.

Ce fut le sublime de l'atroce. Cette grandeur annonçait tant de supériorité, qu'elle fut prise pour le plus adroit de tous les calculs par les spectateurs. En effet, quand Max se remit en garde, il avait perdu son sang-froid, et se trouva nécessairement encore sous le coup de cette garde haute qui vous menace tout en couvrant l'adversaire ; il voulut alors réparer sa honteuse défaite par une hardiesse, il ne songea plus à se garder, prit son sabre à deux mains et fondit rageusement sur le colonel pour le blesser à mort en lui laissant prendre sa vie. Si Philippe reçut un coup de sabre qui lui coupa le front et une partie de la figure, il fendit obliquement la tête de Max par un terrible retour du moulinet qu'il opposa pour amortir le coup d'assommoir que Max lui destinait. Ces deux coups enragés terminèrent le combat à la neuvième minute. Chez un homme de la force de Max, les muscles du corps remuèrent effroyablement. On transporta Philippe chez son oncle.

Ainsi périt un de ces hommes destinés à faire de grandes choses, s'il était resté dans le milieu qui lui était propice ; un homme traité par la nature en enfant gâté, car elle lui donna le courage, le sang-froid et le sens politique à la César Borgia. Mais l'éducation ne lui avait pas communiqué cette

noblesse d'idées et de conduite sans laquelle rien n'est possible dans aucune carrière. Il ne fut pas regretté, par suite de la perfidie avec laquelle son adversaire, qui valait moins que lui, avait su le déconsidérer. Aussi Philippe ne fut-il pas inquiété à raison de ce duel, qui parut d'ailleurs un effet de la vengeance divine, et dont les circonstances se racontèrent dans toute la contrée avec d'unanimes éloges accordés aux deux adversaires.

— Ils auraient dû se tuer tous les deux, dit M. Mouilleron[1], c'eût été un bon *débarras* pour le gouvernement.

Et ainsi, à la pointe de l'épée, Philippe reconquit les droits de sa famille sur l'héritage de l'amant de la Rabouilleuse.

1. Mouilleron était procureur du roi à Issoudun.

XX

UNE MYSTIFICATION NAPOLÉONIENNE DE BALZAC
MAXIMES ET PENSÉES DE L'EMPEREUR

Le 10 octobre 1838, Balzac écrivait à Mme Hanska : « Depuis sept ans environ, toutes les fois que je lisais un livre où il était question de Napoléon, et que je trouvais une pensée frappante et neuve dite par lui, je la mettais aussitôt sur un livre de cuisine qui ne quittait pas mon bureau, et qui était sur ce petit livre que vous connaissez, qui vous appartiendra, hélas! peut-être bientôt, et où je mets mes sujets et mes idées premières. Dans un jour de détresse (qui était ces jours passés), étant sans argent, j'ai regardé combien il y en avait. Il y en avait cinq cents, et, de là, le plus beau livre de l'époque, *Maximes et pensées de Napoléon*. J'ai vendu ce travail à un ancien bonnetier qui est un gros bonnet de son arrondissement, et qui veut avoir la croix de la Légion d'honneur, et qui l'aura, en dédiant ce livre à Louis-Philippe. Le livre va paraître. Procurez-vous-le. Vous aurez une des plus belles choses de ce temps-ci : la pensée, l'âme de ce grand homme, saisie après bien des recherches, par votre moujik, Honoré de Balzac. Rien ne m'a fait rire comme l'idée de faire avoir la croix à un espèce d'épicier qui peut se recommander à votre Grâce par son titre d'administrateur d'un bureau de charité. Napoléon m'aura rapporté quatre mille francs et le bonnetier peut en gagner cent mille. J'ai une si grande

défiance de moi-même, que je n'ai pas voulu exploiter cette idée. Au bonnetier la gloire et le profit. Vous reconnaîtrez la main de votre esclave dans la dédicace à Louis-Philippe. Que l'ombre de Napoléon me pardonne [1]. » La même année la brochure parut et rapporta quatre mille francs que Balzac ne toucha pas sans quelques difficultés[2]. Jusqu'au moment de la publication des *Lettres à l'Etrangère* on ignora cette mystification de Balzac, et, depuis, personne n'a songé à réimprimer ce petit recueil devenu rarissime. Il l'est ici, pour la première fois. A le lire on peut se demander si toutes les pensées qu'il rassemble sont bien de Napoléon. M. Frédéric Masson, que, dans ces cas délicats, il faut toujours consulter, ne le pense pas. « On n'en trouverait point dix, dit-il, qui, même défigurées, figurent dans les œuvres ou dans la correspondance de Napoléon, mais on en trouverait infiniment qui signifieraient au propre quelle idée le romancier avait *voulu* se faire du héros[3]. » Et, de fait, que nous importent les maximes et les pensées de l'Empereur! Nous les connaissons. On en a fait des recueils. Les citations les ont usées. Mais que plus rare, au contraire, le plaisir de savoir ce que Balzac voulait faire dire au Héros! Ces maximes ne les a-t-il point fabriquées aux hasards des songeries, afin que quelque jour elles pussent entrer dans les scènes où il était appelé à figurer? C'est donc bien le Napoléon par Balzac que nous trouvons sous cette supercherie. Le texte en est donné intégralement ci-après, sauf certain article sur lord Castlereagh, « d'un ennui doulou-

1. A Mme Hanska, à Wierzchownia (Ukraine); Aux Jardies, Sèvres, 10 octobre 1838. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome Ier, p. 490.

2. A Mme Hanska, à Wierzchownia (Ukraine); Aux Jardies, Sèvres, 15 octobre 1838. — H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère...*; tome Ier, p. 494.

3. Frédéric Masson, *Petites Histoires* [*Une mystification : Balzac et Napoléon*]; Paris, 1910, in-18, p. 50.

reux[1], » et qui n'a, certes, été placé là que pour augmenter d'une feuille la brochure. Il est à ce point dénué d'intérêt qu'on préfère croire, pour l'honneur de Balzac, qu'il l'a purement et simplement copié dans quelqu'un de ces livres où il avouait, à Mme Hanska, pêcher et piller les maximes vendues au bonnetier.

1. Frédéric Masson, *Petites Histoires ...*; p. 48.

Maximes et Pensées

DE NAPOLÉON

recueillies

par J.-L. GAUDY jeune

[Paris, 1838]

PRÉFACE

L'auteur de ce travail doit avouer que son seul mérite consiste dans la patience avec laquelle il a, pendant quelques années, dépouillé les livres publiés sur Napoléon, la collection du *Moniteur*, et les moindres écrits où la parole de ce grand souverain a été constatée. Un autre mérite est d'avoir senti l'importance de l'œuvre qui allait en résulter, et qui est à Napoléon ce que l'Evangile est à Jésus-Christ. En effet, ce livre, qui sera pour beaucoup de gens un trésor, eut perdu de sa valeur si l'on eut indistinctement publié toutes les pensées de Napoléon. La Rochefoucauld n'a certes pas donné la totalité des maximes que lui ont suggérées les événements et ses méditations; il a choisi, étudié, pesé, comparé celles qu'il nous a livrées; tandis que Napoléon n'a pas songé à formuler un corps de doctrine. Le sous-lieutenant a parlé sans connaître le premier consul, l'Empereur a souvent pensé sans prévoir Sainte-Hélène. Aussi n'était-ce pas une tâche ordinaire que de dégager l'homme de chaque circonstance et de savoir sa vraie pensée à travers les contradictions dans lesquelles l'ont entraîné les hasards de sa vie.

Il n'y avait pas à hésiter dans ce choix : Napoléon est une des plus violentes volontés connues dans les Annales des dominations humaines : il ne pouvait donc y avoir de curieux en lui que les lois par lesquelles il a construit et maintenu son pouvoir.

Cependant, comme de son point de départ au point d'arrivée, et de son trône à son tombeau, il a deux fois, et en deux sens différents, parcouru tout l'état social, qu'il a su tout voir et a tout observé ; chaque fois qu'un mot de lui, quelqu'étranger qu'il fut à la politique, nous a paru éclairer à fond certains passages de la vie humaine, nous ne l'avons pas omis : ainsi chacun y trouvera quelque chose à son usage, le grand comme le petit, car cette pensée aiguë autant qu'une épée a sondé toutes les profondeurs. Le terroriste de 93 et le général en chef ont été absorbés par l'Empereur, le gouvernant a souvent démenti le gouverné ; mais les paroles que les diverses crises lui ont arrachées et qui se heurtent, accusent admirablement la grande lutte à laquelle il fut condamné. Aussi, souvent une seule phrase de ce recueil peint-elle certaines phases de sa vie et plusieurs portions de l'histoire contemporaine, beaucoup mieux que ne l'ont fait jusqu'ici les historiens. Le livre de l'homme qui pense après coup, peut-il jamais valoir le cri de l'homme atteint au cœur? Quelle poésie que la douleur de Napoléon!

Il a fallu néanmoins élaguer plusieurs pensées qui lui étaient communes avec des grands hommes ses prédécesseurs en politique, et d'autres auxquelles

son nom n'enlevait pas leur vulgarité. Néanmoins nous avons donné celles que l'Empereur a répétées assez souvent pour leur imprimer le cachet des circonstances; n'expliquent-elle pas dès lors son génie, ses opinions, ou sa domination?

Aux yeux des masses, ce livre sera comme une apparition : l'âme de l'Empereur passera devant elles; mais pour quelques esprits choisis, il sera son histoire sous une forme algébrique : on y verra l'homme abstrait, l'Idée au lieu du Fait. Ne sera-ce pas une des choses les plus singulières dans la destinée de cet homme, qu'après avoir si vigoureusement lutté contre les manifestations de la pensée, il en arrive lui-même qu'à n'être plus qu'un livre? Ce recueil d'axiomes sera surtout le code des pouvoirs menacés : nul mieux que Napoléon n'a eu l'instinct du péril en fait de gouvernement. On lui rendra cette justice qu'il a été franc, et n'a reculé devant aucune conséquence : il a glorifié l'Action et condamné la Pensée. Tel est en deux mots l'esprit de ce testament politique. Aussi beaucoup de ces maximes paraîtront-elles machiavéliques, cruelles, fausses, et seront-elles blâmées par beaucoup de ceux qui les tiendront en eux-mêmes pour justes et de bonne application. Il n'est pas inutile de faire observer que Napoléon ne s'est jamais contredit dans sa haine contre les avocats, les idéalistes et les républicains. Son opinion à leur égard équivaut à proscrire la discussion publique en fait de gouvernement.

Nous n'avons pas à prendre ici parti pour ou contre

l'expérience que ce grand homme a léguée à la France, il n'appartient à personne de défendre ou d'accuser Napoléon, il suffit de le faire comparaître devant tous ; sa pensée est toute une législation qui sera réprouvée ou adoptée, mais qui devait être mise au jour sous sa formule la plus succincte; personne n'oubliera qu'elle contient les secrets du plus grand organisateur des temps modernes; si elle est en opposition directe avec l'esprit de la France actuelle, cette vigoureuse contradiction était un motif de plus pour la publier. Napoléon a regardé le gouvernement responsable comme impossible et la liberté de la presse comme avec l'existence du pouvoir : quelle flatterie pour les rois et les ministres qui résoudront un problème qu'il proclame insoluble?

Il reste un mot à dire sur les divisions que nous avons faites dans cette masse de pensées, et dont la convenance sera, nous l'espérons, bien jugée.

Il nous a paru possible de déterminer les maximes et les idées que Napoléon a conçues avant le 18 brumaire, c'est-à-dire tant qu'il a été républicain ou citoyen, sujet ou soumis à un pouvoir reconnu.

Après cette première portion, nous avons mis ensemble toutes les pensées concernant l'art militaire qui a été le secret de son élévation et le ressort de son empire.

La troisième partie contient toutes les idées du souverain et celles qu'ont dû lui suggérer l'exercice du pouvoir ou son organisation.

Enfin la quatrième est tout ce que lui ont dicté

l'expérience et le malheur, c'est le cri du Prométhée moderne.

Si Napoléon est remarquable en politique, c'est par ses prévisions sur l'état de l'Europe. Aujourd'hui ses plus grands ennemis ou ceux qui ont cherché à le rapetisser ne sauraient disconvenir que le coup d'œil d'aigle par lequel il embrassait les champs de bataille, n'atteignit les champs les plus étendus de la politique; aujourd'hui la plupart des arrêts qu'il a prononcés sur les événements futurs de l'Europe et du monde sont accomplis; quant au reste, il n'est pas douteux pour les esprits supérieurs qu'il ne s'accomplisse. Si nous avons donné le portrait de Castlereagh qui se trouve à la fin de ce livre, c'est pour ne rien laisser échapper sur l'avenir de l'Angleterre. Il est à remarquer, qu'en parlant de cet homme, Napoléon est sorti du ton de modération avec lequel il a jugé froidement, avec tous les caractères de la justice et de la vérité, ses plus grands ennemis; mais il y a quelque chose de national dans son emportement contre Castlereagh. Napoléon était éminemment français. Wellington est un accident, Bathurst est un homme inepte et vil qu'il méprise. Mais Castlereagh est toute l'Angleterre, c'est l'ennemi de la France; toutes les fois que Napoléon le trouve en faute dans sa victoire, il exprime une triste joie : il voit l'avenir chargé de sa vengeance; il indique où et comment l'Angleterre périra. Les Anglais eux-mêmes doivent avoir reconnu la perspicacité de ce grand génie : leur gouvernement a tourné jusqu'à

présent dans le cercle fatal où l'a inscrit Napoléon. Aussi la France peut-elle dire avec orgueil que, du fond de son tombeau, Napoléon combat toujours l'Angleterre.

J.-L. G...y jeune.

MAXIMES ET PENSÉES

1

Il n'y a que deux classes en Europe, celle qui veut des privilèges et celle qui les repousse.

2

Si l'obéissance est le résultat de l'instinct des masses, la révolte est celui de leur réflexion.

3

Une révolution est une opinion qui trouve des baïonnettes.

4

Une révolution est un cercle vicieux : elle part de l'excès pour y revenir.

5

Les jeunes gens accomplissent les révolutions que les vieillards ont préparées.

6

Le plus grand républicain est Jésus-Christ.

7

En révolution l'on oublie tout.

8

Pitt était le banquier de la guerre civile en France et de la Révolution.

9

Les lois de la plupart des pays sont faites pour opprimer le malheureux et protéger l'homme puissant.

10

Robespierre a été sous beaucoup de rapports un honnête homme.

11

Il est rare qu'une grande Assemblée raisonne, elle est trop promptement passionnée.

12

Un club ne supporte pas de chef durable : il lui en faut un pour chaque passion.

13

Les crimes collectifs n'engagent personne.

14

Toutes les assemblées tendent à faire des souverains un fantôme, et du peuple un esclave.

15

Les grandes Assemblées se réduisent à des coteries, et la coterie à un homme.

16

Le peuple est susceptible de jugement quand il

n'écoute pas les déclamateurs ; les avocats ne sauveront jamais rien et perdront toujours.

17

Si Louis XVI eut paru devant un tribunal contre-révolutionnaire, il eut été condamné.

18

Lorsqu'on a mis Louis XVI en jugement, il devait simplement dire que, d'après les lois, sa personne était sacrée, et s'en tenir là. Cela ne lui aurait pas sauvé la vie, mais il serait mort en Roi.

19

Charles Ier a péri pour avoir résisté, Louis XVI pour n'avoir pas résisté ; ni l'un ni l'autre n'ont compris la force d'inertie qui est le secret des grands règnes.

20

Un prince accusé par ses sujets ne leur doit point d'apologies.

21

Ceux qui se vengent par principes sont féroces et implacables.

22

Tous les partis sont jacobins.

23

Les bonnets rouges ont été plus loin que la monarchie en pouvoir absolu.

24

Sans justice il n'y a que des oppresseurs et des victimes, et il ne peut jamais y avoir de justice pendant les révolutions.

25

Aujourd'hui, même en opprimant, on se pervertit.

26

Pendant la Révolution, les Français n'ont jamais été sans un roi.

27

Robespierre est un procès jugé sans avoir été plaidé.

28

Au moment de la Révolution, tout a été donné au concours parmi trente millions d'hommes.

29

Les guerres de la Révolution ont anobli toute la nation française.

30

Dans les révolutions, il n'y a que deux sortes de gens : ceux qui les font et ceux qui en profitent.

31

La première des vertus est le dévouement à la patrie.

32

L'aristocratie des grandes propriétés n'était bonne et possible que dans le système féodal.

33

L'aristocratie est dans l'Ancien Testament, la démocratie est dans le Nouveau.

34

Le code de salut des nations n'est pas celui des particuliers.

35

La plupart des sentiments sont des traditions.

36

L'hérédité de la noblesse ôte l'émulation aux nobles et aux bourgeois.

37

L'homme le moins libre est l'homme de parti.

38

L'appel aux étrangers est un acte criminel.

39

Un parti qui ne se soutient que sur les baïonnettes étrangères est vaincu.

40

En France, la liberté est dans la charte et l'esclavage est dans la loi.

41

Il n'y aura jamais de révolution sociale sans terreur.

42

L'ambition de dominer sur les esprits est la plus forte de toutes les passions.

43

Chaque heure de temps perdu dans la jeunesse est une chance de malheur pour l'avenir.

44

Une grande réputation est un grand bruit, plus on en fait plus il s'étend : les lois, les nations, les monuments, tout tombe; mais le bruit reste.

45

Celui qui ne pratique la vertu que dans l'espérance d'acquérir une grande renommée, est bien près du vice.

46

L'homme ne marque dans la vie qu'en dominant son caractère ou en s'en faisant un.

47

Le caractère de toute méthode doit être d'aider la conception, de faciliter la mémoire et de donner plus de puissance à la pensée.

48

L'infortune est la sage-femme du génie.

49

Les âmes fortes repoussent la volupté comme les navigateurs évitent les écueils.

L'Empereur a Sainte-Hélène.
(D'après un croquis contemporain.)

50

L'homme supérieur est impassible : on le loue, on le blâme, il va toujours.

51

Il n'y a pas de force sans adresse.

52

En France, on n'admire que l'impossible.

53

On est bien plus sûr d'occuper les hommes par des absurdités que par des idées justes.

54

On ne croit que ce qui fait plaisir à croire.

55

Dans une sphère établie, les grands hommes sont des brouillons.

56

Le moyen d'être cru est de rendre la vérité incroyable.

57

Une belle femme plaît au yeux, une bonne femme plaît au cœur; l'une est un bijou, l'autre est un trésor.

58

La noblesse aurait subsisté si elle s'était plus occupée des branches que des racines.

59

La plupart de ceux qui ne veulent pas qu'on les opprime, veulent opprimer.

60

Dans la science, le monde des détails est à découvrir.

61

Combien d'hommes ne sont coupables qu'à cause de leur faiblesse pour leurs femmes !

62

Il ne faut ni passions ni préjugés dans les affaires, la seule permise est celle du bien public.

63

Un homme sans courage ni bravoure est une chose.

64

L'habitude des faits les plus violents use moins le cœur que les abstractions : les militaires valent mieux que les avocats.

65

Sur cent favoris de rois, quatre-vingt-quinze ont été pendus.

66

L'amour est une sottise faite à deux.

67

La noblesse serait restée si elle avait su s'emparer de l'écritoire.

68

La témérité réussit autant de fois qu'elle se perd : par elle, il y a égalité de chances dans la vie.

69

L'Europe est une taupinière ; il n'y a jamais eu de grands Empires qu'en Orient où se trouvent six cents millions d'hommes.

70

La supériorité de Mahomet est d'avoir fondé une religion en se passant d'un enfer.

71

En Egypte, sous une bonne administration, le Nil gagne sur le désert ; sous une mauvaise le désert gagne sur le Nil : le génie du mal et celui du bien y sont toujours en présence : là est toute l'Egypte.

72

Le désert est un océan de pied ferme.

73

Si j'eusse pris Saint-Jean-d'Acre, j'opérais une Révolution dans l'Orient.

74

On pourra tuer les Turcs, on ne les vaincra pas.

75

Il n'y a que deux pays, l'Orient et l'Occident ; deux peuples, les Orientaux et les Occidentaux.

76

Je suis de ceux qui croient que les peines de l'autre monde n'ont été imaginées que comme complément aux attraits insuffisants qu'on nous y présente.

77

Les hommes qui ont changé l'univers n'y sont jamais parvenus en s'adressant aux chefs, mais en remuant les masses. Le premier moyen est de l'intrigue et n'amène que des résultats secondaires. Le second est la marche du génie et change la face du monde.

78

Il n'y a que deux leviers pour remuer les hommes : la crainte ou l'intérêt; toute grande révolution doit procéder par la crainte, les intérêts mis en jeux n'amènent point de grands résultats. (Cette pensée est en quelque sorte la démonstration de la 41e.)

79

La frontière du gouvernement démocratique est l'anarchie, celle du gouvernement monarchique est le despotisme; l'anarchie est impuissante, le despotime peut accomplir de grandes choses.

80

On ne fait pas de bonnes républiques avec de vieilles monarchies.

81

Il y a tant de lois, qu'il n'y a personne exempt d'être pendu.

82

Les partis s'affaiblissent par la peur qu'ils ont des gens capables.

83

Si les agresseurs ont tort là-haut, ils ont raison ici-bas.

84

On ne fait bien que ce que l'on fait soi-même.

85

En France, le salut de tous est dans l'anéantissement des partis.

86

Discuter dans le danger, c'est peser sur le collier.

87

Il faut sauver les peuples malgré eux.

88

L'homme supérieur n'est sur le chemin de personne.

89

On jouit bien de soi-même dans le danger.

90

On n'a rien fondé que par le sabre.

91

On ne monte jamais si haut que quand on ne sait pas où l'on va.

92

Dire d'où je viens, qui je suis, où je vais, est au-dessus de mes idées, et pourtant tout cela est.

93

On ne conduit le peuple qu'en lui montrant un avenir : un chef est un marchand d'espérance.

94

Le plus grand orateur du monde est le succès.

95

On ne peut vaincre la nécessité que par un pouvoir absolu.

96

Je serai le Brutus des rois et le César de la République.

97

Celui qui sauve sa patrie ne viole aucune loi.

98

Une révolution est faite quand il ne faut se défaire que d'un homme pour l'accomplir.

99

Rien ne marche dans un système politique où les mots jurent avec les choses.

100

C'est le succès qui fait le grand homme.

101

La guerre est un état naturel.

102

La froideur est la plus grande qualité d'un homme destiné à commander.

103

La bravoure est une qualité innée, on ne se la donne pas, elle procède du sang; le courage vient de la pensée : la bravoure n'est souvent que l'impatience du danger.

104

On n'est brave que pour les autres.

105

Le courage ne se contrefait pas, c'est une vertu qui échappe à l'hypocrisie.

106

Le courage de l'improviste qui, en dépit des événements les plus soudains, laisse néanmoins la liberté d'esprit, de jugement et de décision, est excessivement rare.

107

Où est le drapeau, là est la France.

108

La première qualité du soldat est la constance à supporter la fatigue, la valeur n'est que la seconde.

109

Le meilleur soldat n'est pas tant celui qui se bat que celui qui marche.

110

Les privations et la misère sont les vrais instituteurs du soldat.

111

De tous les hommes, le soldat est le plus sensible aux bienfaits.

112

Pour les braves, un fusil n'est que le manche d'une baïonnette.

113

Il est cinq choses que ne doit jamais quitter le soldat : son fusil, ses cartouches, son sac, ses vivres pour quatre jours au moins, et son outil de pionnier.

114

On ne va pas chercher une épaulette sur un champ de bataille quand on peut l'avoir dans une antichambre.

115

La discipline n'est durable qu'appropriée au caractère de la nation.

116

A la guerre, le génie est la pensée dans le fait.

117

La guerre est surtout une affaire de tact.

118

La guerre est une loterie à laquelle les nations ne doivent risquer que de petites mises.

119

On devient l'homme de son uniforme.

120

Il n'y a pas d'hommes qui s'entendent mieux que les soldats et les prêtres.

121

Il n'est qu'une manière honorable d'être fait prisonnier, c'est d'être pris isolément et sans pouvoir se servir de ses armes : alors il n'y a pas de conditions, on subit la nécessité.

122

Un général au pouvoir de l'ennemi n'a plus d'ordre à donner à ceux qui combattent encore.

123

Il est contre toute politique d'autoriser les officiers et même les généraux surpris ou cernés à capituler, excepté le cas des garnisons assiégées ; en règle on doit toujours se battre même quand tout semble désespéré.

124

A la guerre, tout commandant de place qui la rend un moment plus tôt qu'il n'y est obligé mérite la mort.

125

Rien n'augmente un bataillon comme le succès.

126

La science militaire est le calcul des masses sur des points donnés.

127

A la guerre, l'audace est le plus beau calcul du génie.

128

A la guerre, il faut s'appuyer sur l'obstacle pour le franchir.

129

C'est l'imagination qui perd les batailles.

130

Un général doit être charlatan.

131

Il est des hommes qui, par leur constitution physique et morale, se font de chaque chose un tableau : quelque savoir, quelque courage, quelque esprit qu'ils aient, la nature ne les a pas appelés au commandement d'une armée.

132

Le geste d'un général aimé vaut mieux que la plus belle harangue.

133

Une armée est un peuple qui obéit.

134

Une armée qui ne se recrute pas finit par capituler.

135

Une armée doit être à tout moment prête à opposer toute la résistance dont elle est capable.

136

En guerre comme en amour, pour en finir il faut se voir de près.

137

En guerre, la théorie est bonne pour donner des idées générales, mais la stricte exécution de ces règles sera toujours dangereuse : ce sont les axes qui doivent servir à tracer la courbe.

138

Il n'y a que deux espèces de plans de campagne, les bons et les mauvais: les bons échouent presque toujours par des circonstances imprévues qui font souvent réussir les mauvais.

139

Malheur au général qui vient sur le champ de bataille avec un système.

140

Celui qui ne voit pas d'un œil sec un champ de bataille, fait tuer bien des hommes inutilement

141

Au commencement d'une campagne, il faut bien méditer si l'on doit ou non s'avancer: mais quand

on a effectué l'offense, il faut la soutenir jusqu'à la dernière extrémité. Quelle que soit l'habileté des manœuvres dans une retraite, elle affaiblira le moral de l'armée, puisque, en perdant les chances de succès, on les remet entre les mains de l'ennemi. Les retraites, d'ailleurs, coûtent beaucoup plus d'hommes et de matériel que les affaires les plus sanglantes; avec cette différence que, dans une bataille, l'ennemi perd à peu près autant que vous, tandis que, dans une retraite, vous perdez sans qu'il perde.

142

Un général en chef doit se dire plusieurs fois par jour : si l'armée ennemie apparaissait sur mon front, sur ma droite, sur ma gauche, que ferais-je? et s'il se trouve embarrassé, il est mal porté, il n'est pas en règle, il doit y remédier.

143

Il faut dans une armée que l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie soient en de justes proportions : les armes ne se suppléent jamais l'une à l'autre; il faudra toujours quatre pièces par mille hommes et une cavalerie égale au quart de l'infanterie.

144

Ne faites jamais de marches de flanc devant une armée en position. Ce principe est absolu.

145

La force d'une armée, comme la quantité des mou-

vements dans la mécanique, s'évalue par la masse multipliée par la vitesse. Une marche rapide augmente le moral de l'armée, elle accroît ses moyens de victoire.

146

Une pièce de canon doit avoir trois cents coups à tirer : c'est la consommation de deux batailles.

147

Il y a des cas où dépenser des hommes est une économie de sang.

148

L'infanterie est l'âme de l'armée.

149

L'infanterie doit tirer de fort loin sur la cavalerie, au lieu de l'attendre à bout portant.

150

Dans l'état actuel de la composition de l'infanterie, il faut donner plus de consistance au troisième rang, ou le supprimer.

151

Le secret des grandes batailles consiste à savoir s'étendre et se concentrer à propos.

152

Les principes de César ont été ceux d'Annibal, et ceux d'Annibal étaient ceux d'Alexandre : tenir ses forces réunies, n'être vulnérable sur aucun point,

porter avec rapidité toutes ses forces sur un point donné.

153

L'art de la guerre consiste, avec une armée inférieure, à avoir toujours plus de forces que son ennemi sur le point qu'on attaque ou qui est attaqué.

154

Laissées à elles-mêmes l'infanterie et la cavalerie n'amènent point de résultats définitifs ; mais avec de l'artillerie, à forces égales, la cavalerie doit détruire l'infanterie.

155

L'artillerie est tout à une bataille comme à un siège ; une fois la mêlée établie, l'art consiste à faire converger un grand nombre de feux sur un même point sans que l'ennemi puisse le prévoir.

156

Il est de principe qu'une armée doit toujours tenir ses colonnes réunies de manière à ce que l'ennemi ne puisse s'introduire entre elles ; si par des raisons majeures on s'écarte de cette règle, il faut que les corps détachés soient indépendants dans leurs opérations et se dirigent sur un point fixe, vers lequel ils convergent sans hésiter et sans nouveaux ordres.

157

L'art d'asseoir un camp sur une position n'est autre chose que l'art d'y prendre une ligne de bataille ;

il faut que la position prise ne soit ni dominée, ni prolongée, ni enveloppée, et qu'au contraire elle domine, prolonge et enveloppe la position opposée.

158

On ne doit jamais rien détacher d'une armée la veille d'une attaque, tout peut changer d'un instant à l'autre; un bataillon décide d'une journée.

159

En campagne, aucun chef ne doit coucher dans une maison, et il ne doit y avoir qu'une seule tente, celle du général en chef, à cause de ses cartes.

160

Le plus grand péril se trouve au moment de la victoire.

161

A un ennemi qui fuit, il faut faire un pont d'or ou opposer un mur d'acier (1813. Affaire Vandamme).

162

La politique et la morale s'accordent à repousser le pillage.

163

Le seul changement possible pour les armées modernes est la suppression des moyens administratifs; les magasins, les fours, les fourgons, les bagages; questions qui avaient tant occupé les anciens.

164

La grande révolution à introduire dans l'art militaire viendra du moyen à trouver pour donner à porter au soldat la plus grande quantité de farine possible et le moyen de la faire cuire : ce qui a toujours occupé César.

165

L'artillerie est encore trop lourde, trop compliquée: il y a encore à simplifier et à réduire.

166

La gentillesse, les traitements honnêtes, honorent le vainqueur et déshonorent le vaincu qui doit rester seul et ne rien devoir à la pitié (1798. Lettre à Kléber).

167

La perte de nos batailles navales tient au manque de caractère des généraux en chef, aux vices de la tactique et à l'opinion des capitaines qui croient ne devoir agir que d'après des signaux.

168

La première loi de la tactique maritime doit être qu'aussitôt que l'amiral a donné signal d'attaquer, chaque capitaine ait à faire les mouvements pour attaquer un vaisseau ennemi et à soutenir ses voisins.

169

Si jamais une armée entre en Angleterre, Londres ne peut pas résister une heure.

170

Annibal a forcé les Alpes, la première fois; je les ai tournées.

171

Les Allemands et surtout les Autrichiens ne connaissent pas le prix du temps.

172

On ne trouve pas de gens intrépides dans ceux qui ont quelque chose à perdre.

173

Le danger donne de l'esprit aux Français.

174

François Ier avait à Pavie une artillerie belle et formidable; il mit sa cavalerie devant et masqua ses batteries qui, si elles eussent tiré, lui auraient donné la victoire; il a manqué à ce principe qu'une armée doit offrir à tout moment toute la résistance dont elle est susceptible.

175

Ma plus belle campagne est celle du 20 mars : on n'a pas tiré un seul coup de fusil.

176

L'égalité n'existe qu'en théorie.

177

Le nom et la forme du gouvernement ne signifient rien, pourvu que les citoyens soient égaux en droit et que la justice soit bien rendue.

178

Bien analysée, la liberté politique est une fable convenue, imaginée par les gouvernants pour endormir les gouvernés.

179

La loi sociale peut donner à tous les hommes les mêmes droits, la nature ne leur donnera jamais des facultés égales.

180

La monarchie est fondée sur l'inégalité des conditions qui est dans la nature, et la république sur l'égalité qui est impossible.

181

Le peuple ne choisira jamais de vrais législateurs.

182

Le pouvoir absolu réprime les ambitions et les choisit, la démocratie les déchaîne toutes sans examen.

183

La démocratie élève la souveraineté, l'aristocratie seule la conserve.

184

Un usurpateur a eu trop de maîtres pour ne pas commencer par être absolu.

185

Rien ne doit moins ressembler à un homme qu'un roi.

186

Dans le système du pouvoir absolu il suffit d'une volonté pour détruire un abus, dans le système des assemblées il en faut cinq cents.

187

Le fondement de toute autorité est dans l'avantage de celui qui obéit.

188

En dernière analyse, il faut être militaire pour gouverner ; on ne gouverne un cheval qu'avec des bottes et des éperons.

189

Il n'y a pas de despotisme absolu, il n'est que relatif ; l'excès se déverse d'un côté ou de l'autre ; ce que l'océan envahit dans une partie, il le perd ailleurs.

190

Le pouvoir absolu doit être essentiellement paternel, autrement il est renversé.

191

De peuple à prince, la meilleure chaîne est le bonheur.

192

Sans un maître, en politique le seul mot de droits du peuple est un crime.

193

Tout homme qui possède trente millions et qui n'y tient pas, est dangereux pour un gouvernement.

194

Un souverain ne doit jamais promettre que ce qu'il veut tenir.

195

Un gouvernement ne peut vivre que de son principe.

196

C'est l'unanimité des intérêts qui fait la force d'un gouvernement.

197

La bonne politique est de faire croire aux peuples qu'ils sont libres, le bon gouvernement est de les rendre heureux comme ils veulent l'être.

198

La souveraineté ne doit se montrer qu'en pleine activité, accordant des grâces et dépouillée d'infirmités.

199

Aux yeux des fondateurs d'empire, les hommes ne sont pas des hommes mais des instruments.

200

Le tourment des précautions l'emporte sur les dangers à éviter : il vaut mieux s'abandonner à la destinée.

201

Un prince qui a peur est renversable à tout moment.

202

Un souverain obligé de respecter la loi peut assister à la mort de son Etat.

203

On se dépopularise par une peccadille comme par un grand coup d'Etat : quand on connaît l'art de régner on ne risque son crédit qu'à bonnes enseignes.

204

Un gouvernement nouveau-né doit éblouir.

205

Il faut des fêtes bruyantes aux populations, les sots aiment le bruit, et la multitude c'est les sots.

206

La conscience du chef de l'Etat est la prévoyance des faits : au moment où il est le plus bienfaisant, on l'accuse de tyrannie.

207

Entendre les intérêts de tous, est d'un gouvernement ordinaire ; les prévoir, est d'un grand gouvernement.

208

Tout se lie dans la restauration d'un État. Enchaîner les factions en métamorphosant leurs passions en intérêts communs, ce serait peu; ce ne serait au plus que la moitié de la besogne, si à ces intérêts on ne rattachait pas les voisins. Pour être maître chez soi, il ne faut pas avoir à craindre de procès pour les murs mitoyens.

209

Une Chambre est bonne à obtenir du peuple ce que le Roi ne peut pas lui demander.

210

Un souverain doit s'occuper à chercher le bien qui est dans le mal, et réciproquement.

211

Il ne faut pas que le chef de l'Etat soit chef de parti.

212

L'élévation des souverains dépend de celle de leurs peuples.

213

Un grand souverain est celui qui prévoit les résultats à tout moment.

214

Un souverain qui s'attache à une faction fait pencher la barque et hâte le naufrage.

215

Les nations vieilles et corrompues ne se gouvernent pas comme les peuples antiques; aujourd'hui pour un qui se sacrifierait au bien public, il en est des milliers qui ne connaissent que leurs intérêts et leur vanité; le secret du législateur et du souverain est de tirer parti des vices qu'ils doivent régir, là est un des secrets du retour aux croix et aux cordons. Au point où nous en sommes, les distinctions commandent le respect de soi-même en satisfaisant la vanité.

216

L'honneur est pour les souverains un fisc moral.

217

Les milices de palais sont d'autant plus dangereuses que le souverain est plus absolu.

218

Une loi de circonstance est un acte d'accusation contre le pouvoir.

219

Le gouvernement doit être une démonstration continuelle.

220

Les transactions avilissent le pouvoir.

221

Tout gouvernement ne doit voir les hommes qu'en masse.

222

Il faut de toute nécessité qu'au sortir d'une grande révolution un gouvernement soit dur.

223

Dans tous les actes publics, il faut de la force, de la suite et de l'unité.

224

Le chef de l'Etat doit faire concourir même le mal au triomphe de la chose publique.

225

Avec du bonheur on rend un peuple glorieux ; il faut beaucoup de constance pour le rendre heureux.

226

Il faut déployer plus de caractère en administration qu'à la guerre.

227

L'étiquette est la prison du roi.

228

Un gouvernement formé d'éléments hétérogènes n'est pas durable.

229

Il y a des gens qui ne se conduisent bien qu'envers leurs ennemis.

230

Je n'aime pas qu'on affecte de mépriser la mort, la grande loi est de savoir souffrir ce qui est inévitable.

231

Dans l'application des lois, il faut savoir calculer les non-valeurs.

232

On peut ne pas croire assez pour ne pas croire que communier puisse être bénéficiel, et croire trop pour ne pas s'exposer roidement à un sacrilège. (*Au sacre.*)

233

La susceptibilité d'un gouvernement accuse sa faiblesse.

234

Un trône n'est qu'une planche garnie de velours.

235

Il y a une espèce de réseau sur les bas lieux qui enveloppe les multitudes, il faut qu'une maille se rompe pour qu'il en remonte quelque chose.

236

L'intérêt de l'Etat l'emporte tôt ou tard sur les petites passions.

237

En fait de gouvernement, souvent un germe faux conduit, à l'aide d'une certaine régularisation, à un résultat vrai.

238

D'ordinaire le bienfaiteur exige plus qu'il n'a donné.

239

Un souverain ne doit se fier ni à la parole ni à la figure.

240

La statistique est le budget des choses.

241

La séparation du trésor et du ministère des finances est la vraie spécialité, la seule possible.

242

Pour qu'un peuple soit libre, il faudrait que les gouvernés fussent des sages et les gouvernants des dieux.

243

Les conspirateurs qui s'unissent pour secouer une tyrannie commencent par se soumettre à celle du chef.

244

Les religieux seraient le meilleur corps enseignant, s'ils pouvaient renoncer à leur chef étranger.

245

On ne peut échapper à l'arbritaire du juge qu'en se mettant sous le despotisme de la loi.

246

La morale est à elle seule tout un code.

247

C'est en blessant l'amour-propre des princes que l'on influe sur leurs délibérations.

248

Personne ne peut dire ce qu'il fera à ses derniers moments.

249

Le chef d'un Etat ne doit pas plus abandonner le gouvernement des idées que celui des hommes.

250

Depuis la découverte de l'imprimerie on appelle les lumières pour régner, et l'on ne règne que pour les asservir.

251

Si la science était conduite par la main du pouvoir, elle aurait de grands résultats pour la société.

252

Il y a des révolutions inévitables. Ce sont des éruptions morales comme les éruptions physiques des volcans. Lorsque les combinaisons chimiques qui les produisent sont complètes, ils éclatent, de même que les révolutions quand les combinaisons morales y sont; pour les prévenir il faut surveiller les mouvements des idées.

253

Il n'est pas d'idéalités qui n'aient un résidu positif.

254

Un souverain doit toujours confisquer la publicité à son profit.

255

L'Idée a fait plus de mal que le Fait, elle est l'ennemie capitale des souverains.

256

Une conspiration matérielle est arrêtée, une fois qu'on saisit la main qui tient le poignard, une conspiration morale n'a pas de terme.

257

Les livres classiques sont composés par des rhéteurs, tandis qu'ils ne devraient l'être que par des hommes d'État ou par des gens du monde.

258

Un peuple qui peut tout dire arrive à tout faire.

259

Les journaux devraient être réduits aux petites affiches.

260

Les livres font trop raisonner pour ne pas corrompre une nation en la déshabituant du fait.

261

Les grands écrivains sont des radoteurs estimés.

262

Un livre curieux serait celui où il n'y aurait pas de mensonges.

263

Un sot n'est qu'ennuyeux, un pédant est insupportable.

264

Tout le monde veut que les gouvernants soient justes et personne ne l'est envers eux.

265

On ne peut rien faire d'un philosophe.

266

L'athée est un meilleur sujet que le fanatique : l'un obéit, l'autre tue.

267

Les souverains doivent pardonner les fautes et ne jamais les oublier.

268

On gouverne mieux les hommes par leurs vices que par leurs vertus.

269

Les hommes savent gré de les étonner, tandis que le bonheur semble leur être dû.

270

Les honnêtes gens sont si tranquilles, les fripons sont si alertes, qu'il faut bien employer souvent ceux-ci.

271

Mettez un fripon en vue, il agira comme un honnête homme.

272

Il y a des fripons assez fripons pour se conduire en honnêtes gens.

273

En politique, les jeunes gens valent mieux que les vieillards.

274

Le meilleur moyen de tenir sa parole est de ne jamais la donner.

275

Le mot de vertu politique est un non-sens.

276

Le prince doit tout soupçonner.

277

Un Etat se trouve mieux de ministres médiocres qui restent en place, que de changer souvent de ministres, même en prenant de grands esprits.

278

C'est avec de l'eau et non avec de l'huile qu'on calme les volcans théologiques.

279

Ce n'est point à un incident à gouverner la politique, mais à la politique à gouverner les incidents.

280

L'indécision des princes est aux gouvernements ce que la paralysie est aux mouvements des membres.

281

On peut risquer un coup d'Etat pour saisir le pou-

voir, jamais pour le raffermir; on frappe alors sur le souverain.

282

En politique, une absurdité n'est pas un obstacle.

283

La neutralité consiste à avoir même poids et même mesure pour chacun; en politique elle est un non-sens; on a toujours intérêt au triomphe de quelqu'un.

284

Il faut disgracier ceux qu'on ne peut plus récompenser.

285

Redouter la mort, c'est faire profession d'athéisme.

286

L'Eglise doit être dans l'Etat, et non l'Etat dans l'Eglise.

287

Les cierges qu'on allume aujourd'hui en plein jour éclairaient autrefois les catacombes. (*A Notre-Dame, le jour du couronnement.*)

288

En politique il y a des cas d'où l'on ne peut sortir que par des fautes.

289

Les guerres inévitables sont toujours justes.

290

Il est plus facile de faire des lois que de les exécuter.

291

La police invente plus qu'elle ne trouve.

292

Il est plus facile de tromper que de détromper.

293

Le plus dangereux pouvoir est une abstraction derrière la force publique.

294

Le mariage ne dérive point de la nature.

295

Avec de l'audace on peut tout entreprendre, on ne peut pas tout faire.

296

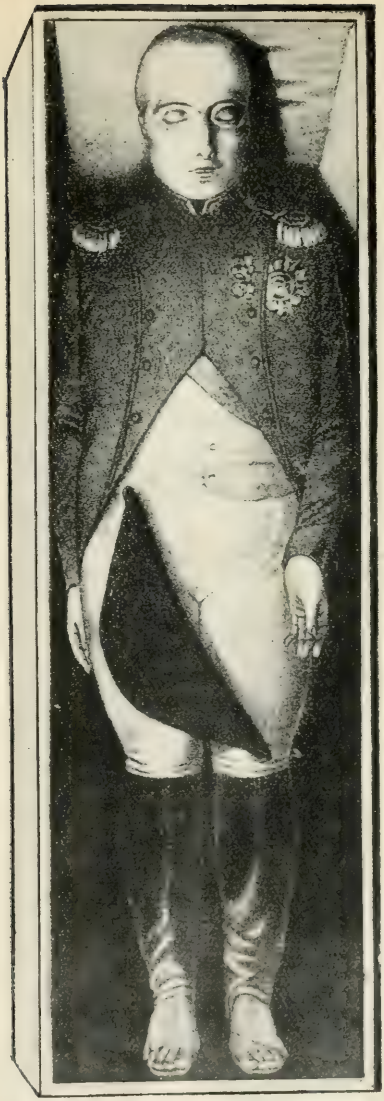
Interpréter la loi, c'est la corrompre ; les avocats tuent les lois.

297

Une mauvaise loi appliquée rend plus de services qu'une bonne loi interprétée.

298

C'est en se cognant la tête les uns contre les autres qu'on apprend à se connaître.



NAPOLÉON DANS SON CERCUEIL.

(1840.)

299

Il n'y a rien de si difficile à harnacher qu'un peuple qui a secoué son bât.

300

On ne peut ni relever ni consolider un trône à coups de sabre.

301

La seule victoire contre l'amour est la fuite.

302

Que savons-nous si les animaux n'ont pas un langage particulier?

303

Les plantes sont autant d'animaux qui mangent et qui boivent.

304

L'intérêt n'est la clef que des actions vulgaires.

305

Les affaires interminables sont celles où il n'y a pas de difficultés.

306

Les hommes qui s'avilissent ne conspirent pas.

307

Il est des vices et des vertus de circonstance.

308

Le souverain a toujours tort de parler en colère.

309

Comment ne pas être bon quand on peut tout?

310

Vouloir établir légalement la responsabilité des actes en politique est une sottise.

311

Un curé doit être un juge de paix naturel, le chef moral de la population.

312

Le cynisme des mœurs est la perte du corps politique.

313

C'est un principe qu'il faut changer de place les autorités et les garnisons; l'intérêt de l'état exige qu'il n'y ait point de places inamovibles, la pensée d'unité ne doit être que dans un seul lieu.

314

Il est des genres de fautes que les tribunaux ne peuvent atteindre, et les lois modernes ont lié les mains là-dessus aux souverains.

315

On ne doit ni contraindre ni poursuivre les travers qui ne sont pas nuisibles.

316

Un empire comme la France peut et doit avoir quelques hospices de fous appelés chartreuses.

317

Les anciens accumulaient les professions et nous les séparons.

318

Si la perfection n'était pas chimérique, elle n'aurait pas tant de succès.

319

Celui qui prend le plus d'images dans sa mémoire est celui qui a le plus d'imagination.

320

Il n'y a pas de lois possibles contre l'argent.

321

On déjoue beaucoup de choses en feignant de ne pas les voir.

322

La politique, qui ne peut être morale, doit faire triompher la morale.

323

Les hommes se modèlent sur la circonstance.

324

Rien de plus impérieux que la faiblesse qui se sent appuyée de la force.

325

L'envie est un aveu d'infériorité.

326

La perversité n'est jamais collective.

327

Il faut reconnaître les faiblesses humaines, et s'y plier plutôt que de les combattre.

328

Pouvons-nous ici-bas faire de Dieu l'objet de nos discussions?

329

La ruse n'annonce pas toujours la faiblesse.

330

La Cassation n'est plus qu'un procès entre l'Arrêt et la Loi.

331

Les courtisans consommés doivent mépriser leur idole et toujours être prêts à la briser.

332

Qui sait flatter sait aussi calomnier.

333

Il est bien difficile de savoir où finit la politesse, et où commence la flatterie.

334

L'argent est plus fort que le despotisme.

335

Les lois de circonstances sont abolies par de nouvelles circonstances.

336

Dans les affaires du monde, ce n'est pas la foi qui sauve, c'est la méfiance.

337

La diplomatie est la police en grand costume.

338

Telle femme de la vieille aristocratie livrera son corps à un plébéien et ne lui découvrira pas les secrets de l'aristocratie ; aussi les gens comme il faut sont-ils les seuls ambassadeurs possibles.

339

Les traités s'exécutent tant que les intérêts vont de concert.

340

Imposer des conditions trop dures, c'est dispenser de les accomplir.

341

Un congrès est une fable convenue entre les diplomates, c'est la plume de Machiavel unie au sabre de Mahomet.

342

Les vieillards qui conservent les goûts du jeune âge perdent en considération ce qu'ils gagnent en ridicule.

343

Les romans sont l'histoire des désirs humains.

344

Le travail est la faulx du temps.

345

Il n'est point de petits événements pour les nations et pour les souverains.

346

On n'arrête pas les peuples une fois lancés.

347

L'amour est l'occupation de l'homme oisif, la distraction du soldat et l'écueil du souverain.

348

On ne doit pas acheter un allié douteux aux dépens d'un allié fidèle.

349

Les sots parlent du passé, les sages du présent, et les fous de l'avenir.

350

Toute indulgence pour les coupables annonce une connivence.

351

L'appareil est au pouvoir ce que le culte est à la religion.

352

Avec les praticiens il n'est pas facile d'obtenir de la simplicité : les formalistes du Conseil d'Etat empêchèrent beaucoup de simplifications.

353

L'inquiétude de l'homme est telle qu'il lui faut absolument le vague et le mystérieux que la religion présente.

354

On écrase une nation religieuse, on ne la divise pas.

355

Les chartes ne sont bonnes que quand on les fait marcher.

356

Ce qui caractérise la démence, c'est la disproportion entre les vues et les moyens.

357

L'homme au front lisse n'a jamais réfléchi.

358

Le commerce unit les hommes, tout ce qui les unit les coalise, le commerce est essentiellement nuisible à l'autorité.

359

Toute association est un gouvernement dans le gouvernement.

360

Les mendiants sont des moines au petit pied.

361

La richesse ne consiste pas dans la possession, mais dans l'usage des trésors.

362

L'organisation des familles ne dérive pas d'un droit naturel : le mariage prend sa forme des mœurs.

363

Dans la question du mariage, la famille orientale est entièrement différente de la famille occidentale ; la morale n'est donc pas universelle ; l'homme est le ministre de la nature et la société vient s'enter sur elle.

364

Le mariage n'est pas toujours la conclusion de l'amour ; la plupart des jeunes personnes se marient pour arriver à l'indépendance, à un établissement, et prennent des maris qui ne leur conviennent d'aucune manière ; la loi doit leur ménager une ressource pour le moment où elles reconnaissent qu'elles ont été entièrement trompées ; mais cette facilité ne doit favoriser ni la légèreté ni la passion : une femme ne doit user du divorce qu'une seule fois et ne pouvoir se remarier que cinq ans plus tard. Après dix ans de mariage, le divorce doit être impossible.

365

Pour être heureux, le mariage exige un continuel échange de transpiration.

366

Gall préexistait dans ces phrases proverbiales : une tête de linotte, une tête carrée.

367

C'est un grand tort à la cour de ne pas se mettre en avant.

368

Les lois claires en théorie sont souvent un chaos à l'application.

369

De l'esprit au bon sens, il y a plus loin qu'on ne pense.

370

La sévérité prévient plus de fautes qu'elle n'en réprime.

371

Toute bonne loi doit être courte; longue, elle devient un règlement.

372

Ce qu'on appelle loi naturelle n'est que celle de l'intérêt et de la raison.

373

Il y a des crises où le bien du peuple exige la condamnation d'un innocent.

374

L'usage nous condamne à bien des folies, et la plus grande est de s'en rendre esclave.

375

Il faut suivre la fortune dans ses caprices et la corriger quand on le peut.

376

Tout ce qui n'est pas fondé sur des bases physiquement et mathématiquement exactes doit être proscrit par la raison.

377

Tout ouvrage d'esprit est d'autant plus supérieur que l'auteur est universel.

378

Un bon philosophe fait un mauvais citoyen.

379

Les conspirations sont faites au profit des plus lâches.

380

Il n'est jamais utile d'enflammer la braise.

381

Quand on règne on doit gouverner avec la tête, jamais avec le cœur.

382

Tout dans la vie est sujet au calcul.

383

La populace juge de la puissance de Dieu par la puissance des prêtres.

384

La morale est bien souvent le passeport de la médisance.

385

Le sot a un grand avantage sur l'homme d'esprit, il est toujours content de lui-même.

386

Quand on connaît son mal moral, il faut savoir soigner son âme comme on soigne son bras ou sa jambe.

387

En politique comme en guerre, tout mal, fut-il dans les règles, n'est excusable qu'autant qu'il est nécessaire.

388

Le commerce extérieur, infiniment au-dessous dans ses résultats de l'industrie et de l'agriculture, est fait pour celles-ci, tandis que les deux autres ne sont pas faites pour lui. Les intérêts de ces trois bases essentielles à la prospérité des Etats sont divergents et souvent opposés ; on ne doit les servir que dans leur rang naturel.

389

Le cœur d'un homme d'Etat doit être dans sa tête.

390

Le pauvre et le mendiant sont deux classes bien différentes : l'un commande le respect, l'autre excite la colère.

391

Quand chez un peuple tout le monde veut des places, on se trouve vendu d'avance.

392

L'instruction et l'histoire sont les ennemies de la religion.

393

On se bat plus pour ses intérêts que pour ses droits.

394

Les alliances matrimoniales étrangères ne garantissent et n'assurent jamais rien.

395

Une manière d'étouffer la moitié des procès serait de ne payer que les avocats qui gagneraient leurs causes ; mais je n'ai pu faire passer cette idée au Conseil d'Etat.

396

L'amour est le lot des sociétés oisives.

397

Dans l'imagination comme dans le calcul, la force de l'inconnu est incommensurable.

398

La Halle est le Louvre du peuple : tout ce qui s'y fait de bien profite au souverain.

399

La mort est un sommeil sans rêves, et peut-être sans réveil.

400

L'homme fait pour les affaires et l'autorité ne voit

jamais les personnes, mais les choses et leur conséquence.

401

Les facultés physiques s'aiguisent et s'agrandissent dans le milieu des périls et des besoins; les marins et les bédouins ont la vue du lynx, et les sauvages des forêts ont l'odorat des bêtes.

402

Une longue et volumineuse correspondance ministérielle est un arsenal où il y a des armes à tous tranchants.

403

On peut faire des courtisans avec des rubans, on ne fait pas des hommes.

404

Rien de ce qui dégrade l'homme n'est longtemps utile.

405

La plus fausse politique est celle qui oppose une faction à l'autre en se flattant de les diminuer.

406

L'homme fort est celui qui peut intercepter à volonté la communication entre les sens et la pensée.

407

Un roi rend compte tous les jours.

408

La fatalité est le résultat d'un calcul dont nous ne connaissons pas toutes les données.

409

Une puissance supérieure me pousse à un but que j'ignore; tant qu'il ne sera pas atteint, je suis invulnérable, inébranlable; dès que je ne lui serai plus nécessaire, une marche suffira pour me renverser.

410

Rien de plus difficile que de se décider.

411

La marche inévitable des corps nombreux est de périr par défaut d'unité.

412

Obtenir la confiance avant le succès est l'œuvre politique la plus difficile.

413

Dans la position où je suis, je ne trouve de noblesse que dans la canaille que j'ai négligée, et de canaille que dans la noblesse que j'ai faite (1814).

414

Il n'y a que le général Buonaparte qui puisse sauver l'Empereur Napoléon (1814).

415

Celui qui à tout moment peut tout perdre, doit tout hasarder à tout moment.

416

Les grands pouvoirs meurent d'indigestion.

417

Il n'y a ni bonheur ni malheur absolu dans le monde, la vie d'un homme heureux est un tableau à fond d'argent avec des étoiles noires : la vie d'un homme malheureux est un fond noir à étoiles d'argent.

418

Un roi ne doit pas descendre au-dessous du malheur.

419

Ce n'est pas les soldats qui m'ont manqué, mais moi à mes soldats (1814).

420

Le pouvoir absolu n'a pas besoin de mentir : il agit et se tait. Un gouvernement responsable est toujours obligé de parler et arrive à d'ignobles mensonges: en peu de temps il est déconsidéré, il tombe méprisé. Au moins le pouvoir absolu tombe haï.

421

On peut s'arrêter quand on monte, jamais quand on descend.

422

Machiavel a beau dire, les forteresses ne valent pas la faveur des peuples (1815).

423

Il n'y a plus de droit des gens en Europe : il ne s'agit plus que de s'assommer les uns les autres comme des chiens.

424

Opprimer les masses et laisser la plus grande liberté aux individus sera le secret des gouvernements qui me succéderont : l'égoïsme est le seul mobile actuel. J'ai péri pour avoir tenté de faire le bien des masses en leur sacrifiant l'individu.

425

La capacité, les moyens sont aujourd'hui si communs dans la multitude, qu'il faut se garder d'éveiller l'idée de concours, et c'est alors surtout qu'il faut renoncer à l'élection.

426

L'emprunt est la perte des nations agricoles et la vie des nations manufacturières.

427

On ne répare pas les trônes.

428

Ce n'est pas la chose défendue, c'est la défense qui fait le crime.

429

Les gouvernements à contrepoids ne sont bons qu'en temps de paix.

430

Les lois politiques ne sauraient avoir aucune durée par rapport à celles de l'humanité; elles sont faites pour les mœurs et les mœurs varient.

431

On doit respecter dans l'abaissement ceux qui se sont respectés dans la grandeur.

432

Le plus grand mal de la politique est d'être sans préceptes fixes.

433

Le bonheur tient aux événements, la félicité tient aux affections.

434

Une société sans passions est stationnaire.

435

La révolution doit apprendre à ne rien prévoir.

436

La France ne mourra que de Paris.

437

Je suis enterré avec toute ma tête. (*A Sainte-Hélène.*)

438

Le hasard est le seul roi légitime dans l'univers.

439

La garde était mon trésor d'hommes. (*A Sainte-Hélène.*)

440

En se précipitant sur moi, les rois sont tombés avec moi. (*A Sainte-Hélène.*)

441

La vérité historique est souvent une fable convenue : dans toute affaire, il y a le fait matériel et l'intention ; le fait qui devrait être incontroversable est souvent un procès éternel. Comment, après, oser parler des intentions ? Je me suis vu contester la pensée d'une bataille.

442

J'ai sombré sous voile, tout le monde à la manœuvre. (*A Sainte-Hélène.*)

443

Il n'y a pas de vol, tout se paye.

444

La pensée se mûrit aussi bien dans le succès que dans le malheur.

445

Il ne peut plus y avoir de république en France : les républicains de bonne foi sont des idiots, les autres des niais ou des intrigants.

446

Il est bien difficile de gouverner en conscience.

447

On peut donner une première impulsion aux affaires; après, elles vous entraînent.

448

Il est toujours vil et déshonorant de calomnier le malheureux.

449

Le coup du sort est comme celui du balancier à la monnaie, il marque un homme à sa valeur.

450

Sous un gouvernement de fait, il n'y a que les forces matérielles qui comptent.

451

La France aime trop le changement pour qu'un gouvernement y dure.

452

L'esprit humain a fait trois conquêtes : le jury, l'égalité de l'impôt, la liberté de conscience.

453

Avec un allié sincère, la France serait maîtresse du monde.

454

Ce qu'il y a de plus rare est un dévouement continu.

455

La superstition est le legs des gens habiles d'un siècle aux niais de l'avenir.

456

Quand les soldats ont reçu le baptême du feu, ils sont tous égaux devant moi. (*A Sainte-Hélène, en parlant des soldats anglais qui le gardaient.*)

457

Solon et l'Egypte avaient raison; on ne peut juger un homme qu'après sa mort.

458

On s'élève au-dessus de ceux qui insultent en leur pardonnant.

459

En fait de système, il faut toujours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille.

460

Un gouvernement est un mal nécessaire.

461

Il y a plus de chances pour rencontrer un bon souverain par l'hérédité que par l'élection.

462

Personne n'a vu dans ma guerre d'Espagne la possession de la Méditerranée.

463

Je n'ai rien de trop que du temps (*A Sainte-Hélène*).

464

Les oligarchies ne changent jamais d'opinion ; leur intérêt est sans cesse le même.

465

Combien d'hommes supérieurs sont enfants plusieurs fois dans la journée?

466

Les peuples se relèvent de tous les revers quand ils occupent une grande surface.

467

Chaque âge nous donne un rôle différent.

468

Dans cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou cosaque. (*A Sainte-Hélène.*)

469

Mes guerres ont tué les parchemins.

470

Le canon a tué la féodalité, l'encre tuera la société moderne.

471

Le hasard rend compte de toutes nos sottises.

472

La propriété des Etats annonce leur fin.

473

Les Français n'ont pas de nationalité. (Peut-être voulait-il dire patriotisme?).

474

Aucune institution humaine ne dure si elle n'est basée sur un sentiment.

475

Il y a autant de courage à souffrir avec constance les maux de la vie qu'à rester fixe sous la muraille d'une batterie.

476

Etre privé de sa chambre natale, du jardin que l'on a parcouru dans son enfance, n'avoir pas l'habitation paternelle, c'est ne pas avoir de patrie.

477

Ou de l'argent ou des rubans, les rubans s'useront, le gouvernement deviendra trop cher.

478

Les Français vaudront tout leur prix quand ils substitueront les principes à la turbulence, l'orgueil à la vanité, l'amour des institutions à l'amour des places.

479

Les folies des autres ne nous rendent jamais sages.

480

L'équilibre politique est une rêverie.

481

Un seul homme ne peut parvenir à constituer une nation vieille et révolutionnée.

482

Les constitutionnels sont des gobe-mouches : on a violé tous les pactes en France, on les violera toujours ; ils ne sont écrits que sur du papier.

483

A la longue, trop de pouvoir finit par dépraver le plus honnête homme.

484

Mon histoire se compose de faits que de simples paroles ne sauraient détruire.

485

Le système colonial est fini : il faut s'en tenir à la libre navigation des mers et à une liberté d'échange universel.

486

A Waterloo, tout n'a manqué que quand tout avait réussi.

487

Le vieux système est à bout et le nouveau n'a pas de chances, car un gouvernement responsable manquera toujours d'unité.

488

La démocratie peut être furieuse, mais elle a des entrailles, on l'émeut : pour l'aristocratie, elle demeure toujours froide et ne pardonne jamais.

489

J'ai implanté chez les Italiens des principes qu'on ne déracinera plus ; ils fermenteront toujours.

490

La France a des bornes naturelles que je n'ai jamais voulu franchir ; je voulais faire de l'Italie un royaume indépendant.

491

Anvers était un pistolet toujours chargé sur le cœur de l'Angleterre.

492

Un ministère peut supporter des échecs qui tueraient un souverain.

493

De toutes les aristocraties, celle d'argent est la pire.

494

Aujourd'hui, le trône au lieu d'être une seigneurie est une magistrature.

495

Notre corps est une machine à vivre.

496

Vous êtes conquérant avec succès, il faut être féroce.

497

Les déclamations passent ; les actions restent.

498

Les rois paieront chèrement ma chute.

499

Même dans ses moments les plus corrompus, la bassesse a ses restrictions.

500

Aujourd'hui si la grande majorité de la société voulait méconnaître les lois, qui aurait la force de l'arrêter?

501

Les malheurs ont leur héroïsme.

502

Si je fusse mort dans les nuages de la toute-puissance, je serais demeuré un problème; grâce à ma déportation, on pourra me juger à nu.

503

Après mon abdication, la France a été imposée à quinze cents millions, le pied sur la gorge; l'Angleterre s'étant imposée volontairement à sept milliards.

504

Jadis on ne connaissait qu'une espèce de propriété, celle du terrain; il en est survenu une nouvelle, celle de l'industrie aux prises en ce moment avec la première; puis une troisième, celle dérivant des énormes charges perçues sur les administrés et qui, distribuées par les mains neutres et impartiales du gouvernement, peuvent garantir du monopole des deux autres, leur servir d'intermédiaire et les empêcher d'en venir aux mains. C'est pourtant pour n'avoir pas voulu reconnaître cette grande révolution dans la propriété, pour s'obstiner à fermer les yeux sur de telles vérités qu'on fait tant de sottises aujourd'hui

et que l'on s'expose à tant de bouleversements. Le monde a éprouvé un grand déplacement, et il cherche à se rasseoir; voilà en deux mots toute la clef de l'agitation universelle qui nous tourmente.

On a désarimé le vaisseau, transporté du lest de l'avant à l'arrière, et de là ces furieuses oscillations qui peuvent amener le naufrage à la première tempête, si l'on s'obstine à vouloir les manœuvrer comme de coutume, sans avoir obtenu un équilibre nouveau.

505

Tant que je suis resté à la tête des affaires, la France a été dans le même état que Rome quand on déclara qu'il fallait un dictateur pour la sauver : il fallait abattre pour ne pas être abattu.

506

Celui qui possèdera Constantinople doit gouverner le monde.

507

Je n'ai jamais voulu tordre les événements à mon système, au contraire ; je pliais mon système sur la contexture imprévue des événements.

508

Ma main de fer n'était pas au bout de mon bras, elle tenait immédiatement à ma tête, c'est le calcul et non pas la nature qui me l'a donnée.

509

Le premier souverain qui, au milieu de la première

grande mêlée, embrassera de bonne foi la cause des peuples, se trouvera à la tête de l'Europe.

510

Une de mes grandes pensées a été l'agglomération, la concentration des mêmes peuples géographiques qu'ont dissous et morcelé les révolutions et la politique. On compte en Europe trente millions de Français, quinze d'Espagnols, quinze d'Italiens, trente millions d'Allemands et vingt de Polonais; je voulais faire de chacun une même nation. L'impulsion est donnée; chacune de ces révolutions s'accomplira, et c'est ma pensée qui pourra servir de levier aux destinées futures de l'Europe.

511

J'ai été forcé de combattre dix ans sur les cadavres des Allemands; ils n'ont pu connaître mes vraies dispositions, et elles étaient grandes pour eux.

512

Il n'est pas de grandes actions suivies qui soient l'œuvre du hasard ou de la fortune; elles dérivent toujours des combinaisons du génie.

513

En ne ressuscitant pas la Pologne, lord Castlereagh a livré Constantinople à la Russie, exposé toute l'Europe, et préparé mille embarras à l'Angleterre.

514

Il me fallait vingt ans pour rétablir la nationalité italienne.

515

La Russie doit tomber ou s'agrandir. Si elle réussit à s'incorporer la Pologne en réconciliant les Polonais avec son gouvernement, elle aura fait le plus grand pas vers la conquête des Indes ; si elle se les aliène, elle sera toujours menacée sur ses derrières.

516

La Russie est d'autant plus formidable qu'elle ne désarme jamais.

517

La Russie s'emparera de Constantinople et d'une grande partie de la Turquie. Je regarde cela comme aussi certain que si la chose était arrivée (1817). Une fois à Constantinople, elle deviendra puissance maritime et Dieu sait ce qui s'en suivra.

518

Si Annibal eut été vaincu à la Trébia, à Trâsimène et à Cannes, il serait arrivé moins que les désastres qui suivirent Zama.

519

Mon assassinat à Schœnbrunn eut été moins fatal que mon mariage avec Marie-Louise.

520

Les seules conquêtes qui ne donnent aucun regret sont celles qu'on fait sur l'ignorance.

521

L'Angleterre solde le commerce des Indes avec du sang.

522

L'Angleterre est la seule puissance qui ait intérêt à ce que la France n'ait pas la Belgique, et tant qu'elle ne la lui laissera pas posséder, il n'y aura pas de sincérité dans son alliance.

523

Il est injuste d'engager une génération par la précédente; un emprunt devrait être restreint à cinquante ans. Pourquoi le peuple n'aurait-il pas le privilège de la couronne, qui n'est pas responsable des dettes du roi mort? Il faut trouver un moyen de préserver les générations à venir contre la cupidité des générations présentes, sans recourir à la banqueroute.

524

Je n'ai jamais voulu d'emprunt. En 1814, la France n'avait que soixante millions de rente à servir, et j'ai laissé plus de cent millions à moi.

525

Nouveau Prométhée, je suis attaché à un roc où un vautour me ronge. J'avais dérobé le feu du ciel pour en doter la France; le feu est remonté à sa source, et me voilà.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

NAPOLÉON DANS L'ŒUVRE DE BALZAC

PAGES

I..... 3

II..... 16

III..... 34

IV..... 59

NAPOLÉON PAR BALZAC

I. Apologie de Napoléon. (*Autre étude de femme. — Scènes de la vie privée.*)..... 63

II. Histoire de Napoléon racontée dans une grange par un vieux soldat. (*Le médecin de campagne. — Scènes de la vie de campagne.*)..... 66

III. Napoléon et les Corses. (*La Vendetta. — Scènes de la vie privée.*)..... 102

IV. Le complot de Marengo. (*Une ténébreuse affaire. — Scènes de la vie politique.*)..... 112

V. Bonaparte et Fouché. (*Une ténébreuse affaire. — Scènes de la vie politique.*)..... 124

VI. Napoléon et les émigrés. (*Une ténébreuse affaire. — Scènes de la vie politique.*)..... 128

VII. Aux bivouacs d'Iéna. (*Une ténébreuse affaire. — Scènes de la vie politique.*)..... 136

VIII. Le charnier d'Eylau. (*Le colonel Chabert. — Scènes de la vie privée.*)..... 146

PAGES

IX. Un bal sous l'Empire. (*La paix du ménage. — Scènes de la vie privée.*)..... 164

X. Le passage de la Bérésina. (*Adieu. — Etudes philosophiques.*)..... 170

XI. Un pontonnier de la Bérésina. (*Le médecin de campagne. — Scènes de la vie de campagne.*). 202

XII. Une revue en 1813. (*La Femme de trente ans. — Scènes de la vie privée.*)..... 211

XIII. Un fonctionnaire de Napoléon. (*Un ménage de garçon; La Rabouilleuse. — Scènes de la vie de province.*)..... 225

XIV. Aventures de guerre et d'amour :

1. Une passion dans le désert. (*Une passion dans le désert. — Scènes de la vie militaire.*)..... 230
2. Une drôlerie d'Austerlitz. (*Le médecin de campagne. — Scènes de la vie de campagne.*)..... 251
3. La maîtresse juive. (*Le médecin de campagne. — Scènes de la vie de campagne.*). 253
4. Le dortoir de la retraite. (*Le médecin de campagne. — Scènes de la vie de campagne.*)..... 262
5. Rosina, l'Italienne. (*Autre étude de femme. — Scènes de la vie privée.*)..... 267
6. Une évasion sous le Consulat. (*La muse du département. — Scènes de la vie de province.*)..... 277
7. L'accouchement espagnol. (*La muse du département. — Scènes de la vie de province.*)..... 285

XV. De Friedland à Rochefort. (*Le médecin de campagne. — Scènes de la vie de campagne.*)..... 300

XVI. Sur l'Empereur disparu. (*Le médecin de campagne. — Scènes de la vie de campagne.*)..... 305

PAGES

XVII. Un portrait de demi-solde. (*Un ménage de garçon; La Rabouilleuse. — Scènes de la vie de province.*)..... 307

XVIII. Autre portrait de demi-solde. (*Un ménage de garçon; La Rabouilleuse. — Scènes de la vie de province.*)..... 320

XIX. La garde contre la garde. (*Un ménage de garçon; La Rabouilleuse. — Scènes de la vie de province.*)..... 330

XX. Une mystification napoléonienne de Balzac : *Maximes et pensées de l'Empereur*..... 335

LA ROCHE-SUR-YON. — IMPRIMERIE CENTRALE DE L'OUEST.

LIBRAIRIE UNIVERSELLE

20, RUE SAINT-MARC — PARIS-IIe

Collection à 3 fr. 50 le volume

HECTOR FLEISCHMANN

PAULINE BONAPARTE ET SES AMANTS

CH.-HENRY HIRSCH

LE TIGRE ET COQUELICOT

JEAN LORRAIN

LA MAISON PHILIBERT

RENÉ LE CŒUR

LILI

CH.-LOUIS PHILIPPE

BUBU DE MONTPARNASSE

WILLY

UNE PLAGE D'AMOUR

GEORGE MARGY

DESSUS-DESSOUS (Loisirs Mar

Dr TRESMIN-TRÉMOLIÈRES

LA CITÉ D'AMOUR AU JAPON

JACQUES CONSTANT

LE TRIOMPHE DES SUFFRAGETTES

HECTOR FLEISCHMANN

UNE MAITRESSE DE VICTOR H